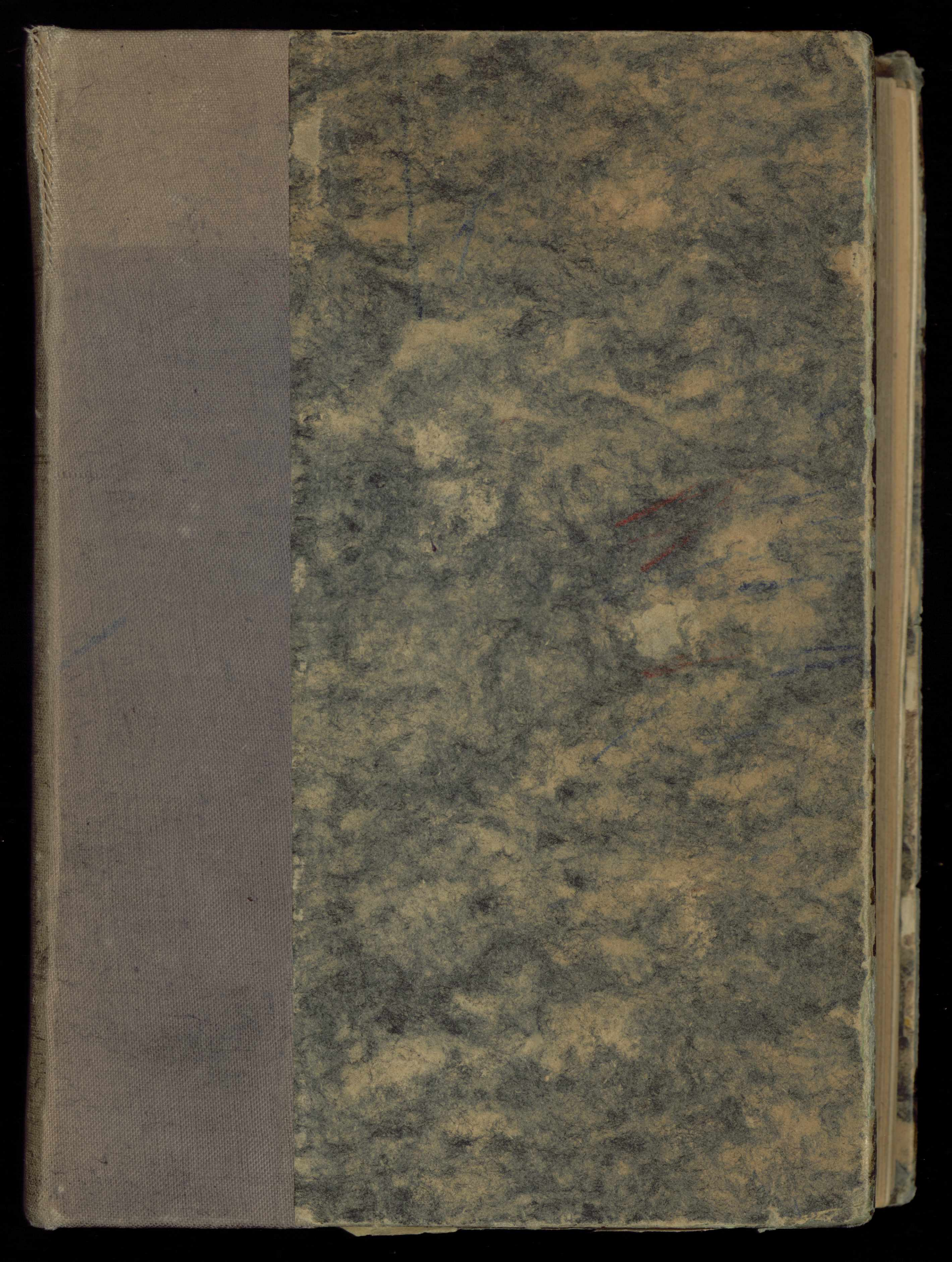
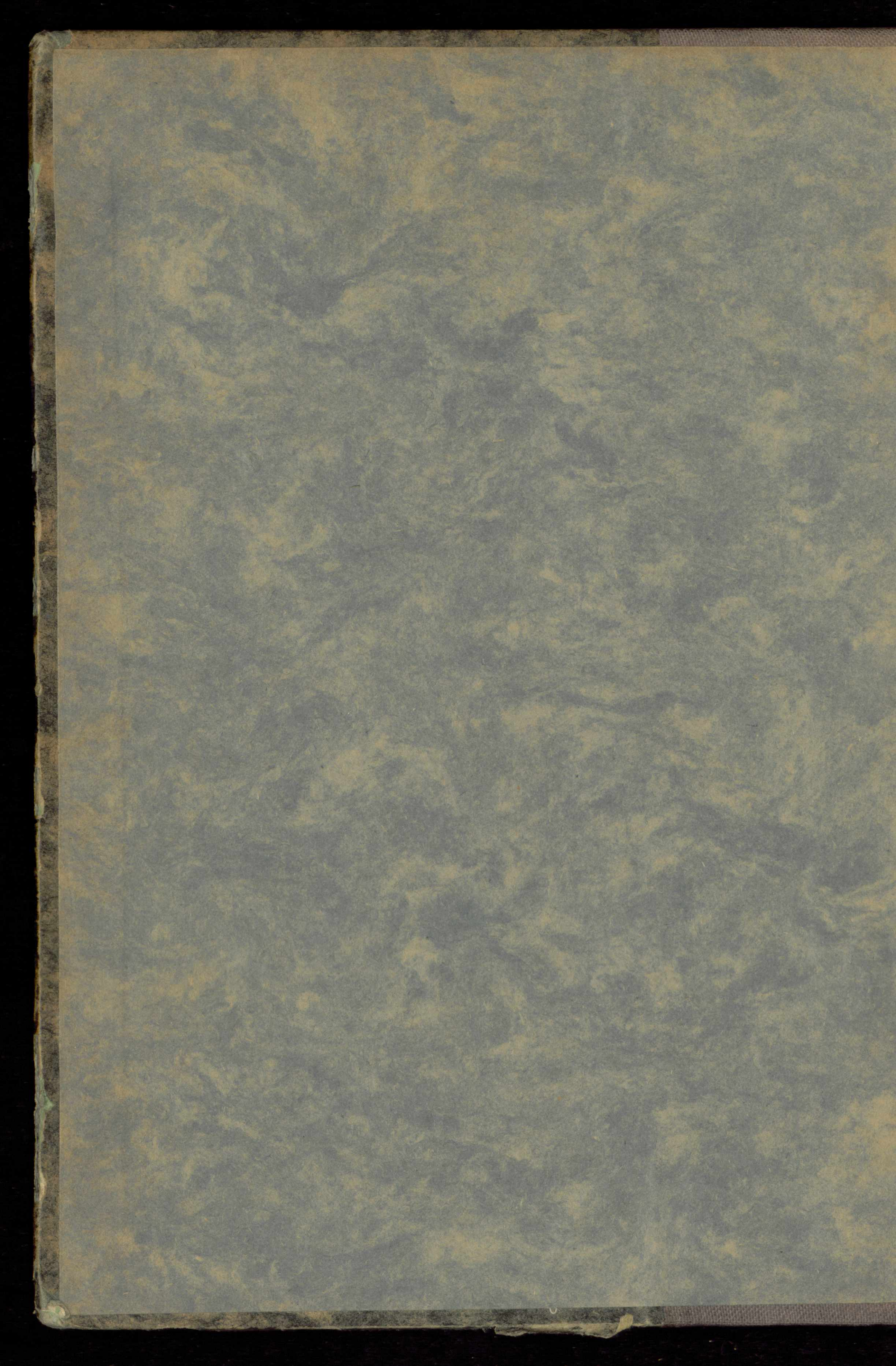


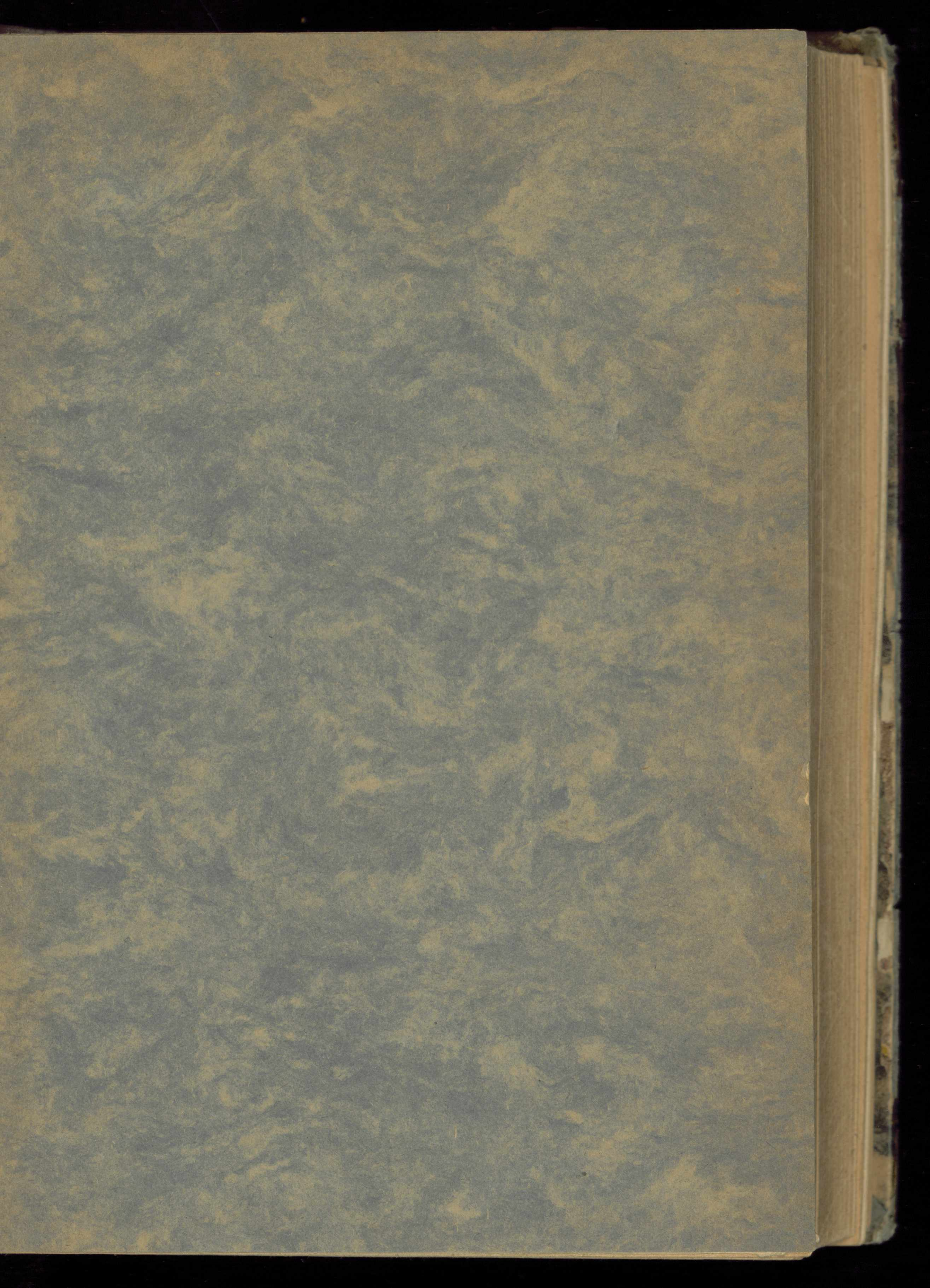
VICOMTE
CH. DE FOUCAULD

RECONNAISSANCE
AU MAROC









VICOMTE CH. DE FOUCAULD

RECONNAISSANCE AU MAROC

JOURNAL DE ROUTE

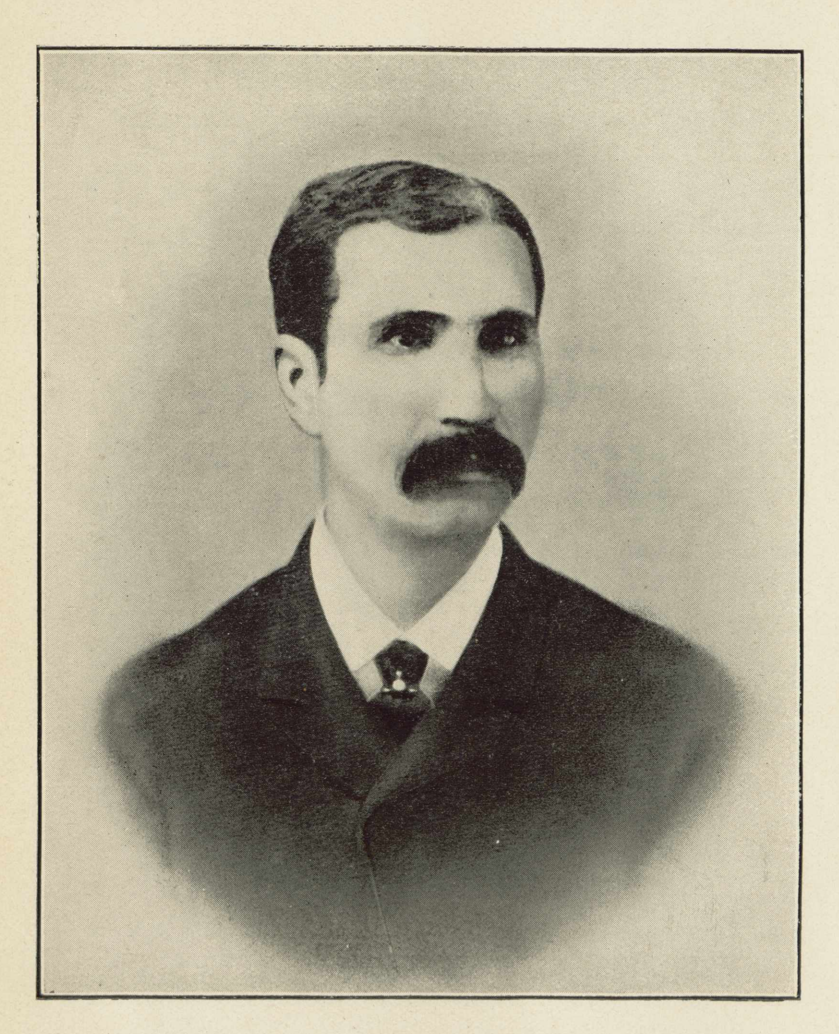
CONFORME A L'ÉDITION DE 1888 ET AUGMENTÉ
DE FRAGMENTS INÉDITS RÉDIGÉS PAR L'AUTEUR
POUR SON COUSIN FRANÇOIS DE BONDY



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
17, RUE JACOB (VIe)

1939

RECONNAISSANCE
AU
MAROC



Charles de Foucauld.

VICOMTE CH. DE FOUCAULD

RECONNAISSANCE AU MAROC

JOURNAL DE ROUTE

CONFORME A L'ÉDITION DE 1888 ET AUGMENTÉ DE FRAGMENTS INÉDITS RÉDIGÉS PAR L'AUTEUR POUR SON COUSIN FRANÇOIS DE BONDY



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
17, RUE JACOB (VIe)

1939



Mon ami, Guillaume GRANDIDIER, *Secrétaire Général de la Société de Géographie, a bien voulu me demander quelques lignes à mettre en tête de ce livre. Je ne serais guère qualifié pour mériter l'honneur de présenter un ouvrage d'une telle valeur et d'une telle tenue, si je n'avais le privilège d'être un des plus proches parents de Charles de* FOUCAULD, *ce qui explique que me soient adressées personnellement les premières pages du volume, pages qui n'ont pas été publiées dans l'édition originale de* 1888 *et se trouvent seulement insérées à l'état de manuscrit dans l'exemplaire de la* Reconnaissance *en ma possession.*

L'auteur avec sa modestie habituelle, avait jugé que le récit du début de son voyage et le portrait de son compagnon de route, le rabbin MARDOCHÉE *n'étaient pas susceptibles de retenir l'attention des spécialistes en géographie auxquels était destiné le compte-rendu de son exploration, mais par contre il pensa que de tels détails pourraient divertir un lecteur plus frivole : aussi prit-il le soin méticuleux de choisir des feuilles in-4*° *du format de son livre et de les régler de légères petites lignes au crayon sur lesquelles il calligraphia, pour ainsi dire,* 39 *pages agrémen-*

tées à mon intention de minuscules dessins à la plume rehaussés d'aquarelle. Il ajouta au volume les passeports, les lettres de recommandation en arabe (avec en regard la traduction française par lui), les papiers qu'il estima les plus intéressants, fit relier le tout, et c'est ainsi que je reçus le livre, alors que j'avais à peine douze ans.

Il ne m'a pas été donné de connaître Charles au temps où il menait en France une vie assez turbulente de jeune sous-lieutenant de chasseurs, car j'étais en bas-âge. Et plus tard, lors de ses pérégrinations dans les monastères, puis de ses dernières années érémitiques, j'eus également peu d'occasions de me trouver avec lui, puisqu'il n'est presque jamais revenu à Paris. Mais juste à l'époque où se prépara et se publia la RECONNAISSANCE AU MAROC, *je le voyais constamment dans la maison de mon grand-père, où mes parents habitaient. Charles, fils du frère de ma grand'mère et orphelin de très bonne heure, avait été élevé par elle.*

J'assistai ainsi au développement de la crise qui transmua l'officier explorateur en un ascète religieux, sans me rendre compte de rien du tout, bien entendu, mais j'ai très présent à la mémoire ce cousin excellent, si doux, toujours souriant, un peu effacé déjà par ce goût qu'il avait pour l'humilité, ce qui fit que mon frère et moi l'estimions uniquement mis au monde pour se laisser taquiner et pour nous faire des cadeaux. Il nous donna son équipement militaire, à l'effet que nous pussions jouer la comédie avec d'autres enfants : nous avions son shako de Saint-Cyr, son chapeau en bataille de Saumur. Puis, peu à peu, tous les objets rapportés du Maroc passèrent chez nous, pistolets,

fusils, poignards, harnachements à houppes de soie, surtout burnous et djellabahs. Nous n'avons pas compris un instant qu'un homme qui se défait aussi facilement de ses souvenirs de voyage — et de quel voyage ! — ne doit plus tenir à grand'chose sur la terre.

A quelque stade de sa vie que ce fût, tous les gens qui ont rencontré FOUCAULD *l'ont aimé. Les personnes qui liront ce livre verront à quel point, déjà à vingt-cinq ans, il pouvait joindre à l'héroïsme un détachement complet vis-à-vis de ses propres hauts faits. Outre les renseignements si utiles qu'il a apportés pour l'étude du Maroc alors à peu près inconnu, son ouvrage est un véritable monument de simplicité.*

BONDY.

INTRODUCTION

Au moment de livrer au lecteur le récit de mon voyage, lorsque les événements qui l'ont rempli, les travaux qui l'ont accompagné, passent ensemble devant mes yeux, que de noms, que de choses, que de sensations montent en foule à mon esprit ! Parmi les souvenirs, ceux-ci agréables, ceux-là pénibles, que cet instant évoque, il en est un d'une douceur infinie, un devant lequel tous les autres s'effacent. C'est le souvenir des hommes en qui j'ai trouvé bienveillance, amitié, sympathie, de ceux qui m'ont encouragé, protégé, aidé, dans la préparation de mon voyage, dans son accomplissement, dans les occupations qui l'ont suivi. Les uns sont Français, les autres Marocains ; il en est de chrétiens, il en est de musulmans. Qu'ils me permettent de les unir en un seul groupe pour les remercier tous ensemble et les assurer d'une gratitude trop vive pour que je puisse l'exprimer comme je la sens.

Que celui dont les savantes leçons ont préparé mon voyage, dont les conseils l'ont dirigé, dont la prudence en a organisé l'exécution, que M. O Mac Carthy, président de la Société de Géographie d'Alger, protecteur-né de quiconque travaille

pour la science ou pour la grandeur de notre colonie, reçoive le premier l'hommage de ma profonde reconnaissance.

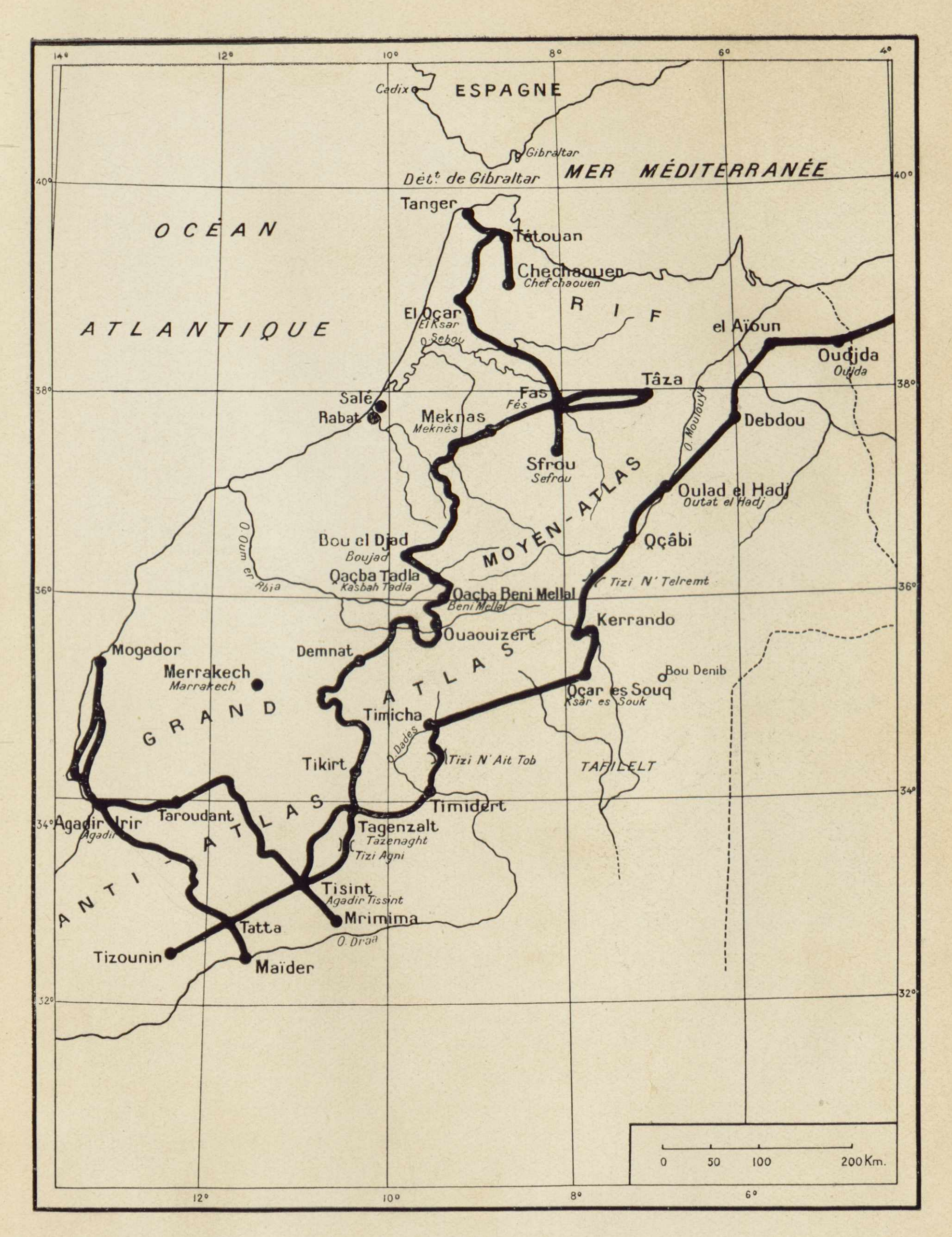
MM. Maunoir et Duveyrier m'ont encouragé avant mon départ, accueilli à mon retour. Je leur dois la brillante distinction qu'à peine revenu, me décernait la Société de Géographie de Paris. Je ne saurais assez les remercier de leur bienveillance.

Hadj Bou Rhim, Bel Qasem el Hamouzi, qui m'avez, au risque de vos jours, protégé dans le danger, vous à qui je dois la vie, vous dont le souvenir lointain me remplit d'émotion et de tristesse, où êtes-vous à cette heure ? Vivez-vous encore ? Vous reverrai-je jamais ? Comment vous exprimer ma reconnaissance et mon regret de ne pouvoir vous la prouver ?

Enfin que tous ceux que je ne mentionne pas, non par oubli, mais parce que leur liste serait trop longue, reçoivent l'hommage de toute ma gratitude.

Paris, octobre 1887.

Vte CH. DE FOUCAULD.



Itinéraire de Ch. de Foucauld.

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 AVRIL 1885,

PAR

M. HENRI DUVEYRIER

SUR LE VOYAGE
DE M. LE VICOMTE CHARLES DE FOUCAULD AU MAROC

Il est un Etat, limitrophe d'un département français, où le voyageur européen en général, et le voyageur français en particulier, n'a jamais été très bien vu. Cet Etat est le Maroc. Nos cartes et nos manuels de géographie nous montrent bien un vaste territoire qu'ils attribuent comme domaine au sultan du Maroc. Les géographes européens ont cherché ainsi l'expression la plus simple pour rendre un état de choses incertain, variable, embrouillé ; sans s'en douter, ils ont été depuis cent et tant d'années les complices d'une fiction. Car le sultan du Maghreb, cet empereur d'Occident des musulmans, n'est pas, à beaucoup près, le souverain temporel de tout le pays marqué à sa couleur sur nos atlas. Prenons-nous, au contraire, sa souveraineté sous le jour du spirituel, alors non seulement les cartes ont raison, mais il faudrait tellement élargir les limites de son diocèse que personne, ni à Paris ni à Constantinople, ne consentira à reconnaître que le sultan du Maroc peut juger comme d'abus sur un mandement pastoral ou sur une décision juridique rendus à Alger, à Tunis, à Tripoli ou à Ben-Ghâzi, villes dont il est pourtant juge suprême et le pape, et où la logique voudrait que l'imâm de chaque mosquée, lors du service public du vendredi, appelât les bénédictions du ciel non pas sur le président de la République française ou sur le padichâh de Constantinople, mais

bien sur le sultan du Maroc, qui est en même temps le grand imâm de tous les musulmans mâlekites.

Mais le Maroc d'aujourd'hui n'est plus, à beaucoup près, celui d'il y a deux cent cinquante ans, alors que (de 1590 à 1660 environ) le souverain de Fâs envoyait ses armées et dictait sa loi jusque sur les rives du Niger et dans le Bâguena et le Tagânt, au nord et assez près du Sénégal. Cette ère-là s'est évanouie, et quiconque connaît bien la situation actuelle du Maroc ne comprendra pas le rêve de son gouvernement qui songerait maintenant à faire valoir ses droits périmés sur Timbouktou et sur Djinni. Sans être resté indifférent au progrès ni insensible aux événements, l'héritier des souverains de Fâs, à la fin du XIXe siècle, est dominé par une situation, la résultante d'un long passé ; et, tandis que chez nous le chef de l'Etat sait bien qu'il commande non seulement aux préfets de nos quatre-vingt-dix départements, mais aux gouverneurs de notre Inde, de la Cochinchine, du Sénégal, de nos Antilles, etc., Sa Majesté chérifienne est parfois forcée de faire parler la poudre quand elle veut prélever l'impôt, et cela jusque dans des cantons qui sont visibles, sans télescope, de l'une quelconque de ses capitales.

A côté de provinces ou de banlieues réellement soumises à l'administration du sultan, quelquefois même enclavées dans ces provinces, qui forment le *beled el makhzen*, ou « pays des bureaux », on trouve des territoires aussi sevrés des bienfaits de la bureaucratie marocaine que sont le Transvaal ou la république d'Andorre.

Dans un Etat comme celui-là, inutile de parler d'ordre et de sécurité.

C'est là pourtant qu'un jeune Français, M. le vicomte de Foucauld, soucieux de nous révéler ce qui touche à nos portes, avait résolu de faire un voyage d'exploration. Il l'a accompli, sans l'aide du gouvernement, à ses frais, et en faisant avec le sacrifice de son avenir dans la carrière militaire un autre sacrifice plus grand encore, si possible. Il s'est résigné à voyager sous le travestissement du juif, au milieu de populations qui considèrent le juif comme un être utile, mais inférieur. Prenant bravement ce rôle, il a fait abnégation absolue de son bien-être, et c'est sans tente, sans lit, presque sans bagages, qu'il a travaillé pendant onze mois chez des peuples qui, ayant plus d'une fois démasqué l'acteur, l'ont, à deux ou trois reprises, placé en face du châtiment qu'il méritait, c'est-à-dire de la mort.

Nous avions déjà vu un étudiant musulman, René Caillié, et deux derviches musulmans, Richard Burton et Arminius Vambéry, faire de très beaux voyages d'exploration; leurs cartes pourtant prêtaient à la discussion, parce qu'un faux étudiant ou un faux derviche musulman doit rester fidèle à son rôle sous peine d'expier de sa vie un écart, un simple oubli... Le voile qui abrite le juif pendant sa prière a servi à cacher le baromètre et le sextant de M. de Foucauld! C'est un véritable miracle qu'il ait pu rencontrer partout et toujours des caravaniers aussi complaisants ou aussi indifférents! Mais le fait est qu'il vient placer sous nos yeux des itinéraires et des observations astronomiques exécutés d'après les principes enseignés à l'Ecole de guerre.

Ajoutons tout de suite que le rabbin Mardokhaï Abî Souroûr, celui-là même dont vous connaissez déjà l'histoire et les travaux, a été le compagnon constant du vicomte de Foucauld. Cette association, qui dans l'espèce était un passe-partout nécessaire, a coûté à l'explorateur bien autre chose que les 270 francs de gages mensuels convenus; les défauts de caractère prennent des proportions inouïes quand on se trouve dans l'isolement, et vous permettrez à votre rapporteur de déclarer, à la louange de M. de Foucauld, expérience faite en Seine-et-Oise, que le rabbin Mardochée n'est pas toujours un auxiliaire agréable et commode.

Voilà donc le voyageur dans son bien humble équipage. Voyons maintenant où en était la connaissance géographique du Maroc au moment où il commençait son exploration. En 1845, un géographe aussi savant que consciencieux, M. Emilien Renou, avait donné une première carte générale du Maroc, au 1/2.000.000^{e}, qui a encore sa valeur aujourd'hui ; trois ans plus tard, le capitaine Beaudoin, disposant de renseignements nouveaux, refaisait, pour le Dépôt de la guerre, le même travail à l'échelle du 1/1.500.000^{e}. Utilisant tous les documents et tous les renseignements qu'ils avaient pu se procurer, ces deux géographes français avaient livré les modèles de toutes les cartes générales qui ont été publiées pendant les trente-cinq années suivantes. Mais le nombre des itinéraires et des déterminations de positions s'est accru entre temps, et le 20 juin 1883, quand M. le vicomte de Foucauld commençait à Tanger son voyage d'exploration, les cartographes avaient à leur disposition 12.208 kilomètres d'itinéraires jalonnés de bien rares déterminations de latitude et de déterminations de longitude plus rares encore ; on n'avait fait de géographie

astronomique que sur une vingtaine de points dans l'intérieur de l'empire. Ajoutons qu'ici la France ne s'était laissé distancer par personne et que, des vingt et un auteurs d'itinéraires au Maroc, seize étaient des Français ; que, sur le nombre des kilomètres levés, 9.232 l'avaient été tant par nos propres compatriotes que par deux étrangers patronnés et subventionnés par le gouvernement français (Badia y Leblich) ou par la Société de géographie de Paris (Mardochée).

En onze mois, du 20 juin au 23 mai 1884, un seul homme, M. le vicomte de Foucauld, a doublé pour le moins la longueur des itinéraires soigneusement levés au Maroc. Il a repris, en les perfectionnant, 689 kilomètres des travaux de ses devanciers, et il y a ajouté 2.250 kilomètres nouveaux. Pour ce qui est de la géographie astronomique, il a déterminé quarante-cinq longitudes et quarante latitudes ; et, là où nous ne possédions que des altitudes se chiffrant par quelques dizaines, il nous en apporte trois mille. C'est vraiment, vous le comprenez, une ère nouvelle qui s'ouvre, grâce à M. de Foucauld, dans la connaissance géographique du Maroc, et on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de ces résultats si beaux et si utiles, ou du dévouement, du courage et de l'abnégation ascétique grâce auxquels ce jeune officier français les a obtenus.

Jetons un coup d'œil rapide sur ces résultats, en envisageant séparément les travaux de M. de Foucauld au nord de la chaîne de l'Atlas, puis ceux qu'il a faits dans l'Atlas même, et enfin ce qu'il ajoute à notre connaissance des contrées au sud de cette chaîne.

Partant de Tanger le 20 juin 1883, il fait d'abord une pointe, par Tétouân, au sud-ouest, jusqu'à Chichawân, où commence le territoire des Berbères indépendants du Rîf, populations guerrières dont les tendances fanatiques sont excitées, ici dans l'ouest du pays, par les chorfâ (pl. de cherîf) marocains. Il est là, déjà à 60 kilomètres de Tétouân, sur un terrain nouveau pour la géographie. Le projet de M. de Foucauld d'atteindre Fâs directement en partant de Chichawân, et en levant un itinéraire des plus précieux, échoue devant l'impossibilité même pour les indigènes musulmans de traverser les territoires de tribus pillardes indépendantes, les Ghezâwa, les Benî-Hamed et les Rehôma. Il revient à Tétouân et relie directement cette ville à El Qaçar El-Kebîr par un chemin nouveau, traversant un pays dont la population nomade, de race arabe, est assez dense.

De là à Fâs et à Sefero, il ne fait que compléter les observations topographiques de ses devanciers.

Il y a de cela quatre ans, un officier anglais, le capitaine Colville, accompagné de sa jeune et courageuse épouse, faisait le voyage de Fâs à Oudjeda et rapportait le premier itinéraire détaillé fait dans cette partie du Maroc qui touche à l'Algérie, car son prédécesseur, le célèbre Espagnol Badia y Leblich, s'était appliqué principalement aux déterminations astronomiques. A son tour, M. de Foucauld s'enfonce dans le dangereux pays à l'est de Fâs, et il trace jusqu'à Tâza deux itinéraires qui fixent pour la première fois la configuration du cours et du bassin de l'Ouâd Jennawen. Sans doute le voyageur voudra bien vous communiquer lui-même les observations qu'il a faites dans cette contrée, où les tribus arabes des Ghiâta et même des Hiyaïna ne laissent guère d'autre liberté au représentant du sultan, le gouverneur de Tâza, que celle de végéter prisonnier dans sa citadelle.

Mentionnons pour mémoire le trajet de Fâs à Meknâs (Méquinez), route tant de fois parcourue qu'à peine un explorateur aussi sérieux pouvait-il y compléter les notions acquises.

Mais à Meknâs précisément commence une des parties les plus nouvelles et les plus intéressantes du voyage de M. de Foucauld ; de là jusqu'à près de cinq degrés plus au sud, son itinéraire est à proprement parler celui d'un voyage de découverte dans la province de Tâdela (ici déjà l'expression administrative est illusoire), et plus au sud, dans le territoire parfaitement indépendant des Berbères. Pour rester fidèle à notre programme, nous considérerons maintenant le pays jusqu'à Qaçba Beni-Mellâl (aussi nommée Qaçba-Bel-Kouch), où commencent les premiers plis du soulèvement de l'Atlas. Il se présente d'abord avec une surface accidentée, puis il devient montagneux et ici les montagnes sont boisées. A 20 kilomètres de Boû-El-Dja'd, le voyageur entre dans la plaine pierreuse et aride de Tâdela, qui s'étend au sud, montrant des signes de fertilité quand on se rapproche de l'Ouâd Oumm Er-Rebîa', sur lequel est bâtie la Qaçba de Tâdela, à l'intérieur des murs de laquelle le sultan est obéi par un qâïd si désœuvré, par suite de l'insoumission de ses prétendus administrés, qu'il passe ses journées à réciter son chapelet. Entre la Qaçba de Tâdela et la Qaçba Bel Koûch, ou Qaçba Benî Mellâl, bâtie au pied d'une première chaîne dépendant de l'Atlas, on passe dans un pays bien arrosé, couvert de

cultures, de jardins et de villages. — Toute cette partie est entièrement nouvelle.

Beaucoup plus à l'est, au retour, en rentrant en Algérie, M. de Foucauld a relevé, entre Debdou et Oudjeda, une autre partie de la même zone naturelle.

Nous arrivons à l'Adrâr-n-Deren, à la chaîne du seul véritable grand Atlas, et à ses contreforts. Quiconque a jeté une fois seulement les yeux sur la carte d'Afrique a vu son attention éveillée par les forts coups d'estompe qui y accusent avec fermeté la chaîne de l'Atlas. Pour qui n'est pas bien au courant de l'histoire moderne de la géographie, la sûreté du dessin rassure l'esprit, et on se croit là en terrain à peu près sinon complètement connu. Il n'en est pourtant rien. De l'Iguîr Oufrâni, du cap Guîr de nos cartes, à la frontière de l'Algérie, le soulèvement du grand Atlas mesure, vous le savez, une longueur de 700 kilomètres. Eh bien, sur ce long développement de la chaîne, les itinéraires de tous les voyageurs européens n'avaient encore traversé et fixé que quatre cols, en comprenant le col qui touche au rivage de l'Océan : Tizînt El-Rioût, Tagherot, Onq El-Djemel et le col sur l'Iguîr Oufrâni (cap Guîr). Après René Caillié et Gérard Rohlfs, M. le vicomte de Foucauld, lui aussi, a passé par le Tizînt El-Rioût ; il est le premier explorateur qui ait franchi et mesuré le Tîzi-n-Guelâwi, à l'est-sud-est de Merâkech. Ses observations du baromètre nous apportent donc les altitudes de deux cols dans l'arête maîtresse de l'Atlas ; ces chiffres sont les premiers que nous possédions, ni Rohlfs ni Lenz, qui avaient pourtant des baromètres, n'ayant fait d'observations sur les points culminants de leurs deux itinéraires dans le Maroc. De plus, sur une longueur de 300 kilomètres au moins, les itinéraires de M. le vicomte de Foucauld passent à une distance de l'Atlas qui permettait de déterminer sur la carte la direction de la chaîne.

Mais à 50 kilomètres dans le nord, à 150 et à 200 kilomètres dans le sud, cette arête maîtresse est flanquée de chaînes parallèles dont le tracé sur la carte de M. de Foucauld est toute une révélation. Malgré le soin apporté par les géographes les plus habiles, aucun d'eux jusqu'ici n'avait trouvé dans les observations et les renseignements des voyageurs assez de données pour débrouiller ce qui était resté souvent un chaos, un enchevêtrement presque fantastique de sierras anastomosées. M. de Foucauld rectifie et simplifie tout cela d'après ce qu'il a vu et observé, et les géographes ne seront peut-être pas seuls à s'en

réjouir, les géologues, eux aussi, en éprouveront de la satisfaction. Au nord de l'Atlas, court, nous le savons maintenant, une chaîne de 300 kilomètres, qui prend les noms de Djebel Aït Seri et de Djebel Benî Ouaghaïn; au sud, c'est d'abord le petit Atlas, l'Anti-Atlas de la carte de Lenz, avec son prolongement oriental, le Djebel Sagherou, et enfin, encore plus au sud, le Djebel Banî, dont le rabbin Mardochée nous avait appris le nom, et que Lenz a coupé sans s'inquiéter de ce nom.

Votre rapporteur devine que vous voudriez bien entendre aujourd'hui autre chose que le résumé aride des découvertes purement géographiques de M. de Foucauld, que l'état des populations au sein desquelles il a voyagé vous intéresse aussi, car l'homme se préoccupe toujours d'abord de son semblable. Sur ce point, la moisson de M. de Foucauld est extrêmement riche ; mais mieux vaut lui laisser, à lui qui a vu, qui a senti, qui a souffert, l'honneur de satisfaire votre légitime curiosité. A lui donc, dans une autre séance, de vous peindre les mœurs et la politique des Imazîghen, de ces montagnards berbères de l'Atlas, avec lesquels jusqu'à ce jour personne n'a fait une connaissance aussi intime. Il vous montrera les Aït Atta d'Amelou, et tous les Imazîghen à l'est de Tîzi-n-Guelâwi, vivant dans des villages dont chacun est dominé par un château fort où les villageois emmagasinent leurs récoltes (cette coutume existe aussi dans le Djebel Nefousa, en Tripolitaine, où j'ai pu l'observer); il vous montrera au contraire les Imazîghen de la région entre Tizî-n-Guelâwi et l'Océan groupant leurs villages autour d'un centre fortifié qui reçoit les récoltes de tout un canton. Au point de vue de l'administration que se sont donnée ces tribus berbères indépendantes, il vous fera distinguer deux groupes de population : celles du nord, organisées en démocraties et ennemies de la centralisation, où chaque fraction de tribu obéit, et obéit exclusivement, à l'assemblée de ses notables ; celles du sud, qui ont adopté un régime mixte entre celui des communes et celui de la féodalité, et qui se sont donné des cheïkhs héréditaires, dont quelques-uns bravent le sultan et pourraient fort bien s'approprier la fière devise d'un haut baron français du temps passé :

Roi ne suis, ne duc, ne comte aussy ;
Je suis le sire de Coucy.

Ces sires de Tikirt, de Tazenakht, et cætera, ont des résidences fortifiées, aux murs flanqués de quinze à vingt tours. Leurs vassaux aussi

sont loin d'inspirer la pitié, car ils vivent dans des maisons à un ou deux étages, construites en pisé épais et solide, et dont les murailles extérieures sont ornées de moulures.

Un peu au sud et au nord du 30e degré de latitude, l'arête du petit Atlas marque une division tranchée. Au nord de cette chaîne, nous apprend M. de Foucauld, on est encore dans la zone tempérée ; la flore dans ses traits généraux rappelle celle du midi de l'Europe. Le versant sud du petit Atlas est déjà dans la zone saharienne caractérisée par un climat à extrêmes. Ici, le dattier et les acacias à gomme remplacent le figuier, l'amandier, le grenadier, l'olivier et même le noyer du versant septentrional et de la région plus au nord. Le dattier, il est vrai, cet arbre cultivé, n'existe que dans les vallées que la fonte des neiges et les pluies de l'Atlas viennent mouiller de temps en temps ; l'acacia à gomme se trouve de loin en loin sur les plaines d'un sable blanc. Quant à l'eau, on est réduit à celle de sources cachées sous le sable.

Au milieu de cette plaine M. de Foucauld trace, d'après ses observations, une bien singulière montagne, longue de 500 kilomètres, le Djebel Banî, dont je mentionnais tout à l'heure l'alignement parallèle avec l'Atlas. C'est, dit le voyageur, une simple arête rocheuse, tranchante au sommet, épaisse d'un kilomètre à la base, et haute de 200 à 300 mètres, au sud de laquelle court la partie inférieure de l'Ouâdi Dhera'a, le fleuve le plus important de ce que nous appelons le Maroc, si l'on ne mesure que la longueur du cours, mais malheureusement fleuve sans eau. Une arête rocheuse, un long tesson, comme le Djebel Banî, ne peut naturellement pas fournir une quantité appréciable d'eau à un fleuve ; aussi les trois affluents nord de l'Ouâdi Dhera'a, que M. de Foucauld a relevés, descendent-ils du petit Atlas et traversent-ils le Djebel Banî par autant de brèches de cette étrange digue naturelle. Au sud de chacune de ces brèches (le mot cassure serait peut-être plus exact) on trouve, sous la montagne, de belles oasis : c'est Tissint, c'est Tatta, c'est Aqqa, patrie du rabbin Mardochée. Et M. de Foucauld ne nous fait pas attendre l'explication du phénomène : les affluents nord de ce fleuve mort, l'Ouâdi Dhera'a, sont de belles rivières d'eau courant à pleins bords. Telle est la puissance du climat du Sahara ! Le lit de l'Ouâdi Dhera'a, large de 4 kilomètres, a tellement soif que l'apport permanent de ces rivières ne sert qu'à lui conserver de la fertilité. Pour que cette vallée redevienne le fleuve

que les Romains ont connu sous le nom de Darat, lorsque venaient s'y désaltérer et s'y baigner les éléphants dont les figures sont gravées sur le Djebel Tabayoudt, excroissance dans la chaîne du Bani, il faut ou bien une fonte subite des neiges du Djebel Dâdès et du Djebel Guelâwi, ou bien des pluies torrentielles continues dans les parties de l'Atlas que nous venons de nommer. Alors, pendant deux ou trois jours, la vallée est entièrement inondée, et le voyageur assez heureux pour que son passage coïncide avec une de ces crues aurait sous les yeux un cours d'eau de 3 ou 4 kilomètres de large.

Au mois de décembre 1883, le vicomte de Foucauld touchait le Dhera'a, au sud de Tatta. Quelque temps après, il le revoyait, loin dans le nord-est de ce point, dans le district de Mezguîta, et là, sous le Djebel Sagherou, c'est un beau et large fleuve permanent, coulant avec une rapidité moyenne au milieu de plantations de dattiers ; je ne résiste pas au plaisir de vous faire part d'une découverte que M. de Foucauld m'a fait faire. Son itinéraire reporte d'un degré plein, vers l'ouest, le tracé de cette partie du cours du fleuve telle qu'elle est indiquée sur la carte du docteur Rohlfs, et, bien que les deux voyageurs n'aient pas touché le même point de l'Ouâdi Dhera'a, la correction si importante que je signale pourra sans doute être utilisée pour redresser l'itinéraire même du docteur allemand.

Toute la partie haute de l'Ouâdi Dhera'a est constellée de villages, peuplés d'Imazîghen et de subéthiopiens, de ces noirs, indigènes du Sahara et parlant aujourd'hui la langue berbère.

Plus haut encore en remontant vers le nord, le voyageur français arrive dans le canton populeux de Dâdès, arrosé par un affluent du Dhera'a. Ici déjà on entre dans le domaine des Aït Attâ, l'un des deux grands groupes formant la fameuse confédération des Berâber, dont le nom dispense d'ajouter qu'ils sont de race berbère. De toutes les tribus de cette expression géographique, le Maroc, les Berâber sont la plus nombreuse, la plus belliqueuse et à la fois la plus riche, ce qui indiquerait qu'ils ne méprisent ni les travaux des champs et de l'industrie, ni le commerce, car chacun sait que la guerre et le pillage ne sont jamais les sources d'une fortune durable pour un peuple.

Toujours en terrain neuf, M. de Foucauld continue sa route sur Todegha, Ferkela et Gherîs, trois oasis qui, dans son langage imagé, « s'allongent comme trois tronçons de serpent » dans les lits de cours d'eau affluents du Zîz. Il entre donc là dans le bassin hydrographique

à l'extrémité sud duquel s'épanouit le Tafîlelt, le berceau de la dynastie marocaine régnante, le lieu d'exil pour ceux de la famille impériale qui pourraient devenir des prétendants, le groupe d'oasis célèbre, dans une vaste partie de l'Afrique, pour les cuirs qu'on y prépare avec une grande perfection.

Plus loin encore, notre hardi et méritant explorateur atteint, à Qeçar Es-Soûq, le cours supérieur de l'Ouâd Ziz, séparé de ses premiers affluents par un désert des plus arides. Qeçar Es-Soûq touche l'oasis de Medghâra ou Medâghra, où M. de Foucauld tombe sur les traces de René Caillé et du deuxième voyage du docteur Rohlfs, qu'il ne quittera qu'au col de Telghemt, ou Tissint Er-Rioût, comme l'appelle Rohlfs, au moment où il traversera une dernière fois le grand Atlas. C'est ici seulement que finit dans la direction du nord-est le territoire des Berâber, et que commence celui des Aït Ou Afella, tribu d'Imazîghen que nous aurons la surprise de compter parmi les loyaux sujets du sultan du Maroc. Du col de Telghemt, où l'Atlas n'accuse que 2.182 mètres d'altitude, M. de Foucauld peut laisser planer sa vue sur la vaste plaine de la Moloûya, de ce fleuve qui aurait formé une frontière si commode et si naturelle de l'Algérie, si l'Etat voisin, du côté de l'ouest, avait la puissance voulue pour la faire respecter de ses nationaux.

M. de Foucauld touche la Moloûya à Aqçâbi Ech-Chorfâ (c'est-à-dire *les citadelles des cherifs*), où un qâïd marocain est gardé par une centaine de soldats avec deux canons. Grâce à cette force, le représentant du sultan se fait obéir dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, au delà desquels on retrouve, comme presque partout, des tribus bel et bien libres de toute attache gouvernementale.

Avec le bassin de la Moloûya, notre vaillant explorateur trouve, sur le versant nord de l'Atlas, d'abord une région dont la flore rappelle la nature des hauts plateaux d'Algérie. Bientôt des groupes de villages, des forêts d'oliviers et de pommiers et de splendides cultures accusent une transition rapide à la région de Tell, autrement dit aux conditions naturelles qui font, de l'autre côté de la Méditerranée, la richesse de notre Provence.

J'abrège, car il y a beaucoup à garder dans les résultats de la dernière partie du voyage, chez les Oulâd El Hâdj et de là à la ville algérienne de Lâlla Maghnîa en passant par Debdou et Oudjeda, c'est-à-dire sur un terrain qui touche aux dernières reconnaissances faites

lors de l'expédition du général de Martimprey contre les Benî Senâsen (1859). Le 21 mai 1884, M. le vicomte de Foucauld mettait le pied en Algérie après avoir traversé le Maroc du nord au sud et du sud-ouest au nord-est. Sacrifiant bien autre chose que ses aises, ayant fait et tenu jusqu'au bout bien plus qu'un vœu de pauvreté et de misère, ayant renoncé, pendant près d'un an, aux égards qui sont les apanages de son grade dans l'armée, et s'étant consolé en recueillant les seuls et rares témoignages de bienveillance auxquels un caractère heureux pouvait lui donner quelque droit, même chez des peuples sauvages, il nous avait conquis des renseignements très nombreux, très précis, qui renouvellent littéralement la connaissance géographique et politique presque tout entière du Maroc. C'est là, disons-le hautement, un mérite peu ordinaire, que ne récompenserait pas trop, à l'avis de votre rapporteur, la plus haute distinction que nous ayons à décerner. Mais notre Société ne doit jamais oublier son caractère universel et international ; elle a dû tenir compte des mérites d'autres lutteurs qui venaient concourir à ses récompenses, et, forcée cette année-ci de ne pas choisir entre trois concurrents qu'elle estime être égaux en mérites, elle a transformé cette récompense en plusieurs médailles d'or, dont elle attribue la première à M. le vicomte de Foucauld.

AVANT-PROPOS

A la veille d'entreprendre mon voyage au Maroc se dressaient deux questions : quel itinéraire adopter ? quels moyens prendre pour pouvoir le suivre ?

La première question se résolvait naturellement : il fallait, autant que possible, ne passer que par des contrées encore inexplorées et, parmi celles-ci, choisir les régions qui, soit par leurs accidents physiques, soit par leurs habitants, paraissaient devoir présenter le plus d'intérêt. Partant de ce principe, je me décidai pour l'itinéraire suivant :

Tanger, Tétouan ; de là gagner Fâs par une route plus orientale que celles suivies jusqu'alors ; de Fâs aller au Tâdla en traversant le massif montagneux occupé par les Zemmour Chellaha et les Zaïan ; parcourir le Tâdla, gagner l'Ouad el Abid, passer à Demnât ; franchir le Grand Atlas à l'est des cols déjà explorés, gagner le Sahara Marocain et en connaître autant que possible la vaste portion encore inconnue, c'est-à-dire le versant méridional du Petit Atlas et la région comprise entre cette chaîne, l'Ouad Dra et le Sahel ; puis voir le haut bassin du Dra et les affluents de droite du Ziz ; de là

revenir vers la frontière algérienne en franchissant une seconde fois le Grand Atlas et en explorant le cours de l'Ouad Mlouïa : comme dernières étapes, Debdou, Oudjda, Lalla Marnia.

Tel fut le but que je me proposai. Restait la seconde question : quel moyen employer pour l'atteindre ? Pourrait-on voyager comme Européen ? Faudrait-il se servir d'un déguisement ? Il y avait lieu d'hésiter ; d'une part, me donner pour ce que je n'étais pas me répugnait ; de l'autre, les principaux explorateurs du Maroc, René Caillé, MM. Rohlfs et Lenz, avaient voyagé déguisés et déclaraient cette précaution indispensable : c'était aussi l'opinion de nombreux Musulmans marocains que je consultai avant mon départ. Je m'arrêtai au parti suivant : je partirais déguisé ; une fois en route, si je sentais mon travestissement nécessaire, je le conserverais ; sinon, je n'aurais qu'à le jeter aux orties.

Ce premier point arrêté, restait à faire un choix parmi les déguisements qu'on pouvait prendre. Il n'y a que deux religions au Maroc. Il fallait à tout prix être de l'une d'elles. Serait-on Musulman ou Juif ? Coifferait-on le turban ou le bonnet noir ? — René Caillé, MM. Rohlfs et Lenz avaient tous opté pour le turban. Je me décidai au contraire pour le bonnet. Ce qui m'y porta surtout fut le souvenir des difficultés qu'avaient rencontrées ces voyageurs sous leur costume : l'obligation de mener la même vie que leurs coreligionnaires, la présence continuelle de vrais Musulmans autour d'eux, les soupçons même et la surveillance dont ils se trouvèrent souvent l'objet furent un grave obstacle à leurs travaux. Je fus effrayé d'un travestissement qui, loin de favoriser les études, pouvait y apporter beaucoup d'entraves ; je jetai les yeux

sur le costume israélite. Il me sembla que ce dernier, en m'abaissant, me ferait passer plus inaperçu, me donnerait plus de liberté. Je ne me trompai pas. Durant tout mon voyage je gardai ce déguisement et je n'eus lieu que de m'en féliciter. S'il m'attira parfois de petites avanies, j'en fus dédommagé, ayant toujours mes aises pour travailler : pendant les séjours, il m'était facile, dans l'ombre des mellahs, et de faire mes observations astronomiques et d'écrire des nuits entières pour compléter mes notes ; dans les marches, nul ne faisait attention, nul ne daignait parler au pauvre Juif qui, pendant ce temps, consultait tour à tour boussole, montre, baromètre, et relevait le chemin qu'on suivait ; de plus, en tous lieux, j'obtenais par mes « cousins », comme s'appellent entre eux les Juifs du Maroc, des renseignements sincères et détaillés sur la région où je me trouvais. Enfin j'excitais peu de soupçons : mon mauvais accent aurait pu en faire naître ; mais ne sait-on pas qu'il y a des Israélites de tous pays ? mon travestissement était d'ailleurs complété par la présence à mes côtés d'un Juif authentique : le rabbin Mardochée Abi Serour, connu par son séjour au Soudan. Je l'avais pris à mon service et le gardai durant tout mon voyage ; parti d'Alger avec moi, il y revint de même. Son office consistait, d'abord, à jurer partout que j'étais un rabbin, puis à se mettre en avant dans toutes les relations avec les indigènes, de manière à me laisser le plus possible dans l'ombre ; enfin à me trouver toujours un logis solitaire où je pusse faire mes observations commodément, et, en cas d'impossibilité, à forger les histoires les plus fantastiques pour expliquer l'exhibition de mes instruments.

Malgré tant de précautions, je ne prétends pas que mon

déguisement ait été impénétrable. Dans les quatre ou cinq points où je séjournai longtemps, ni mon bonnet noir, ni mes nouâders, ni les serments de Mardochée ne servirent de rien : la population juive s'aperçut tôt ou tard que j'étais un faux frère ; mais une seule fois, et pour des raisons toutes particulières, cela pensa me mettre en un sérieux péril ; en général, les Juifs marocains, tous commerçants, appelés fréquemment par leurs affaires soit dans des ports où ils trouvent nos consuls, soit en Algérie, ont avantage à être en bonnes relations avec les Chrétiens, surtout avec les Français. Aussi gardaient-ils religieusement le secret qu'ils avaient découvert ; rien ne transpirait hors du mellah ; même avec moi, ils étaient fort discrets ; rien ne changeait dans leurs manières, sinon qu'ils devenaient plus prévenants encore et plus disposés à fournir tous les renseignements que je demandais. Quant aux Musulmans, il ne m'arriva que bien rarement de leur inspirer des soupçons.

Il y a une portion du Maroc où l'on peut voyager sans déguisement, mais elle est petite. Le pays se divise en deux parties : l'une soumise au sultan d'une manière effective (*blad el makhzen*), où les Européens circulent ouvertement et en toute sécurité ; l'autre, quatre ou cinq fois plus vaste, peuplée de tribus insoumises ou indépendantes (*blad es sîba*), où personne ne voyage en sécurité et où les Européens ne sauraient pénétrer que travestis. Les cinq sixièmes du Maroc sont donc entièrement fermés aux Chrétiens ; ils ne peuvent y entrer que par la ruse et au péril de leur vie. Cette intolérance extrême n'est pas causée par le fanatisme religieux ; elle a sa source dans un autre sentiment commun à tous les indigènes : pour eux, un Européen voyageant dans leur pays ne peut

être qu'un émissaire envoyé pour le reconnaître ; il vient étudier le terrain en vue d'une invasion ; c'est un espion. On le tue comme tel, non comme infidèle. Sans doute la vieille antipathie de race, la superstition, y trouvent aussi leur compte ; mais ces sentiments ne viennent qu'en seconde ligne. On craint le conquérant bien plus qu'on ne hait le Chrétien.

Mon cher François (1), *laisse-moi t'offrir avec cet exemplaire de mon ouvrage les quelques pages manuscrites que j'y ai jointes ; elles ont été écrites pour toi seul. Ajouter à un in-quarto est téméraire. Mais tu ne seras point obligé de lire. La seule chose que je te demande, mon bon François, c'est de voir en ceci une faible marque de la très tendre et très profonde affection de ton cousin le plus dévoué.*

Je vais te raconter mes premières journées de voyage, qui donnent l'idée de toutes les autres ; puis je te dirai quelques détails sur le rabbin Mardochée mon compagnon ; dans le cours du volume j'ajouterai des explications sur une famille de marabouts qui m'a fait bon accueil.

Premières journées de voyage.

Le 10 *juin* 1883, *à* 5 *heures du matin, j'entre dans une vieille maison du quartier juif d'Alger : c'est le domicile du rabbin Mardochée. Mon compagnon y vit dans une seule chambre avec sa*

(1) Ces quelques pages en italique, spécialement rédigées par Ch. de Foucauld pour son cousin, n'ont pas figuré dans l'édition de 1888.

femme et ses quatre enfants ; il m'attend, je dois quitter chez lui mes vêtements européens et prendre le costume israélite. Une longue chemise à manches flottantes, un pantalon de toile allant jusqu'au genou, un gilet turc de drap foncé, une robe blanche à manches courtes et à capuchon (djelabia), des bas blancs, des souliers découverts, une calotte rouge et un turban de soie noire sont préparés pour moi ; cela forme un costume juif mi-algérien mi-syrien qui convient aux rôles, peut-être divers, que j'aurai à jouer. Je m'habille, et Mardochée, sa femme, ses enfants et moi sortons et descendons les ruelles en escalier qui conduisent au port, où est la gare d'Oran. Nous partirons pour Oran à 7 heures du matin par le chemin de fer. Je demande deux billets en mauvais français, pour être d'accord avec mon costume, Mardochée fait ses adieux à sa famille, et nous voici tous deux assis dans une voiture de 3e classe. Le temps est admirable, le wagon est plein d'ouvriers arabes, nous partons entourés de gaieté et inondés de soleil.

Je m'appelle le rabbin Joseph Aleman, je suis né en Moscovie d'où m'ont chassé les récentes persécutions, dans ma fuite j'ai été d'abord à Jérusalem, après y avoir pieusement passé quelque temps j'ai gagné le nord de l'Afrique, et maintenant je voyage à l'aventure, pauvre mais confiant en Dieu ; une estime réciproque me lie à Mardochée Abi Serour, comme moi savant rabbin, et qui a passé de longues années à Jérusalem. Mardochée porte un costume pareil au mien, cela nous donne un air de famille, il me déclare que je lui ressemble et qu'à l'occasion il me fera passer pour son fils. Nous avons peu de bagages, un sac et deux boîtes ; les boîtes renferment, la première une pharmacie qui me permettra au besoin de me dire médecin, l'autre un sextant, des boussoles, des baromètres, des

thermomètres, du papier et des cartes. Le sac contient un costume de rechange et une couverte pour chacun de nous, des ustensiles de cuisine et des provisions. Comme argent, j'emporte trois mille francs, partie en or et partie en corail. C'est dans cet équipage que nous sommes entraînés vers Oran. Je vais à Oran parce que je veux entrer au Maroc par terre : mon projet est de me rendre de Tlemsen à Tétouan en traversant la région du Rif laquelle forme tout le littoral entre la frontière algérienne et Tétouan. D'Oran j'irai à Tlemsen ; là je m'informerai des moyens de voyager dans le Rif.

Nous arrivons à Oran à 6 heures du soir. La gare est hors de la ville ; de moitié avec deux Juifs qui étaient dans le train, nous prenons un fiacre qui nous porte à un hôtel fréquenté des Israélites. Nous louons une chambre à raison de deux francs par jour et, tirant nos provisions, nous faisons en tête à tête notre premier repas du soir. Etrange maison que l'hôtel où nous sommes ! J'ai eu un moment de surprise en m'entendant tutoyer par le valet ; en Algérie on tutoie les Juifs.

11 juin. — *Ce jour est le premier de la fête de Sbaot (Pentecôte) dans laquelle on célèbre le don de la Loi fait à Moïse sur le Sinaï ; défense aux Israélites de voyager aujourd'hui ni demain. Je reste dans ma chambre, Mardochée va à la synagogue et en revient à la nuit avec un de ses coreligionnaires ; ils se mettent à causer, j'apprends que mon compagnon se livre à la recherche de la pierre philosophale, l'autre Juif est un compère alchimiste ; longtemps je les vois discuter, faiblement éclairés par une bougie, leurs ombres dessinant sur les murs d'énormes silhouettes ; je m'endors sur ma paillasse bercé par ces étranges discours.*

12 juin. — *Vers 5 heures du soir nous montons en diligence et partons pour Tlemsen. En me rendant à la voiture, j'entends un passant dire à son voisin, en me montrant : « Savez-vous d'où ça nous vient, ça ? Ça nous arrive en droite ligne de Jérusalem. »*

13 juin. — *Arrivée à Tlemsen à 9 heures du matin. Nous nous mettons aussitôt en quête de Juifs du Rif. A une heure nous n'en avons pas trouvé un qui ait pu nous renseigner utilement ; fatigués nous achetons du pain et des olives et nous nous mettons à déjeuner assis par terre sur une place ; pendant que nous sommes ainsi, passe à deux pas de moi une bande d'officiers de Chasseurs d'Afrique sortant du cercle, je les connais presque tous, ils me regardent sans soupçonner qui je suis. Notre après-midi est plus heureuse que la matinée ; nous découvrons un certain nombre d'Israélites rifains ; ils viendront nous trouver à 8 heures du soir dans une chambre que nous louons et on discutera en réunion les moyens de traverser le Rif. Plus d'hôtel juif ici, nous louons une chambre à une famille israélite.*

A 8 heures tout est prêt pour recevoir notre monde : dans une pièce de 2 mètres de large sur 5 de long dont les murs, le sol et le plafond sont peints en gris, ont été placés sur un escabeau une bougie, une bouteille d'anisette et un verre. Les uns après les autres, une dizaine de Juifs, la plupart à barbe blanche, entrent discrètement et nous voici tous assis par terre en cercle autour de la bougie ; Mardochée remplit le verre d'anisette, l'élève et dit : « A la santé de la Loi ! à la santé d'Israël ! à la santé de Jérusalem ! à la santé du Pays Saint ! à la santé de Sbaot ! à vos santés à tous, ô docteurs ! à ta santé, rabbin Joseph (moi) ! » Il trempe ses lèvres dans le verre et le passe à son voisin qui le vide ; puis le verre fait le tour et chacun des

Juifs le vide d'un trait. Mardochée prend la parole : « Il s'appelle Mardochée Abi Serour et naquit au fond du Maroc, une ferveur et un amour de l'étude précoces lui firent quitter presque enfant son pays natal ; allant de ville en ville, s'arrêtant partout où enseignait un rabbin célèbre, altéré de la parole de Dieu et fréquentant les hommes pieux, il parvint à dix-huit ans à Jérusalem ; il y passa plusieurs années en compagnie des plus saints docteurs ; ayant recueilli, sans que sa soif fût apaisée, tout ce que l'Orient et l'Occident possédaient de science théologique, il voulut revoir ceux qui lui avaient donné le jour et, franchissant les mers, il regagna le foyer paternel. De tristes changements l'y attendaient ; il avait laissé son père opulent, il le trouva ruiné. Bon fils, il se consacra à ce père âgé et malheureux. Abandonnant ses livres et le projet de retourner dans la Ville Sainte, il se jeta dans le commerce ; les affaires de son père se rétablissaient difficilement, il se dit : « Il faut que j'ouvre un chemin nouveau. » Tous les ans de riches caravanes arrivaient dans son pays, venant d'une ville mystérieuse où jamais Juif n'était entré, Timbouktou, patrie de la poudre d'or, de l'ivoire, des plumes d'autruche, où le négoce, disait-on, rapportait vingt pour un. « J'irai à Timbouktou » dit-il. De son pays à cette ville il y avait trente jours de marche à travers le désert. Il les fit, entra à Timbouktou le premier de sa race, et ouvrit aux Juifs cette voie nouvelle ; en un an il gagna une fortune considérable qu'il apporta à son père ; durant plus de dix années il continua ce commerce ; il traversa quatorze fois le grand désert, ses richesses étaient immenses, ses parents vivaient dans l'abondance, ils avaient des jardins d'orangers, sa mère possédait une caisse pleine de pierres précieuses. Un jour cette prospérité diminua, plusieurs caravanes chargées de ses marchandises furent pillées, ses parents mou-

rurent pendant son absence, et des frères s'emparèrent de tout leur héritage fruit de son travail. Affligé de tant de malice, il laissa le commerce et ramassant les débris de sa fortune dit une seconde fois adieu à sa patrie. Depuis lors il vécut dans diverses villes du Maroc et, en dernier lieu, s'étant marié, s'établit à Alger. Il y vit en paix et dans la crainte de Dieu, ayant trop connu les richesses pour ne les pas mépriser, se trouvant heureux dans l'aisance, partageant ses jours entre l'étude des livres divins et l'éducation de ses enfants. Mais depuis deux ans une infortune domestique trouble ce bonheur. Sa femme avait un jeune frère qu'elle adorait ; il avait toujours vécu avec elle et l'avait suivie sous le toit de son mari ; il y a deux ans, à la suite d'une discussion avec Mardochée, ce jeune homme quitta la maison, depuis on ne l'a pas revu et on n'en a reçu aucune nouvelle : de ce moment la femme de Mardochée ne fait que pleurer, à deux reprises même le chagrin l'a rendue malade. Or il y a quelques jours on lui a dit que son frère était dans le Rif, exerçant le métier de bijoutier, sans pouvoir préciser en quelle ville. Aussitôt elle a supplié son mari d'aller à la recherche du fugitif ; et lui, bon époux, pour rendre le repos et la santé à sa femme, s'est décidé à ce voyage ; il est donc résolu à explorer le Rif, village par village s'il le faut, pour retrouver son beau-frère. C'est ce qui l'amène aujourd'hui à Tlemsen. Pour ce jeune Israélite qui l'accompagne, et qu'on l'entend nommer rabbin Joseph, c'est un pauvre rabbin moscovite qui se rend au Maroc, pays des Juifs pieux, pour quêter des aumônes ; Mardochée l'a emmené avec lui et a payé son voyage jusqu'à Nemours par pure pitié. Maintenant il supplie ces docteurs, qui tous ont habité le Rif, de recueillir leurs souvenirs et de lui apprendre s'ils n'ont point connu celui qu'il cherche, un Israélite blond

et pâle, âgé de vingt-deux ans, nommé Juda Safertani. Quel présent ne fera-t-il pas à celui qui dira où il se trouve ? » Les assistants réfléchissent, cherchent, discutent, mais en vain, aucun d'eux ne connaît Juda Safertani. Mardochée soupire et les prie de lui donner au moins des renseignements sur le Rif : par où y pénètre-t-on ? comment y voyage-t-on ? en quels lieux y a-t-il des Juifs ? Quels sont les hommes influents du pays ? La conversation reprend sur ce sujet, l'anisette l'anime, de nouvelles bouteilles remplacent la première, le verre fait nombre de fois le tour du cercle, on parle très haut et la discussion devient vive sur les meilleurs moyens de parcourir le Rif. Quand nos « cousins » se retirent, il est convenu que nous partirons le lendemain pour Lalla Marnia ; de là nous gagnerons Nemours, d'où nous entrerons, s'il plaît à Dieu, dans le Rif.

14 juin. — *Une diligence nous emporte de Tlemsen à 9 heures du matin et nous arrête à 6 heures du soir dans la bourgade de Lalla Marnia. Nous nous installons pour la nuit dans la synagogue ; elle présente l'image de tous les temples juifs que je verrai au Maroc, c'est une salle rectangulaire avec une sorte de pupitre au milieu et, dans le mur, un placard. Le pupitre sert à appuyer le livre de la Loi aux lectures publiques qu'on en fait deux fois par semaine ; dans les communautés riches il est sur une estrade et parfois sous un dais, dans les villages il consiste en une pièce de bois horizontale soutenue par deux poteaux. Le placard contient un ou plusieurs exemplaires de la Loi (Sifer Toura) écrits sur parchemin et roulés sur des cylindres de bois (comme les volumen romains, avec cette différence qu'ils sont roulés sur deux cylindres au lieu d'un), ces doubles rouleaux ont* 0,50 *centimètres de haut et sont couverts*

de trois ou quatre enveloppes superposées des plus riches étoffes. Telle est la synagogue ; un banc appuyé au mur en fait le tour et la complète. Nous finissions d'y dîner lorsqu'entrent les uns après les autres trente ou quarante hommes ; ils s'asseyent sur les bancs et causent à voix basse ; ce sont les Israélites du lieu qui viennent faire en commun la prière du soir ; à un signal tous se dressent, se tournent vers l'orient et commencent leur prière, bas ou à mi-voix ; embarrassé, je les regarde pour faire comme eux et, les imitant, je me balance en mesure comme un écolier qui récite sa leçon, tantôt muet tantôt faisant entendre un bourdonnement nasillard. Au bout de huit ou dix minutes chacun fait en même temps un grand salut ; c'est la fin. Les Juifs se mettaient en mouvement pour sortir quand, à ma vive surprise, Mardochée les prie de rester et de l'entendre : il est, dit-il, un pauvre rabbin établi à Alger qu'un malheur oblige à quitter sa femme et ses enfants pour faire, âgé et souffrant, le lointain voyage du Rif. Il va parcourir cette province à la recherche de son beau-frère..., il raconte les histoires d'hier, le désespoir et les maladies de sa femme..., enfin, et voici le comble des maux, il croyait le voyage plus facile qu'il n'est et, si loin encore du terme, il manque déjà d'argent... Ici il se met à verser des larmes et, d'une voix entrecoupée, il supplie ses frères de Lalla Marnia d'avoir pitié de lui et de lui faire quelque aumône. Ils lui répondent sèchement de s'adresser au consistoire d'Oran. Aussi étonné que mécontent de cette comédie, j'en demande, dès que nous sommes seuls, l'explication à Mardochée : « C'était pour m'habituer à mentir » répond-il.

15 juin. — *Départ de Lalla Marnia à 4 heures du matin, par la diligence. Arrivée à 10 heures du matin au petit port de*

Nemours. Nous louons une chambre dans une maison juive et nous nous mettons en quête de renseignements sur le Rif.

Ici notre histoire varie, la mienne surtout. Mardochée raconte sur soi la même chose qu'à Tlemsen, en ajoutant que des gens de cette ville lui ont affirmé avoir connu son beau-frère dans le Rif. Pour moi, je suis un grand médecin et un savant astrologue ; j'ai fait des cures merveilleuses ; les maux d'yeux sont mon triomphe, je guéris les yeux les plus malades, j'ai rendu la vue à des aveugles de naissance. Cette grande science et ces étonnants succès m'ont attiré l'envie des médecins chrétiens, à tel point qu'ils m'eussent fait un mauvais parti si j'étais resté dans mon pays ; j'ai dû fuir et je me suis décidé à aller exercer ma profession au Maroc où, sur le foi de Mardochée, j'espère faire de beaux bénéfices. Mardochée raconta cela en arrivant ; lui ayant défendu de répandre l'histoire sous cette forme, il la répéta les jours suivants en supprimant l'envie des médecins chrétiens et les dangers causés par leur haine.

16 et 17 juin. — *Nous cherchons en vain le moyen de pénétrer dans le Rif ; beaucoup d'Israélites rifains consultés déclarent qu'on ne peut y entrer par Nemours qu'avec la protection d'un certain chikh (chef) marocain qui viendra ici peut-être dans quinze jours ou un mois, peut-être plus tard ; et ce moyen même serait incertain ; autant, ajoute-t-on, il est difficile de traverser le Rif en partant d'ici, autant cela est facile en partant de Tétouan, où des hommes influents peuvent donner des recommandations efficaces. Je ne veux pas attendre quinze jours ou un mois à Nemours ; mieux vaut gagner Tétouan par mer et commencer de là mon voyage : je partirai pour Tanger par le prochain paquebot.*

18 juin. — *Un vapeur paraît en rade. Il va à Tanger par Gibraltar. Je m'y embarque avec Mardochée. Juifs, nous prenons la dernière classe et nous faisons la traversée sur le pont en compagnie d'Israélites et de Musulmans. Départ à* 9 *heures du matin par un assez mauvais temps.*

19 juin. — *Je m'éveille en rade de Gibraltar. Le paquebot restera à l'ancre toute la journée, je descends à terre et je visite la ville ; Mardochée demeure à bord, un petit Juif de dix-huit ans qui sait l'espagnol m'accompagne, pour moi j'ignore toute langue hors l'arabe ; mon excursion aura un but pratique, on nous donne dans le paquebot une eau très sale, j'emporte une grande marmite de fer que je rapporterai pleine d'eau. Je me promène cinq heures à Gibraltar ma marmite à la main, je pousse jusqu'à un village espagnol situé à un kilomètre de la ville ; en franchissant la frontière je vois des sentinelles anglaises et espagnoles monter la garde à* 60 *mètres de distance, autant les premières sont bien tenues, autant les secondes le sont mal.*

20 juin. — *Quitté Gibraltar à midi ; arrivé à Tanger à* 2 *heures* 45 *minutes.*

. . . .

Le 20 *juin* 1883 *commença vraiment mon voyage, qui dura jusqu'au* 23 *mai* 1884. *Pendant ce temps, ma prétendue histoire ne varia guère, j'étais un rabbin d'Alger allant, aux yeux des Musulmans quêter des aumônes, m'enquérir du sort et des besoins de mes frères aux yeux des Juifs. Mardochée était de Jérusalem, pour les Musulmans il demandait la charité, pour les Juifs il remplissait la même mission que moi. Il ne fut plus question de Juda Safertani ni de médecine ; celle-ci avait un double incon-*

vénient : les Marocains pour qui tout Chrétien naît médecin étaient disposés, par cette profession, à soupçonner ma race ; puis la boîte de médicaments inspirait la convoitise, une boîte suppose un trésor et on disait que j'avais deux caisses d'or avec moi. A Fâs, dans le courant du mois d'août, instruit par l'expérience des premiers jours de route, je me défis de mes remèdes et je modifiai mon bagage et mon costume ; les boîtes furent remplacées par un sac en poil de chèvre, je supprimai dans ma tenue ce qui rappelait le Juif d'Orient, c'est-à-dire la calotte rouge, le turban noir, les souliers et les bas, et j'adoptai la calotte noire, le mouchoir bleu et les belras (babouches) noires des rabbins marocains ; je laissai pousser des nouader, mèches de cheveux placées à côté des tempes qui tombent jusqu'aux épaules ; mon costume était dès lors celui de tous les Juifs du Maroc ; il ne varia plus, si ce n'est qu'au début de l'hiver j'y ajoutai un khenîf (bernous noir à lune jaune). A Fâs j'organisai définitivement mes moyens de transport ; jusque-là j'avais loué des mulets, j'en achetai deux qui nous portèrent Mardochée et moi, avec notre bagage, pendant dix mois, jusqu'à notre retour à la frontière algérienne.

Les premiers jours de mon voyage j'avais trouvé gîte tantôt en des chambres louées dans des maisons juives, tantôt dans les synagogues. A Tanger et à Tétouan je louai des chambres, au delà de Fâs cela ne m'arriva plus. A partir de là je passai mes nuits à la belle étoile dans le désert, sous des abris fournis par l'hospitalité juive ou musulmane dans les lieux habités. Lorsqu'on faisait halte dans un endroit habité, groupe de tentes ou village, s'il n'y résidait pas de Juifs mon escorte me gardait avec elle et me faisait donner l'hospitalité par la famille à qui elle-même la demandait ; lorsqu'il y avait une communauté israé-

lite, l'escorte me conduisait à la synagogue où Mardochée et moi déchargions nos mules et nous installions provisoirement, en attendant que le rabbin et les Juifs du lieu vinssent nous offrir l'hospitalité. Notre qualité de rabbins nous donnait droit à l'hospitalité complète, abri et nourriture ; l'entretien des docteurs de passage pèse sur toutes les familles, un tour règle l'ordre dans lequel elles y participent ; dans les lieux pauvres les rabbins gardent pour logis la synagogue, l'hospitalité porte sur les seuls aliments, et le « tour » n'exige de chaque famille qu'un jour ou qu'un repas, de sorte qu'on va successivement chez tous les habitants ; dans les localités riches l'hospitalité comprend le logement et dure deux jours, quatre jours, huit jours ; le tour astreint à nourrir un rabbin, de sorte que chez les Juifs, Mardochée et moi étions d'ordinaire séparés pour les repas, mais on admettait que nous logeassions ensemble chez l'un des deux hôtes. Dans de rares endroits nous fûmes reçus ensemble et pour un temps illimité, en dehors du tour, par des familles riches ; en quelques lieux misérables les Juifs nous tournèrent le dos, nous sachant à la synagogue ils n'y vinrent pas et se passèrent d'y faire leur prière pour se dispenser de nous recevoir, nous dûmes retourner à notre escorte et demander un abri à des Musulmans. Chez les Musulmans comme chez les Juifs, l'hospitalité est gratuite, je remerciai par un cadeau consistant en sucre ou en thé, parfois en corail ou en un mouton.

Mardochée Abi Serour.

Mardochée Abi Serour, fils de Iaïs Abi Serour, originaire de Mhamid el Rozlân, naquit au sud du Maroc dans l'oasis

d'Aqqa, vers 1830. *Agé de moins de quatorze ans, il quitta son pays pour compléter ses études théologiques. Il étudia à Merrâkech, à Mogador et à Tanger où il s'embarqua pour la Palestine. Après être demeuré un ou deux ans en terre sainte et y être devenu rabbin sacrificateur, il gagna l'Algérie où il passa quelques mois à Philippeville comme rabbin officiant, puis, se souvenant de sa patrie, il fit voile pour le Maroc et retourna à Aqqa. Il n'avait pas vingt-cinq ans. Séduit par la perspective d'une fortune rapide, il se jeta dans une entreprise audacieuse : le premier de sa race, il entra à Timbouktou. Son arrivée au Soudan et les débuts de son séjour furent entourés de cent périls, il se maintint à force de courage et de ruse ; son négoce prit bientôt une grande prospérité, avec la fortune vinrent la sécurité, le crédit, la puissance même. En peu de temps, il fut le marchand le plus considérable de Timbouktou ; il y eut alors pour lui dix ou douze ans de prospérité et de bonheur ; son commerce consistait dans l'échange des produits du Maroc et du Soudan, le désert était sillonné des caravanes qui portaient ses marchandises, sa fortune s'élevait à deux cents ou trois cent mille francs, son nom était honoré à Timbouktou et à Mogador et connu de toutes les tribus du Sahara. Chaque année il venait passer deux ou trois mois au Maroc ; vers* 1865 *il s'y maria. Il projetait d'emmener sa femme au Soudan et d'y fonder une communauté israélite lorsque sa brillante étoile se voila soudain. En revenant des environs de Mogador où s'était célébré son mariage il reçut à Aqqa la nouvelle que plusieurs caravanes qui lui appartenaient venaient d'être enlevées par des pillards ; quelques jours après, des Musulmans arrivant de Timbouktou lui rapportent qu'en son absence un de ses frères, laissé à la tête de sa maison, était mort et qu'aussitôt le chef de la ville avait confisqué le*

contenu de la demeure du défunt, sous le prétexte de dettes prétendues. Prévoyant de graves difficultés Mardochée laisse sa femme à Aqqa, chez son père, et se hâte de partir seul pour le Soudan. Tous les ennuis l'y attendaient. Le chef refusa de rendre ce qu'il avait confisqué et devint malveillant, l'envie longtemps contenue des concurrents se déchaîna à la vue de la disgrâce et du malheur et éclata en hostilité bruyante. Mardochée sentit que pour le moment, la résidence de Timbouktou ne lui était pas possible, il réunit les débris de sa fortune, quarante mille francs, et quitta le Soudan.

Il reprenait triste et découragé cette route du Maroc qu'il avait si souvent parcourue plein de joie et d'espoir ; seuls un Juif, un esclave noir et un guide arabe très sûr nommé El Mokhtar l'accompagnaient ; tous quatre étaient montés sur des chameaux de course (meharis) et marchaient vite, sans bagages ; Mardochée avait converti tout son avoir en poudre d'or, deux petites outres contenaient le trésor, il en portait une, le Juif l'autre. Ce n'est pas sans danger qu'une aussi faible troupe s'engage dans le Sahara, d'ordinaire on le franchit en nombreuse caravane, mais les caravanes mettent trente jours pour exécuter le trajet et, monté comme il l'était, Mardochée espérait le faire en vingt et un ; plusieurs fois il avait ainsi traversé le désert, toujours avec succès. Les dix-huit premiers jours de route se passèrent heureusement, les voyageurs ne rencontrèrent pas un être humain, El Mokhtar les conduisait en dehors des directions suivies et les arrêtait à des points d'eau connus de lui presque seul. Ils venaient de faire halte à l'un d'eux que Mardochée voyait pour la première fois, c'était un petit marécage bordé de gazon caché au fond d'un cirque de dunes, les deux Juifs commençaient à s'y reposer le cœur plein de joie et d'actions de grâces, car ils se

voyaient au terme de leurs périls, trois journées les séparaient d'Aqqa et ils faisaient leur dernière provision d'eau. Tout à coup, El Mokhtar qui était allé faire le tour du marécage arrive en courant, l'air très inquiet, il vient d'apercevoir à l'autre bord les traces fraîches de nombreux chameaux, plus de quatre-vingts se sont désaltérés ici il y a quelques heures; reviendront-ils? de quel côté sont-ils allés? il y va de la vie de le savoir: El Mokhtar s'élance sur son mehari et vole en reconnaissance dans la direction des traces. Mardochée le suit des yeux et le voit s'éloigner dans les dunes, paraissant et disparaissant entre les vagues de sable. Pour lui, il prend à la hâte ses mesures en prévision d'une surprise : des vêtements musulmans et une pacotille de parfumerie avaient été apportés par précaution ; en un clin d'œil les deux Juifs se déshabillent, se travestissent en Musulmans, enfouissent la poudre d'or au pied d'un gommier ; « Tu t'appelles Moulei Ali et je m'appelle Moulei Ibrahim, dit Mardochée à son compagnon; nous sommes deux chérifs du Tafilelt qui allons au Sahel faire le commerce des parfums. » Une question se pose : s'ils sont pillés, leur esclave dira d'où ils viennent et avouera la présence de l'or ; il faudrait le tuer ; mais ce malheureux n'a pas vingt ans et il a été nourri chez Mardochée dès son enfance ; après des hésitations la pitié l'emporte, on ne le tuera pas. Ils se remettent à scruter l'horizon mais n'aperçoivent plus El Mokhtar. Soudain, il apparaît sur une crête rapprochée, arrivant à toute bride et leur faisant avec le pan de son bernous des signes désespérés. Ils courent aux montures ; c'était trop tard : El Mokhtar n'avait pas avancé de cent mètres qu'au milieu d'une violente poussière une nombreuse troupe de meharis se profile, lancée à la poursuite du guide : des coups de feu retentissent : El Mokhtar tombe, il était mort, une balle l'avait atteint

à la tête. Un instant après Mardochée était entouré de soixante Arabes : sans dire un mot, ils éventrent les sacs qui contiennent les effets ; n'y découvrant rien de valeur, ils saisissent les deux Juifs et les déshabillent ; Mardochée a beau crier, les appeler mécréants, dire qu'il s'appelle Moulei Ibrahim, turban, bernous. chemise volent en un instant ; « Impies ! enlèverez-vous le pantalon à un enfant du prophète ? » Il n'avait pas achevé et le pantalon avait suivi le chemin du reste. Les vêtements arrachés sont fouillés, retournés, examinés dans tous les sens, on n'y trouve rien. Furieux, les pillards se retournent vers les deux hommes qui sont nus sur le gazon : « D'où viennent-ils ? qui sont-ils ? demandent-ils tous à la fois. Ils ne sont pas là sans motif. Ils ont des marchandises ! Ils doivent venir du Soudan ! Ils ont de l'or ! Où est-il ? Qu'ils avouent ou, par Dieu, on les tue sur l'heure. « En criant, ils les poussent, les tirent et brandissent leurs armes... Or à leur langage Mardochée a reconnu des Arabes du Sahel, région peu éloignée de sa patrie, à l'instant il change de plan et se mettant à rire : « Ia ! que ne dites-vous que vous êtes des Regibat ? Je suis des vôtres. Que Dieu maudisse Moulei Ibrahim et Moulei Ali ! Nous nous appelons Mardochée et Isaac et nous sommes des Juifs d'Aqqa ! vous ne ferez pas de mal à de pauvres Juifs vos serviteurs. Comment aurions-nous de l'or ? Nous revenons d'Aqqa et nous nous rendions dans votre tribu même vous vendre des parfums, voyez notre pacotille. » Ce discours jette le doute dans l'esprit des pillards, l'accent et le visage des deux hommes sont ceux d'Israélites, les boîtes de parfums semblent indiquer qu'ils disent vrai : ils fouillent une seconde fois les bagages. Mardochée avait changé de plan parce qu'il sentait que s'il persistait à se dire chérif on prendrait ce qu'il avait et on le tuerait pour éviter les repré-

sailles ; Juif, on lui prendrait tout mais peut-être lui laisserait-on la vie, n'ayant pas de vengeance à redouter de lui. A aucun prix il n'avouerait avoir de l'or, ce qui accroîtrait son péril. Les Arabes ne trouvaient définitivement rien, et tout leur montrait la sincérité de Mardochée ; ils se disposaient à emmener les meharis et l'esclave avec le bagage et à laisser les deux Juifs se tirer d'affaire comme ils pourraient ; nus, sans nourriture, sans guide, ils regagneraient Aqqa ou mourraient en route, à la grâce de Dieu. Mardochée gémit, pleure, supplie qu'on lui laisse au moins un chameau et une outre, on le repousse durement. Il s'attendait à ce refus, sa demande était une comédie : en réalité il était content ; il gardait la vie et son or et, connaissant le pays, atteindrait facilement Aqqa ; dans moins d'une heure, quand les Arabes auraient disparu, il partirait. Ses spoliateurs chargent ses meharis et quelques-uns déjà se mettent en marche. Tout à coup l'un d'eux, en consolidant le bât d'un des quatre animaux, aperçoit par une déchirure des brins de paille du rembourrage ; il en tire un : « Ia ! revenez ! ia, revenez ! s'écrie-t-il. De la paille du Soudan ! Le Juif a menti : il vient du Soudan. » En moins de deux minutes tous les Arabes se pressent sur Mardochée : « L'or ! l'or ! » est le seul cri qu'on entende. « Par Dieu ! je n'en ai pas. Par notre seigneur Moïse ! je n'en ai pas. O Messeigneurs, je n'en ai pas, je n'en ai pas ! » Plus d'histoires, on lui met un poignard sur la gorge : « Où est-il ? — Je n'en ai pas. » On enfonce un peu l'arme, le sang coule : « Je n'en ai pas ! » murmure-t-il à demi-évanoui. La question recommencera lorsqu'il sera remis, pendant qu'il reprend ses sens on passe à l'autre Juif ; il voit couler son sang sans avouer. On le laisse pâmé et on court à l'esclave : « D'où viens-tu ? — De Timbouktou. — Tes maîtres ont-ils de l'or ? — Non. » A son tour il sent

la pointe d'une lame s'appuyer sur sa gorge, le pauvre nègre tremble : J'ignore s'ils ont de l'or, gémit-il, mais ils ont creusé tout à l'heure au pied de cet arbre, voyez... » C'était inutilement que Mardochée et son compagnon s'étaient laissé blesser et presque égorger, leur secret était découvert, Mardochée était ruiné, et probablement on le tuerait pour empêcher toute vengeance après un vol aussi considérable. Pour la seconde fois en ce jour la sécurité faisait place à un danger suprême... Il ne fallut pas longtemps pour déterrer le trésor. Qui peindra l'allégresse des Arabes à la vue de tant d'or ? Il ne fut plus question de partir ; on tua un chameau et on ne pensa plus qu'à manger pour fêter une telle prise. Les deux Juifs passèrent cette journée et la nuit au milieu du cercle des Arabes, assistant à leur réjouissance sans savoir ce qu'ils deviendraient.

Le lendemain, les Arabes voulurent diviser l'or entre eux. Ils étaient soixante cavaliers ; ne sachant comment faire soixante parts égales, ils ordonnèrent à Mardochée de faire le partage : on mit entre ses mains la petite balance trouvée dans ses bagages et, durant deux journées, il dut peser son propre or sous les yeux de ses ravisseurs et s'ingénier à leur en composer soixante parts semblables. Le malheureux regardait cela comme un répit, il s'attendait à être égorgé dès qu'il aurait achevé sa besogne. D'ailleurs n'allait-il pas périr de faim ? tout aliment lui était refusé, il se nourrissait d'herbe depuis sa captivité. La plupart des pillards étaient des Regibat, quelques Oulad Deleïm les accompagnaient, le second jour du partage Mardochée entendit un des hommes qui l'entouraient parler de la tribu des Chqarna comme en faisant partie : « Y a-t-il aussi des Chqarna parmi vous ? » demanda Mardochée. — « Oui, nous sommes cinq Chqarna ici, un tel, un tel, un tel... ». Quelques heures après les

Arabes s'étaient disséminés pour faire la sieste, Mardochée se dirigeait vers le Chqarni (1) *qui lui avait parlé et tombait à ses pieds la main attachée à son bernous : « Par Dieu et votre honneur ! Dieu me met sous votre protection, ne me la retirez pas. J'ai une debiha* (2) *sur les Chqarna, je m'appelle Mardochée Abi Serour, un tel d'entre vous est mon seigneur. Par Dieu et votre honneur ! sauvez-moi, montrez que les Chqarna défendent leurs clients et que leur sauvegarde n'est pas vaine. » Le Chqarni se trouvait parent du seigneur de Mardochée, il répondit que pour l'or il ne pourrait pas le faire rendre, d'autant plus qu'on l'avait pris avant la connaissance de la debiha, mais qu'il garantirait la vie des deux Juifs, il ne pouvait prendre d'autres engagements à cause du petit nombre de Chqarna présents au rezou* (3). *Le soir du même jour, le partage terminé, les Arabes tinrent conseil ; on discuta ce qu'on ferait, il fut résolu qu'on battrait le désert dans la même région, puis on parla de Mardochée, la plupart étaient d'avis de le tuer avec son compagnon ; les cinq Chqarna s'y opposèrent : Mardochée, reconnu client de leur tribu, était désormais, déclarèrent-ils sous leur protection. Une discussion violente s'engagea, le chef du rezou, un Regibi* (4), *voulait la mort des Juifs, ses Regibat criaient avec lui. Les Chqarna furent fermes, et quand on les vit prêts à combattre plutôt que d'abandonner les suppliants on leur céda.*

(1) Singulier de Chqarna : un Chqarni, des Chqarna.

(2) La debiha est l'acte par lequel on se place sous la protection perpétuelle d'un homme ou d'une tribu. C'est une anaïa prolongée.

(3) On appelle *rezou* des troupes de partisans qui se réunissent pour exécuter des coups de main, *razia*. Les rezous n'ont pour but que le pillage ; ils opèrent soit contre les caravanes et les voyageurs, soit contre des tribus ennemies.

(4) Singulier de Regibat : un Regibi, des Regibat.

Mardochée mena une triste vie pendant la semaine qui suivit : le rezou avait repris ses courses ; il parcourait souvent 50 kilomètres par jour, à une allure rapide, les deux Juifs couraient nus à côté des montures des Chqarna dont ils n'osaient s'éloigner, la faim les tourmentait, leurs protecteurs n'ayant que le strict nécessaire ne pouvaient rien leur donner ; des herbages, les os que jetaient les Musulmans tout impurs qu'ils étaient, une pincée de thé obtenue par charité furent pendant cette période la seule nourriture de Mardochée et de son compagnon. Combien de temps se prolongerait cette existence ? Mardochée se le demandait accroupi près d'un puits où l'on campait le huitième jour : en vain il avait prié les Chqarna de le conduire à Aqqa, ils lui avaient répondu que s'ils se séparaient du rezou, celui-ci, le pacte d'union rompu, les poursuivrait et les attaquerait après leur départ, l'objection était fondée et Mardochée n'insista pas ; d'où viendrait donc la délivrance ? arriverait-elle à temps ? Les Arabes étaient disséminés par petits groupes, dormant, se reposant, réparant les harnachements, apprêtant le repas du soir, les chameaux paissaient à l'aventure dans la large vallée où était le puits. Soudain un tourbillon de poussière apparaît au bout de la vallée, il approche comme un ouragan, quelques Arabes se lèvent effarés, aucun n'a encore saisi ses armes et le nuage est là, s'arrête et montre deux cents cavaliers montés sur des méharis. Un homme en sort et marche aux Regibat, son chameau blanc se couche, il pose sur la tête de l'animal un de ses pieds chaussés de hauts brodequins, et mettant en joue le chef des Regibat : « Que Dieu maudisse les Regibat et Sidi Hamed le Regibi leur patron ! Que Dieu fasse brûler vos pères et vos ancêtres ! Vous avez opprimé nos frères et voulu mettre à mort nos clients, à cette heure vous êtes à notre merci. Ia, femmes !

qui n'avez de cœur que contre les Juifs, vous allez apprendre ce qu'est la parole d'hommes ! »

C'était le chef des Chqarna qui parlait ainsi ; célèbre dans le Sahara pour son éclatant courage, on le reconnaissait de loin à sa blanche monture, mieux dressée que le meilleur cheval et instruite à obéir à sa voix. L'homme qui avait pris Mardochée sous sa protection avait envoyé un serviteur l'avertir des dangers que couraient les Chqarna et leurs protégés et il venait tirer ses frères des mains des Regibat.

Les Chqarna n'usèrent de leur avantage que pour emmener les leurs et les deux Juifs. Mardochée, renvoyé à Aqqa sous bonne escorte, retrouva enfin sa maison. Quant au rezou, cette aventure lui porta malheur ; étant allé attaquer une fraction des Berâber, il fut si vigoureusement reçu que son chef et la plupart des cavaliers furent tués et que très peu revinrent ; le Sahara se souvient encore, après vingt ans, du désastre de ce rezou.

Mardochée était de retour à Aqqa qu'il avait cru ne jamais revoir, mais il revenait ruiné et un plus grand chagrin l'attendait : pendant son absence son père et sa mère avaient quitté ce monde. Leur héritage aurait dû être considérable, il se trouva peu de chose. Mardochée, froidement accueilli par ses frères, qui avaient sans doute soustrait une partie de la succession, résolut d'abandonner un pays où il avait trouvé tant de tristesses. Vendant ce qui lui restait, il alla une dernière fois sur la tombe de ses parents, en détacha un petit fragment, relique qui ne devait plus le quitter, et partit avec sa femme pour Mogador.

Là commence une nouvelle période dans la vie de Mardochée, période remplie par ses relations avec les Européens et qui embrasse le reste de son existence. A Mogador il fut découvert par M. Beaumier, consul de France, orientaliste consciencieux

et membre zélé de la Société de Géographie. M. Beaumier le mit en rapport avec cette Société laquelle le fit venir deux fois à Paris et le chargea de missions dans le Maroc méridional. Dans ses voyages en France Mardochée entra en relations avec l'Union israélite universelle et avec divers savants tels que le docteur Cosson qui, par les secours qu'ils lui donnèrent et les missions rétribuées qu'ils lui confièrent, l'aidèrent à vivre pendant quelques années. Mardochée fit ainsi, de 1870 *à* 1878, *deux ou trois itinéraires pour le compte de la Société de Géographie et plusieurs collections de plantes pour le docteur Cosson ; ces travaux ne répondirent pas à ce qu'on avait attendu, car à la fin de ce temps on cessa de lui en confier. Sur ces entrefaites M. Beaumier mourut. Le gagne-pain et le protecteur disparaissaient en même temps. Sans moyens d'existence à Mogador, où il était mal vu de ses coreligionnaires, Mardochée s'embarqua pour l'Algérie avec sa femme et ses enfants et, appuyés par la Société de Géographie, demanda au gouvernement français une place qui lui fournît de quoi vivre. On le nomma rabbin instituteur à Oran, puis à Alger.*

Un jour de février 1883, *j'étais à la bibliothèque de cette dernière ville, causant avec le conservateur M. Mac Carthy, lorsque nous vîmes entrer un Juif de cinquante à soixante ans, grand, fort, mais voûté et marchand avec l'hésitation de ceux qui ont mauvaise vue ; quand il fut près je vis qu'il avait les yeux rouges et malades ; il portait une longue barbe noire mêlée de poils blancs ; sa figure respirait plutôt la bonhomie et la paix qu'autre chose. Il était vêtu à la mode syrienne : un caftan grenat serré par une ceinture lui tombait jusqu'aux pieds, pardessus pendait un manteau de drap bleu de même longueur ; il était coiffé d'une calotte rouge entourée d'un turban noir ; à sa*

main était une tabatière où il puisait continuellement ; ses habits autrefois riches, étaient vieux et malpropres et toute sa personne révélait un homme pauvre et négligent. « Qui est ce Juif ? demandai-je. — C'est votre affaire, un homme qui a passé toute sa vie au Maroc, est né à Aqqa, a infiniment voyagé, a été plusieurs fois à Timbouktou et peut vous donner des renseignements précieux ; c'est ce rabbin Mardochée dont il est question dans les bulletins de la Société de Géographie. » J'allai à Mardochée et le questionnai, jugeant qu'il pouvait me fournir de bonnes indications, je pris son adresse et allai le voir. Un Musulman de Mascara avec qui je devais partir pour le Maroc m'ayant écrit sur ces entrefaites qu'il ne pourrait m'accompagner par suite d'affaires de famille, je proposai à Mardochée de l'emmener à sa place ; il y consentit, à la condition que je prendrais le costume israélite. Je ne vis que des avantages à ce déguisement. Restait à faire mes conventions avec Mardochée. M. Mac Carthy, muni de mes pouvoirs, se chargea de la négociation et, après de longs débats, rédigea un écrit que Mardochée et moi signâmes et qui resta à la bibliothèque d'Alger. En voici le résumé :

« Mardochée laisserait à Alger sa femme et ses enfants durant tout mon voyage. Il m'accompagnerait et me seconderait fidèlement en tous les lieux du Maroc où il me plairait d'aller. De mon côté je lui donnerais 270 francs par mois ; 600 francs lui seraient remis avant le départ, le reste au retour : si mon absence durait moins de six mois, il recevrait cependant six mois d'appointements. L'entretien de Mardochée durant le voyage serait à ma charge. Si Mardochée m'abandonnait au cours du voyage, sans ma permission, il perdait par là même ses droits à toute rémunération pour le temps passé avec moi, quelle que fût la

durée de ce temps, et il devenait lui-même débiteur envers moi des 600 francs qui lui avaient été donnés d'avance. »

L'obligation pour mon compagnon de laisser sa famille à Alger me garantissait contre toute idée de trahison de sa part. L'article par lequel il perdait sa rémunération en me quittant malgré moi m'assurait qu'il ne m'abandonnerait pas. Ces deux clauses, inspirées à M. Mac Carthy par sa connaissance des Juifs algériens sauvèrent le succès de mon voyage et probablement ma vie ; que de fois Mardochée voulut me laisser ! et que de fois les conditions souscrites le retinrent seules !

Ces conventions furent signées en mai 1883 ; quelques jours après, le 10 juin, Mardochée et moi partions ensemble pour le Maroc.

J'ai peu parlé de Mardochée dans la relation de mon voyage, à peine l'ai-je mentionné. Sa part fut grande pourtant, car il était chargé des relations avec les indigènes et tous les soins matériels retombaient sur lui : discours aux Juifs et aux Musulmans, explications sur les motifs du voyage, organisation des escortes, recherche du logis et de la nourriture, il s'occupait de tout cela ; je n'intervenais que pour approuver ou dire non. Intelligent, très et trop prudent, infiniment rusé, beau parleur et même éloquent, rabbin assez instruit pour inspirer de la considération aux Israélites, il me rendit de grands services ; je dois ajouter qu'il se montra toujours vigilant et dévoué à veiller à ma sûreté. Si j'ai tu tant de services c'est parce que celui qui me les rendit fut en même temps par sa mauvaise volonté un obstacle constant et considérable à l'exécution de mon voyage ; tout en contribuant au succès de mon entreprise il fit, du premier jour jusqu'au dernier, tout ce qui fut en lui pour la faire échouer. En quittant Alger Mardochée, qui ne connaissait du Maroc que

les environs d'Aqqa et le littoral, croyait partir pour un voyage facile et sans dangers. Je lui avais détaillé les lieux que je voulais visiter, mais comme il ne connaissait même pas les noms de la plupart, cette énumération n'éveilla aucune idée dans son esprit. Au reste, il se disait sans doute qu'une fois au Maroc il ferait ce qu'il voudrait d'un compagnon si jeune et modifierait à son gré mes projets. Or la route se trouva pleine de périls et il ne put rien changer à mes desseins. Il y eut là une double déconvenue pour lui ; les conditions du voyage furent en fait très différentes de ce qu'il les avait pensées. Il ne s'y résigna pas sans lutte, de là nos démêlés. Dès Nemours nous eûmes de graves discussions et il parla de retourner à Alger ; le Rif en était cause ; aux premiers mots des dangers de cette région il déclara ne pas vouloir y entrer ; je lui ordonnai de chercher les moyens d'y pénétrer et je les cherchai moi-même. A Tétouan la même querelle dura quinze jours ; à Fâs elle se renouvela avec une violence extrême et là Mardochée fut réellement sur le point de me quitter, tant il redoutait la route qui me conduisit à Bou el Djad. Depuis Fâs la dispute ne cessa pas ; deux motifs la faisaient renaître chaque jour : Mardochée ne voulait pas suivre l'itinéraire que j'avais fixé, et il voulait voyager lentement ; j'étais décidé, au contraire, à exécuter exactement mon plan primitif, et je tenais à marcher sans perte de temps. Sur le premier point je ne cédai jamais à partir de Fâs et mon itinéraire s'exécuta selon ma volonté. Sur le second point je n'eus pas le même succès et, malgré mes reproches, nous avançâmes avec une grande lenteur jusqu'à mon départ de Tisint pour Mogador ; si la fin de mon voyage s'exécuta plus vite c'est que je promis à Mardochée une gratification si nous étions à Lalla Marnia le 25 mai. Entre ces deux parties de mon voyage je faillis me séparer de Mardochée. Lorsque

j'allai à Mogador je le laissai à Tisint et partis avec un Musulman, le Hadj Bou Rhim, excellent homme dont je ne puis assez me louer ; je voyageai avec lui du 9 janvier au 31 mars 1884 ; de retour à Tisint, je lui proposai de remplacer Mardochée et de m'accompagner jusqu'en Algérie ; il avait accepté et j'avais déjà donné à Mardochée son certificat et la somme nécessaire pour regagner Alger quand un obstacle empêcha le Hadj Bou Rhim de partir. Je repris Mardochée qui en fut trop heureux.

Si j'eus à me plaindre de la mauvaise volonté de Mardochée, il est juste de dire qu'elle ne fut inspirée par aucune intention désobligeante à mon égard : la crainte du péril causa son opposition à mon itinéraire ; l'amour du repos et l'intérêt qu'il avait à prolonger des services payés au mois entretinrent sa lenteur.

Après son retour du Maroc, en 1884, Mardochée ne sortit plus d'Alger. Usé par les labeurs de sa carrière aventureuse, il ne devait plus vivre longtemps ; le mois de mars 1886, mon compagnon quitta ce monde.

RECONNAISSANCE AU MAROC

I

DE TANGER A MEKNAS

1°. — DE TANGER A TÉTOUAN.

Je débarquai à Tanger le 20 juin 1883, accompagné du rabbin Mardochée. N'ayant aucune chose nouvelle à voir en cette ville, qui est connue par maintes descriptions, j'avais hâte de la quitter. Ma première étape devait être Tétouan. Je m'informai, aussitôt arrivé, des moyens de m'y rendre. Il y avait une journée de marche ; de petites caravanes partaient quotidiennement de Tanger ; la route était sûre : inutile de prendre d'escorte. Je décidai le départ pour le lendemain.

Malgré le peu de temps que je passai à Tanger, c'en fut assez pour que le ministre de France, M. Ordéga, à qui M. Tirman, gouverneur général de l'Algérie, avait bien voulu me recommander, me fît, avec une bienveillance et une bonne grâce sans égales, préparer des lettres pour ses agents, m'en fît donner une de Moulei Abd es Selam, le célèbre cherif d'Ouazzân, ordonnant à quiconque était son ami de me prêter aide et protection, enfin me munît de toutes les recommandations qui pouvaient m'être utiles au cours de mon voyage. Il n'en fut pas une qui ne me servît par la suite ; aussi eus-je

plus d'une fois à me souvenir, avec reconnaissance, de la sollicitude dont j'avais été l'objet.

21 juin 1883. — Je quitte Tanger à 3 heures de l'après-midi : ma caravane se compose de six ou sept hommes, Israélites la plupart, et d'une dizaine de bêtes de somme. Nous traversons d'abord une série de vallons bien cultivés, séparés entre eux par des côtes couvertes de palmiers nains. Vers le soir, on s'engage dans la vallée de l'Ouad Merah : nous y cheminons durant le reste de la journée, au milieu de superbes champs de blé qui la couvrent tout entière. Nous nous arrêtons à 9 heures un quart auprès de quelques huttes : nous passons la nuit en ce lieu. La route, sûre le jour, cesse de l'être au crépuscule. C'est le moment où les maraudeurs se mettent en campagne. Aussi ai-je vu, au coucher du soleil, des vedettes, armées jusqu'aux dents, se poster à l'entrée des villages, auprès des troupeaux, sur des tertres d'où elles surveillaient les récoltes. Les rôdeurs, surtout en *blad el makhzen*, font une terrible guerre au pauvre paysan ; leurs rapines d'une part, les exigences du fisc de l'autre, lui laissent à peine, au milieu de ces belles moissons que je viens de traverser, de quoi vivre misérablement.

22 juin 1883. — A 4 heures du matin on se remet en marche. Nous ne tardons pas à entrer dans la montagne. Nous nous élevons d'abord par des pentes douces couvertes de bois ou de broussailles ; ce sont surtout des oliviers et des lentisques ; beaucoup de gibier : lièvres, perdreaux, tourterelles. A partir d'un fondoq (1) devant lequel nous passons, le terrain change : le sol devient rocheux, les côtes raides, le chemin difficile ;

(1) Les *fondoq* sont des sortes d'hôtelleries.

les arbres s'éclaircissent et sont remplacés par le myrte et la bruyère. A 6 heures et demie, nous atteignons le col.

Voici le profil du versant que nous venons de gravir.

La descente, rocheuse d'abord, nous ramène ensuite dans une région boisée où la culture réapparaît dans les fonds. Peu à peu les ravins s'élargissent ; leurs flancs s'abaissent. Enfin nous voici en plaine. Jusqu'à Tétouan, ce ne sont que larges vallées toutes couvertes de grands champs de blé s'étendant à perte de vue ; au milieu, des rivières roulent paisiblement leurs eaux limpides. A 9 heures et demie nous voyons la ville. Elle se dessine en ligne blanche sur un rideau de hautes montagnes bleuâtres ; à 11 heures, nous y entrons.

Aujourd'hui comme hier, j'ai rencontré beaucoup de passants sur le chemin, surtout en plaine : c'étaient presque tous des piétons, paysans qui se rendaient aux champs ; peu étaient armés : il y avait un assez grand nombre de femmes ; la plupart ne se voilaient pas. Hier, j'ai vu une grande quantité de troupeaux, beaucoup de bœufs ; ces derniers m'ont frappé par leur haute taille. Dans toute la route, un seul passage difficile, les environs du col. Sol en général terreux. Un seul cours d'eau important, l'Ouad Bou Çfiha (berges escarpées de 5 à 6 mètres de haut ; eau claire et courante de 6 à 8 mètres de large et de 0,30 à 0,40 centimètres de profondeur ; lit de gravier). On le franchit sur un pont de deux arches en assez bon état. Il ne faudrait pas conclure de là que les ponts soient au Maroc le moyen de passage ordinaire des rivières : ils sont, au contraire, fort rares : je ne pense pas en avoir vu plus de cinq ou six dans mon voyage. Je citerai en leur lieu ceux que j'ai rencontrés. Habituellement c'est à gué qu'on traverse les cours d'eau.

Il est inutile, je pense, de dire qu'il n'y a point de routes au Maroc : on n'y trouve qu'un très grand nombre de pistes qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, en formant des labyrinthes où l'on se perd vite, à moins d'avoir une profonde connaissance du pays. Ces pistes sont des chemins commodes en plaine, mais très difficiles et souvent dangereux en montagne.

Deux choses surtout m'ont frappé dans cette première journée de voyage : d'abord l'eau fraîche et courante qui, malgré la saison, coule dans la multitude de sources, de ruisseaux, de petites rivières que j'ai rencontrés ; puis la vigueur extraordinaire de la végétation : de riches cultures occupent la majeure partie du sol et les endroits incultes eux-mêmes sont couverts d'une verdure éclatante : pas de plantes chétives, pas de places sablonneuses ni stériles : les lieux les plus rocheux sont verts : les plantes percent entre les pierres et les tapissent.

2°. — SÉJOUR A TÉTOUAN.

Tétouan s'élève sur un plateau rocheux qui se détache du flanc gauche de la vallée du même nom et qui la barre en grande partie. Dominée au nord et au sud par de hautes montagnes, ayant à ses pieds les plus beaux jardins du monde, arrosée par mille sources, elle a l'aspect le plus riant qu'on puisse voir. La ville est assez bien construite et moins sale que la plupart des cités du Maroc : ses fortifications consistent en une qaçba (1), s'élevant au nord-ouest de la ville, et en une enceinte en briques de 5 mètres de haut et de 30 ou 40 cen-

(1) Citadelle.

timètres d'épaisseur ; quelques canons hors d'usage grimacent en manière d'épouvantails aux abords de chaque porte. Tétouan est grande, mais les quartiers excentriques en sont peu habités et en partie ruinés : beaucoup de mosquées : pas de bâtiment remarquable, si ce n'est le massif donjon du mechouar. Le quartier commerçant est animé, surtout le mercredi, jour de marché. Il y a un grand mellah, le plus propre et le mieux construit que j'aie vu au Maroc. Tétouan peut avoir 20.000 à 25.000 habitants, dont environ 6.000 Israélites. Elle a pour gouverneur un qaïd nommé directement par le sultan. L'autorité de ce magistrat s'étend sur le territoire situé entre la mer et les tribus indépendantes du Rif d'une part, et les provinces de Tanger et d'El Araïch de l'autre. Les environs de la ville sont d'une grande fertilité ; les fruits de ses immenses jardins sont renommés dans tout le nord du Maroc : on les exporte à El Qçar et à Fâs. La vallée de l'Ouad Tétouan, après s'être resserrée en face de la ville au point d'y former un véritable kheneg, reprend aussitôt au-dessous d'elle une grande largeur : en même temps, les montagnes qui la bordent, et qui étaient très hautes jusque-là, s'abaissent et deviennent des collines. Dès lors la vallée n'est plus, jusqu'à la mer, qu'un immense champ de blé semé de fermes et de jardins.

Je demeurai dix jours à Tétouan ; ce n'est pas que ce long séjour entrât dans mes projets ; bien au contraire. Mon désir était de partir le plus tôt possible pour Fâs : mais je tenais à y aller par un chemin déterminé, passant par les territoires des Akmâs, des Beni Zerouâl, des Beni Hamed. Je me mis donc, dès mon arrivée, en quête d'un guide qui me conduisît par cette voie. Je rencontrai de graves obstacles. Les tribus dont

je voulais traverser les terres étaient insoumises, et de plus célèbres par leurs brigandages ; les caravanes évitaient avec soin leurs territoires ; les courriers n'osaient y passer : on leur prenait leurs lettres et leurs vêtements ; les talebs mêmes ne s'y aventuraient qu'à condition d'être à peu près nus. — Bref, malgré mes recherches, malgré mes offres, je n'avais encore, après huit jours, pu trouver personne qui se chargeât de me conduire. Je fis une dernière tentative : je m'adressai à des cherifs, à des marabouts de Tétouan : peut-être avaient-ils de l'influence, des amis, dans ces régions, et pourrait-on les traverser avec leur protection : partout la réponse fut négative ; mais, me disait-on en même temps, ce qui était impossible d'ici devenait aisé de Fâs ; là se trouvaient des personnages pour qui me faire voyager en ces tribus serait chose facile. Ces dernières paroles, que je reconnus plus tard être la vérité, me décidèrent à ne pas m'obstiner davantage. Je résolus de partir pour Fâs par le chemin ordinaire, celui d'El Qçar.

Auparavant je consacrai deux journées à une excursion à Chechaouen, petite ville du Rif située à une cinquantaine de kilomètres au sud de Tétouan.

3°. — EXCURSION A CHECHAOUEN.

2 juillet. — Je sors de Tétouan à 8 heures du matin ; un guide musulman est mon unique compagnon. D'ici à Chechaouen, nous avons à traverser les territoires de trois tribus, les Beni Aouzmer, les Beni Hasan, les Akhmâs : les deux premières sont soumises : on y voyage seul en sécurité ; la dernière ne l'est pas : quand nous en approcherons, nous aviserons à prendre nos précautions.

Durant toute la route le chemin est aisé. On est continuellement en montagne : par conséquent beaucoup de montées, beaucoup de descentes, un terrain généralement pierreux ; mais de passage difficile, point. Au début, dans la basse vallée de l'Ouad Mehadjra, le pays a un aspect sauvage : la rivière est encaissée entre deux hauts talus tout couverts de broussailles ; myrte, bruyère, palmiers nains, et surtout lentisques : au delà de ces talus on ne voit, à l'ouest, que de longues croupes boisées se succédant les unes aux autres ; à l'est, que la haute muraille rocheuse qui couronne le Djebel Beni Hasan. Cette dernière se dresse toute droite au-dessus de nos têtes : à peine se trouve-t-il entre elle et les lentisques une étroite bande de cultures : quant à l'ouad, c'est un torrent aux eaux vertes et impétueuses. Mais après quelque temps le paysage se modifie : la bande de cultures s'élargit ; des troupeaux paissent dans les broussailles ; on rencontre des villages. On marche encore : la rivière prend un autre nom : un palmier solitaire croissant sur sa rive la fait appeler Ouad en Nekhla. A ce moment s'opère un changement complet : lentisques et palmiers nains disparaissent : les talus s'arrondissant deviennent des côtes assez douces, que garnissent des cultures. Le Djebel Beni Hasan présente maintenant un aspect enchanteur : des champs de blé s'étagent en amphithéâtre sur son flanc et, depuis les roches qui le couronnent jusqu'au fond de la vallée, le couvrent d'un tapis d'or : au milieu des blés, brillent une multitude de villages entourés de jardins : ce n'est que vie, richesse, fraîcheur.

Des sources jaillissent de toutes parts : à chaque pas on traverse des ruisseaux : ils coulent en cascades parmi les fougères, les lauriers, les figuiers et la vigne, qui poussent d'eux-

mêmes sur leurs bords. Nulle part je n'ai vu de paysage plus riant, nulle part un tel air de prospérité, nulle part une terre aussi généreuse ni des habitants plus laborieux.

D'ici à Chechaouen, le pays reste semblable : le nom des vallées change, mais pareille richesse règne partout ; elle augmente même encore à mesure que l'on s'avance. J'arrive dans la vallée de l'Ouaḍ Arezaz : les villages maintenant se succèdent sans interruption : le sentier, bordé d'églantiers en fleurs, ne sort plus des vergers ; nous cheminons à l'ombre des grenadiers, des figuiers, des pêchers et de la vigne, dont les rameaux couvrent les arbres : les ruisseaux sont si nombreux que l'on marche presque constamment dans l'eau. C'est ainsi que je parviens non loin du confluent où finit, avec le territoire des Beni Hasan, le *blad el makhzen*. Au delà commencent les Akhmâs : c'est le *blad es sîba*. Nous ne pouvons aller seuls plus loin. D'ailleurs il est 7 heures du soir. Nous nous arrêtons dans un beau village où l'on nous donne l'hospitalité.

Ici les habitations sont bien différentes des huttes que l'on voit près de Tétouan : ce sont des maisons, les unes de pisé, les autres de briques, toutes bien construites ; la plupart sont blanchies ; elles sont couvertes de toits, soit de chaume, soit de tuiles ; point de terrasses. Auprès de toute demeure est un clos de gazon ; des murs bas l'entourent, de vieux figuiers l'ombragent : là rentrent chaque soir les troupeaux qui, le jour, paissent dans la montagne. Des ruisseaux courent en tous les sentiers du village ; ils apportent l'eau devant chaque porte. Tout est propre, frais, riant.

Toute la journée, il y avait des passants sur le chemin, dans les champs une foule de travailleurs. Ainsi que nous l'avons dit, la plupart des cultures consistent en blé ; cependant on

rencontre aussi de l'orge et, de loin en loin, quelques champs de maïs. Deux cours d'eau importants : l'Ouad Tétouan (berges de terre presque à pic de 4 ou 5 mètres de haut ; lit de 12 mètres de large, rempli d'eau courante et assez claire, de 50 à 60 centimètres de profondeur ; fond de sable) ; et l'Ouad Mehadjra (voici ce qu'il est dans sa partie inférieure : berges à peine marquées ; eaux vertes, de 6 à 8 mètres de large et de 30 ou 40 centimètres de profondeur, serpentant dans un lit de galets beaucoup plus large ; courant très rapide). Le Djebel Beni Hasan est un massif extrêmement remarquable : le versant occidental en affecte, dans sa partie nord, la forme suivante : α ; dans sa région sud, celle-ci : β ; les plus hauts sommets, dont les cartes marines nous donnent les altitudes, 1.410 mètres, 2.210 mètres, 1.818 mètres, en sont invisibles du fond de la vallée ; une haute muraille de pierre grise, à crête dentelée, le couronne de ce côté et lui donne l'aspect le plus étrange : on dirait une série de rochers de Gibraltar juxtaposés sur un piédestal de montagnes : quelque chose comme ceci : γ. La crête supérieure de cette muraille me paraît être à une altitude à peu près uniforme pouvant varier entre 1.200 et 1.500 mètres. Au-dessus, quelques cultures entrevues en deux ou trois points semblent révéler l'existence d'un plateau.

3 juillet. — A 3 heures et demie du matin, nous nous mettons en route ; un jeune homme du village où nous avons passé la nuit nous accompagne : son père, qui, moyennant une faible rétribution, nous a accordé son anaïa, nous le donne pour nous servir de zetat. Il est sans armes, comme toutes les gens qu'on rencontre de Tétouan à Chechaouen.

Nous descendons d'abord les dernières pentes du Djebel Beni Hasan ; puis, suivant le fond de la vallée qui se déroule à son pied, nous ne tardons pas à entrer sur les terres des Akhmâs. C'est toujours la même prospérité, la même richesse : l'Ouad el Hechaïch roule ses eaux paisibles à l'ombre d'oliviers séculaires ; sa vallée est couverte de beaux champs de blé où travaillent gaiement une foule de moissonneurs. Ce n'est que sur les premières pentes du Djebel Mezedjel, prolongement du Djebel Beni Hasan, trop raides ici pour recevoir de culture, qu'on retrouve pendant quelque temps les palmiers nains. Encore cela dure peu : le premier talus franchi, les côtes deviennent plus douces, et au milieu de champs dorés, en traversant des ruisseaux innombrables, je monte à Chechaouen.

La ville, enfoncée dans un repli de la montagne, ne se découvre qu'au dernier moment : on a gravi tous les premiers échelons de la chaîne ; on est parvenu à la muraille rocheuse qui la couronne ; on en longe péniblement le pied au milieu d'un dédale d'énormes blocs de granit où se creusent de profondes cavernes. Tout à coup ce labyrinthe cesse, la roche fait un angle : à cent mètres de là, d'une part adossée à des montagnes à pic, de l'autre bordée de jardins toujours verts, apparaît la ville. Il était 6 heures du matin quand j'y arrivai : à cette heure, les premiers rayons du soleil, laissant encore dans l'ombre les masses brunes des hautes cimes qui la surplombent, doraient à peine le faîte de ses minarets : l'aspect en était féerique. Avec son vieux donjon à tournure féodale, ses maisons couvertes de tuiles, ses ruisseaux qui serpentent de toutes parts, on se serait cru bien plutôt en face de quelque bourg paisible des bords du Rhin que d'une des villes les plus

fanatiques du Rif. Chechaouen, dont la population compte un grand nombre de cherifs, est en effet renommée pour son intolérance : on se raconte encore le supplice d'un malheureux Espagnol qui, il y a une vingtaine d'années, voulut y pénétrer : même les Juifs, qu'on tolère, sont soumis aux plus mauvais traitements ; parqués dans leur mellah, ils ne peuvent en sortir sans être assaillis de coups de pierres : sur tout le territoire des Akhmâs, auquel appartient la ville, personne ne passa près de moi sans me saluer d'un *Allah iharraq bouk, ia el Ihoudi* (1), ou de quelque autre injure analogue. Chechaouen a 3 ou 4.000 habitants, parmi lesquels une dizaine de familles israélites. Le marché s'y tient le dimanche. C'est une ville ouverte. Derrière elle s'élève à pic la haute muraille de roche qui couronne le Djebel Mezedjel ; en avant commencent de superbes jardins qui, s'étendant sur le flanc de la montagne, couvrent un espace immense ; les fruits qu'ils produisent, leurs raisins surtout, sont célèbres dans tout le nord du Maroc. Chechaouen est renommée aussi pour l'excellence de son eau.

Pendant cette dernière partie de ma route, j'ai encore rencontré beaucoup de personnes sur le chemin. Celui-ci ne cesse pas d'être bon : une seule côte un peu raide, aucun passage difficile. Sol terreux, peu de pierres. J'ai traversé deux cours d'eau assez importants : l'Ouad Arezaz (berges de terre d'un mètre ; eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur; 8 mètres de large ; lit de galets), et l'Ouad el Hechaïch (il coule à pleins bords dans un lit de gravier de 10 mètres de large ; eau claire et courante de 60 centimètres de profon-

(1) Que Dieu fasse brûler éternellement le père qui t'a engendré, Juif !

deur). Le Djebel Mezedjel, identique au Djebel Beni Hasan, n'est que la continuation de celui-ci sous un autre nom : on le voit se prolonger bien loin encore dans le sud, appelé alors Djebel el Akhmâs.

Vers 7 heures du matin, je quitte Chechaouen pour reprendre la direction de Tétouan. Le chemin qui m'a conduit me ramène. Pas de nouvelles remarques à faire. Je ne me lasse pas d'admirer cette merveilleuse quantité d'eau courante qu'on rencontre le long de la route : si ce n'est dans les hautes vallées de la Suisse, je n'ai vu nulle part un aussi grand nombre de sources, de ruisseaux grands et petits, tous pleins d'eau douce et limpide. La population sait tirer parti de tant de bienfaits ; aucune place cultivable qui ne soit ensemencée : on voit des champs suspendus en des points qui paraissent presque inaccessibles. — Chemin faisant, je rencontre un *hadj* (1), qui suit la même direction que nous ; apprenant que je suis étranger, il me salue en français et nous causons. J'avais remarqué déjà, et c'est un fait que je ne cesserai de constater dans la suite, que les hadjs étaient généralement plus polis et affables que les autres Musulmans. C'est à tort qu'on se figure parfois qu'ils reviennent de la Mecque plus fanatiques et intolérants qu'ils n'étaient ; le contraire se produit : leur long voyage, les mettant en contact avec les Européens, leur fait voir d'abord que ceux-ci ne sont pas les monstres qu'on leur avait dépeints ; ils sont surpris et reconnaissants de ne point trouver chez nous d'hostilité ; puis nos bateaux à vapeur, nos chemins de fer, les frappent d'admiration : au retour, ce n'est pas le souvenir de la kaba qui hante leur esprit, c'est celui des merveilles des

(1) Musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

pays chrétiens, celui d'Alexandrie, de Tunis, d'Alger. La plupart du temps, le Pèlerinage, loin d'augmenter leur fanatisme, les civilise et leur ouvre l'esprit.

Quelle que pût être notre célérité, il n'était pas possible d'arriver à Tétouan le jour même : nous passâmes la nuit dans un village des Beni Hasan. Le lendemain, nous repartîmes de très bonne heure ; à 6 heures du matin, nous étions dans la ville.

Les Beni Hasan, sur le territoire desquels j'avais marché pendant la plus grande partie de cette excursion, sont de race et de langue tamazirt. Ils sont dits Qebaïl. Tout le massif montagneux auquel ils ont donné leur nom leur appartient. Cette tribu me paraît riche et nombreuse, à voir la quantité et l'importance des villages, la fertilité du pays, les belles cultures qu'il renferme, le monde qu'on y rencontre sur les routes. Elle est fort dévote, à en juger par la grande proportion de hadjs qui s'y trouve, par le nombre de ses qoubbas et de ses zaouïas, à en juger aussi par les immenses détours qu'on me faisait faire à travers champs, chaque fois qu'on approchait d'un de ces lieux vénérés, de peur de le souiller par la présence d'un Juif.

Dans cette tribu, aussi bien que chez les Akhmâs, les costumes sont les suivants : pour les hommes de condition aisée : caleçons étroits s'arrêtant au-dessus du genou, courte chemise sans manches, en laine blanche, descendant jusqu'à mi-cuisse, enfin djelabia brune ; comme chaussure, la belra (1) jaune ; comme coiffure, une calotte rouge. Cette dernière se supprime souvent : dans tout le Maroc, les populations des campagnes

(1) La *belra* est une sorte de pantoufle très large, en cuir souple, à semelle mince, sans talon. C'est la seule chaussure qu'on voie au Maroc.

ont d'habitude la tête nue, quelque soleil qu'il fasse, et bien que la plupart se rasent les cheveux. Les pauvres n'ont qu'une chemise de laine blanche et une djelabia ou un court bernous de même étoffe ; rien sur la tête, ou bien quelque chiffon blanc ou rouge noué autour, laissant le crâne à découvert ; les pieds nus ou chaussés de sandales. Ici, par exception, peu de cheveux sont rasés : on se contente de les porter très courts. Rien de particulier dans le costume des femmes : elles ont celui qu'elles portent dans les campagnes du Tell algérien ; il est uniformément en laine ou en cotonnade blanches ; toutes laissent leur visage découvert ; pour travailler aux champs, elles s'enroulent autour des jambes un épais morceau de cuir fauve fixé sur le devant par une agrafe : c'est quelque chose comme les cnémides que mettait Laërte pour jardiner.

En général, les hommes sont assez beaux et surtout vigoureux, les femmes laides et communes. Bien que le tamazirt soit leur langue habituelle, les Beni Hasan savent la plupart l'arabe ; mais ils y mêlent diverses expressions étrangères : telle est la particule *d*, dont ils font précéder les noms au génitif : ainsi ils disent Ouad d en Nekhla, Djebel d el Akhmâs, etc. Cet emploi du *d* se retrouve d'ailleurs dans le Maroc entier, avec le même sens, celui de notre préposition « de » ; mais nulle part avec autant d'excès qu'aux environs de Tétouan.

4° . — DE TÉTOUAN A FAS.

4 juillet. — Pendant cette première journée de marche, je me borne à gagner le fondoq devant lequel j'étais passé, entre Tanger et Tétouan. La route a été décrite ; je n'en repar-

lerai pas. J'ai fait prix, pour me conduire à Fâs, avec un muletier musulman : c'est en sa compagnie que je suis parti ce matin ; notre caravane est peu nombreuse : dix bêtes de somme ; le muletier, son fils et un domestique ; voilà, avec Mardochée et moi, tout ce qui la compose. D'ici à Fâs, par la route que nous allons prendre, il n'y a rien à craindre ; nous serons constamment en blad el makhzen et en pays peuplé : inutile de prendre d'escorte.

Le fondoq où nous passons la nuit est une vaste enceinte carrée dont le pourtour est garni, à l'intérieur, d'un hangar : les voyageurs s'intallent sous cet abri, les animaux restent au centre : le maître du lieu perçoit une légère rétribution sur bêtes et gens ; de plus, il vend de l'orge et de la paille. Les établissements de ce genre, rares au Maroc dans la campagne, y sont très nombreux dans les villes : le hangar se surmonte alors d'un étage où sont disposées de petites cellules fermant à clef qu'on loue aux étrangers : ce sont les seules hôtelleries qui existent. Le fondoq où nous sommes paraît très fréquenté: vers le soir, près de cinquante voyageurs s'y trouvent réunis ; la cour est pleine: chevaux, ânes, mulets, chameaux, s'y pressent pêle-mêle avec des troupeaux de bœufs et de moutons.

5 juillet. — A 4 heures du matin, nous quittons le fondoq. La caravane s'augmente de trois personnes : un homme se rendant à Fâs ; il porte à la main une cage contenant six canaris ; c'est pour les vendre qu'il entreprend ce voyage ; il compte sur un bénéfice d'environ trente francs. Puis une femme et sa petite fille, allant je ne sais où. Aujourd'hui, la route traverse deux régions fort différentes : durant la première partie de la journée, je suis dans un pays montueux,

très arrosé, souvent boisé : ce sont les dernières pentes du revers occidental des montagnes du Rif. Puis, vers midi, après avoir passé un col aux abords rocheux et difficiles, je débouche dans une immense plaine légèrement ondulée où je marche jusqu'au gîte. Cette plaine, couverte tantôt de champs de blé et de maïs, tantôt de pâturages, tantôt de nouara hebila, s'étend à perte de vue dans les directions de l'ouest et du sud ; au nord et à l'est, elle est bornée par une longue ligne de hauteurs bleuâtres, au flanc desquelles on distingue de blancs villages et les taches sombres de vergers. La nouvelle région où je viens d'entrer et où je demeurerai jusqu'à l'Ouad Sebou présente le contraste le plus complet avec celle que je quitte : là on ne voyait que des villages, ici presque que des tentes ; là une foule de jardins, ici pas un arbre ; là tous les ruisseaux, toutes les rivières avaient de l'eau courante, tous étaient bordés de lauriers-roses ; ici bien des lits sont à sec, d'autres ne contiennent qu'une eau croupissante et le laurier-rose a disparu. Cependant, sans être riante comme la première, c'est encore une riche contrée : le sol, terreux partout, est entièrement cultivable ; de beaux champs de blé, d'orge et parfois de maïs, en couvrent une grande partie et en prouvent la fécondité. D'ailleurs, si elle n'a pas ces ondes fraîches et limpides que j'admirais près de Tétouan, les rivières pourtant y sont nombreuses et l'eau est loin d'y manquer, malgré la saison.

Nous nous arrêtons à 4 heures du soir, dans un douar des Bdaoua, en un lieu où se tient un marché hebdomadaire, Souq el Arbaa el Bdaoua. Pendant cette journée, je n'ai rencontré sur la route qu'un passage difficile : les environs du col signalé plus haut. Parmi les cours d'eau traversés, trois

avaient quelque importance : l'Ouad el Hericha (berges escarpées de 2 ou 3 mètres de haut ; 6 mètres de large ; eau claire de 50 centimètres de profondeur, qui coule sur un lit de gros galets ; courant rapide) ; l'Ouad el Kharroub (berges de terre escarpées de 2 ou 3 mètres de haut ; 5 mètres de large ; eau claire et courante de 50 centimètres de profondeur ; lit de gravier) ; l'Ouad Aïcha (6 mètres de large ; eau de 50 à 60 centimètres de profondeur ; courant insensible). En général peu de monde sur le chemin, mais sur quelques points beaucoup de travailleurs dans les champs : partout, de Tétouan à Fâs, on moissonne. Souvent les douars qu'on rencontre sont grands, mais ils ont l'aspect misérable : les tentes, petites et mauvaises, ne descendent qu'à 0,80 centimètres de terre, laissant un vide mal fermé par une cloison de nouara hebila. Encore tout n'est-il pas tentes ; celles-ci sont mêlées la plupart du temps de huttes en nouara hebila. Huttes et tentes sont groupées sans ordre, formant un ensemble qui rappelle peu le sens primitif du mot douar. Ainsi sont tous les campements de Tétouan à Fâs.

6 juillet. — Départ à 5 heures du matin. Toute la journée, je continue à marcher dans la plaine ondulée décrite hier ; rien n'y change : même terrain, mêmes habitants, même horizon ; seulement à partir de 11 heures, j'ai en vue le Djebel Sarsar. Sa croupe massive apparaît à l'est, dominant les hauteurs qu'on aperçoit de ce côté. El Qçar est située au milieu de la plaine. Nous entrons dans la ville à 4 heures du soir.

Plus de voyageurs aujourd'hui qu'hier sur la route. Le principal cours d'eau traversé est l'Ouad el Mkhâzen (berges de terre à 1/2 de 4 à 5 mètres de haut ; 10 à 12 mètres

de large; belle eau courante de 50 centimètres de profondeur).

Un événement se produit ce soir dans notre caravane : en entrant à El Qçar, l'homme aux canaris nous fait part de son mariage : en marche, il a fait connaissance avec notre compagne de route ; elle lui a plu ; il lui a offert sa main ; elle a accepté ; ils vont se marier à El Qçar : on vendra les canaris comme on pourra; le prix en servira au don nuptial et aux frais de la noce.

7 juillet. — C'est aujourd'hui samedi : force m'est de rester ici pendant 24 heures. De tous les ennuis auxquels m'a soumis ma condition de Juif, je n'en connais aucun qui approche de celui-là : perdre cinquante-deux jours par an. Certains Israélites du Maroc sont d'avis que c'est le point le plus admirable de leur religion. Je n'y ai rien trouvé de plus dur : on voudrait se mettre en route, on ne peut pas : on est en voyage, il faut s'arrêter. Encore si l'on pouvait profiter de ce retard pour rédiger ses notes, mais c'est presque toujours impossible. Se trouve-t-on seul ? On barricade sa porte, on bouche les fentes, et on se met au travail. Mais il est si difficile d'être seul ce jour-là ! Et il ne faudrait pas qu'on vous surprît à écrire : votre secret serait trahi ; on saurait que vous n'êtes pas Israélite. A-t-on jamais vu au Maroc Juif écrire durant le sabbat ? C'est défendu au même titre que voyager, faire du feu, vendre, compter de l'argent, causer d'affaires, que sais-je encore ? Et tous ces préceptes sont observés, avec quel soin ! Pour les Israélites du Maroc, toute la religion est là : les préceptes de morale, ils les nient ; les dix commandements sont de vieilles histoires bonnes tout au plus pour les enfants ; mais quant aux trois prières quotidiennes quant aux oraisons à dire

avant et après les repas, quant à l'observation du sabbat et des fêtes, rien au monde, je crois, ne les y ferait manquer. Doués d'une foi très vive, ils remplissent scrupuleusement leurs devoirs envers Dieu et se dédommagent sur les créatures.

Encore ici ne suis-je pas très à plaindre : je profiterai de cette journée pour visiter la ville. Celle-ci a pu mériter autrefois son nom de El Qçar el Kebir, mais aujourd'hui elle n'est plus ni grande ni fortifiée. Très mal construite, avec ses maisons non blanchies qui lui donnent un air de saleté et de tristesse, c'est la plus laide des villes que j'aie vues au Maroc : elle manque d'eau ; on est obligé d'en aller chercher dans des outres à l'Ouad el Qous, à près d'une demi-heure de distance. La population peut être de 5 ou 6.000 habitants, dont un millier d'Israélites : ceux-ci étaient autrefois enfermés dans un mellah ; comme il est devenu trop étroit, on leur permet aujourd'hui d'habiter dans toute la ville. Malgré cela, il est difficile de se loger : j'ai eu toutes les peines du monde à trouver une chambre, et quelle chambre ! Je n'aurais jamais cru qu'une telle quantité d'araignées et de souris pût tenir en un si petit espace. Quant aux anciennes fortifications, on en retrouve peu de traces : quelques pans de murs ruinés, de pisé extrêmement épais, se dressant çà et là aux abords de la ville, voilà tout ce qu'il en reste. Une des choses remarquables de ce lieu est la quantité innombrable des cigognes : point de maison sans un nid de ces oiseaux ; il y en a, je pense, presque autant que d'habitants. El Qçar est la résidence d'un gouverneur, lieutenant du qaïd d'El Araïch.

Auprès de la ville, sont de grands vergers : j'y ai remarqué de belles plantations d'orangers, entretenues avec soin et arrosées par des norias. Mais ce sont des exceptions : en géné-

ral, ces jardins sont plus vastes que florissants ; ils produisent peu de fruits ; la plupart de ceux qu'on consomme ici viennent de Tanger ou de Tétouan.

8 juillet. — Départ à 5 heures du matin. Je marche dans la même plaine : telle elle était avant-hier au nord d'El Qçar, telle elle sera encore toute cette journée. Il n'y a qu'une différence : la ligne de hauteurs qui la bordait vers l'est disparaît et fait place aux lourds massifs du Djebel Sarsar et du Djebel Kourt. A 3 heures de l'après-midi, nous arrivons à Chemmaha, petit douar où nous devons passer la nuit.

Je n'ai traversé aujourd'hui qu'une seule rivière, mais elle est importante : c'est l'Ouad el Qous (berges de terre à 1/1 de 7 à 8 mètres de haut ; eau courante de 60 à 70 centimètres de profondeur et de 20 à 25 mètres de large ; lit de gravier).

Une caravane qui chemine en ces pays arrive toujours plus nombreuse qu'elle n'était partie. En marche, elle se grossit de tous les isolés qu'elle rencontre et qui suivent la même route. A chaque gîte, elle s'accroît de quelques personnes qui profitent de l'occasion. *El amara mliha*, « la société est bonne », dit-on : la société est une sûreté et souvent une économie. Cinq au départ, nous sommes déjà une douzaine : nous arriverons quinze ou vingt à Fâs.

9 juillet. — Départ à 4 heures et demie du matin. Nous reprenons notre marche au travers du même pays. A 2 heures, nous parvenons au bord de l'Ouad Ouerra. Le fond de la vallée, très large ici, est limité des deux côtés par un talus de terre presque à pic d'une dizaine de mètres de hauteur. L'aspect de la vallée est riant : c'est une grande prairie où paissent

de nombreux troupeaux ; quelques bouquets d'arbres l'ombragent ; des jardins, des douars s'y voient en grand nombre. Au milieu, la rivière, large de 80 mètres, aux eaux vertes, coule claire et rapide sur un lit de galets. Ce lit est bordé de berges de terre à pic, de 4 à 5 mètres de haut ; la largeur de la rivière atteint près de 100 mètres au gué où nous la traversons; en ce point, elle a environ 60 centimètres de profondeur ; au-dessous, son cours se rétrécit, mais elle devient profonde de 1 m. 50. Nous nous arrêtons sur la rive gauche de l'Ouad, dans un petit douar ombragé de figuiers : c'est là que nous passerons la nuit.

Avant d'arriver à l'Ouad Ouerra, j'avais franchi un cours d'eau assez important, l'Ouad Rdât (berges de terre de 4 à 5 mètres de haut ; eau claire et courante de 50 centimètres de profondeur ; 15 mètres de large ; lit de gravier). Aujourd'hui, un peu moins de monde sur le chemin que les jours derniers. Les cultures semblent aussi un peu moins nombreuses et moins soignées. Les pâturages augmentent.

D'ici on voit, tout à fait dans le lointain, bornant l'horizon vers l'est, une longue série de crêtes grisâtres très découpées ; elles paraissent appartenir à des massifs élevés ; un sommet se distingue par ses formes escarpées : c'est le Djebel Oulad Aïssa. Plus près de moi, dans la direction du sud, j'aperçois le Djebel Tselfat. — L'Ouad Ouerra renferme beaucoup de poissons ; des hommes de la caravane pêchent, et en prennent une quantité étonnante. Il contient aussi des tortues, comme la plupart des cours d'eau entre Tanger et Fâs.

10 juillet. — Départ à 5 heures du matin. Je marche jusqu'au gîte dans la même plaine que les jours précédents ;

mais le terrain se modifie un peu. Il commence à changer vers 9 heures et demie, à la frontière des Oulad Aïssa. Jusque-là c'était toujours la même plaine à ondulations légères, succession de plateaux peu élevés, coupés de vallées sans profondeur. A partir de là, les rides se creusent, les reliefs se prononcent. Cependant les mouvements sont encore peu accentués, et la région d'ici à l'Ouad Sebou peut se considérer comme appartenant à celle où je suis entré le 5 juillet. Mais, par divers côtés, elle annonce la contrée qu'on trouvera sur la rive gauche du fleuve : déjà les flancs des vallées se couvrent de jardins; déjà apparaissent sur les côtes des plantations d'oliviers, de vignes et de figuiers ; déjà les collines se couronnent de villages. De plus, la nouara hebila, plante curieuse qui couvre une partie de la plaine que je finis de traverser, et que je n'ai jamais rencontrée ailleurs, devient rare : par contre, le jujubier sauvage commence à se montrer ; depuis que je suis chez les Oulad Aïssa, j'en vois çà et là des buissons poussant dans la campagne. On rencontre plus de passants qu'hier ; le pays paraît plus habité et plus riche. Vers 3 heures et demie, nous atteignons la vallée du Sebou : moins large que celle de l'Ouad Ouerra, elle est aussi nettement dessinée. Un double talus à pente très raide en limite le fond de chaque côté. Ce fond est en partie sablonneux : on y voit peu de cultures, mais il y a des pâturages avec plusieurs grands douars ; au milieu coule, en serpentant beaucoup, l'Ouad Sebou. La largeur moyenne paraît en être de 60 mètres, la profondeur d'un mètre ; il coule entre deux berges de terre de 3 à 4 mètres de haut ; les eaux en sont moins claires que celles de l'Ouad Ouerra, mais le courant en est extrêmement rapide : nous profitons, pour le passer, d'un gué où il prend une grande largeur et se divise

en trois bras : dans les deux premiers je trouve une profondeur de 50 centimètres environ ; dans le troisième, large de 50 mètres, une profondeur de 70 centimètres : le lit est formé de gros galets. Nous faisons halte dans un douar, sur la rive gauche du fleuve, tout près d'un rocher isolé, *Hadjra ech Cherifa*, qui donne son nom à ce lieu. Ici encore mes compagnons font une pêche abondante. De l'Ouad Ouerra à l'Ouad Sebou, je n'ai traversé que des ruisseaux.

11 juillet. — Départ à 5 heures du matin. Après nous être élevés par degrés en franchissant une succession de côtes coupées de ravins assez profonds, nous arrivons à 10 heures au cœur même du massif du Gebgeb. Nous nous mettons à gravir cette montagne : le sol reste terreux, mais le chemin, en pente très raide, devient difficile. La fatigue de la route est compensée par la beauté du paysage : autour de soi on ne voit que vastes plantations de vignes et d'oliviers, s'étendant sur tout le flanc de la montagne et en couronnant le faîte ; puis, de temps en temps, on aperçoit vers la droite la haute cime du Terrats, ou bien, dans le lointain, la silhouette grise du Zerhoun. A midi, j'atteins le col, situé presque au niveau des sommets du massif. De là on jouit d'un spectacle merveilleux : à droite, le Terrats et le Zerhoun ; à gauche, l'arête rocheuse du Zalar ; en avant, bornant toute l'étendue de l'horizon, une ligne confuse de montagnes lointaines que dominent la haute cime du Djebel Riata et les crêtes neigeuses du Djebel Beni Ouaraïn : au milieu de cette ceinture grandiose, au pied même du Gebgeb, apparaît Fâs, émergeant comme une île blanche de la mer sombre de ses immenses jardins.

Du col, la descente est aisée : à 2 heures, j'arrive à Bab Segma et j'entre dans l'antique cité de Moulei Edris.

Pendant cette journée, une foule de voyageurs n'a cessé de sillonner le chemin : de Hadjra ech Cherifa à Fâs, le pays est d'une richesse extrême ; ce ne sont que cultures, villages, jardins, plantations de vignes et d'oliviers ; quelques ravins sont boisés ; peu de places incultes, celles qu'on voit sont couvertes de jujubiers sauvages et de palmiers nains : la nouara hebila a entièrement disparu. Peu d'eau courante, mais des sources et des puits. Vers 7 heures et demie, j'ai passé au milieu de l'Arbaa des Oulad Djema ; malgré l'heure matinale, il était animé : il s'y trouvait 300 ou 400 personnes et on venait de toutes parts.

5°. — SÉJOUR A FAS.

A mon passage à Tanger, M. Benchimol, dont le nom est connu en France par les importants services que, depuis plus d'un siècle, sa famille ne cesse de rendre à notre pays, m'avait donné une lettre pour un des principaux négociants de Fâs, M. Samuel Ben Simhoun. Je me fis immédiatement conduire à la maison de ce dernier. Je reçus de lui le meilleur accueil. Je lui demandai aussitôt de m'aider à trouver les moyens de gagner le Tâdla ; il me promit de le faire, et il m'offrit si cordialement l'hospitalité que je n'hésitai pas à l'accepter. D'ailleurs je comptais ne passer que peu de temps à Fâs : cette ville étant décrite dans plusieurs ouvrages en grand détail et mieux que je n'eusse pu le faire, je n'avais pas à l'étudier ; il me tardait, au contraire, de la quitter pour entrer enfin en pays inconnu. Je priai donc M. Ben Simhoun de hâter mon

départ pour le Tâdla : je tenais à y aller en coupant au court, à travers le massif inexploré qu'occupent les Zemmour Chellaha et les Zaïan.

Ce que je désirais n'était pas chose aussi facile que je l'avais cru. Nous n'obtînmes d'abord que les renseignements les plus décourageants : le chemin que je voulais prendre était impraticable, jamais on ne le suivait ; les Zaïan et les Zemmour Chellaha étaient des tribus sauvages chez lesquelles il était impossible de voyager ; il ne fallait pas songer à une route pareille ; d'ailleurs n'en avait-on pas une autre, aussi sûre que celle-ci l'était peu ? celle qui se prenait toujours, et qui passait par Rebat et Dar Beïda. On eut beau chercher, questionner, s'informer, ce fut tout ce qu'on put obtenir. Au bout de huit jours, force fut de s'avouer qu'il n'y avait rien à espérer à Fâs. Mon hôte fit alors une dernière tentative : il écrivit à Meknâs, priant un de ses amis d'y continuer les recherches qui jusque-là avaient si peu réussi. La réponse ne se fit pas attendre : il existait à Meknâs un cherif, homme honorable, qui connaissait le chemin que je demandais ; il l'avait suivi lui-même plusieurs fois : comble de bonheur, il avait l'intention d'aller à Bou el Djad dans quelque temps ; je pourrais partir avec lui, il se faisait fort de me faire passer partout. Mais il ne voyagerait qu'à la fin du Ramdân. Or le Ramdân commençait à peine. Il était dur d'être arrêté un mois à Fâs ; d'autre part, l'occasion qui s'offrait était unique : il fallait ou l'attendre, ou se résigner à suivre la route ordinaire. Je ne balançai pas, j'acceptai la proposition du cherif. — Quant à mon séjour à Fâs, je m'efforcerais de l'employer le plus utilement possible, j'en profiterais pour aller visiter Tâza et Sfrou.

Je ne puis dire combien de zèle montra M. Ben Simhoun

en ces négociations. C'est lui qui fit toutes les démarches, toutes les recherches. Jusqu'au moment où la dernière disposition fut prise pour mon départ, il quitta ses occupations, négligea ses affaires, pour se consacrer en entier à ce que je lui avais demandé. Il montra en tout une intelligence, une activité, une discrétion dont je ne devais pas trouver d'autre exemple au Maroc parmi ses coreligionnaires.

La population de Fâs est d'ordinaire estimée à 70.000 habitants, dont 3.000 Israélites : ces chiffres ne sont, je crois, pas loin de la vérité. Fâs fait un commerce considérable ; elle est le centre où affluent d'une part les marchandises européennes venant par Tanger, de l'autre les cuirs du Tafilelt, les laines, la cire et les peaux de chèvre des Aït Ioussi et des Beni Ouaraïn, parfois même les plumes du Soudan. Les laines, les peaux, la cire, sont expédiées par grandes quantités en Europe ; les plus beaux cuirs restent à Fâs où, travaillés par d'habiles ouvriers, ils servent à faire ces belras, ces coussins, ces ceintures, objets de luxe qu'on vient y acheter de tous les points du Maroc du nord. Les objets d'origine européenne arrivant dans la ville sont nombreux : velours, soieries, passementeries d'or et d'argent venant de Lyon ; sucres, allumettes, bougies de Marseille ; pierres fines de Paris ; corail de Gênes ; cotonnades (*meriqan*, *shen*, indiennes), draps, papier, coutellerie, aiguilles, sucres, thés d'Angleterre ; verrerie et faïences d'Angleterre et de France. Une portion de ces marchandises, tout ce qui est passementeries, pierres fines, coutellerie, reste à Fâs. Le reste, c'est-à-dire la plus grande part de beaucoup, va alimenter des marchés de Fâs au Tafilelt. Les grands négociants de la capitale envoient des agents, munis de cotonnades et de belras, sur les marchés des Hiaïna et des Beni Mgild ;

de plus, ils ont des correspondants échelonnés depuis Sfrou jusqu'au Reteb : ils leur expédient du sucre, du thé, des cotonnades, qui s'écoulent de là chez les Beni Ouaraïn, les Aït Ioussi, les Aït Tsegrouchen, et chez toutes les tribus de la haute Mlouïa et de l'Ouad Ziz. D'un autre côté, les caravanes qui viennent du Tafilelt, apportant des cuirs et des dattes, s'en retournent chargées de cotonnades, de sucre, de thé, de riches vêtements de drap et de belras fines, pour lesquels Fâs est renommée, et d'une pacotille de parfums, de papier, d'aiguilles, d'allumettes, de verres et de faïences. Fâs fournit ainsi non seulement une partie du Maroc central, mais encore la plus grande portion du Sahara oriental, toute celle qui dépend commercialement de l'Ouad Ziz. Un commerce aussi étendu serait la source de richesses immenses dans un autre pays ; mais ici plusieurs causes diminuent les bénéfices : d'abord le prix élevé des transports, tous faits à dos de chameau ou de mulet, prix que doublent au moins les nombreux péages établis sur les chemins du nord de l'Atlas et les escortes qu'il est indispensable de prendre au sud de la chaîne; ensuite, dans une région dont la plus grande partie est peuplée de tribus indépendantes et souvent en guerre entre elles, dont l'autre n'est qu'à moitié soumise et se révolte fréquemment, il arrive sans cesse qu'une caravane est attaquée, qu'un convoi est pillé, qu'un agent est enlevé. Le commerce a donc ses risques, et plus d'un motif vient en amoindrir les gains. Enfin il est entravé encore par le manque de crédit et par l'usure. Le taux de l'intérêt atteint au Maroc des limites fantastiques, ou plutôt il n'en a pas. Voici le taux auquel prêtent à Fâs des Israélites qui se respectent : 12 % pour un coreligionnaire d'une solvabilité certaine ; 30 % pour un Musulman d'une

solvabilité également assurée ; 30 % pour une personne de solvabilité moins sûre, mais qui fournit un gage ; 60 % dans les mêmes conditions sans gage.

Dans les diverses villes du Maroc que j'ai vues, le costume des Musulmans de condition aisée est le même ; je le décrirai ici une fois pour toutes : linge de coton ; comme principal vêtement, soit un costume de drap brodé à la mode algérienne, soit un long cafetan de drap de couleur très tendre, soit plus souvent encore la *farazia*, sorte de cafetan de coutil blanc cousu au-dessous de la ceinture, comme la gandoura, et se fermant du haut par une rangée de petits boutons de soie ; sur la tête, un large turban en étoffe très légère de coton blanc ; par-dessus le tout, un léger haïk de laine blanche unie ; aux pieds, jamais de bas : de simples belras jaunes. Au Maroc, la couleur des belras a la plus grande importance : le jaune est réservé aux Musulmans, le rouge aux femmes, le noir aux Juifs : c'est une règle rigoureuse, observée même dans les campagnes les plus reculées. Les citadins portent rarement le bernous : il ne fait pas partie de leurs habits ordinaires ; on ne le met que lorsqu'il fait froid. Les marchands, les individus de condition secondaire, remplacent volontiers le costume algérien, le cafetan, la farazia, par la djelabia en laine blanche ou en drap bleu foncé : avec la djelabia on ne porte pas le haïk. Quant aux pauvres, ils n'ont qu'une chemise et une djelabia grossière. Les Musulmans de Fâs ont la peau d'une blancheur extrême ; ils sont en général d'une grande beauté ; leurs traits sont très délicats, efféminés même, leurs mouvements pleins de grâce ; passant leur vie dans les bains, ils sont la plupart, même les pauvres, de cette propreté merveilleuse qui distingue les Musulmans des villes.

Si dans les cités la mode est invariable, c'est tout le contraire dans les campagnes. A chaque pas, je la verrai changer. Je signalerai, chemin faisant, ces différences : elles sont telles qu'on peut dire, à la vue du costume et des armes d'un Marocain, à quelle région il appartient. De Tétouan à Fâs, l'habillement est uniforme : c'est, pour les gens dans l'aisance, une chemise de coton ou de laine, une djelabia blanche, un haïk ; les pauvres portent des djelabias de couleur ou des lambeaux d'étoffe blanche dont ils se couvrent comme ils peuvent. Les uns et les autres sont pour la plupart tête nue : quelques-uns s'enroulent autour de la tête un turban étroit et mince qui en laisse le sommet découvert. En fait d'armes, on a le fusil à un coup, à pierre ; canon long, large crosse triangulaire de bois noirci : la crosse est très simple, sans autres ornements que de légères incrustations de fil d'argent. Ces fusils se fabriquent surtout à Tétouan. La poudre se porte dans des boîtes de bois en forme de poire : elles sont toutes couvertes de gros clous de cuivre et de sculptures coloriées. Les sabres sont rares dans cette région ; les cavaliers seuls en ont. Les lames en sont courtes (70 à 80 centimètres), droites ou peu recourbées, très flexibles ; les poignées, de corne ou de bois, avec gardes et branches de fer ; les fourreaux, de bois couvert de cuir, avec garnitures en cuivre : ce type de sabre est le seul en usage au Maroc. Enfin, ici comme ailleurs, tout le monde, hors des villes, porte habituellement le poignard, même étant désarmé ; il sert au besoin de couteau. Il y a deux modèles de poignards au Maroc : l'un court et à lame courbe, seul usité dans le massif du Grand Atlas et au sud de cette chaîne ; l'autre plus long et à lame droite, en usage dans le nord, où l'on rencontre aussi quelquefois, mais rarement, le poignard

recourbé. Les harnachements des chevaux sont au Maroc les mêmes qu'en Algérie ; mais les housses de selles sont de drap rouge, au lieu d'être de cuir, et les poitrails et les brides sont brodés de soie d'une seule couleur, rouge d'ordinaire.

La ville et la province de Fâs sont administrées par trois bachas, commandant chacun à une portion de la ville et à un certain nombre de tribus de la campagne. Il n'y a point de grand commandement dans le blad el makhzen. Jamais plusieurs tribus considérables, plusieurs villes, ne sont réunies sous l'autorité d'un seul : chaque tribu de quelque importance, chaque cité, chaque province a son qaïd, nommé directement par le sultan et ne relevant que de lui. Bien plus, dans les capitales, à Fâs et à Merrâkech, et dans les grandes tribus telles que les Haha, les Chaouïa, etc., l'autorité est répartie entre plusieurs gouverneurs. Ils portent le titre de bacha dans les résidences impériales, Merrâkech, Fâs, Meknâs, celui de qaïd partout ailleurs. Cette extrême division du pouvoir a pour but d'empêcher les révoltes. Le soin constant du sultan est de veiller à ce que personne dans ses Etats ne devienne trop riche, ne prenne trop d'influence. Il suffirait de si peu pour renverser son trône chancelant !

6°. — VOYAGE A TAZA.

Il y a deux chemins principaux pour aller à Tazâ : l'un, plus court, mais que l'on ne prend jamais, remonte l'Ouad Innaouen par les tribus des Hiaïna et des Riata ; l'autre, généralement suivi, traverse les Hiaïna, les Tsoul, les Miknâsa, évitant le plus longtemps possible le territoire des Riata et

n'y entrant qu'à la porte de Tâza. Les Hiaïna, les Tsoul, les Miknâsa font partie du blad el makhzen ; mais ils n'obéissent qu'à demi ; leur pays est peu sûr ; les caravanes y circulent sans escorte, mais les étrangers n'y voyagent guère isolés. Quant aux Riata, sur le territoire desquels est Tâza, ils sont indépendants, et de plus célèbres par leurs violences et leurs brigandages. On ne saurait faire un pas sur leurs terres sans l'anaïa d'un membre de la tribu ; encore faut-il choisir un homme puissant et sûr, ce qui, pour un étranger surtout, n'est pas facile. Pour moi, je vais partir dans les conditions les plus favorables. En ces lieux où le sultan n'a aucun pouvoir, il est un homme tout-puissant : c'est le moqaddem de la grande zaouïa de Moulei Edris de Fâs, Sidi Er Râmi. Son influence, immense sur les Hiaïna, sur les Riata, s'étend plus loin encore ; tout le Rif, des Romera aux Beni Iznâten, toutes les tribus entre Fâs, Tâza et la Méditerranée, obéissent à ses moindres volontés : ont-elles des affaires à Fâs, c'est lui qui s'en charge ; le sultan désire-t-il quelque chose de l'une d'elles, il s'adresse à lui. C'est à l'abri de cette puissante protection que je vais partir : à la prière de M. Ben Simhoun, Sidi Er Râmi me donne un de ses esclaves de confiance pour me conduire à Tâza ; nous prendrons le chemin le plus court, ce chemin que jamais on n'ose prendre : où ne passerait-on pas sous une pareille sauvegarde ? — Avec la même facilité, avec la même sécurité que je vais aller à Tâza, on pourrait, par Sidi Er Râmi, aller de Fâs à Chechaouen et à Tétouan par le chemin que j'avais voulu prendre et qui, dans le sens inverse, était si difficile. Ce qu'on m'avait dit à Tétouan était donc exact.

29 juillet. — A 8 heures du matin, je suis à la porte de Fâs ; un superbe cavalier noir y attend : c'est mon guide ; nous partons. Après avoir, sur un pont de huit arches, traversé l'Ouad Sebou, nous nous mettons aussitôt à gravir le flanc droit de sa vallée, haute croupe aux pentes assez raides, au sol jaune et nu : point de végétation, si ce n'est çà et là de rares et maigres cultures. D'ailleurs le terrain est doux, sans une pierre ; le chemin bon et facile : cette côte, Aqba el Djemel, la seule qu'il y ait entre Fâs et Tâza, est donc un faible obstacle. Nous la franchissons à quelque distance du sommet, et nous descendons ensuite par son versant est : il est semblable à l'autre, mais en pente plus douce. A son pied s'étend un plateau : sol dur, terre semée de beaucoup de pierres, nue dans quelques parties, le plus souvent couverte de palmiers nains et de jujubiers sauvages ; une série de ravins parallèles, parfois assez profonds, le coupe. C'est là que nous cheminons jusqu'au moment où nous atteignons l'Ouad Innaouen. Cette rivière a ici 25 mètres de large et 60 centimètres de profondeur moyenne : ses eaux, vertes et limpides, coulent sur uu fond de gravier, au milieu d'un lit de 50 mètres dont elles n'occupent que la moitié ; le reste est couvert d'un fourré de lauriers-roses et de tamarix. Des berges de terre de 2 à 3 mètres bordent ce lit. L'Ouad Innaouen n'a pas un courant régulier, comme celui de l'Ouad Sebou. Tantôt ses eaux sont assez profondes, alors il a peu de courant ; tantôt elles le sont très peu, et son courant est rapide : je ne crois pas que leur profondeur atteigne plus d'un mètre dans les parties que je verrai. La rivière serpente beaucoup ; aussi, sans en quitter les bords, la traverserai-je un grand nombre de fois d'ici à Tâza.

Nous nous engageons dans cette vallée et nous y marchons

jusqu'au soir. Le fond, de bonne terre, inculte d'abord, se remplit ensuite, en partie, de champs, de jardins et de bouquets d'arbres. Les flancs, talus de terre brune au sud, blanche ou grise au nord, sont longtemps sans cultures, tantôt nus, tantôt couverts de palmiers nains ; ce n'est que vers la fin de la journée que quelques plantations nous apparaissent sur leurs pentes. A 5 heures, nous faisons halte : nous sommes sur la rive gauche de l'Ouad Innaouen, dans un petit douar où nous passerons la nuit. La rivière a ici 15 mètres de large et environ 50 centimètres de profondeur. Les champs qu'on voit dans la vallée produisent du blé, de l'orge, du maïs ; les jardins, des melons, des pastèques, des courges, des oignons ; les arbres sont des oliviers et des figuiers.

L'Ouad Sebou, sous le pont où nous l'avons traversé, a 35 mètres de large et 80 centimètres de profondeur ; il coule au milieu d'un lit moitié vase, moitié gravier, d'une largeur de 60 à 80 mètres : courant extrêmement rapide ; eau jaune, chargée de beaucoup de terre. Le pont est jeté au-dessus d'un gué ; en amont et en aval, le fleuve se rétrécit et prend une profondeur plus grande. Le fond de la vallée est occupé partie par des cultures, partie par des roseaux. — Du haut d'Aqba el Djemel, on aperçoit le pays au nord de l'Ouad Innaouen, jusqu'à une grande distance : c'est d'abord une large étendue de collines grises très ravinées ; puis, en arrière, dans le lointain, s'échelonne une série de chaînes de montagnes qui paraissent rocheuses.

30 juillet. — Départ à 5 heures du matin. Nous continuons à remonter l'Ouad Innaouen. Le fond de la vallée reste ce qu'il était hier. Le flanc droit s'élève un peu sans cesser d'être cal-

caire ou glaiseux. Le flanc gauche change complètement de nature : au bout de peu de temps les cultures en disparaissent, le sol s'y hérisse de pierres ; les pentes se raidissent, les crêtes s'élèvent et se couvrent d'arbres ; enfin le flanc se confond avec une haute chaîne de montagnes, rocheuse et boisée ; au milieu d'elles se dresse la cime majestueuse du Djebel Riata.

A 11 heures et demie, j'arrive à un accident de terrain des plus curieux : devant moi, la vallée est barrée par une ligne de collines, trait d'union entre les hauteurs de la rive droite et les monts Riata : ces collines sont peu élevées ; un col est au milieu. La rivière, au lieu de s'ouvrir un passage au travers de ce faible obstacle, passe plus au sud, par une étroite et profonde coupure à hautes murailles de roc, creusée à pic dans le flanc du Djebel Riata. Cette brèche, qui n'a au fond que la largeur du cours d'eau, et dont les parois sont presque aussi rapprochées dans le haut que dans le bas, a ses bords supérieurs bien au-dessus du sommet de la chaîne qui barre la vallée. Le chemin franchit cette chaîne en suivant une ligne elle-même remarquable : sur l'un et l'autre versant, on marche dans le fond d'une petite ravine dont la ligne de thalweg marque la place exacte où se sont rejoints les deux massifs pour former la digue ; à gauche de cette ligne, le terrain est entièrement calcaire, ce ne sont que côtes blanches s'étendant à perte de vue ; à droite, il est tout roche, ce ne sont qu'énormes blocs de grès allant se confondre avec ceux du Djebel Riata.

Je me retrouve dans la vallée de l'Ouad Innaouen au moment où celui-ci, sortant de sa coupure, y réapparaît aussi. Telle était la vallée ce matin, telle elle se retrouve ici et telle elle restera jusqu'au bout : seulement, à partir de maintenant

on n'y verra plus ni arbres ni jardins ; par contre, les cultures la couvriront presque entièrement. Nous ne la quittons qu'à l'approche de Tâza. Nous coupons alors au court à travers les premières pentes des montagnes des Riata : sol rocheux, sources nombreuses, bois d'oliviers et de figuiers, foule de jardins et de hameaux. A 3 heures et demie, nous atteignons un col : Tâza apparaît. Une haute falaise de roche noire se détachant de la montagne et s'avançant dans la plaine comme un cap ; sur son sommet, la ville, dominée par un vieux minaret ; à ses pieds, d'immenses jardins : tel est l'aspect sous lequel se présente ce lieu. Bientôt nous entrons dans les jardins, jardins suberbes qu'égalent à peine les plus beaux du Maroc. Ils couvrent le flanc gauche et le fond du ravin de l'Ouad Tâza ; à l'ombre d'arbres séculaires auxquels se suspendent de longs rameaux de vigne, nous franchissons ce torrent et nous gravissons, au milieu des rochers, le chemin raide et difficile qui conduit à la ville. A 3 heures et demie, j'atteins la porte de la première enceinte : j'ôte mes chaussures et j'entre.

L'Ouad Innaouen, au moment où je l'ai quitté, à une heure et demie de Tâza, n'avait plus que 5 à 6 mètres de large et environ 30 centimètres de profondeur. En aval de la coupure qu'il traverse, au point où il en sort, sa largeur était encore de 8 mètres. L'Ouad Tâza n'est qu'un torrent ; ses eaux, se précipitant par cascades sur un lit de roche, sont d'une limpidité extrême ; il a 2 mètres de large. On le franchit sur un pont d'une arche en fort mauvais état. De Fâs à Tâza, nous avons rencontré très peu de monde sur la route : point de caravanes ; comme voyageurs, quelques cavaliers portant tous fusil et sabre ; personne dans les champs ; à quatre ou cinq reprises, j'ai remarqué des vedettes en armes postées

auprès du chemin : elles étaient là pour veiller sur les moissons, et à l'occasion pour détrousser les étrangers. Pas une personne, le long de la route, qui n'ait témoigné du plus profond respect pour mon guide : tous le saluaient, lui adressaient la parole ; la plupart lui baisaient la main. Le pays que nous avons traversé est peu habité et mal cultivé ; les tentes qu'on y rencontre sont assez belles ; mais les villages ont un aspect misérable, ils sont composés de huttes plutôt que de maisons. Dans les douars, un grand nombre de chevaux bien soignés, signe d'une population belliqueuse.

VILLE DE TAZA

Elle est située sur un rocher, à 83 mètres au-dessus du lit de l'Ouad Tâza, à 130 mètres au-dessus de celui de l'Ouad Innaouen. Adossée au sud à une haute chaîne de montagnes, bordée de précipices au nord et à l'ouest et d'un talus très raide au nord-est, elle n'est facilement accessible que d'un côté, le sud-est. Le plateau où se trouve la ville est en pente douce, vers l'est d'une part, vers l'ouest de l'autre. Tâza est entourée de murs, doubles en plusieurs endroits ; autrefois ces fortifications étaient plus considérables encore, témoin les ruines éparses aux abords de la ville. Les murailles actuelles n'ont aucune valeur militaire : elles sont en pisé, fort minces et très vieilles ; chose rare, elles sont basses. Toute la surface close par la partie sud de l'enceinte est occupée par des jardins ; au delà vient un deuxième mur, puis commence la ville proprement dite : là même tout n'est pas constructions ; certaines parties du plateau, vers l'est et vers l'ouest, sont couvertes de cultures. Tâza paraît avoir 3 à 4.000 habitants,

dont 200 Juifs fort à l'étroit dans un très petit mellah. Il y a quatre mosquées, deux grandes et deux petites ; deux ou trois fondoqs spacieux et bien installés, mais vides et tombant en ruine. La ville est construite moitié en pierres, moitié en briques ; les maisons sont peintes de couleur brun-rouge, ce qui leur donne un aspect triste ; elles sont, comme dans toutes les villes que j'ai vues au Maroc, excepté Chechaouen et El Qçar, couvertes en terrasse. La plupart des habitants possèdent des citernes dont l'eau est délicieuse et glacée ; mais c'est insuffisant aux besoins des habitants et surtout à ceux des bestiaux : on va puiser ce qui manque au torrent. Des jardins superbes entourent Tâza de tous côtés ; l'Ouad Tâza d'une part, de l'autre une foule de ruisseaux descendant de la montagne les arrosent : c'est une épaisse forêt d'arbres fruitiers, d'une élévation extraordinaire, sans exemple peut-être au Maroc ; couvrant la plaine tout autour de la ville, ils se pressent jusque sur le raide talus qui la borde à l'ouest et, atteignant là le pied de ses murailles, ils élèvent leur haute ramure au-dessus du faîte des maisons.

HABITANTS

Tâza est sous la domination nominale du sultan. De fait elle est au pouvoir de la puissante tribu des Riata, qui en font la ville la plus misérable de la terre. Le sultan y entretient un qaïd et une centaine de mkhaznis ; ils vivent enfermés dans le mechouar, d'où ils n'osent sortir par peur des Riata. L'autorité du qaïd est nulle, non seulement au dehors, mais dans la ville même : ses fonctions se bornent à rendre la justice aux citadins et aux Juifs dans les différends qu'ils ont entre eux.

Quant aux Riata, sur le territoire desquels se trouve Tâza, ils traitent cette cité en pays conquis, y prenant de force ce qui leur plaît, tuant sur l'heure qui ne le leur cède pas de bonne grâce. Au dehors, ils tiennent la ville dans un blocus continuel ; nul n'ose sortir des murs sans être accompagné d'un Riati : quiconque s'aventurerait sans zetat, ne fût-ce qu'à 100 mètres, serait dévalisé, maltraité, peut-être tué : c'est au point que les habitants ne peuvent pas aller seuls remplir leurs cruches à l'Ouad Tâza ; les Riata ont ainsi le monopole de l'eau, qu'ils apportent chaque jour moyennant salaire. Au dedans, la ville est encombrée de Riata ; on en voit sans cesse un grand nombre flânant dans les rues, un grand nombre assis soit devant les portes, soit à l'intérieur des maisons, soit sur les terrasses : on les reconnaît à leur sabre et à leur fusil, qui ne les quittent pas ; ils s'intallent où bon leur semble, se font donner à manger ; s'ils aperçoivent une chose qui leur plaise, ils la prennent et s'en vont. Le jour du marché, où ils sont plus nombreux encore que d'ordinaire, nul n'ose passer dans les rues avec une bête de somme, de peur de se la voir enlever. En outre, de temps en temps, ils mettent la ville en pillage réglé ; aussi, dès qu'un habitant a quelque argent, il se hâte de l'envoyer en lieu sûr, soit à Fâs, soit à Qaçba Miknâsa. C'est un spectacle étrange que celui de ces hommes se promenant en armes dans la ville, et y agissant toute l'année comme ils pourraient faire dans une ville ennemie le jour de l'assaut. Il est difficile d'exprimer la terreur dans laquelle vit la population. Aussi ne rêve-t-elle qu'une chose, la venue des Français. Que de fois ai-je entendu les Musulmans s'écrier : « Quand les Français entreront-ils ? Quand nous débarrasseront-ils enfin des Riata ? Quand vivrons-nous en paix

comme les gens de Tlemsen » ? Et de faire des vœux pour que ce jour soit proche : l'arrivée n'en fait point de doute pour eux ; ils partagent à cet égard l'opinion commune à une grande partie de la population du Maroc oriental et à presque toute la haute classe de l'empire, savoir : que dans un avenir peu éloigné le Marreb el Aqça suivra le sort d'Alger et de Tunis et tombera entre les mains de la France. — Le commerce de Tâza est nul ; les denrées européennes sont à un prix double de celui de Fâs, résultat naturel de la difficulté des communications. — Hélas ! ces beaux jardins eux-mêmes, où Ali Bey se plaisait à entendre roucouler pigeons et tourterelles, ne sont plus aujourd'hui aux habitants qu'une source d'amers regrets: on les voit toujours aussi verts qu'au temps de Badia, les mêmes ruisseaux y murmurent, les rossignols y chantent encore dans les arbres, mais les Riata les ont tous pris.

RIATA

Les Riata sont une grande tribu tamazirt indépendante, occupant le revers nord du haut massif montagneux dont l'un des points culminants porte son nom, et s'étendant jusqu'à la vallée de l'Ouad Innaouen. Elle est bornée à l'est par les Houara, au nord par les Miknâsa et les Tsoul, à l'ouest par les Hiaïna, au sud par les Beni Ouaraïn. Elle se subdivise en six fractions :

Ahel ed Doula (dans la montagne, du côté de la Mlouïa).

Beni Bou Iahmed (dans la montagne, à l'ouest d'Ahel ed Doula).

Beni Bou Qitoun (dans la montagne, à l'ouest des Beni Bou Iahmed et à l'est de Tâza).

Beni Oujjan (dans la montagne, à l'ouest de Tâza et des Beni Bou Qitoun).

Ahel el Ouad (dans la montagne, sur les bords de l'Ouad el Khel, à l'ouest des Beni Oujjan et au sud-est de la zaouïa de S. Abd er Rahman).

Ahel Tahar (dans la montagne, à l'ouest des Ahel el Ouad et au sud-ouest de la zaouïa de S. Abd er Rahman).

Ainsi qu'on le voit, les Riata sont essentiellement montagnards. La partie de leur territoire située en plaine est peu habitée, peu cultivée même, quoique fertile : elle a d'ailleurs peu d'étendue, comparée à l'épais massif montagneux qui forme leur quartier principal : là sont leurs villages et leurs cultures, sur de hauts plateaux, dans de profondes vallées presque inaccessibles ; ces vallées sont, dit-on, d'une fécondité extrême, ombragées d'oliviers, et produisant de l'orge en abondance. Les flancs de la montagne contiennent, paraît-il, divers minerais, d'argent, de fer, d'antimoine et de plomb. Ce dernier métal est le seul qu'on sache extraire et travailler. La fabrication des balles et celle de la poudre sont la principale industrie de la tribu : il y a 80 maisons où l'on s'y livre. Les Riata peuvent, je crois, mettre en ligne environ 3.000 fantassins et 200 chevaux. C'est une tribu belliqueuse et jalouse de son indépendance. Ses six fractions sont journellement en guerre entre elles, mais elles s'unissent toujours contre les ennemis communs. Il y a environ sept ans, Moulei El Hasen voulut la soumettre ; il marcha contre elle à la tête d'une armée : ses troupes furent mises en déroute ; lui-même eut son cheval tué dans la mêlée ; il s'enfuit à pied et non sans peine du champ de bataille. Depuis, il n'essaya pas de venger cet échec. Les Riata sont fort peu dévots : « ils n'ont ni Dieu

ni sultan ; ils ne connaissent que la poudre » ; le fait est devenu proverbial. Cependant nous avons vu quelle immense influence possède sur eux Sidi Edris ; ils ont encore, mais à un degré moindre, du respect pour trois ou quatre autres chefs, tels que Moulei Abd er Rahman et Moulei Abd es Selam, dont nous verrons au retour les zaouïas. Ils n'élisent parmi eux ni chikhs ni chefs d'aucune sorte ; c'est l'état démocratique dans toute sa force : chacun pour soi avec son fusil. Cependant, là comme partout, quelques hommes possèdent, par leur fortune, par leur courage, une influence particulière : de nos jours, l'homme le plus considérable des Riata est un personnage du nom de Bel Khadîr, habitant le village de Negert. Les Riata sont Imaziren (Chellaha) de race, et le tamazirt est leur langue habituelle ; mais, par suite de leur voisinage avec plusieurs tribus arabes, telles que les Hiaïna, les Oulad el Hadj, etc., un grand nombre d'entre eux parlent l'arabe. Ils sont de très haute taille ; leur costume ne diffère pas de celui que nous avons vu de Tétouan à Fâs, si ce n'est par la coiffure : tous ont la tête nue, avec un mince cordon de poil de chameau ou de coton blanc lié autour. Ils ne marchent jamais qu'armés, et ont sabre et fusil : ce dernier est de forme analogue à ceux qu'on a décrits plus haut, mais plus grossier ; quelques-uns ont des fusils européens à capsule. Les femmes ne se voilent point. On en voit un grand nombre en ville le jour du marché : de taille élevée, portant leur jupe retroussée au-dessus du genou, elles ont l'air si martial que, ne fût l'absence d'armes et de barbe, on pourrait les prendre pour des hommes. Les Riata sont grands fumeurs de kif ; de plus, il existe chez eux une coutume que j'ai rarement vue ailleurs : tous, hommes et femmes, prisent. Si

l'usage de fumer le kif est, à des degrés divers, répandu dans tout le Maroc, celui de fumer le tabac l'est très peu et ne se trouve que dans quelques tribus du Sahara ; quant à celui de priser, il est encore plus rare : assez commun dans les villes, je ne l'ai vu aux gens de la campagne, que chez les Riata, chez les Oulad el Hadj et à Misour.

6 août. — C'est aujourd'hui que je quitte Tâza, cette ville si florissante et si heureuse, il y a quatre-vingts ans, qu'Ali Bey la trouvait alors la plus agréable du Maroc, et que l'anarchie a réduite maintenant à en être de beaucoup la plus misérable. Je n'ai plus pour m'en retourner ma puissante protection de l'aller, aussi prendrai-je un autre chemin ; voici la combinaison qui est adoptée : deux cavaliers Riata, me servant de zetats, me conduiront à la zaouïa de Moulei Abd er Rahman. Là je demanderai au cherif de me faire mener au Tlâta Hiaïna : c'est demain mardi, je trouverai au marché maintes caravanes allant à Fâs ; il n'y aura qu'à se joindre à l'une d'elles.

Départ à 7 heures du matin. Outre mes deux zetats, un Juif de Tâza m'accompagne, précaution indispensable pour assurer la fidélité de l'escorte. A 11 heures et demie, nous parvenons à la zaouïa. Ici, comme dans la plus grande partie du Maroc, on étend ce nom à toute demeure de cherif ou de marabout un peu marquant ; telle est la zaouïa où nous venons d'arriver : point d'enseignement, point de khouan ni de corps de talebs, mais une famille de cherifs, vénérée par les tribus environnantes, et vivant des dons à peu près réguliers qu'elles lui apportent et qu'au besoin elle va chercher. C'est ici que je passerai la nuit : demain matin, un neveu de Moulei Abd er

Rahman me conduira au Tlâta. Le hameau où je suis a, malgré son titre pompeux, un aspect des plus misérables : maisons très basses, murs de pisé ou de pierres sèches, terrasses grossières chargées de terre. Dans les villages des Riata, les habitations sont couvertes en terrasse ; au contraire, chez les Hiaïna, ainsi qu'entre Fâs et Tanger, on voit partout des toits de chaume.

7 août. — Je pars à 4 heures du matin, escorté par le jeune cherif mon zetat et deux de ses domestiques. Le chemin traverse une région accidentée, mais sans relief important : collines calcaires : peu de pierres ; les vallées et les pentes douces cultivées ; le reste couvert de chardons. A 5 heures, nous arrivons à la limite des Riata. Ici notre cherif déclare à Mardochée qu'il n'ira pas plus loin avant d'être payé : le prix, convenu d'avance, était de deux reals. Mardochée les lui remet : « Donne-m'en encore deux autres. — Mais... — Tais-toi et donne ! — Voilà... — Maintenant donne un demi-real à chacun de mes domestiques. — Mais... — Tais-toi et donne ! — A présent, un de mes hommes va te mener jusqu'au marché. — Comment, après tout ce qu'on t'a donné, tu ne nous conduis pas toi-même ? — Accompagner de vilains Juifs comme vous ! A ta mère ! » A ces mots il fait demi-tour, et nous nous estimons heureux qu'en nous abandonnant il nous ait laissé un de ses serviteurs : celui-ci du moins est fidèle et nous amène au Tlâta. Pour y parvenir, on franchit un massif assez haut, le Djebel Oulad Bou Ziân. Au pied de son versant ouest, sur un plateau, se trouve le marché. Nous y arrivons à 9 heures du matin. Le terrain jusque-là était calcaire ; les cultures consistaient en blé, orge et maïs : les portions incultes étaient

parfois nues, parfois couvertes de palmiers nains, le plus souvent de chardons. Pendant une partie du chemin, j'aperçois dans le lointain, à ma droite, le Djebel Beni Ouaraïn ; il est encore tel que je le vis du Gebgeb ; les mêmes sillons de neige brillent sur ses flancs.

Le marché est animé au moment où nous arrivons ; il s'y trouve 500 ou 600 personnes : tout le monde est armé, sabre au côté et fusil sur l'épaule. On vend des grains, des bêtes de somme, du bétail, des cotonnades, des belras, de l'huile, du sucre, du thé ; de plus, on abat sur place des bœufs, des moutons et des chèvres qu'on dépèce et débite à mesure au détail. Vers midi et demi, la dispersion commence : chacun reprend le chemin de son douar ou de son village. J'ai trouvé une petite caravane allant à Fâs ; à 1 heure, je pars avec elle. Nous marchons toute l'après-midi en terrain accidenté : succession de collines calcaires, de vallons, de ravines ; de même que ce matin, il y a de longues côtes, mais il est rare qu'elles soient très raides, et elles ne sont jamais difficiles. Pendant une grande partie de la route, on distingue le cours de l'Ouad Innaouen et le Djebel Riata ; le Djebel Beni Ouaraïn se voit au commencement ; vers le soir, le Zalar et le Terrats apparaissent. Peu de champs ; nous cheminons au milieu d'étendues incultes couvertes de palmiers nains, de jujubiers sauvages et de chardons ; ces plantes, si vivantes d'habitude, sont ici flétries et jaunies par le soleil : c'est la première fois que je les vois en cet état, et ce sera la dernière. A 6 heures et demie, nous faisons halte dans un petit village où nous passerons la nuit.

Pendant la matinée, ainsi que le soir jusqu'à 2 heures et demie, il y avait une foule de monde sur le chemin, gens allant

au marché ou en venant ; à partir de 2 heures et demie, nous n'avons rencontré presque personne. Nous n'avons traversé aujourd'hui aucun cours d'eau de quelque importance : l'Ouad Amelloul n'est qu'un gros ruisseau dont les eaux avaient à peine, au point où nous l'avons passé, 3 mètres de large et 20 à 30 centimètres de profondeur.

8 août. — Départ à 4 heures du matin. Nous descendons vers l'Ouad Innaouen ; après en avoir traversé la vallée, nous nous engageons sur le plateau qui forme le flanc gauche : là nous retrouvons le chemin que nous avons pris en venant. Nous le suivons jusqu'à Fâs, où nous arrivons à midi.

7°. — EXCURSION A SFROU.

La route de Fâs à Sfrou est sûre dans ce moment : il n'en est pas toujours ainsi. Les tribus des environs de Fâs sont tantôt obéissantes, tantôt en révolte : suivant ces deux états, les chemins de Sfrou et de Meknâs sont tantôt sans danger, tantôt périlleux. A l'heure qu'il est, on circule sans le moindre risque sur l'un et l'autre.

20 août. — Départ de Fâs à 5 heures du matin. Pendant la première portion du trajet, je traverse la partie orientale du Saïs : plaine unie, sans ondulations ; sol dur, assez pierreux, couvert de palmiers nains. Vers 8 heures, le pays change : fin du Saïs ; j'entre dans une région légèrement accidenteé : collines très basses, à pentes douces séparées par des vallées peu profondes ; sol souvent pierreux, parfois rocheux ; terre rougeâtre ; à partir d'ici, on voit une foule de sources, de ruis-

seaux, dont les eaux, courantes et limpides, sont bordées de lauriers-roses. A 9 heures, je passe à hauteur d'un très grand village, El Behalil : il porte, dit-on, ce nom parce que ses habitants prétendent descendre des Chrétiens. Quelle que soit son origine, son état actuel est prospère ; les maisons y sont bien construites et blanchies : autour s'étendent au loin de beaux et vastes vergers qui, avec ceux de Sfrou et du Zerhoun, forment cette riche ceinture qui entoure et nourrit Fâs. D'ici on voit les jardins de Sfrou, qui s'allongent à nos pieds en masse sombre ; une pente douce y conduit : la ville est au milieu ; mais, cachée dans la profondeur des grands arbres, nous ne l'apercevrons qu'arrivés à ses portes. A 9 heures et demie, j'entre dans les jardins, jardins immenses et merveilleux, comme je n'en ai vu qu'au Maroc : grands bois touffus dont le feuillage épais répand sur la terre une ombre impénétrable et une fraîcheur délicieuse, où toutes les branches sont chargées de fruits, où le sol toujours vert ruisselle et murmure de sources innombrables. Chechaouen, Tâza, Sfrou, Fichtâla, Beni Mellal, Demnât, autant de noms qui me rappellent ces lieux charmants : tous également beaux, mais le plus célèbre est Sfrou. A 10 heures, j'arrive à la ville : de grands murs blancs l'entourent, elle a l'aspect propre et gai.

C'est surtout en la parcourant qu'on est frappé de l'air de prospérité qui y règne : on ne le retrouve en aucune autre ville du Maroc. Partout ailleurs on ne voit que traces de décadence : ici tout est florissant, et annonce le progrès. Point de ruines, point de terrains vagues, point de constructions abandonnées : tout est habité, tout est couvert de belles maisons de plusieurs étages, à extérieur neuf et propre ; la plupart sont bâties en briques et blanchies. Sur les terrasses qui les sur-

montent, des vignes, plantées dans les cours, grimpent et viennent former des tonnelles. Une petite rivière de 2 à 3 mètres de large et de 20 à 30 centimètres de profondeur, aux eaux claires, au courant très rapide, traverse la ville par le milieu : trois ou quatre ponts permettent de la franchir. Sfrou a environ 3.000 habitants, dont 1.000 Israélites. Il y a deux mosquées et une zaouïa ; celle-ci renferme de nombreux religieux appartenant aux descendants de Sidi El Hasen el Ioussi. On remarque aussi beaucoup de turbans verts, insigne des Derkaoua.

Sfrou tire sa richesse de plusieurs sources : ce sont : 1° le commerce qu'elle fait avec les tribus des environs, Aït Ioussi, Beni Ouaraïn, etc. ; elle leur vend les produits européens et prend en échange des peaux, et surtout de grandes quantités de laines : ces dernières, parmi lesquelles celles des Beni Ouaraïn sont les plus estimées, sont lavées et nettoyées à Sfrou, où ce travail occupe une grande partie de la population; puis on les vend à Fâs, parfois même directement à Marseille ; 2° le passage des caravanes du Tafilelt et le commerce qu'elle fait avec Qçâbi ech Cheurfa et le sud ; 3° ses jardins : elle exporte à Fâs une multitude énorme de fruits : olives, citrons, raisins, cerises, etc. ; le raisin est si abondant qu'on en fait d'excellent vin à 10 francs l'hectolitre ; les poutres et les planches qu'elle reçoit du Djebel Aït Ioussi et qu'elle expédie dans les villes du nord : elles sont toutes de bois de cèdre ; chaque tronc donne, en poutres, 4 ou 5 charges de mulet : ces cèdres poussent sur le territoire des Aït Ioussi. D'autres tribus voisines, telles que les Beni Mgild, en possèdent aussi de grandes forêts, mais les exploitent peu.

La ville n'est sur le territoire d'aucune tribu ; elle a un

qaïd spécial et dépend de la province de Fâs : c'est ici que finit cette dernière ; au point où s'arrêtent, vers le sud, les jardins de Sfrou, commence le territoire des Aït Ioussi.

21 août. — Je reviens à Fâs en passant, au retour, par le même chemin qu'à l'aller. Aujourd'hui comme hier, je rencontre beaucoup de passants sur la route : âniers et chameliers conduisant des convois de fruits et de planches, voyageurs isolés allant à Sfrou, caravanes partant pour le Sahara. Personne n'est armé : les femmes ne se voilent pas.

8°. — DE FAS A MEKNAS.

Parti de Fâs le 23 août, à 5 heures du matin, j'arrive le même jour vers 4 heures et demie du soir à Meknâs. Entre ces deux villes s'étend une vaste plaine, le Saïs. Bornée au nord par les monts Outita, Zerhoun, Terrats et Zalar, à l'est par le flanc droit de la vallée du Sebou, au sud par les monts El Behalil et Beni Mtir, elle s'étend à perte de vue vers l'ouest. Cette plaine se divise en deux parties de niveaux différents : l'une plus basse, où est Fâs, l'autre plus haute, où est Meknâs ; elles sont unies par un talus en pente douce situé à environ moitié chemin entre les deux villes. Le Saïs reste le même sur toute son étendue : terrain très plat couvert de palmiers nains ; pas la moindre trace de culture, bien que le sol soit très arrosé. On traverse, outre une quantité de gros ruisseaux d'eau courante, quatre rivières : l'Ouad Nza (gué au-dessous d'un pont de 5 arches ; 10 à 12 mètres de large ; 40 à 50 centimètres de profondeur ; eau très claire ; courant rapide) ; l'Ouad Mehdouma (10 mètres de large ; 40 à 50 cen-

timètres de profondeur ; eau claire ; courant rapide) ; l'Ouad Djedida (8 mètres de large ; 30 à 40 centimètres de profondeur ; eau limpide et courante); l'Ouad Ousillin (8 mètres de large ; 30 à 40 centimètres de profondeur ; eau claire et courante). Durant toute la route, nous avons soit devant nous, soit à notre droite, le Djebel Zerhoun : ce massif, sans autres arbres que ceux de ses jardins, est d'une fertilité extraordinaire ; ses pentes, ainsi que le plateau qui le couronne, sont couverts de vergers et de cultures ; il est renommé pour ses olives, ses raisins, ses oranges, ses fruits de toute espèce. La population y est très dense ; du chemin, on distingue à son flanc les masses blanches d'un grand nombre de villages : ceux-ci renferment, dit-on, des maisons aussi belles que les plus belles de Fâs. Les habitants du Zerhoun, comme les nomades du Saïs, ne parlent que l'arabe.

Je passe quelques jours ici, attendant que Sidi Omar, le cherif qui doit me mener à Bou el Djad, achève ses préparatifs. Il faut de plus, chose aussi nécessaire pour le cherif que pour moi, chercher des zetats qui nous protègent sur les territoires des Gerouân et des Zemmour Chellaha, où nous aurons à marcher dès le premier jour : ces tribus sont toutes deux insoumises. Le blad es sîba, pays libre, commence aux portes de Meknâs, et le chemin y demeurera jusqu'au Tâdla ; le Tâdla en fait lui-même partie. Nous quittons donc pour longtemps les Etats du sultan, le blad el makhzen, triste région où le gouvernement fait payer cher au peuple une sécurité qu'il ne lui donne pas ; ou, entre les voleurs et le qaïd, riches et pauvres n'ont point de répit ; où l'autorité ne protège personne, menace les biens de tous ; où l'Etat encaisse toujours sans jamais faire une dépense pour le bien du pays ;

où la justice se vend, où l'injustice s'achète, où le travail ne profite pas ; ajoutez à cela l'usure et la prison pour dettes : tel est le blad el makhzen. On travaille le jour, il faut veiller la nuit ; ferme-t-on l'œil un instant, les maraudeurs enlèvent bestiaux et récoltes ; tant que l'obscurité dure, ils tiennent la campagne : il faut placer des gardiens ; on n'ose sortir du village ou du cercle des tentes ; toujours sur le qui-vive. A force de fatigues et de soins, a-t-on sauvé les moissons, les a-t-on rentrées, il reste encore à les dérober au qaïd : on se hâte de les enfouir, on crie misère, on se plaint de sa récolte. Mais des émissaires veillent : ils ont vu que vous alliez au marché sans y acheter de grains : donc vous en avez ; vous voilà signalé : un beau jour une vingtaine de mkhaznis arrivent ; on fouille la maison, on enlève et le blé et le reste ; avez-vous des bestiaux, des esclaves, on les emmène en même temps : vous étiez riche le matin, vous êtes pauvre le soir. Cependant il faut vivre, il faudra ensemencer l'année prochaine : il n'y a qu'une ressource, le Juif. — Si c'est un honnête homme, il vous prête à 60 %, sinon à bien davantage : alors c'est fini ; à la première année de sécheresse, viennent la saisie des terres et la prison ; la ruine est consommée. Telle est l'histoire qu'on écoute à chaque pas ; en quelque maison que l'on entre, on vous la répète. Tout se ligue, tout se soutient pour qu'on ne puisse échapper. Le qaïd protège le Juif, qui le soudoie ; le sultan maintient le qaïd, qui apporte chaque année un tribut monstrueux, qui envoie sans cesse de riches présents, et qui enfin n'amasse que pour son seigneur, car tôt ou tard tout ce qu'il possède sera confisqué, ou de son vivant, ou à sa mort. Aussi règne-t-il dans la population entière une tristesse et un découragement profonds : on

hait et on craint les qaïds ; parle-t-on du sultan, *tema bezzef*, « Il est très cupide », vous répond-on : c'est tout ce qu'on en dit, et c'est tout ce qu'on en sait. Aussi combien ai-je vu de Marocains, revenant d'Algérie, envier le sort de leurs voisins : il est si doux de vivre en paix ! qu'on ait peu ou qu'on ait beaucoup, il est si doux d'en jouir sans inquiétude ! Les routes sûres, les chemins de fer, le commerce facile, le respect de la propriété, paix et justice pour tous, voilà ce qu'ils ont vu par delà la frontière. Que leur pays, si misérable quoique si riche, serait heureux dans ces conditions !

II

DE MEKNAS A QAÇBA BENI MELLAL

1°. — DE MEKNAS A BOU EL DJAD.

27 août 1883. — Enfin je quitte Meknâs. Nous partons plus nombreux que je ne pensais : plusieurs personnes veulent profiter de la société de mon cherif, et se joignent à nous : ce sont d'abord six ou huit Musulmans pauvres qui se rendent dans le Tâdla, puis deux Juifs de Bou el Djad qui regagnent leur pays. De plus, nous faisons route jusqu'à Tlâta ez Zemmour avec une caravane d'une cinquantaine de marchands qui vont à ce marché. Nous sommes ainsi près de soixante-cinq : un seul zetat nous protège tous ; c'est un homme des Zemmour, Moulei Ez Zaïr.

Partis à 11 heures du matin, nous arrivons vers 5 heures et demie du soir à un petit douar où nous passerons la nuit. Le terrain ne présente aucune difficulté durant le chemin : on est d'abord en plaine ; beaucoup de cultures ; de là on passe à un terrain accidenté, sans reliefs importants, région très arrosée, peu cultivée, couverte de lentisques assez hauts, de

jujubiers sauvages et de palmiers nains. C'est le pays des Zemmour Chellaha ; la plaine appartenait aux Gerouân. Les deux tribus sont de race tamazirt (chleuha) et insoumises ; nous ne tardons pas à nous en apercevoir. Les Gerouân ont, avec les voyageurs, le système de quelques tribus limitrophes du blad el makhzen : elles ne pillent ni ne donnent d'anaïa, mais, à chaque douar devant lequel on passe, on vous arrête et il faut payer un droit arbitraire, la zetata : une troupe de cavaliers et de fantassins vient se mettre en travers du chemin et se la fait donner les armes à la main. En deux heures, nous avons eu cinq fois affaire à des députations de ce genre. Ce sont les seuls êtres humains que nous ayons rencontrés sur notre route.

Du douar où nous campons, on ne voit de tous côtés que montagnes ; au sud, le haut talus formant le flanc gauche de la vallée de l'Ouad Beht ; partout ailleurs, des successions de croupes couvertes de palmiers nains ou de broussailles ; en somme, pays fort montueux : c'est le massif des Zemmour Chellaha.

28 août. — Départ à 3 heures et demie du matin. Nous traversons presque aussitôt l'Ouad Beht (berges basses et en pente douce ; eau claire de 20 mètres de large et de 50 centimètres de profondeur ; courant très rapide ; lit de gravier) ; puis une longue côte, facile mais assez raide, nous conduit au plateau où est situé le marché. Durant la montée, on est soit sous des bois de lentisques, soit dans des palmiers nains : beaucoup de gibiers, perdreaux, pigeons, lièvres. Sur le plateau, on entre dans une région toute différente, aussi habitée et aussi florissante que la précédente était déserte et sauvage :

sol couvert de cultures ; foule de ruisseaux au milieu des champs ; quantité de beaux douars, à l'aspect prospère, entourés de frais jardins. C'est au milieu de cette riche campagne, dont la fertilité proverbiale a fait donner au pays des Zemmour le surnom de Doukkala du Rarb, qu'est situé le Tlâta. Nous y arrivons à 7 heures du matin.

Nous passons la plus grande partie de la journée au marché : il est très animé ; on y voit plus de 30 tentes de marchands. Les denrées qui se vendent sont les mêmes qu'au Tlâta Hiaïna ; mais il faut y ajouter des monceaux de fruits superbes, des raisins surtout, qu'on apporte des douars du voisinage.

Vers 4 heures, nous quittons Moulei Ez Zaïr et la caravane des marchands, et nous nous remettons en route avec l'anaïa d'un homme des environs. A 6 heures, on fait halte ; nous sommes arrivés au douar de notre conducteur. En quittant le marché, nous avons d'abord cheminé sur le riche plateau où il se tient ; puis, arrivés au bord de son talus sud, nous nous sommes mis à descendre : à partir de là, plus de cultures ; une côte boisée de lentisques, semblable à celle de ce matin. Depuis Meknâs, le sol a été constamment terreux.

29 août. — Nous avons, au sortir d'ici, à traverser une région très dangereuse. Il nous faudra, pour la parcourir, une escorte de 6 ou 8 cavaliers : on ne peut la trouver aujourd'hui ; les tentes sont vides ; toute la population est à un marché, l'Arbaa des Zemmour, qui se tient aux environs. Force est donc d'attendre à demain pour continuer la route.

Le douar où nous sommes est fort riche : belles et grandes tentes ; auprès de la plupart, un ou deux chevaux de selle ;

dans chacune on voit des femmes occupées à tisser flidjs, tellis, bernous et *tarhalt* (couvertes multicolores à dessins variés), ou bien à tresser des nattes qu'on brode ensuite de laines aux couleurs éclatantes. Ces nattes brodées sont, avec les tarhalts, la spécialité des Zemmour, des Zaïan et des Beni Mgild. Les Zemmour, ainsi que les Zaïan, chez qui nous entrerons ensuite, se distinguent des autres tribus que j'ai vues au Maroc par le primitif de leur costume : hommes et femmes y sont fort peu vêtus ; leur habillement est le suivant : pour les hommes riches, point de chemise ni de caleçon, une simple farazia, et par-dessus un bernous ; les pauvres n'ont que le bernous : en marche, ils le plient, le jettent sur l'épaule, et vont nus. Les premiers ont sur la tête soit un turban de cotonnade blanche, soit un mouchoir blanc et rouge ; les pauvres sont tête nue. Les uns et les autres se rasent les cheveux ; mais, chose que je n'ai également vue que là, ils conservent au-dessus de chaque oreille une longue mèche semblable aux nouader des Juifs (1). Les Zemmour les portent toutes deux, les Zaïan n'en ont qu'une : c'est la seule différence de mode entre les deux tribus. Cette mèche est, pour les jeunes élégants, l'objet de soins minutieux : ils la peignent, la graissent, puis, la tressant, en forment une petite natte. Le même usage existe, m'a-t-on dit, chez les Chaouïa. Le costume des femmes est aussi des plus légers : c'est une simple pièce d'étoffe rectangulaire, de cotonnade ou plus souvent de laine, dont les deux extrémités sont réunies par une couture verticale ; il y a trois manières de le porter : 1° en le retenant par des bro-

(1) Les *nouader* sont d'épaisses mèches de cheveux que les Israélites marocains laissent pousser au-dessus de chaque oreille, et qui leur pendent le long des joues jusqu'au niveau du menton ou de l'épaule.

ches (grosses boucles d'argent, *khelal*) ou de simples nœuds au-dessus de chaque épaule ; 2° en retroussant et attachant le bord supérieur au-dessus des seins, les épaules et le haut de la gorge demeurant découverts ; 3° en laissant retomber la partie supérieure, le corps restant nu jusqu'à la ceinture. Dans les trois cas, le vêtement est retenu à la taille par une bande de laine ; il est assez court : il ne descend guère au-dessous du genou. On le porte de la première façon pour sortir, de la seconde pour travailler hors de la tente, de la troisième à l'intérieur. Les femmes s'entourent plus ou moins la tête de chiffons ; jamais elles ne se voilent.

30 août. — Départ à 5 heures du matin. Une escorte de 6 cavaliers et de 4 fantassins Zemmour nous accompagnent. Aussitôt après avoir franchi l'Ouad Ourjelim, qui passe au pied de notre douar, nous nous engageons dans une vaste région, déserte en ce moment, mais parcourue au printemps par les troupeaux des Zemmour ; on la nomme la Tafoudeït : c'est une succession de côtes et de plateaux s'élevant par échelons et sillonnée de nombreux ravins. Au début, tout est boisé : lentisques, caroubiers, pins de diverses espèces, forment un fourré épais ; après quelque temps les arbres diminuent ; laissant à nu les crêtes et les parties supérieures, ils se réfugient au fond des ravins et sur les premières pentes de leurs flancs. Plus on s'avance, plus on s'élève, plus les troncs deviennent rares. Le sol est terreux et jaunâtre ; nu en ce moment, il se couvre au printemps de riches pâturages. A 10 heures, nous atteignons un col : ici finit la Tafoudeït. Nous descendons par un chemin rocheux et difficile dans une région nouvelle : pays accidenté, terrain semé de gros blocs

d'ardoise, sol boisé de grands arbres, ruisseaux qui coulent de toutes parts. C'est ainsi, à l'ombre de lentisques et d'oliviers séculaires, que nous marchons jusqu'à 1 heure ; à ce moment nous apercevons un douar, premier vestige d'êtres humains qui apparaisse depuis le départ : nous nous y arrêtons ; c'est là qu'on passera la nuit. Ces tentes appartiennent à un très haut personnage, Moulei El Fedil, cherif profondément vénéré par les Zaïan et tout-puissant sur la plus grande partie de cette tribu. Je suis ici en pleine montagne : le douar est au fond d'un ravin étroit ; de tous côtés se dressent au-dessus de ma tête de hautes cimes escarpées aux flancs rocheux et boisés. Les panthères abondent, dit-on, dans cette région sauvage.

Je n'ai traversé aujourd'hui qu'une rivière de quelque importance, l'Ouad Ourjelim, encore était-elle à sec (lit de galets de 25 mètres de large, sans eau). Pendant la route, nous n'avons rencontré personne, si ce n'est une troupe d'une vingtaine de Zaïan qui se sont joints à nous dans la Tafoudeït et nous ont suivis jusqu'à la frontière de leur tribu : c'étaient des pauvres ; la plupart n'avaient qu'un bernous pour tout vêtement, rien sur la tête, à la main un grand sabre de bois : ils m'ont paru gens fort irascibles ; à chaque instant ils se prenaient de querelle entre eux, et c'étaient aussitôt de grands coups de sabres ; ils y mirent tant d'ardeur qu'il fallut en emporter deux tout sanglants dans leurs bernous.

31 août. — Nous sommes ici en territoire zaïan : nous abandonnons nos zetats Zemmour ; nous n'avons pas eu à nous louer d'eux : hier, au milieu du trajet, quand ils nous virent bien engagés dans le désert, ils nous déclarèrent qu'ils n'i-

raient pas plus loin si l'on n'augmentait le salaire convenu ; force fut d'en passer par là. Aujourd'hui un seul homme suffit pour nous escorter : il n'est même pas armé.

On part à 5 heures du matin. Nous marchons dans un pays très montagneux : succession de ravins profonds et de talus escarpés ; chemins la plupart du temps difficiles ; une fois même, le sentier est si rapide qu'il faut mettre pied à terre. Sol rocheux, hérissé de blocs d'ardoise et entièrement boisé ; arbres élevés, serrés, formant une forêt épaisse ; beaucoup d'eaux courantes, bordées de lauriers-roses, de mûriers et parfois de vigne sauvage. Ainsi est la région où, tantôt montant, tantôt descendant, nous cheminons avec peine et lenteur jusqu'à 8 heures et demie. A cet instant, après avoir gravi une dernière côte, nous nous trouvons enfin au sommet du haut massif montagneux qui a commencé à l'Ouad Beht : un plateau le couronne, nous nous y engageons; le sol y est un sable dur et nu semé de loin en loin de petits fragments d'ardoise ; dépouillé maintenant, il se tapisse, aux pluies printanières, d'une herbe verdoyante ; un grand nombre de sources et de ruisseaux limpides l'arrosent. C'est au milieu de ce plateau, appelé Oulmess, que nous faisons halte. Nous nous y installons, à 9 heures et demi, dans le douar des Aït Omar. Il y a plusieurs autres groupes de tentes dans le voisinage ; de grands troupeaux sont dispersés aux alentours : j'y remarque des chameaux, les premiers que je rencontre depuis Meknâs.

Aujourd'hui, en passant sur l'adjib (1) de Moulei El Fedil, nous avons rencontré une fraction de tribu en voyage. Les bœufs, chargés des tentes et des bagages, marchaient au centre,

(1) Le mot *adjib* s'emploie au Maroc avec le sens de « domaine agricole ».

en longue colonne ; les femmes les poussaient : derrière leurs mères étaient les enfants, les plus petits juchés par trois ou quatre sur le dos des mulets. Sur un des côtés cheminaient moutons et chèvres, conduits par quelques bergers. Les hommes, à cheval, formaient l'avant-garde et l'arrière-garde et veillaient sur les flancs. Les troupeaux étaient très nombreux ; il y avait surtout une grande quantité de bœufs.

1er septembre. — C'est aujourd'hui sabbat ; force est de passer la journée à Aït Omar. Ce douar est de tous points semblable à celui où je me suis arrêté chez les Zemmour : même air de richesse, même luxe de tentes, même quantité de chevaux. Les Zaïan, quoiqu'ils ne cultivent presque pas, sont loin d'être une tribu pauvre ; si leur pays produit peu de moissons, il nourrit des troupeaux immenses, chèvres, moutons, chameaux, chevaux, et surtout bœufs d'une taille remarquable : l'abondance des bêtes à cornes ne se trouve au Maroc que dans leur tribu : de là un commerce important et des gains considérables. Il y a toujours ici des agents de maisons de Meknâs occupés à acheter des peaux et des animaux sur pied ; ces derniers sont ensuite expédiés sur Tanger.

Les Zaïan sont nomades et de race tamazirt (chleuha). Ils forment une tribu très nombreuse, la plus puissante qu'il y ait au nord de l'Atlas. Leur territoire est borné par ceux des Zaïr, des Zemmour Chellaha, des Beni Mgild, des Ichqern et par le Tâdla.

Ils se composent de quatre fractions :

Beni Hessousen (campant du côté de Moulei Bou Iazza : ils peuvent mettre en ligne 3.000 chevaux).

Aït Harkat (campant du côté des Khanifra ; 6.000 chevaux).

Hebbaren (campant du côté des Beni Zemmour ; 1.000 chevaux).

Aït Sidi Ali ou Brahim (campant du côté des Beni Mgild ; 8.000 chevaux).

En se réunissant, ils pourraient donc armer environ 18.000 cavaliers (1). Les Zaïan, comme tous leurs voisins, sont libres. A la vérité, le sultan a un qaïd chez eux ; mais c'est un magistrat *in partibus*. Il est le seul de la tribu à se douter qu'il est qaïd et à savoir qu'il y a un sultan. Jamais ne lui viendrait l'idée de demander un sou d'impôt ni un soldat ; il est trop heureux qu'on le laisse vivre en paix. Nous trouverons souvent, dans les fractions les moins soumises, des qaïds de ce genre ; la population tolère leur présence avec la plus grande bonhomie, l'indifférence du mépris : on sait que ni eux ni leur maître ne peuvent devenir une gêne. Le personnage influent chez les Zaïan est le cherif dont il a déjà été parlé, Moulei El Fedil ; son adjib, que j'ai traversé, est situé sur leur territoire, non loin des frontières des Zemmour Chellaha et des Beni Mgild : il a une grande puissance sur les portions de ces trois tribus voisines de sa résidence, mais aucune d'elles n'est tout entière dans sa main ; les Zaïan s'étendent très loin vers le sud-est, dans ces régions ils le connaissent moins. Une autre famille de cherifs possède aussi, mais à un degré moindre, du crédit dans cette contrée : c'est celle des Amrâni. Originaire de Fâs, elle est aujourd'hui dispersée en divers lieux et compte de nombreux alliés chez les Zaïan. Le sultan a grand soin de rechercher l'amitié de ces redoutables maisons, qui, du haut de leurs montagnes inaccessibles,

(1) Ce chiffre nous paraît fort : il nous a cependant été donné de plusieurs côtés différents.

pourraient à tout moment précipiter des torrents d'envahisseurs sur le blad el makhzen, dont plusieurs sont si fortes que leur haine pourrait renverser son trône, leur bon vouloir le soutenir. Aussi n'est-il pas d'avances qu'il ne leur fasse, pas de moyens qu'il n'emploie pour s'assurer leur amitié : cadeaux, honneurs, tout est pour elles ; il leur offre jusqu'à des alliances dans sa famille : c'est ainsi qu'il a donné une de ses sœurs en mariage à S. Mohammed el Amrâni, chef de la maison de ce nom. Il est aussi dans les meilleurs rapports avec Moulei El Fedil. Grâce à cette politique, il peut, tout insoumis que soient les Zaïan, avoir parfois l'aide de leurs armes : ainsi, dans sa campagne de cette année contre le Tâdla et les Zaïr, M. El Fedil est venu à son secours avec un corps assez fort. Les Zaïan, ainsi que les Zemmour Chellaha, parlent le tamazirt ; mais l'arabe est très répandu parmi eux : tout ce qui est de condition élevée a l'habitude de s'en servir, même les femmes et les enfants ; les pâtres, les gens de la dernière classe, ignorent seuls cette langue.

2 septembre. — Départ à 6 heures du matin. Un cavalier d'Aït Omar nous sert de zetat. Nous gagnons d'abord le bord méridional du plateau d'Oulmess, puis commence la descente : elle est longue et difficile, il faut mettre pied à terre. Ce ne sont que roches entassées, escarpements, précipices. Les crêtes sont nues et toutes de pierres ; au fond des ravins et sur leurs premières pentes poussent quelques arbres. Il nous faut deux heures et demie pour parvenir au pied du talus que nous descendons. Arrivés là, nous trouvons un petit ruisseau ombragé de lentisques, de caroubiers et de pins ; après en avoir suivi quelque temps le cours, nous le laissons

au nord et nous nous engageons sur un plateau montueux sillonné de ravins ; vers 11 heures, les reliefs deviennent moins accentués, les coupures moins profondes ; bientôt nous nous voyons dans une vaste plaine où nous resterons jusqu'au soir : elle est pierreuse et fortement ondulée ; le sol y est nu, sans autre végétation que de rares jujubiers sauvages ; mais, dit-on, il se couvre d'herbe au printemps : l'eau y est abondante ; sources et ruisseaux. A 3 heures, nous faisons halte : nous sommes arrivés au douar Aït Mouloud, où nous passerons la nuit. Mon cherif, Sidi Omar, m'abandonne ici ; en partant, il me recommande avec chaleur au principal personnage du douar ; celui-ci me donne l'hospitalité et se charge de me procurer un zetat.

Peu de temps avant d'arriver ici, j'ai traversé l'Ouad Ksiksou (lit de galets de 15 mètres de large, à moitié rempli d'une eau peu courante de 60 centimètres de profondeur) ; il coule dans un petit ravin à flancs de roche escarpés, coupure au milieu de la plaine ; l'Ouad Ksiksou se jette plus bas dans l'Ouad Grou ; la réunion de ces deux rivières forme le Bou Regreg. Nous n'avons rencontré aujourd'hui personne sur la route. Comme les jours précédents, tout ce qui était roche se composait d'ardoises mêlées d'un peu de pierre blanche. Depuis le col par lequel nous sommes descendus de la Tafoudeït jusqu'à la crête du Djebel Heçaïa, où commence la plaine du Tâdla, on ne rencontre que ces deux espèces de pierres.

3 septembre. — Je suis ici près de la limite des Zaïan ; à très peu de distance commence le Tâdla : je ne saurais aller plus loin sans un zetat de ce pays ; la journée se passe à le chercher, je ne pourrai partir que demain.

4 septembre. — Je me mets en route à 5 heures du matin, accompagné d'un cavalier des Beni Zemmour, la tribu du Tâdla la plus rapprochée. Aujourd'hui je n'irai que jusqu'à la tente de mon zetat, située au douar des Aït El Mati. Nous y sommes à 8 heures du matin. Le terrain jusque-là est toujours la plaine d'avant-hier ; cependant elle se modifie : ses ondulations s'accentuent et elle se couvre, vers les hauteurs, d'un assez grand nombre de lentisques ; le sol reste pierreux.

Le Tâdla, où je suis entré aujourd'hui, n'est point une tribu : c'est une contrée, peuplée de plusieurs tribus distinctes. Elle est bornée : au nord, par les Zaïan et les Zaïr ; à l'est, par les Zaïan et les Ichqern ; au sud, par les Aït Seri, les Aït Atta d Amalou, les Aït Bou Zîd, les Aït Aïad, les Aït Atab ; à l'ouest, par les Entifa, les Srarna, les Chaouïa. Elle se compose, au sud, d'une immense plaine. arrosée par l'Oumm er Rebia et s'étendant jusqu'au pied du Moyen Atlas ; au nord, d'une région montueuse moins vaste. Les tribus qui l'occupent sont au nombre de neuf : cinq se trouvent dans la partie septentrionale, quatre dans la portion méridionale : ce sont, en allant de l'est à l'ouest : au nord, les Beni Zemmour, les Smâla, les Beni Khîran, les Ourdirra, les Beni Miskin ; au sud, les Qetaïa, les Beni Madan, les Beni Amir, les Beni Mousa. Ces diverses tribus sont à peu près de même force, pouvant mettre, me dit-on, environ 3.000 hommes à cheval chacune. Elles parlent, les unes l'arabe, la plupart le tamazirt. Toutes sont nomades et ne vivent que sous la tente. Elles sont riches, possèdent d'immenses troupeaux de chameaux et de moutons, un grand nombre de chevaux, et cultivent les rives fertiles de l'Oumm er Rebia. Elles sont insoumises, à l'exception d'une seule, les Beni Miskin. Celle-ci fait partie du blad el makhzen ; elle est

commandée par un qaïd résidant dans une qaçba. Les autres sont blad es sîba. Elles ne reconnaissent qu'une autorité, celle de Sidi Ben Daoud, le marabout de Bou el Djad. L'influence de ce saint personnage s'étend même sur une part des Zaïan : depuis le douar des Aït Mouloud, je n'entends plus parler que du *Sid*.

A partir d'ici, il y a une modification à noter dans les costumes : sans changer complètement, ils présentent quelques différences avec les précédents. Les hommes ne laissent plus pousser les longues mèches qui distinguent les Zemmour Chellaha, les Zaïan et les Chaouïa. Les femmes conservent le même vêtement, mais elles ne le portent que d'une manière, attaché par des broches ou des nœuds au-dessus des épaules ; de plus, il leur couvre les jambes jusqu'à la cheville. Ce costume, tel qu'on le voit ici, est celui de toutes les femmes du Maroc ; excepté dans les grandes villes et chez les Zemmour Chellaha et les Zaïan, nulle part je ne leur en ai vu ni ne leur en verrai d'autre : il peut être fait de divers tissus : soit de laine, comme ici, soit de cotonnade blanche, soit de guinée, mais partout la forme reste la même ; partout aussi les femmes ne portent que cette unique pièce d'étoffe pour tout vêtement : rien dessous, rien dessus : quelquefois un petit voile couvre la tête et le buste ; rien de plus.

5 septembre. — Je pars à 4 heures du matin, en compagnie de mon zetat d'hier. Le terrain est légèrement accidenté ; le sol pierreux et nu ; on n'y voit que de petits lentisques clairsemés et quelques jujubiers sauvages. Au bout de deux heures de marche, nous traversons l'Ouad Grou : c'est, ai-je dit, le second cours d'eau dont est formé le Bou Regreg : il n'est

encore qu'une faible rivière : lit de galets ; 12 mètres de large ; point d'eau courante ; quelques flaques de distance en distance. A partir de là, nous montons, par une côte qui ne devient un peu raide qu'en approchant du sommet, vers la crête du Djebel Heçaïa ; en chemin, nous franchissons plusieurs chaînes de collines basses, ses contreforts. Jusqu'au bout le sol reste le même qu'au départ, seulement les arbres sont plus serrés à mesure que l'on s'élève.

A 10 heures et demie, j'arrive à un col ; devant moi se développe une immense plaine, blanche et nue, dont la côte que je viens de gravir n'était que le talus : cette plaine est celle du Tâdla ; vers l'est et vers l'ouest, elle s'étend à perte de vue ; au sud, dans le lointain, des montagnes majestueuses dressent haut, malgré la distance, leurs crêtes sombres au-dessus de l'horizon, et la bornent sur toute sa longueur : ces montagnes sont la première des trois grandes chaînes dont se compose l'Atlas. A quelques pas du col est une petite enceinte, Qçar Beni Zemmour. Nous nous arrêtons là aujourd'hui. Nous entrons en même temps qu'une caravane assez nombreuse, armée jusqu'aux dents, qui a fait route avec nous depuis l'Ouad Grou.

Je ne suis ici qu'à trois heures de marche de Bou el Djad, pourtant je suis loin d'être arrivé. Il y a autant de danger dans le peu de chemin qu'il me reste à faire qu'il y en avait dans toute la route que j'ai franchie jusqu'à ce jour. Ici plus d'anaïa, plus de zetats : tout ce qui passe est pillé. Le pays, en cette saison surtout, est désert. Des troupes de pillards de toutes les tribus du Tâdla, parfois d'Ichqern, viennent s'y embusquer par 40 et 60 chevaux, prêtes à fondre sur quiconque s'y aventurerait. Les caravanes, même de 50 fusils,

n'osent s'y hasarder. Cependant, au milieu de tant de périls, il est une voie de salut : ceux qui ne respectent rien respectent Sidi Ben Daoud ; là où les armes ne préservent point de l'attaque, le pacifique parasol d'un membre de la famille sainte suffit à écarter tout danger. Ainsi, qu'un voyageur isolé, qu'un nombreux convoi veuillent aller à Bou el Djad, ils n'ont qu'un moyen : prier Sidi Ben Daoud de les faire chercher par un de ses fils ou petits-fils : cela coûte plus ou moins cher suivant le nombre de voyageurs et la composition de la caravane. Hâtons-nous de dire que les *çalih* (saints) de la zaouïa sont loin d'être exigeants : ils profitent avec une extrême modération de ce monopole, et déplorent l'état de choses qui le leur assure. Leur influence, quelque grande qu'elle soit, a été impuissante à le faire cesser ; ils ne peuvent rien contre cet antique usage de la *razia*, partout en honneur chez les nomades.

Je dépêche donc à Sidi Ben Daoud la lettre de recommandation que j'ai pour lui, avec prière de m'envoyer chercher. Un messager fait cette commission : il ne part qu'après s'être dépouillé de presque tous ses habits, seul moyen de passer en sûreté.

Qçar Beni Zemmour est une enceinte carrée, en mauvais murs de pisé de 3 mètres de haut ; à l'intérieur se dressent pêle-mêle une trentaine de tentes, petites et misérables. Les habitants sont très pauvres ; ils ne vivent que du commerce de bois : le coupant dans le Djebel Heçaïa, ils le vendent aux gens de Bou el Djad qui viennent le prendre. Point d'eau au Qçar : chaque jour, à heure fixe, tous les hommes prennent leurs fusils et vont en troupe en chercher à des puits éloignés. Il est difficile d'imaginer une existence plus misérable. Encore

la muraille qui protège ce lieu ne date-t-elle que de deux ans : elle est un bienfait du *Sid*, comme on appelle communément Sidi Ben Daoud.

6 septembre. — Mon messager revient à 10 heures et demie du matin ; un des petits-fils de Sidi Ben Daoud l'accompagne : c'est un beau jeune homme d'environ dix-neuf ans ; il arrive monté sur sa mule, le parasol à la main ; un seul esclave le suit. Nous partons aussitôt.

D'ici à Bou el Djad, nous marchons dans l'immense plaine du Tâdla, plaine à ondulations légères, tantôt nue, tantôt couverte de champs, en ce moment moissonnés et déserts ; çà et là poussent, maigres broussailles, quelques jujubiers sauvages ; le sol est blanchâtre, dur, pierreux. A 1 heure et demie, nous entrons dans la ville.

2°. — SÉJOUR A BOU EL DJAD.

« Ici, ni sultan ni makhzen ; rien qu'Allah et Sidi Ben Daoud. » Ces paroles, que m'adressait un Musulman à mon entrée à Bou el Djad, résument l'état de la ville : Sidi Ben Daoud y est seul maître et seigneur absolu. Son pouvoir est une autorité spirituelle qui devient, quand il lui plaît, une puissance temporelle, par le prix qu'attachent les tribus voisines à ses bénédictions. Cette souveraineté s'étend à la ronde à environ deux journées de marche. De tous les points situés dans ce rayon, on accourt sans cesse à Bou el Djad apporter une foule de présents : la ville est toujours remplie de pèlerins : ils viennent chercher la bénédiction du saint et gagnent, en échange de cadeaux, les grâces attachées à ses prières. C'est

surtout le jeudi, jour de marché, que les fidèles sont nombreux ; la semaine dernière, les offrandes, en blé seulement, se montaient à deux cents charges de chameau ; la précédente, à quatre cents : de plus, il y avait eu de grands dons d'argent, de bétail, de chevaux. Ce ne sont pas seulement les particuliers qui remplissent ces pieux devoirs. Chaque année, les tribus environnantes arrivent, les unes après les autres, fraction par fraction, recevoir en masse la bénédiction du Sid et lui présenter leur tribut. Cette redevance régulière lui est servie par toutes les tribus du Tâdla, presque tous les Chaouïa, quelques fractions des Aït Seri, une petite portion des Ichqern.

Quelle est la source de ce prestige ? Sidi Ben Daoud n'est point un chef d'ordre religieux ; il n'est point non plus un cherif, petit-fils de Mahomet ; mais son origine n'en est pas moins auguste : il descend du kalife Omar ben El Khattab. Ses ancêtres, établis depuis trois siècles et demi au Maroc, y acquirent vite, autant par leurs vertus que par leur sainte et illustre naissance, la vénération et la puissance dont nous voyons Sidi Ben Daoud jouir aujourd'hui. D'ailleurs, point d'ordre, point de khouân, point de prières particulières : il n'y a ici que le chef d'une grande et sainte famille, le rejeton d'une longue lignée de bienheureux, objet des grâces spéciales du ciel accordées aux prières de ses ancêtres. On honore en lui un sang sacré ; on a foi en sa bénédiction, qui en ce monde fertilise la terre et fait prospérer les troupeaux, et dans l'autre vie ouvre aux hommes les portes du paradis et leur assure, au jour du jugement dernier, l'intercession d'Omar et de tous les saints ses descendants.

Voici la généalogie de Sidi Ben Daoud, depuis l'époque à laquelle sa maison s'est établie au Maroc :

Sidi Hammou (c'est lui qui vint d'Orient dans ces pays),

Sidi Zari ben S. Hammou,

Sidi Bel Qasem ben S. Zari (il habitait Qaçba Tâdla, où se trouve son mausolée),

Sidi Mohammed Ech Chergi ben S. Bel Qasem (c'est lui qui fonda la ville de Bou el Djad, à l'emplacement de laquelle ne s'élevaient alors que des bois),

Sidi Abd el Qader ben S. Mohammed Ech Chergi,

Sidi Abd el Qader ben S. Abd el Qader,

Sidi El Mati ben S. Abd el Qader,

Sidi Çaleh ben S. El Mati,

Sidi El Mati ben S. Çaleh,

Sidi El Arbi ben S. El Mati,

Sidi Ben Daoud ben S. El Arbi.

Depuis la fondation de Bou el Djad par S. Mohammed Ech Chergi, cette ville n'a pas cessé d'être la résidence de ses descendants. Sidi ben Daoud ben Sidi El Arbi, leur chef actuel, a près de quatre-vingt-dix ans ; malgré son grand âge, il jouit de la plénitude de ses facultés : c'est un beau vieillard, au visage pâle, à la longue barbe blanche ; ses traits ont une rare expression de douceur et de bonté. Il marche avec difficulté, mais circule chaque jour sur sa mule. Quelle que soit la maison où il se trouve, les abords en sont toujours entourés de plus de cent individus accroupis au pied des murs, attendant le moment de sa sortie pour baiser son étrier ou le pan de son haïk. Il est non seulement vénéré, mais profondément aimé. Chacun vante sa justice, sa bonté, sa charité.

La famille de Sidi ben Daoud est nombreuse : il a, me dit-on, au moins trente enfants, tant de ses femmes que de ses esclaves. L'aîné de ses fils s'appelle S. el Hadj El Arbi : il est

en ce moment auprès du sultan ; le second est S. Omar, homme de 55 à 60 ans : ce dernier passe pour très intelligent et fort instruit. Outre ses descendants directs, il a un grand nombre de frères, de neveux : la ville entière n'est peuplée, à part les Juifs et quelques artisans, que des parents proches ou éloignés du Sid, de leurs esclaves et de leurs serviteurs. Tous les membres de la famille de Sidi ben Daoud participent à son caractère de sainteté, et cela à un degré d'autant plus élevé qu'ils lui tiennent de plus près par le sang.

Qui sera l'héritier de S. Ben Daoud ? Nul ne le sait : il n'y a point d'ordre de succession ; chaque Sid, lorsqu'il sent la mort approcher, choisit un de ses enfants et, lui donnant sa bénédiction, fait passer par là sur sa tête les faveurs divines dont est sans cesse comblé le chef de la maison d'Omar ; l'élu recueille l'héritage de tous les biens spirituels et temporels de son père. Rien ne peut faire prévoir d'avance qui doit l'être ; l'ordre de naissance n'est point suivi : S. Ben Daoud était un des plus jeunes fils de S. El Arbi.

Le Sid est en bonnes relations avec le sultan ; jamais, malgré leur puissance, ni lui ni ses ancêtres n'ont montré d'hostilité au gouvernement des cherifs. Moulei El Hasen envoie chaque année de riches présents à Bou el Djad ; en échange, toutes les fois qu'il va de Fâs à Merrâkech, le Sid ou un de ses fils l'accompagne depuis Dar Beïda jusqu'à l'Oumm er Rebia ou l'Ouad el Abid. C'est ainsi que Hadj El Arbi est en ce moment auprès du sultan.

Inutile de dire que la zaouïa est riche : chaque année y voit entrer des offrandes immenses, tant en argent qu'en nature, tributs réguliers des régions environnantes, dons apportés de loin par des pèlerins isolés, cadeaux envoyés de Fâs et de

Merrâkech par les grands de l'empire. Sidi ben Daoud possède une fortune énorme. Les autres membres de sa famille participent aux aumônes des fidèles comme ils participent à leur dévotion, suivant leur degré de sainteté. Quelques-uns sont fort riches, d'autres le sont moins ; mais tous ne vivent que des offrandes qu'ils reçoivent.

Les çalihs de Bou el Djad sont loin d'être des hommes fanatiques, intolérants, d'esprit étroit. La plupart ont été à la Mecque : c'est dire qu'ils ont abandonné et les folles idées des ignorants sur la puissance et l'étendue de la religion musulmane et leurs préjugés ridicules contre les Européens. Tous sont lettrés, peu sont savants. Le Sid possède cependant une belle bibliothèque, mais on la consulte peu. Les saints profitent des biens que Dieu leur a donnés pour passer leur existence dans les douceurs des plaisirs licites : au reste, le Seigneur les bénit en toutes choses. Nulle part je n'ai vu les mulâtres aussi nombreux qu'à Bou el Djad.

La position de Bou el Djad, au milieu des ondulations d'une immense plaine pierreuse et blanche, est triste. Il y a peu d'eau, peu de jardins. Sans son importance comme centre religieux, sans le caractère que lui donnent ses mosquées, ses grandes qoubbas et les riches demeures de ses çalihs, ce lieu ne mériterait pas le nom de ville : il n'a guère plus de 1.700 habitants, dont 200 Israélites. La cité est étendue, eu égard à sa population ; mais les maisons y sont clairsemées et entremêlées, à l'ouest, de jardins, à l'est, de terrains vagues et d'énormes monceaux d'ordures. Les demeures riches, celles des fils et des proches parents du Sid, sont bâties en pierres grossièrement cimentées, avec portails, arcades, pourtours de fenêtres en briques ; peu sont blanchies extérieurement ; à l'in-

térieur, elles sont ornées comme les maisons de Fâs : carrelage sur le sol ; vitres aux fenêtres ; plafonds de poutrelles peintes ; mihrabs (1) à arabesques sculptées. Les maisons pauvres, c'est-à-dire le plus grand nombre, sont construites en pisé. Toutes sont couvertes en terrasse. La ville ne possède point d'enceinte ; mais il existe des portes, ou au moins des portails, à l'entrée des principales rues. La partie occidentale de Bou el Djad est habitée par la famille immédiate du Sid, aussi porte-t-elle le nom de Ez Zaouïa ; les parents moins proches résident dans les autres quartiers ; les Juifs sont relégués au nord-est. Il y a deux grandes mosquées, et auprès d'elles quatre mausolées abritant les restes d'ancêtres de S. Ben Daoud : ce sont des tours carrées, hautes et massives, couronnées de toits de tuiles vertes. Point de quartier commerçant proprement dit. L'emplacement du marché hebdomadaire sert en même temps au trafic de chaque jour ; on y voit un certain nombre de niches alignées, faites de pisé ou de pierre sans ciment, profondes de 2 mètres, hautes de 1 m. 50 : c'est là qu'artisans et commerçants viennent s'installer chaque matin avec leurs marchandises qu'ils remportent le soir : tous n'ont même pas ces abris, il en est qui préfèrent de simples huttes de feuillage. Le jeudi, grand marché, fréquenté par toutes les tribus des environs. On trouve dans les boutiques la plupart des produits européens en vente à Fâs et à Meknâs, sauf le pétrole, la coutellerie, les crayons. Mais ces objets abondent chez les çalihs qui les font venir directement de Dar Beïda. C'est par ce port que se fait tout le commerce de Bou el Djad. De là viennent cotonnades, thé, riz, sucre, épicerie, parfumerie, vêtements de

(1) Le *mihrab* est une niche orientée dans la direction de la Mecque.

luxe ; en échange on y apporte des peaux, de la laine, de la cire. Il y a quatre jours de marche d'ici à Dar Beïda, deux en blad es sîba, où l'on ne voyage qu'avec l'escorte d'un parent du Sid, deux en blad el makhzen. Aucunes relations avec Merrâkech, à cause de la difficulté des communications : la route est très périlleuse ; on compte huit jours pour la parcourir, tant il faut faire de détours et changer souvent de zetats. Bou el Djad, quoique traversée par un ruisseau, est mal pourvue d'eau ; celle que donne le ruisseau est mauvaise, et ne sert qu'à abreuver les animaux et à arroser les vergers : quelques maisons ont des citernes, mais la plus grande partie de la ville n'est alimentée que par un groupe de six ou sept puits situés à près d'un kilomètre vers l'ouest. Avec si peu d'eau, il ne saurait y avoir beaucoup de jardins : ils sont en effet peu étendus ; on les cultive avec d'autant plus de soin. On y voit les arbres qui croissent à Meknâs : grenadiers, figuiers, oliviers, vigne ; et, poussant à leur ombre, les légumes du pays : citrouilles, melons, pastèques, courges et piments.

Le costume des citadins est le même ici qu'à Fâs. Celui des tribus voisines a été décrit au sujet des Beni Zemmour ; cependant, à partir de Bou el Djad, je remarque dans l'armement une particularité, spéciale au Tâdla, et qui ne m'avait pas frappé à Aït El Mati : c'est l'usage de la baïonnette ; tous les hommes du Tâdla portent habituellement, suspendue à un baudrier, une longue baïonnette qui remplace sabre et poignard.

MES RELATIONS AVEC LES MARABOUTS DE BOU EL DJAD (1).

J'eus des relations avec plusieurs membres de la famille de Sidi Ben Daoud. Je les ai tues dans mon ouvrage parce que si la connaissance en était parvenue au sultan cela aurait créé des dangers à mes amis de Bou el Djad. A toi, mon cher François, je vais les raconter.

J'arrivai à Bou el Djad escorté par un petit-fils de Sidi Ben Daoud ; le Sid m'avait envoyé ce protecteur distingué après avoir reçu une lettre d'un grand seigneur de Fâs son ami, le Hadj Tîb Qçouç. Pour faire honneur jusqu'au bout à cette recommandation, il me donna audience dès mon arrivée dans sa ville ; Mardochée et moi fûmes reçus et interrogés séparément, nous nous présentâmes comme deux rabbins de Jérusalem établis depuis sept ans à Alger. A peine sortis de la demeure du Sid, nous vîmes un Musulman assis au milieu d'un groupe nous faire signe d'approcher ; celui qui nous appelait était le second fils de Sidi Ben Daoud, Sidi Omar ; il nous introduisit chez lui et se mit à poser des questions sur l'Algérie. Pendant ce temps, le Sid faisait venir les principaux Israélites de la ville, leur commandait de nous bien recevoir, et désignait l'un d'eux pour nous donner l'hospitalité en son nom. Ces deux audiences, tant de soin de notre installation étaient des faveurs extraordinaires.

Le lendemain de mon arrivée, je reçois la visite d'un fils de Sidi Omar, Sidi el Hadj Edris ; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, très beau bien que mulâtre ; il est grand, bien

(1) Ce texte n'a pas figuré dans l'édition de 1888.

pris, ses mouvements sont souples et gracieux, sa figure intelligente, vive et gaie ; le titre de hadj, de l'esprit, de l'instruction, une belle mine ont fait de lui un des membres les plus considérés de la famille de Sidi Ben Daoud. Il vient, dit-il, voir si nous ne manquons de rien ; trois ou quatre Musulmans l'accompagnent, on cause une demi-heure de choses et d'autres, nos visiteurs montrant une affabilité extrême ; en nous quittant, S. Edris demande si nous avons vu les rabbins de Bou el Djad. « Pas encore. — Qu'ils viennent ou ne viennent pas, que vous restiez ici plusieurs jours ou plusieurs mois, soyez les bienvenus mille fois ! » Que signifient de telles prévenances, sans exemple pour des Juifs ? Je ne tardai pas à le comprendre. Deux choses furent remarquables pendant les quatre jours suivants : d'une part, les fréquentes visites, l'excessive amabilité des parents du Sid qui s'efforçaient de me mettre en confiance et de me faire parler ; de l'autre, un espionnage ouvert des Juifs qui surveillaient mes moindres démarches, mettaient le nez sur mon calepin dès que je voulais écrire, se jetaient sur mon thermomètre aussitôt que je le touchais, étaient grossiers et insupportables... Ces deux procédés étaient trop accentués pour que la cause ne s'en devinât pas : quelque indice avait dû faire soupçonner à Sidi Ben Daoud ou à son fils Sidi Omar ma qualité de Chrétien ; pour s'éclaircir, les marabouts avaient résolu de me faire espionner par les Juifs et en même temps de m'examiner eux-mêmes ; il était évident que depuis quatre jours on poursuivait cette recherche.

Le 11 *septembre, sixième jour de mon arrivée, un esclave de Sidi Edris entre chez moi dans la matinée et me dit de le suivre avec Mardochée chez son maître. Il nous introduit dans une maison de la zaouïa ; nous nous attendons à de nouvelles questions : point ; aussitôt que nous sommes assis on apporte à déjeu-*

ner. Thé, pâtisseries, beurre, œufs, café, amandes, raisins, figues sont placés sur des plateaux éblouissants ; S. Edris m'offre de la limonade et s'excuse de n'avoir ni couteaux ni fourchettes ; il mange avec nous, ce qui est une faveur inouïe, et, faisant beaucoup de frais, nous raconte qu'il connaît Tunis, Alger, Bône, Bougie, Philippeville, Oran, qu'il a visités en revenant de La Mecque. Au bout de deux heures nous sommes congédiés et un esclave nous reconduit à notre domicile. Mes relations deviennent de jour en jour plus intimes avec S. Edris et son père. Le 13, à midi, je suis appelé avec Mardochée chez le premier : un déjeuner nous attend encore, S. Edris le partage avec nous ; comme je lui parle de mon désir de quitter Bou el Djad, il me répond qu'il m'escortera lui-même ; il est un des plus hauts personnages de sa famille et il ne se dérange que pour des caravanes de deux cents ou trois cents chameaux, mais pour mon compagnon et moi il n'est rien qu'il ne fasse, nous partirons tous trois seuls, dans quelques jours ; il veut se faire des amis de nous, nous lui écrirons à notre retour à Alger et il ira nous y voir. Le repas fini, il me conduit à une fenêtre et, me montrant la haute chaîne du Moyen Atlas qui borde l'horizon vers le sud, il se met à me la décrire et à me donner sur elle et ses habitants une foule de détails. Pour que je jouisse mieux de ce beau spectacle, il me fait apporter une chaise et une lunette d'approche. Il est inadmissible que tant de caresses soient désintéressées ; où S. Edris et son père veulent-ils en venir ? Je ne sais ; cependant on m'a promis de m'escorter à mon départ de Bou el Djad, il faut cultiver cette bonne intention, le jour même j'envoie à S. Edris vingt francs et trois ou quatre pains de sucre, cadeau convenable pour le pays Le lendemain, 14, S. Edris nous fait chercher vers le soir pour dîner avec lui sur sa terrasse ; dans la conversation il répète qu'il voudrait

aller à Alger, et de là sur le continent des Chrétiens ; serait-ce possible ? — Rien n'est plus facile, lui dis-je, le ministre de France à Tanger le fera parvenir à Alger, où je serai tout à son service. Et lui-même, amènerait-il un Chrétien à Bou el Djad ? Il ne demanderait pas mieux, pourvu que le Chrétien fût déguisé en Musulman ou en Juif et que le sultan ne sût rien ; il faudrait que la chose se négociât en secret entre lui et le ministre de France. En ce cas, ajoute Mardochée, les autorités françaises lui feront le meilleur accueil, car elles seront aises d'envoyer des Français reconnaître Bou el Djad que n'a jamais vue aucun Chrétien. S. Edris répond en souriant que des Chrétiens l'ont visitée. « Sous le costume musulman ? — Non, sous le costume juif ; on ignorait qui ils étaient ; mais nous les avons reconnus. » Le lendemain matin, nouvelle visite à S. Edris, l'entretien devient tout à fait intime : Après ce qu'il nous a dit hier s'engagerait-il, dans une lettre au Ministre de France, à accueillir et protéger tout Français dans sa ville ? — Volontiers, dit-il, et il est prêt à faire une visite au même fonctionnaire pour l'assurer de sa bonne volonté envers la France. Le même jour nous sommes appelés chez Sidi Ben Daoud, on nous introduit dans une belle salle où sept ou huit marabouts de la famille du Sid sont assis autour de lui sur des tapis. On nous fait asseoir, et de petites négresses de huit à dix ans nous apportent des tasses de thé et des « Palmers ». Lorsque nous avons joui pendant une demi-heure de la vue du saint, on nous congédie avec des paroles bienveillantes et lui-même nous dit : « Que Dieu vous aide ! » En sortant, nous sommes rejoints par S. Omar qui nous entraîne dans sa demeure : c'est lui, dit-il, qui nous a fait demander chez son père, dans la pensée que cette visite nous distrairait. Il m'interroge sur l'astronomie, les Juifs lui ont rapporté que j'étais

grand astronome, je passe, paraît-il, mes nuits à regarder les étoiles. Ainsi les Israélites continuent à m'espionner pour le compte des Musulmans. Le 16, Sidi Edris me fait chercher de bonne heure ; il me remet d'abord deux lettres recommandant Mardochée et moi aux Juifs de Qaçba Tâdla et à ceux de Qaçba Beni Mellal ; signées des rabbins de Bou el Djad, elles n'ont point été écrites de bonne volonté, S. Edris a fait venir les rabbins chez lui et leur a enjoint de rédiger les lettres sous ses yeux. S. Edris me donne ensuite un mot de recommandation pour un de ses amis qui habite Bezzou, lieu où j'irai plus tard. Enfin il compose sa lettre au ministre de France ; il me la lit avant de la fermer ; elle est conçue à peu près en ces termes : « A l'Ambassadeur du gouvernement français. Je t'apprends que deux hommes de ton pays sont venus auprès de moi et que pour l'amour de toi je leur ai fait le meilleur accueil et les ai conduits où ils ont voulu ; je recevrai de même tous ceux qui viendront de ta part; les porteurs de cette lettre te donneront des informations plus complètes. Si tu veux me voir, fais-le moi savoir par le consul de France à Dar Beïda, je me rendrai aussitôt à Tanger. » S. Edris signe cet écrit, le plie, le cachète de son sceau et me le confie en me recommandant le secret et la prudence : c'est sa tête qu'il met entre mes mains, elle courrait grand risque si la lettre se perdait et tombait sous les yeux du sultan.

Cette affaire terminée, S. Edris m'annonce que nous partirons le lendemain pour Qaçba Tâdla ; non seulement il m'y conduira, mais il m'accompagnera jusqu'à Qaçba Beni Mellal, où je quitterai le Tâdla. Je suis un frère à ses yeux et il irait au bout du monde pour m'être agréable ; mais il ne peut supporter plus longtemps que je vive chez les Juifs de la ville qui sont des sauvages, il va faire chercher mes mulets et mes bagages et

désormais je serai son hôte. Une heure après j'étais installé dans sa maison.

A partir de ce moment mes relations avec S. Edris prennent un nouveau caractère ; jusque-là ses caresses excessives m'avaient laissé en défiance ; le don de sa lettre pour le Ministre de France était une telle marque de confiance que je ne pouvais plus douter de ses bonnes dispositions présentes ; d'ailleurs cette lettre expliquait ses avances en montrant qu'elles avaient pour cause le désir d'entrer en relations avec le gouvernement français. Sûr de S. Edris, j'eus dès lors avec lui les rapports qu'on a avec un ami ; je lui rendis confiance pour confiance, et comme il s'était mis entre mes mains je me mis entre les siennes je lui dis sans restriction qui j'étais, qui était Mardochée, ce que je venais faire. Sa fidélité en augmenta. Il se confondit en regrets de n'avoir pas su la vérité plus tôt : j'eusse logé chez lui dès le premier jour, j'y aurais travaillé, dessiné, fait mes observations à mon aise : si je voulais retarder mon départ, il me conduirait visiter les qoubbas et les mosquées, mettrait à ma disposition la bibliothèque de la zaouïa qui est riche en ouvrages historiques, me promènerait dans les environs, ... que ne ferait-il pas ? Puis, de m'offrir cent choses, des vêtements musulmans, un esclave, comme j'avais trouvé gracieux le service fait chez Sidi Ben Daoud par de petites négresses, il m'en offre une. Dès mon arrivée, dit-il, mon visage lui a fait soupçonner que j'étais chrétien, et les Israélites ont confirmé cette opinion : que je prenne garde aux Juifs ! ce sont des gens sans foi, des coquins dont il faut se défier sans cesse ; ceux d'ici sont venus dès le lendemain de mon entrée lui rapporter que je m'occupais d'astronomie, que je ne parlais pas leur langage, que je n'écrivais pas leur écriture, que je n'allais pas à la synagogue, enfin qu'ils

me croyaient chrétien ; lui leur a répondu qu'ils étaient des ânes et que les Juifs d'Alger et de France étaient différents des Juifs de ce pays.

Le 17 septembre, S. Edris, Mardochée et moi quittions Bou el Djad. Le 20, nous arrivions à Qaçba Beni Mellal. Le 23, S. Edris nous faisait ses adieux et reprenait le chemin de sa zaouïa. Je ne puis dire ce qu'il fut pour moi pendant les jours que nous voyageâmes ensemble : durant les marches, il plaçait sa monture près de la mienne et me donnait des explications sur tout ce que nous parcourions, rencontrions, apercevions ; voulais-je dessiner, il s'arrêtait ; de son propre mouvement, il choisit toujours les chemins les plus intéressants et non les plus courts. Nous arrêtions-nous dans un lieu, il me prenait par la main et me conduisait voir toutes les choses curieuses ; il faisait plus, comme la demeure où il recevait l'hospitalité se remplissait dès son arrivée d'une foule venue pour lui baiser la main, ce grand marabout cachait dans ses larges vêtements une partie de mes instruments, pendant que je portais l'autre, et me menait en un lieu écarté faire mes observations ; là il montait la garde auprès de moi pour empêcher qu'on me surprît. Que de courses nous fîmes ensemble aux environs de Qaçba Beni Mellal ! Je m'arrêtais pour dessiner, il s'asseyait à côté de moi et sa conversation m'apprenait une foule de choses. Tout ce que je sais sur la zaouïa de Bou el Djad, la famille de S. Ben Daoud, les populations du Tâdla vient de lui ; de lui sont presque tous les renseignements imprimés dans ce volume de la page 259 (1) *à la page* 267, *sur le bassin de l'Ouad Oumm er Rebia ; lui encore*

(1) Les pages 259 à 267 de l'édition de 1888 figurent dans la partie de renseignements techniques qui n'a pas été reproduite dans la présente édition.

dicta ce qu'on lit de la page 65 (1) *à la page* 67 *sur la campagne du sultan dans le Tâdla en* 1883, *il avait suivi l'expédition de Merrâkech à Meris el Biod comme représentant de Sidi Ben Daoud auprès de Moulei El Hasen. Au sujet des relations de sa famille avec le sultan il me dit : « Nous ne le craignons pas et il ne nous craint pas ; il ne peut pas nous faire de mal et nous ne pouvons lui en faire. » Lui ayant demandé si Moulei El Hasen était aimé : « Non, il est cupide et avare. » (C'était, mot pour mot, ce qu'on m'avait dit à Fâs). Sidi Edris se promet d'aller me voir à Alger et en France et m'engage à retourner plus tard à Bou el Djad : que j'y revienne en Turc, je m'installerai chez lui, nous y passerons de bonnes semaines et nous voyagerons tant que je voudrai. Il me recommande la lettre qu'il m'a confiée, « Si le sultan en avait connaissance, il me ferait couper la langue et la main. » Je lui demande si son père S. Omar sait qu'il l'a écrite : Oui, c'est S. Omar qui l'a inspirée et c'est lui qui a dit à son fils de se conduire avec moi comme il l'a fait ; mais le secret est resté entre S. Omar et S. Edris, ils ne s'en sont point ouverts à Sidi Ben Daoud « parce qu'il est un peu vieux ». « Que ce pays serait riche si les Français le gouvernaient ! » me dit sans cesse mon compagnon en contemplant les fertiles plaines qui s'étendent à nos pieds. » « Si les Français viennent ici, me feront-ils qaïd ? » ajoute-t-il une fois.*

La croyance à une prochaine invasion des Français fut la cause de l'accueil que je trouvai à Bou el Djad : les marabouts me reçurent bien parce qu'ils me prirent pour un espion. Dans la plus grande partie du Maroc on pense qu'avant peu la France

(1) Les pages 65 à 67 de l'édition de 1888 forment les pages 149 à 152 de ce volume.

s'emparera de l'empire de Moulei El Hasen, on se prépare à cet événement, et les grands cherchent dès à présent à s'assurer notre faveur. Les caresses dont me combla la famille de Sidi Ben Daoud la lettre dont on me chargea, sont une preuve de l'état des esprits c hez les plus hauts personnages de Maroc.

Cette domination française à laquelle on s'attend, la redoute-t-on ? Les grands seigneurs, les populations commerçantes, les groupes opprimés par le sultan ou par de puissants voisins la recevraient sans déplaisir ; elle représente pour eux un accroissement de richesses, l'établissement de chemins de fer (chose très souhaitée), la paix, la sécurité, enfin un gouvernement régulier et protecteur. Au contraire, les tribus libres et pauvres, qui n'ont d'autre bien que leur indépendance, la défendraient avec d'autant plus de force que, vivant dans une profonde ignorance, elles se figurent les Chrétiens comme des monstres toujours baignés dans le sang musulman.

. . . .

Qu'advint-il de mes relations avec les marabouts, de leur lettre ? Sidi Edris m'avait laissé à Qaçba Beni Mellal chez un ami qui me fit parvenir à Ouaouizert. De là je continuai mon voyage. N'ayant pas été à Bezzou, je ne remis pas le billet de recommandation qu'on m'avait donné pour cette ville ; il resta entre mes mains et me fut utile dans le Sahara, à Tatta, où je trouvai un rameau de la famille de Sidi Ben Daoud ; j'ai placé ce billet à la fin de ce volume. La lettre destinée au ministre de France demeura dans mon calepin jusqu'à mon arrivée à Mogador, en janvier 1884 *; de cette ville je l'envoyai à M. Montfraix, premier secrétaire de la légation de Tanger, en le priant de la remettre au ministre... Je ne reçus jamais de réponse de M. Montfraix. M. Ordéga, alors ministre au Maroc, que j'ai*

vu récemment, m'a déclaré n'avoir point reçu mon message, et m'a dit être brouillé avec M. Montfraix.

La lettre de S. Edris ne parvint pas à son adresse ; ses projets de voyage à Tanger et en France n'eurent pas plus de succès. Peu de temps après mon retour du Maroc, M. Ordéga, à qui je comptais recommander mes amis de Bou el Djad, fut remplacé dans ses fonctions par M. Féraud qui les occupe encore. Celui-ci, ancien interprète de l'armée d'Afrique, a laissé, en divers lieux où il a été, une si mauvaise réputation qu'il me parut imprudent de lui confier un secret aussi grave pour la famille de Sidi Ben Daoud ; d'autre part je désirai moi-même ne pas entrer en rapport avec lui. Je ne mis donc pas S. Edris en relations avec la légation de France, et je gardai le silence sur l'accueil qu'on m'avait fait à Bou el Djad.

Depuis mon départ du Tâdla, j'eus une fois des nouvelles de S. Edris. M. de Campon le vit au Maroc l'automne de 1884 *; ils parlèrent de moi, et le marabout offrit à M. de Campon, qui refusa, de le conduire dans sa ville.*

. . . .

Mardochée ne sut jamais que j'avais découvert à S. Edris ma qualité de Chrétien et le but de mon voyage ; une haine instinctive plutôt qu'une prudence raisonnée le tenait en défiance contre tout Musulman, et il se serait cru perdu s'il m'avait cru capable de me confier à un Mahométan. Je ne révélai qui j'étais et ce que je faisais qu'à quatre personnes au Maroc : M. Samuel Bensimhoun, Israélite de Fâs, le Hadj Bou Rhim, Musulman de Tisint qui fut pour moi un véritable ami, Sidi Edris, et un Juif de Debdou. Aux deux Israélites Mardochée et moi fîmes la confidence ensemble, d'un commun accord. Aux deux Musulmans, je la fis seul, et Mardochée l'ignora toujours. Tous les

quatre gardèrent mon secret avec religion, me rendirent mille services, et il ne me reste qu'à me féliciter de m'être confié à eux et à leur conserver une vive reconnaissance.

3°. — DE BOU EL DJAD A QAÇBA TADLA.

Avant de quitter Bou el Djad je m'assure de l'escorte d'un des petits-fils de Sidi Ben Daoud pour tout le temps que je passerai encore dans le Tâdla. Sous cette protection je vais aller d'abord à Qaçba Tâdla, puis à Qaçba Beni Mellal.

17 septembre. — Départ de Bou el Dajd à 3 heures et demie du matin. Le terrain est toujours cette grande plaine du Tâdla, à ondulations légères, où j'ai déjà marché ; quant à la nature du sol, elle varie un peu : rocheuse pendant le premier tiers de la route, elle n'est plus que pierreuse au second ; à la fin c'est de la terre mêlée de petits cailloux. Les cultures, rares au début, augmentent à mesure que j'avance : ce qu'elles n'occupent pas est nu en cette saison, ou semé de rares jujubiers sauvages, mais se couvre, dit-on, au printemps, de pâturages superbes. Beaucoup de gibier : on lève un grand nombre de lièvres et de perdreaux ; il y a aussi, paraît-il, des gazelles. A 7 heures du matin, j'arrive à Qaçba Tâdla.

Avant Moulei Ismaïl, le lieu où elle se dresse était, m'assure-t-on, désert : aucun village n'y existait. Le bourg que l'on voit aujourd'hui daterait du règne de ce sultan. C'est lui qui fonda et la qaçba et la mosquée ; à lui aussi est dû le pont de l'Oumm er Rebia, pont de 10 arches, le plus grand du monde au dire des habitants. Qaçba Tâdla s'élève sur la rive droite du fleuve, qui coule au pied même de ses murs. Les eaux ont

ici 30 à 40 mètres de large ; le courant en est rapide, la profondeur considérable : on ne peut les traverser qu'en des gués peu nombreux ; hors de ces points, il faudrait, même dans cette saison, se mettre à la nage : elles sont encaissées entre des berges tantôt à 1/1, tantôt à 1/2, s'élevant de 12 à 15 mètres au-dessus de leur niveau. La berge gauche est la plupart du temps un peu plus haute que la droite : les berges sont parfois rocheuses ; alors le lit du fleuve l'est aussi : mais le plus souvent leur composition est un mélange de terre et de gravier.

La Qaçba proprement dite, bien conservée, est de beaucoup ce que j'ai vu de mieux au Maroc, comme forteresse. Voici de quoi elle se compose : 1° d'une enceinte extérieure, en murs de pisé de 1 m. 20 d'épaisseur et de 10 à 12 mètres de haut ; elle est crénelée sur tout son pourtour, avec une banquette le long des créneaux ; de grosses tours la flanquent ; 2° d'une enceinte intérieure, séparée de la première par une rue de 6 à 8 mètres de large. La muraille qui la forme est en pisé, de 1 m. 50 d'épaisseur ; elle est presque aussi haute que l'autre, mais n'a point de créneaux. Ces deux enceintes sont en bon état : point de brèche à la première ; la seconde n'en a qu'une, large, il est vrai : elle s'ouvre sur une place qui divise la qaçba en deux parties ; à l'est, sont la mosquée et dar el makhzen (1) ; à l'ouest, les demeures des habitants : les unes et les autres tombent en ruine et paraissent désertes. Je ne vis, lorsque je la visitai, qu'un seul être vivant dans cette vaste forteresse : c'était un pauvre homme ; il était assis tristement devant la porte de dar el makhzen ; son chapelet pendait entre ses doigts ; il le disait d'un air si mélancolique qu'il me fit peine.

(1) « Maison du gouvernement ».

Quel était cet ascète vivant dans la solitude et la prière ? D'où lui venait ce visage désolé ? Faisait-il, pécheur converti, pénitence de crimes inconnus ? Etait-ce un saint marabout pleurant sur la corruption des hommes ? — Non, c'est le qaïd ; le pauvre diable n'ose sortir : dès qu'il se montre, on le poursuit de huées.

Si la qaçba n'est pas habitée, elle a deux faubourgs qui le sont : l'un sur la rive droite, formé de maisons de pisé : les familles riches, les Juifs, y demeurent ; l'autre sur la rive gauche, composé de tentes et de huttes en branchages : c'est le quartier des pauvres. Qaçba Tâdla est moins peuplée que Bou el Djad : elle a environ 1.200 à 1.400 habitants, dont 100 à 150 Israélites. Point d'autre eau que celle de l'Oumm er Rebia : elle est claire et bonne, quoique d'un goût un peu salé. Toute cette région contient du sel en abondance ; j'en vois ici de belles dalles, d'un mètre de long, sur 60 centimètres de large et 15 à 20 centimètres d'épaisseur : on les extrait non loin d'ici, sur le territoire des Beni Mousa. Qaçba Tâdla ne possède point de jardins : pas un arbre, pas un fruit, pas un brin de verdure. C'est un exemple unique au Maroc. Ville, bourg ou village, je n'y ai pas vu d'autre lieu habité qui n'ait eu des jardins petits ou grands.

4°. — DE QAÇBA TADLA A QAÇBA BENI MELLAL.

19 septembre. — Départ à 6 heures du matin. Je traverse l'Oumm er Rebia à un gué situé auprès du cimetière, et je marche droit vers le pied de la haute chaîne qui se dresse dans le sud. C'est la première des trois grandes arêtes dont se com-

pose l'Atlas Marocain, celle que nous appelons Moyen Atlas. Elle n'a point de nom général parmi les indigènes : la portion que je vois d'ici est dite, à l'ouest, Djebel Beni Mellal, à l'est, Djebel Amhauch ; les flancs sont tantôt rocheux, tantôt terreux, en grande partie boisés : pentes fort raides dès le pied ; escarpements fréquents ; dans les vastes forêts le gibier abonde : à côté des perdrix, des lièvres, des sangliers, des singes, on y trouve le lion et la panthère. Tels sont ces premiers hauts massifs de l'Atlas, monts élevés et sauvages, au pied desquels s'arrêtent à la fois et la plaine et le pays du Tâdla. Là commence le territoire des Aït Seri, puissante tribu tamazirt qui couvre de ses villages et de ses tentes toute la chaîne qui est devant mes yeux.

Du lit de l'Ouad Oumm er Rebia au pied de la montagne, ce n'est qu'une large plaine, unie comme une glace ; pas une ondulation ; pas une pierre ; le sol est une terre brune : des champs le couvrent en entier et s'étendent à perte de vue ; des ruisseaux, à eau claire et courante, une foule de canaux, les arrosent : ce sont les cultures des Qetaïa, l'une des tribus du Tâdla. Au bout de deux heures de marche, nous nous engageons au milieu de leurs douars ; douars immenses et superbes, composés chacun de plus de 50 tentes, distants à peine d'un kilomètre les uns des autres : ils forment deux longues rangées qui s'étendent parallèlement au pied de la chaîne et se développent en lignes noires jusqu'à l'horizon. A l'entour paissent chameaux, bœufs et moutons, en troupeaux innombrables.

A 9 heures, nous arrivons au pied des montagnes : nous le suivons jusqu'au gîte. La contrée est enchanteresse : point d'heure où l'on ne traverse un cours d'eau, point d'heure où l'on ne rencontre un village, des vergers. C'est d'abord l'Ouad

Derna, que nous franchissons au milieu des jardins de Tagzirt, bourgade que nous laissons à notre droite ; puis c'est Fichtâla, avec la célèbre qaçba de ce nom, si importante naguère déchue aujourd'hui ; enfin c'est l'Ouad Foum el Ancer avec Aït Saïd. Nous nous arrêtons quelques instants à Fichtâla : de la qaçba, construite par Moulei Ismaïl sur le modèle de celle de Tâdla, il ne reste que des ruines imposantes ; le village actuel y est adossé : il n'a pas plus de 250 à 300 habitants. Ceux-ci ne comptent avec aucune tribu. Cet endroit est un petit centre à part, siège d'une zaouïa dont les chefs, qui sont en ce moment deux frères, Sidi Mohammed Ech Cherif et Sidi Hasan, sont souverains absolus du lieu. Fichtâla est située sur les premières pentes de la montagne, parmi des côtes ombragées d'amandiers, au pied de grands rochers où une foule de ruisseaux bondissant en cascades tracent des sillons d'argent, au milieu de jardins merveilleux comparables à ceux de Tâza et de Sfrou.

Un peu plus loin est Aït Saïd ; nous y arrivons à midi : c'est le terme de notre marche d'aujourd'hui. Les cours d'eau que j'ai traversés chemin faisant sont les suivants : Ouad Oumm er Rebia (40 mètres de large ; 90 centimètres de profondeur) ; Ouad Derna (torrent impétueux ; eaux limpides et vertes roulant au milieu de quartiers de roc dont est semé le lit : au gué où je l'ai passé, il avait 25 mètres de large et 70 centimètres de profondeur ; mais sa largeur habituelle n'est que de 15 à 20 mètres) ; Ouad Fichtâla (gros ruisseau ; 2 mètres de large ; 40 centimètres de profondeur ; descend par cascades de la montagne) ; Ouad Foum el Ancer (3 mètres de large ; 40 centimètres de profondeur ; prend sa source à une centaine de mètres en amont du village d'Aït Saïd). J'ai rencontré aujour-

d'hui un assez grand nombre de personnes sur le chemin.

Aït Saïd est un gros village de 300 à 400 maisons, le principal de la fraction de ce nom : il est situé au bas de la montagne, à la bouche d'un ravin profond, Foum el Ancer, où six sources, qui donnent naissance à un beau torrent, jaillissent du pied de roches immenses. Ces roches, murailles à pic d'une hauteur prodigieuse, dominent le village : vers leur partie supérieure, apparaissent les ouvertures béantes de cavernes creusées presque symétriquement dans leur flanc. Quels ouvriers ont façonné ces étranges demeures ? A quelles races appartenaient-ils, ceux qui escaladaient ainsi les parois lisses du roc par des chemins inconnus ? C'étaient sans doute des Chrétiens, puisque rien ne leur est impossible. Aujourd'hui nul n'y peut atteindre ; malheur à qui tenterait de monter vers ces retraites mystérieuses : des génies en défendent l'accès et précipiteraient le téméraire au fond de la vallée.

A partir d'ici, je rencontrerai souvent des cavernes de ce genre ; je les signalerai chaque fois qu'il s'en présentera ; elles abondent dans la partie de l'Atlas que je vais traverser : il est rare d'y trouver un village auprès duquel il n'y en ait pas. La plupart d'entre elles sont placées en des points inaccessibles. Il y en a de deux sortes : les unes s'ouvrent sans ordre à la surface du rocher ; l'œil ne distingue que plusieurs trous sombres percés au hasard et isolés de leurs voisins. Les autres, au contraire, sont creusées sur un même alignement : en avant des ouvertures, on voit, le long de la muraille, une galerie taillée dans le roc qui met en communication les cavernes ; cette galerie est fréquemment garnie, à l'extérieur, d'un parapet en maçonnerie ; quand des crevasses se présentent et coupent la voie, les bords en sont reliés par de petits ponts de

pierre. Souvent des rangs semblables sont étagés par deux ou trois sur une même paroi rocheuse. Ces cavernes bordent certaines vallées sur une grande longueur. Le petit nombre d'entre elles qui sont accessibles servent à emmagasiner les grains ou à abriter les troupeaux ; j'en ai visité quelques-unes : elles m'ont frappé par leur profondeur et par leur hauteur. Mais presque toutes sont inabordables. Aussi les légendes les plus fantastiques ont-elles cours à leur sujet : ces demeures extraordinaires paraissant choses aussi merveilleuses que les bateaux à vapeur et les chemins de fer, on les attribue aux mêmes auteurs : à des Chrétiens des anciens temps, que les Musulmans chassèrent quand ils conquirent le pays ; on va jusqu'à citer les noms des rois, surtout des reines à qui appartenaient ces forteresses aériennes. Dans leur fuite, ils abandonnèrent leurs trésors. Aussi pas un indigène ne doute-t-il que les cavernes n'en soient pleines. D'ailleurs ne les a-t-on pas vus ? Ici c'est un marabout, là c'est un Juif qui, se glissant entre les rochers, pénétrant dans les grottes profondes, a aperçu des monceaux d'or ; mais nul n'a pu y toucher : tantôt des génies les gardaient, tantôt un chameau de pierre, animé et roulant des yeux terribles, veillait sur eux ; ailleurs on les entrevoyait entre deux roches qui se refermaient d'elles-mêmes sur qui voulait franchir le passage. On m'a cité un lieu, Amzrou, sur l'Ouad Dra, où, d'après des rapports de ce genre, les habitants sont si convaincus de l'existence de richesses immenses dans des cavernes du voisinage, qu'ils y ont placé des gardiens pour qu'on ne les enlevât pas.

Pendant ma route d'aujourd'hui, j'ai remarqué, sur les pentes de l'Atlas, soit isolées, soit dominant des villages, un grand nombre de constructions semblables à de petites qaçbas,

à des châteaux. C'est ce qu'on appelle des *tirremt*. La forme ordinaire en est carrée, avec une tour à chaque angle ; les murs sont en pisé, d'une hauteur de 10 à 12 mètres. Ces châteaux servent de magasins pour les grains et les autres provisions. Ici, tout village, toute fraction a une ou plusieurs tirremts, où chaque habitant, dans un local particulier dont il a la clef, met en sûreté ses richesses et ses réserves. Des gardiens sont attachés à chacune d'elles.

Cette coutume des châteaux-magasins, que je vois ici pour la première fois, est universellement en usage dans une région étendue : d'abord dans les massifs du Grand et du Moyen Atlas, sur les deux versants, depuis Qçâbi ech Cheurfa et depuis les Aït Ioussi jusqu'à Tizi n Glaoui ; puis sur les cours tout entiers de l'Ouad Dra et de l'Ouad Ziz, ainsi que dans la région comprise entre ces fleuves. A l'ouest de Tizi n Glaoui et du Dra, règne une autre méthode, en vigueur dans la portion occidentale de l'Atlas et du Sahara, de l'Ouad Dra à l'Océan : celle des *agadir*. Là ce n'est plus le village qui réunit ses grains en un ou plusieurs châteaux, c'est la tribu qui emmagasine ses récoltes dans un ou plusieurs villages. Ces villages portent le nom d'agadirs. Vers Tazenakht, je les verrai, sur ma route, remplacer les tirremts. Dans la première région, chaque hameau, en temps d'invasion, peut opposer séparément sa résistance ; dans la seconde, la vie de la tribu entière dépend d'un ou deux points : dans l'une, j'aurai chaque jour le spectacle d'hostilités de village à village ; dans l'autre, ce n'est qu'entre grandes fractions qu'on se fait la guerre.

20 septembre. — Départ à 10 heures du matin. Le chemin continue à longer le pied de la montagne : sol terreux, semé de

quelques pierres ; à gauche, l'Atlas rocheux et boisé ; à droite, la plaine du Tâdla s'étendant à perte de vue comme une mer ; aussi loin que l'œil peut distinguer, elle est couverte de cultures. A midi, j'arrive à Qaçba Beni Mellal, où je m'arrête.

Qaçba Beni Mellal, qui porte aussi le nom de Qaçba Bel Kouch, est une petite ville d'environ 3.000 habitants, dont 300 Israélites. Elle est construite au pied même de la montagne, sur une côte douce qui joint celle-ci à la plaine ; de superbes jardins tapissent cette côte ; vers le nord, ils s'étendent fort loin ; au sud, ils s'arrêtent brusquement devant une falaise de pierre qui se dresse à 1 kilomètre de la ville. Au pied de cette muraille jaillissent, du sein du rocher, les sources qui arrosent Qaçba Beni Mellal : les eaux en sont d'une pureté admirable et d'une abondance extrême ; on les a réparties en six canaux : chacun d'eux forme un ruisseau de 2 mètres de large et de 30 centimètres de profondeur ; ensuite elles sont distribuées à chaque maison, à chaque clos, par une foule de petits conduits courant en toutes directions. Bien que ces eaux forment un volume total considérable, elles se perdent dans les jardins de la ville et dans la plaine du Tâdla, sans atteindre l'Oumm er Rebia à leur confluent naturel. Il en est de même des divers cours d'eau que j'ai traversés hier, après l'Ouad Derna. Leurs eaux sont captées au sortir de la montagne pour les irrigations : il ne leur en reste plus en arrivant en plaine ; ce n'est que l'hiver que leurs lits se remplissent, et qu'ils gagnent : l'Ouad Foum el Ancer, l'Ouad Derna ; l'Ouad Beni Mellal, l'Oumm er Rebia.

Les constructions de Qaçba Beni Mellal, comme toutes celles que j'ai vues depuis le 17 septembre, sont en pisé. Les maisons ont un premier étage, de même qu'à Bou el Djad et à Qaçba

Tâdla. Point de minaret dans la ville même ; il y en a un au milieu des jardins, à la zaouïa de S. Mohammed Bel Qasem. Une vieille qaçba, aux murailles hautes et épaisses, mais tombant en ruine, quoiqu'elle ait été, dit-on, restaurée par Moulei Selîman, est le seul monument remarquable. Au centre du bourg, se trouve le marché, semblable à celui de Bou el Djad ; les produits européens en vente sur ce dernier se rencontrent également ici ; ils viennent soit de Dar Beïda, soit plutôt de Merrâkech. Tous les quinze jours, une caravane d'une douzaine de chameaux arrive de cette capitale : elle ne met que quatre journées à faire le trajet. Au contraire, la route de Dar Beïda est longue : elle passe par Bou el Djad. La ville a l'aspect propre et riche ; rues larges, maisons neuves et bien construites : elle doit sa prospérité à ses immenses vergers, dont les fruits s'exportent au loin. Les jardins de Qaçba Beni Mellal, comme ceux qui sont échelonnés dans la même situation au pied de l'Atlas, sont d'une richesse merveilleuse : ce qu'étaient au nord Chechaouen, Tâza, Sfrou, nous le retrouvons ici à Tagzirt, à Fichtâla, à Qaçba Beni Mellal, à Demnât. Les trois premiers de ces lieux, et d'autres placés plus à l'est, fournissent tout le Tâdla de leurs fruits. Bou el Djad même ne mange guère que de ceux-là. Ces fruits consistent en raisins, figues, grenades, pêches, citrons et olives, aussi remarquables par la qualité que par l'abondance.

Deux qaïds résident ici. Ce sont des qaïds *in partibus*, comme ceux des Zaïan et de Qaçba Tâdla. Cependant le sultan avait en ce lieu, il n'y a pas longtemps, un parti assez nombreux : il s'était produit un fait que j'ai remarqué dans d'autres contrées insoumises, surtout dans celles qui étaient riches et commerçantes. Une partie de la population, considé-

rant les obstacles que l'anarchie mettait à la prospérité du pays, songeant aux dévastations continuelles de leurs terres, résultat des guerres avec les tribus voisines, regardant combien le trafic était difficile à cause du peu de sûreté des routes, s'était prise à désirer un autre régime, à souhaiter l'annexion au blad el makhzen. Ces idées étaient depuis quelque temps celles d'un tiers des habitants de Qaçba Beni Mellal. Les autres restaient attachés à leur indépendance et rejetaient toute pensée de soumission. Sur ces entrefaites, il y a cinq mois environ, Moulei El Hasen, à la tête d'une armée, envahit le Tâdla. Il arrive devant Qaçba Beni Mellal : à son approche, tout ce qui lui était hostile abandonne la ville et se retire dans la montagne ; le parti du sultan reste, et lui envoie une députation l'assurer de son dévouement. Comme réponse, il impose les Beni Mellal de 50.000 francs : les présents paieront pour les absents. Inutile d'ajouter qu'aujourd'hui il n'y a plus de parti du makhzen dans la Qaçba. J'ai dit plus haut que, dans d'autres portions du Maroc, j'avais trouvé des tribus disposées à échanger leur indépendance contre les bienfaits d'une administration régulière. Ainsi, en 1882, plusieurs tribus du haut Sous se sont, de leur propre gré, soumises au sultan. Mais partout le dénouement est le même : on ne tarde pas à s'apercevoir que le makhzen n'est rien moins que le gouvernement rêvé. Pas plus de sécurité qu'auparavant : les voleurs plus nombreux que jamais ; enfin les rapines des qaïds ruinant le pays en un an plus que ne l'eussent fait dix années de guerre. Aucun bien ne compense de grands maux. Aussi cet état ne dure-t-il pas. Après deux ou trois ans de patience, souvent moins, voyant qu'il n'y a rien à espérer, on secoue le joug et on reprend l'indépendance.

5°. — CAMPAGNE DU SULTAN DANS LE TADLA, EN 1883.

Avant de quitter le Tâdla, je vais résumer quelques renseignements recueillis sur la récente expédition de Moulei El Hasen dans cette contrée.

Tous les ans ou tous les deux ans, le sultan se met à la tête d'une armée et part pour guerroyer dans quelque portion du Maroc : ces campagnes ont pour but tantôt d'amener à l'obéissance des fractions insoumises, tantôt de lever des contributions de guerre sur des tribus trop puissantes pour être réduites, mais trop faibles ou trop désunies pour pouvoir empêcher une incursion momentanée sur leur territoire. C'est une expédition de cette catégorie, simple opération financière, que Moulei El Hasen vient de faire dans le Tâdla. La méthode qu'il suit dans ces occasions est invariable : il marche pas à pas, de tribu en tribu, offrant à chacune, en arrivant à elle, le choix entre deux choses : pillage du territoire, ou rachat par une somme d'argent. Dans cette alternative, prenant de deux maux le moindre, on se décide souvent à acheter la paix au prix demandé ; c'est ce qu'espère le sultan. Mais parfois il éprouve des mécomptes. A certains endroits, on lui résiste, avec succès même, témoin les Riata. Dans le Tâdla, on prit un troisième parti, qui fut pour lui la source de la plus amère déception : à son approche, les tribus, toutes nomades, se contentèrent de plier bagage et de se retirer, qui dans les montagnes de Aït Seri, qui dans celles des Zaïan. Là elles étaient à l'abri. Le sultan resta seul avec son armée, errant au milieu de la plaine déserte. Sa campagne fut désastreuse ; il ne put que

tirer quelque argent des petites qaçbas éparses de loin en loin dans le pays, maigre rentrée pour un grand déploiement de forces. « Fatigue sans profit », c'est ainsi que les habitants qualifient cette expédition.

Voici quel fut l'itinéraire de Moulei El Hasen :

Parti de Merrâkech au printemps dernier, il gagna d'abord Zaouïa Sidi Ben Sasi ; puis, successivement, El Qantra (sur l'Ouad Sidi Ben Sasi, affluent de la Tensift), Moulei Bou Azza Amer Trab ; l'Ouad Teççaout, qu'il franchit ; l'Ouad el Abid, qu'il traversa au gué de Bou Aqba : cette dernière opération fut pénible ; le passage dura trois jours ; trois canons tombèrent au fond de la rivière, et on ne les retira qu'à grand'-peine. En arrivant à l'ouad, le sultan avait demandé au qaïd *in partibus* des Beni Mousa, Ould Chlaïdi, si le gué était praticable et sans danger ; celui-ci avait répondu que oui ; il se trouva au contraire difficile, avec des eaux très hautes ; Moulei El Hasen fit donner sur l'heure la bastonnade au qaïd mal informé. De là on alla à Dar Ould Sidoïn (résidence d'un autre qaïd *in partibus* des Beni Mousa ; ils en ont trois), puis à Sidi Selîman (qoubba avec source dans la plaine du Tâdla, sans habitants), à Qçar Beni Mellal (bourg à deux heures à l'ouest de Qaçba Beni Mellal, dans une situation semblable, au pied de l'Atlas ; belles sources ; environ 2.000 habitants), à Qaçba Beni Mellal, à Sermer (qaçba fort ancienne, aujourd'hui déserte et ruinée, située dans la plaine, entre Fichtâla et Aït Saïd, à peu de distance au nord du chemin que j'ai pris ; elle appartient aux Aït Saïd), à Rarm el Alam (vieille qaçba inhabitée, s'élevant dans la plaine en face de la partie du Djebel Amhaouch occupée par les Aït Ouirra). Dans cette marche, le sultan avait suivi la route que j'ai prise moi-même, longeant le pied de l'Atlas entre les Aït Seri et le Tâdla. De là il se

rendit à Qaçba Tâdla ; puis à Zaouïa Aït El Rouadi (chez les Semget, fraction des Qetaïa), à Zizouan (entre les Beni Zemmour et les Zaïan, à sept heures de Bou el Djad, dans la direction de Moulei Bou Iazza), à Sidi Bou Abbed (zaouïa chez les Beni Zemmour), à Sidi Mohammed Oumbarek (Beni Zemmour), à Mezgîda (Beni Zemmour), à Bir el Ksa (Beni Zemmour), à El Hachia (frontière des Beni Zemmour et des Smâla). Sur le territoire des Smâla, le sultan éprouva de la résistance : une fraction de cette tribu, les Beraksa, dédaignant de se retirer à son approche, et se refusant à payer aucune contribution, l'attendait les armes à la main ; il les attaqua : les Beraksa lui tuèrent 500 hommes, mais furent vaincus ; leur qaçba fut prise, ses murs rasés ; on y coupa 50 têtes et on en emmena 200 prisonniers. De là on passa aux Oulad Fennan (fraction des Smâla), puis aux Beni Khîran. Sur le territoire de cette tribu, Moulei El Hasen commença par piller Zaouïa Oulad Sidi Bou Amran : elle appartient aux cherifs de ce nom, cherifs qui ont une influence considérable dans la fraction des Beni Khîran où ils résident, celle des Oulad Bou Radi, et possesseurs de grandes richesses ; il les dépouilla. Il dévasta ensuite le territoire des Oulad Fteta (rameau des Oulad Bou Radi) et celui des Beni Mançour (fraction des Beni Khîran). Il se trouvait chez les Beni Mançour vers le 10 août. Il en partit pour se porter à Meris el Biod, sur la frontière des Beni Khîran et des Zaïr. Auparavant, à Masa, il avait trouvé les contingents du royaume de Fâs, dont son armée s'était grossie. De Meris el Biod, il entra dans le pays des Zaïr à Talemart. Là s'arrêtent les renseignements qu'on a pu me fournir.

Le sultan, dans cette campagne, avait avec lui 10.000 chevaux et 10.000 hommes de pied. Sur ce nombre, les troupes régulières (askris) et les mkhaznis comptaient pour peu de

chose, pour cinq ou six mille hommes peut-être : le reste était le contingent des tribus soumises du royaume de Merrâkech. S'agit-il de faire une expédition de ce genre ? Si l'on est à Merrâkech, on mande les qaïds du voisinage, chacun avec ce qu'il peut ramasser d'hommes ; leur réunion forme un corps qui accompagne le sultan jusqu'à son arrivée dans une autre capitale, Fâs ou Meknâs. Là le service de ces contingents est terminé : chacun rentre dans ses foyers. Si au contraire on était à Fâs, ce seraient les fractions fidèles du Maroc du nord qui composeraient l'armée. Les corps ainsi rassemblés ne peuvent être très forts ; les tribus les plus puissantes, étant insoumises ou indépendantes, ne fournissent pas un homme : telles sont, pour le centre seulement, celles des Ichqern, des Zaïan, des Zaïr, des Zemmour Chellaha, des Beni Mgild, des Beni Mtir, et toutes celles du Tâdla, excepté les Beni Miskin. Ces noms sont ceux des tribus non seulement les plus nombreuses, mais aussi les plus guerrières de la région. Il ne reste donc au gouvernement que les populations des bords de la mer, populations donnant des soldats médiocres.

Comment dans ces conditions Moulei El Hasen peut-il impunément ravager les territoires de tribus aussi puissantes que celles du Tâdla, que les Zaïr ? C'est par suite de la désunion qui règne partout, non seulement entre les diverses tribus, mais encore parmi les fractions de chacune d'elles : les discordes, les rivalités, les rancunes sont telles, que rien, même l'intérêt commun, ne peut unir les différents groupes ; seule la voix d'un cherif ou d'un marabout respecté de tous pourrait produire momentanément ce miracle ; cette voix, grâce à la politique habile du sultan, se tait depuis un grand nombre d'années.

III

DE QAÇBA BENI MELLAL A TIKIRT

1°. — DE QAÇBA BENI MELLAL A OUAOUIZERT.

25 septembre 1883. — Départ à 6 heures et demie du matin. Trois zetats m'accompagnent, un de la tribu des Beni Mellal, deux de celle des Aït Atta d Amalou. Ouaouizert, où je vais, est située au pied méridional du Moyen Atlas, qui sépare la plaine du Tâdla du cours de l'Ouad el Abid, et dont, depuis Tagzirt, j'ai longé au bas le versant nord. J'ai donc à franchir cette chaîne. Les pentes en sont généralement escarpées ; dès qu'elles deviennent assez douces pour être cultivées, elles se couvrent de champs et des habitations apparaissent ; mais ces endroits sont rares : presque toutes les côtes sont raides et boisées ; sauf les places défrichées, clairières éparses de loin en loin, les flancs du massif sont revêtus d'une épaisse forêt : les lentisques, les caroubiers et les pins y dominent ; ils atteignent une hauteur de 5 à 6 mètres. Le sol est moitié terre, moitié roche ; celle-ci n'apparaît point ici sous forme de longues assises, mais en blocs isolés qui émergent de terre entre les

arbres. Une foule de ruisseaux d'eau courante arrosent l'un et l'autre versant. Le chemin, constamment en montagne, pénible partout, est très difficile en deux endroits : d'abord, au sortir de Qaçba Beni Mellal, au passage nommé Aqba el Kharroub ; puis à l'approche du col, Tizi Ouaouizert, que précède une montée fort raide. A 1 heure, je parviens à Ouaouizert.

Point de cours d'eau important pendant la route d'aujourd'hui. Peu de monde sur le chemin. Les habitants rencontrés étaient d'aspect misérable : c'étaient tantôt de petites maisons de 2 mètres de haut, construites en pisé, couvertes en terrasse, la plupart situées à mi-côte et à demi enfoncées sous terre, tantôt de simples huttes de branchages ; les quelques douars que j'ai vus ne se composaient que de cabanes rangées en rond : pas une tente véritable.

SÉJOUR A OUAOUIZERT

Dès la sortie de Qaçba Beni Mellal, je suis entré chez les Aït Atta d Amalou, sur le territoire desquels se trouve Ouaouizert. Ils n'ont rien de commun avec les Aït Atta du Dra, ni avec les Berâber. C'est une petite tribu tamazirt (chleuha), indépendante, dont les frontières sont : au nord, le Tâdla ; au sud, l'Ouad el Abid ; à l'est, les Aït Seri ; à l'ouest, les Aït Bou Zîd. Sur l'autre rive de l'Ouad el Abid, habitent les Aït Messat. Les Aït Atta d Amalou peuvent mettre en ligne environ 800 fantassins et 150 cavaliers. Les chevaux sont rares dans cette contrée ; en revanche, on y élève un grand nombre de mulets. Les Aït Atta sont peu riches, quoique rien ne manque à leur pays pour être prospère : la montagne n'est que

bois et pâturages ; sur les pentes douces, dans les vallées, dans la plaine d'Ouaouizert, le sol est fertile : on y voit des jardins et des cultures florissantes ; l'eau abonde partout ; des minerais de fer, de cuivre, d'argent, se trouvent, dit-on, sur le territoire. Mais les habitants ne savent point extraire ces derniers, et ils négligent les travaux des champs ; leurs troupeaux mêmes sont peu nombreux : ils ont des moutons, des chèvres et quelques vaches, le tout de race médiocre. Aussi est-ce une tribu de pillards, dont une bonne partie ne vit que de zetatas, de vols, de rapines de tout genre.

Ouaouizert est située au pied du Djebel Beni Mellal, au seuil d'une petite plaine traversée par l'Ouad el Abid. De quelque côté qu'on tourne les yeux, on ne voit que hautes montagnes, resserrant la vallée dans une ceinture étroite. La bourgade s'élève sur les deux rives d'un ruisseau qui porte son nom ; elle se compose de trois groupes d'habitations assez éloignés les uns des autres, unis par des vergers. L'un d'eux est une zaouïa, résidence d'une famille de marabouts, dont le chef actuel est Sidi Mohammed ould Mohammed. Dans les vergers, on voit quelques pans d'épaisses murailles, ruines d'une qaçba construite jadis par Moulei Ismaïl. Les maisons sont de pisé, à simple rez-de-chaussée couvert d'une terrasse ; au milieu d'elles, ainsi que dans la campagne voisine, se dressent un grand nombre de tirremts. Les arbres des jardins sont des oliviers, des pêchers et des figuiers ; les légumes, des piments, des oignons et des citrouilles. Ouaouizert renferme 800 ou 1.000 habitants, dont 100 à 150 Israélites. Malgré son peu de population, elle a une réelle importance, par son marché d'abord, marché qui se tient le vendredi et qui est très fréquenté, ensuite et surtout par sa position, qui en fait une des

portes du Grand Atlas et le nœud de plusieurs routes. Trois passages principaux s'ouvrent dans le Grand Atlas entre les bassins de l'Oumm er Rebia et du Dra : l'un à l'ouest, menant de Zaouïa Sidi Rehal au Telouet ; un autre au centre, conduisant de Demnât aux Haskoura ; le dernier en face d'Ouaouizert, débouchant dans l'Oussikis. Celui-ci est le chemin que prennent les caravanes venant de Merrâkech allant soit dans le haut Ouad Dâdes, soit au Todra, soit au Ferkla. A l'est de ce col, il n'y en a plus de fréquenté dans la chaîne jusque auprès de Qçâbi ech Cheurfa.

Les costumes sont les mêmes ici que dans le Tâdla ; mais les femmes, comme déjà celles des Beni Mellal, font un usage immodéré de henné. C'est une exception. Les Marocaines n'en mettant pas d'ordinaire avec excès.

Dans la vallée de l'Ouad Ouaouizert, à trois kilomètres au-dessus du village, se trouvent beaucoup de cavernes de Troglodytes comme celles décrites plus haut.

J'entends causer ici du voyage d'un Chrétien. Habillé en Musulman, il traversa, il y a trois ans et demi, le Sous, le Tazeroualt et Ouad Noun. Puis il se rendit à Tindouf, d'où il partit pour le Soudan. A Tétouan et à Fâs, on m'avait parlé du docteur Lenz ; cela n'avait rien de surprenant ; mais comment s'attendre à ce qu'ici, en ce coin perdu de l'Atlas, si éloigné du théâtre de ses explorations, sa renommée fût parvenue ?

2°. — D'OUAOUIZERT AU ENTIFA.

20 septembre. — Départ d'Ouaouizert à 6 heures du matin. Je vais d'abord au Had des Aït Bou Zîd, qui se tient aujourd'hui. J'y arrive à 7 heures un quart. Le chemin qui y mène

longe la lisière nord de la plaine, au milieu de terrains tantôt rocheux et incultes, tantôt terreux et couverts de champs de blé.

Le marché est très animé ; tant qu'il dure, il ne s'y trouve jamais moins de 600 personnes, et c'est un va-et-vient continuel. Cependant les objets qu'on y vend ne présentent pas grande variété. On y voit surtout des fruits et des légumes, apportés par les Aït Bou Zîd, achetés par les Aït Atta ; puis du bétail : moutons, chèvres, vaches du prix de 30 à 40 francs ; des grains, des peaux, de la laine. Les Juifs d'Ouaouizert étalent des belras, des bijoux, des poules, des cotonnades ; quelques marchands musulmans, coureurs de marchés de profession, vendent du thé, du sucre, des allumettes. Mais ici l'affaire importante n'est point le trafic, c'est le « jeu des chevaux ». Tout cavalier des Aït Bou Zîd est tenu de venir chaque dimanche y prendre part ; une amende de 10 francs punit les manquants. Voici comme on procède à cet exercice : on se forme par pelotons de 10 à 20 ; successivement chacun de ces groupes prend le galop, charge, fait feu, s'arrête et démasque, laissant la place au suivant ; puis il recharge les armes, pour recommencer quand son tour reviendra.

A 4 heures, je quitte le marché sous l'escorte d'un zetat des Aït Bou Zîd, sur le territoire desquels je suis à présent. Je continue à longer, sur un sol semblable à celui de ce matin, la lisière nord de la plaine ; les montagnes qui l'entourent paraissent fort habitées : on y entrevoit des cultures partout où les pentes ne sont pas trop raides, un grand nombre de tirremts se dressent sur leurs flancs. A 5 heures, j'atteins l'extrémité de la plaine, et en même temps les bords de l'Ouad el Abid. Celui-ci est une belle rivière, au courant impétueux, aux

nombreux rapides ; ses eaux, vertes et claires, occupent le tiers d'un lit de 60 mètres de large, sans berges, moitié vase, moitié gravier, semé de gros blocs de rochers ; il se remplit en entier durant l'hiver ; quatre ou cinq fois plus forte qu'elle n'est en ce moment, la rivière coule alors avec une violence extrême. En toute saison, on ne peut la passer qu'à des gués assez rares. A partir d'ici, j'en suis le cours, marchant tantôt le long de ses rives, tantôt à mi-côte de ses flancs, suivant les difficultés du terrain ; elles deviennent bientôt très grandes. L'Ouad el Abid, en sortant de la plaine, s'enfonce dans une gorge profonde ; le bas en a juste la largeur de la rivière ; les côtés sont deux murailles de grès, qui atteignent par endroits plus de 100 mètres de hauteur ; au-dessus, se dressent les massifs mi-terreux, mi-rocheux de la chaîne au travers de laquelle l'ouad se fraie si violemment passage. Leurs pentes, souvent escarpées, sont raides partout, parfois inclinées à 2/1, d'ordinaire à 1/1, presque jamais à 1/2. C'est avec la plus grande peine que l'on suit la vallée ; rarement on peut marcher au fond : il est occupé par les eaux ; le chemin tantôt serpente dans la montagne, au-dessus des parois de la gorge, tantôt est taillé dans le roc, au flanc même de ces parois, et surplombe la rivière. Ce sont des passages extrêmement difficiles, les plus difficiles que j'aie jamais trouvés. Ils se franchissent pourtant trop vite au gré du voyageur. L'œil ne se lasse pas de contempler ce large cours d'eau roulant ses flots torrentueux entre d'immenses murailles de pierre, au pied de ces montagnes sombres, dans cette région sauvage où le seul vestige humain est quelque tirremt suspendue à la cime d'un rocher. A l'entrée de ce long défilé, est la maison de mon zetat, Dar Ibrahim. Nous y faisons halte à 5 heures et demie du soir. Peu de temps avant

d'arriver, j'ai vu un affluent se jeter sur la rive gauche de l'Ouad el Abid : c'est l'Ouad Aït Messat, belle rivière aux eaux vertes, au courant impétueux, de 12 à 15 mètres de large, venant du sud par une gorge profonde.

Les Aït Bou Zîd, chez lesquels je suis, sont de race tamazirt (chleuha) et indépendants. Leur territoire, tout en montagne, occupe la portion du Moyen Atlas bornée au nord par le Tâdla, au sud par l'Ouad el Abid, à l'est par les Aït Atta d Amalou, à l'ouest par les Aït Atab et les Aït Aïad. Ils peuvent armer environ 1.000 fantassins et 300 cavaliers. Cette tribu est renommée pour sa richesse : en effet, tant que je serai sur ses terres, je ne cesserai d'admirer des preuves de l'intelligence et de l'activité des habitants ; nulle part au Maroc les cultures ne m'ont paru mieux soignées, les chemins aussi bien aménagés, dans un pays plus difficile. Toutes les portions du sol dont on a pu tirer parti sont plantées : ici sont des blés, là des légumes, ailleurs des oliviers ; ils s'étagent par gradins, une succession de murs en maçonnerie retenant les terres ; sur ces pentes raides, on ne peut labourer à la charrue : tout se travaille à la pioche. Les chemins sont la plupart bordés de bourrelets de pierre ; en certains points, ils sont taillés dans le roc : des consoles les soutiennent, des ponts sont jetés au-dessus des crevasses. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais sont bien construites ; elles sont en pierre cimentée, mais non taillée. Les tirremts sont nombreuses et grandes ; quelques-unes, se dressant au sommet de rocs escarpés, semblent presque inaccessibles. Ces ouvrages témoignent d'une population active et industrieuse. Les Aït Bou Zîd ont un usage qui leur est spécial, et que nous ne retrouverons ailleurs que loin vers l'ouest et dans une seule tribu, les Haha. C'est celui de se dis-

séminer, maison par maison, chacun au milieu de ses cultures, au lieu de se grouper par villages. Sur leur territoire, on n'en rencontre pas : on ne voit que demeures isolées, semées sans ordre au flanc de la montagne.

Une légère modification se fait ici dans l'armement : plus de baïonnettes ; tout le monde porte le sabre. De plus, le fusil change : la crosse, de courte et large, devient longue et étroite ; elle était simple : elle se couvre d'ornements, incrustations d'os et de métal. Ces deux modèles sont les seuls qui existent au Maroc ; le premier est d'un usage universel au nord de l'Atlas ; dans cette chaîne et au Sahara, on le trouve quelquefois, mais rarement, c'est le second qui domine.

Le tamazirt est l'idiome général des tribus que j'ai traversées depuis Meknâs ; mais jusqu'à Qaçba Beni Mellal tout le monde, dans les familles aisées, savait l'arabe. Depuis que je suis dans l'Atlas, il n'en est plus de même. Ici, bon nombre d'hommes parlent encore cette langue, mais les femmes l'ignorent complètement.

1er octobre. — Départ à 5 heures du matin. Telle était hier soir la vallée de l'Ouad el Abid, telle elle reste aujourd'hui ; les hautes montagnes qu'elle traverse sont, à l'exception des places cultivées, entièrement boisées : oliviers sauvages, pins, mêlés parfois de lentisques et de caroubiers. Par instants, le fond de la gorge se resserre au point de n'avoir que 30 mètres de large ; par moments, il s'étend un peu et a jusqu'à 100 mètres : en ces endroits, d'autant plus fréquents qu'on avance davantage, les bords de l'ouad se garnissent de lauriers-roses, les parois de la vallée s'abaissent et s'inclinent, quelques arbres poussent aux fentes des rochers. La gorge, jusqu'au point où

la rivière sort de l'Atlas, présente donc l'aspect suivant : une série d'étranglements très étroits unis par des défilés, lesquels, resserrés au début, s'élargissent peu à peu à mesure qu'on descend, en même temps que leurs flancs deviennent moins escarpés. Au bout d'une heure et demie, la muraille rocheuse s'est déjà beaucoup abaissée dans ces endroits ; un peu plus tard, elle fait par moments place à la terre, et la forêt arrive jusqu'au bord des eaux. A dater de 8 heures et demie, la largeur habituelle est 100 mètres ; des trembles, des oliviers, couvrent le fond ; les parois de roche sont très basses ou remplacées par des talus de terre à 1/1 ; quelques maisons entourées de vergers apparaissent sur les pentes. Des étranglements resserrent encore par moments la vallée, mais de chacun elle sort plus large. A 9 heures et demie, elle a 150 mètres et se remplit de jardins ; les flancs en sont à 1/1 ou à 1/2 ; des habitations s'y élèvent de toutes parts. Elle reste ainsi jusqu'à Aït ou Akeddir, où j'arrive à 10 heures et demie du matin.

En chemin, j'ai traversé l'Ouad el Abid plusieurs fois, la première vers 6 heures (25 mètres de large, 70 centimètres de profondeur), la dernière vers 10 heures un quart (40 mètres de large, 50 centimètres de profondeur). Partout les eaux étaient les mêmes, limpides, vertes, impétueuses ; partout elles coulaient sur un lit de gros galets, sans berges ; les blocs de roche dont était semé le lit au commencement avaient disparu dans la dernière partie du trajet. Depuis 8 heures et demie, les rives étaient garnies d'un grand nombre d'appareils qui servent aux habitants à traverser en hiver, lorsque, les eaux étant hautes, on ne peut plus franchir à gué ; ces machines se composent de deux fortes piles de maçonnerie établies l'une de chaque côté de la rivière ; en leur milieu sont fixés de gros

troncs d'arbres, auxquels s'amarrent les cordes servant au passage. Le sol du fond de la vallée est partout de terre.

2 et 3 octobre. — Séjour à Aït ou Akeddir. Les Aït Atab, chez lesquels je suis, sont une tribu tamazirt (chleuha), indépendante. Leur territoire est limité : au nord, par les Aït Aïad et le Tâdla ; à l'est, par les Aït Bou Zîd ; au sud et à l'ouest, par l'Ouad el Abid. Ils peuvent mettre en ligne environ 1.200 fantassins et 300 chevaux. Deux marchés sur leur territoire : Had d'Aït Atab et Arbaa d'Ikadousen ; Ikadousen est le nom d'une de leurs fractions, qui habite vers le nord-ouest du point où je suis.

Aït ou Akeddir est un gros village, situé sur les premières pentes du flanc droit de l'Ouad el Abid, à un coude que fait la rivière ; les environs de ce centre sont la portion la plus habitée du territoire des Aït Atab. Auprès de lui s'élèvent à peu de distance plusieurs autres groupes, parmi lesquels on distingue El Had, où se tient le marché. En face, le flanc gauche est hérissé d'une foule de maisons, de tirremts, s'étageant en amphithéâtre au milieu des oliviers. Ces constructions, ainsi que toutes celles de la tribu, sont en pisé. La population totale de ces diverses agglomérations peut être de 2.000 âmes, dont 200 Juifs répartis en deux mellahs. Chaque village est entouré d'arbres fruitiers. De grands jardins occupent le fond de la vallée, où l'on ne bâtit point, de peur des inondations.

4 octobre. — Départ à 5 heures du matin. Un homme des Aït Atab me sert de zetat. A quelque distance d'ici, l'Ouad el Abid s'enfonce de nouveau dans une gorge profonde ; il y reste enfermé jusqu'à Tabia, où il sort de l'Atlas et entre en

plaine. Je prends un chemin qui passe à quelque distance de la rivière, sur un petit plateau couvert de cultures et semé d'amandiers ; des tirremts se dressent de toutes parts ; de grands troupeaux paissent sur les côtes. A 10 heures, je reviens sur les bords de l'Ouad el Abid, au lieu même où, débouchant de la montagne par une brèche sauvage, il s'élance dans la plaine. Je le traverse et je gagne le petit village de Tabia, situé sur sa rive gauche. Me voici en blad el makhzen, pour la première fois depuis Meknâs. En passant la rivière, je suis entré sur le territoire des Entifa, tribu soumise. Ici, plus de zetat, plus d'escorte ; on voyage seul en sûreté.

Je repars donc aussitôt avec un simple guide pris à Tabia. Laissant l'Ouad el Abid prendre sa course vers le nord-ouest, je me maintiens près de la montagne. C'est toujours le Moyen Atlas ; j'en longe le pied par une succession de plateaux bas et de côtes douces : les plateaux ont un sol sablonneux, avec des pâturages et quelques cultures ; les coteaux, rocheux et nus à la partie supérieure, sont terreux et garnis de villages et de jardins à leur pied. Vers 3 heures, j'atteins une bourgade qui sera mon gîte, Djemaaa Entifa.

Assez nombreux voyageurs sur la route pendant cette journée. Point d'autre cours d'eau que l'Ouad el Abid ; au gué de Tabia où je l'ai traversé, il avait 40 mètres de large et 70 centimètres de profondeur. Toujours même lit de galets, même eau limpide et verte, même courant impétueux. Les roches au pied desquelles il coule en sortant de l'Atlas sont de grès, comme toutes celles de sa vallée depuis le point où j'y suis entré.

Djemaaa Entifa ne porte point ce nom à cause d'un marché ; elle en possède un, mais qui se tient le lundi. Le village se compose de trois groupes d'habitations, distribués sur les

deux rives d'un ruisseau. Des jardins, vraie forêt d'oliviers, les unissent et les entourent. La population est d'environ 1.500 habitants, dont 200 Israélites. Cette localité fait un commerce actif, d'une part avec Bezzou et Demnât, de l'autre avec les tribus du sud. Non loin de là est la demeure du qaïd des Entifa. La juridiction de ce gouverneur est limitée : au nord, par les Srarna et l'Ouad el Abid ; à l'est, par l'Ouad el Abid et les Aït Messat ; au nord, par les Aït b Ougemmez et les Aït b Ououlli ; à l'ouest, par la province de Demnât et les Srarna. Elle comprend, outre les Entifa, Bezzou au nord, les Aït Abbes et les Aït Bou Harazen au sud-est.

3°. — DES ENTIFA A ZAOUIA SIDI REHAL.

5 octobre. — Départ à 5 heures du matin, en compagnie d'une caravane de cinq à six personnes ; le pays est sûr ; on est en blad el makhzen : point d'escorte. D'ici à Demnât, je continuerai à cheminer sur les premières pentes de l'Atlas, en me rapprochant de plus en plus de son pied. Pendant ce trajet, je passerai insensiblement du Moyen Atlas au grand : les deux chaînes paraissent se rejoindre à la trouée de la Teççaout, où serait l'extrémité de la première. Ma route d'aujourd'hui se divise en deux portions distinctes : de Djemaaa Entifa à l'Ouad Teççaout, et de la Teççaout à Demnât. Dans la première partie, le pays est accidenté, le sol pierreux, quelquefois rocheux ; il est souvent nu, par moments garni de palmiers nains et de taçououts, ou boisé ; peu d'eau ; cependant, au flanc des coteaux, au fond des ravins, sur les sommets, s'élèvent une foule de villages, entourés de grandes plantations d'oliviers, avec des haies de cactus : en somme, région d'aspect

triste, mais fort habitée. A 9 heures et demie, j'arrive au bord de la Teççaout : c'est la Teççaout Fouqia, appelée aussi Ouad Akhdeur « Rivière Verte ». Elle est bien nommée ; elle coule au milieu d'une végétation merveilleuse, à l'ombre de grands oliviers, dans une vallée couverte de champs et de vergers. A partir de la Teççaout, j'entre dans une région nouvelle : accidents de terrain moins sensibles ; sol terreux ; foule de ruisseaux ; nombreux villages ; à chaque instant jardins immenses, à végétation superbe, à arbres séculaires : c'est au travers de ce beau pays que je parviens à Demnât. J'entre dans la ville à midi et demi.

Durant toute la journée, beaucoup de monde sur le chemin. Je n'ai point traversé d'autre cours d'eau important que l'Ouad Teççaout : il avait 15 mètres de large et 50 centimètres de profondeur ; eaux claires ; courant rapide ; lit de galets ; berges de terre, en pente douce, de 1 mètre à 1 m. 50 de hauteur.

6 et 7 octobre. — Séjour à Demnât. Cette ville est le siège d'un qaïd qui gouverne la province de Demnât ; celle-ci a pour limites : au nord, les Srarna ; à l'est, les Entifa et les Aït b Ououlli ; au sud, les pentes supérieures du Grand Atlas ; à l'ouest, les Glaoua et les Zemrân.

Demnât est entourée d'une enceinte rectangulaire de murailles crénelées, garnies d'une banquette et flanquées de tours ; le tout est en bon état, sans brèches ni portions délabrées. Trois portes donnent entrée dans la ville. La qâçba a son enceinte à part et est bordée de fossés ; ceux-ci, les seuls que j'aie vus au Maroc, ont 7 à 8 mètres de large sur 4 ou 5 de profondeur et sont en partie remplis d'eau. Au milieu de ce

réduit, s'élèvent la mosquée principale et la maison du qaïd. Murailles, qaçba, mosquées, maisons, toutes les constructions de la ville sont en pisé ; rien n'est blanchi, sauf la demeure du qaïd et le minaret qui l'avoisine. Le reste est de la couleur brun sombre qui distingue les habitations depuis Boul el Djad. L'intérieur de l'enceinte est aux deux tiers couvert de maisons, en bon état, quoique mal bâties. Le dernier tiers est occupé partie par des cultures, partie par la place du marché : point de terrains vagues, point de ruines ; en somme, air prospère. La population est d'environ 3.000 âmes, dont 1.000 Israélites ; ceux-ci n'ont pas de mellah ; ils habitent pêle-mêle avec les Musulmans, qui les traitent avec une exceptionnelle bonté. Demnât et Sfrou sont les deux endroits du Maroc où les Juifs sont le plus heureux. Il y a d'autres rapprochements à faire entre ces deux villes, dont les points de ressemblance frappent l'esprit : même situation au pied de l'Atlas, à la porte du Sahara ; population égale, et composée d'une manière semblable ; prospérité presque pareille ; même genre de trafic ; même caractère doux et poli des habitants ; même ceinture d'immenses et superbes jardins. En un mot, ce que Sfrou est à Fâs, Demnât l'est à Merrâkech.

Le commerce de Demnât est le suivant : les tribus de l'Atlas et du Sahara (Dâdes, Todra) viennent s'y approvisionner de produits européens et d'objets fabriqués dans les villes marocaines, tels que cotonnades, sucre, thé, parfumerie, bijouterie, belras ; elles y cherchent aussi des grains, mais en petite quantité : en échange, elles apportent des peaux, des laines et des dattes, que les habitants de Demnât expédient à Merrâkech. Ce commerce, florissant autrefois, a fait la richesse de la ville : il est en décadence depuis quatre ou cinq ans. A cette

époque, le sultan envoya un amin d'une rapacité telle que le trafic ne fut plus possible : tout ce qui passait les portes de la cité était, quelle qu'en fût la provenance, frappé d'un droit arbitraire si élevé que bientôt les tribus voisines et les caravanes du sud désertèrent ce marché, et se portèrent en masse sur Merrâkech, où elles se fournissent à présent.

Demnât est entourée de toutes parts d'admirables vergers, les plus vastes du Maroc. Au milieu d'eux sont disséminés une foule de villages se touchant presque, qui forment comme des faubourgs de la ville. Ces jardins sont renommés au loin ; leur fertilité, leur étendue, la saveur et l'abondance de leurs fruits, les excellents raisins qui s'y récoltent sont légendaires.

Presque contigus aux vergers de Demnât, s'en trouvent d'autres très célèbres, que nous avons traversés en venant : ceux d'Aït ou Aoudanous. Ils rappellent un triste exemple de la rapacité du sultan et de la malheureuse condition de ses sujets. Ces jardins, domaine immense et merveilleux, forêt d'oliviers séculaires et d'arbres fruitiers de toute espèce, arrosés par des ruisseaux innombrables, appartenaient, il y a quelques années, à un homme fameux par ses richesses et son luxe, Ben Ali ou El Mahsoub, dont la vaste demeure s'élève encore au sommet d'un mamelon qui les domine. Cette fortune énorme, cette ostentation, ce pouvoir, portèrent ombrage au sultan. Soit pure cupidité, soit crainte de l'influence croissante d'un homme aussi puissant, il le fit une nuit surprendre, saisir, emmener : on le jeta en prison dans l'île de Mogador. En même temps, ses biens furent confisqués et réunis à ceux de la couronne. J'appris plus tard à Mogador que le malheureux Ben Ali, qu'on y connaissait sous le nom d'El Demnâti, avait, après plusieurs années de captivité, obtenu sa liberté

au prix de tous ses biens. Mais il n'en jouit pas. Au sortir de prison, à la porte de Mogador, il mourut.

8 octobre. — Départ à 8 heures et demie du matin. D'ici à Zaouïa Sidi Rehal, je serai encore en blad el makhzen ; région sûre ; un guide suffit. La route longe constamment la lisière d'une vaste plaine qui s'étend au pied du Grand Atlas. Sol terreux et uni. A gauche, sont les premières pentes de la montagne, pentes assez douces, partie nues ou couvertes de palmiers nains, partie boisées ; d'aucun point on ne distingue les crêtes. A droite, on ne voit qu'une immense plaine s'allongeant à perte de vue vers l'ouest ; elle est bornée à l'est par les masses lointaines et grises du Moyen Atlas, au nord par les collines éloignées des Rhamna, qui séparent les bassins de l'Oumm er Rebia et de la Tensift. Jusqu'à la Teççaout Tahtia, la plaine est couverte de pâturages, et une foule de villages entourés de bois d'oliviers la sèment de points sombres ; ces vastes étendues pleines de troupeaux, ces innombrables oasis de verdure, forment un beau tableau de paix et d'abondance. A partir de la Teççaout, les oliviers diminuent ; bientôt ils cessent : en même temps, les pâturages font place à des cultures. A 6 heures du soir, j'arrive à Zaouïa Sidi Rehal. Au loin, dans le disque enflammé du soleil couchant, on aperçoit la haute tour de Djama el Koutoubia, mosquée de Merrâkech.

Durant toute la journée, beaucoup de monde sur la route. Un seul cours d'eau important : l'Ouad Teççaout Tahtia (eaux claires et courantes de 20 mètres de large et de 30 à 40 centimètres de profondeur, coulant sur un lit de galets trois fois plus grand, entre deux berges rocheuses, tantôt à 1/1, tantôt à 1/2).

Zaouïa Sidi Rehal est une bourgade du territoire des Zemrân ; entourée de murs bas sans prétentions militaires, bâtie en pisé, elle a environ 1.000 habitants ; au milieu s'élèvent une belle qoubba, où reposent les restes de Sidi Reḥal, et une zaouïa, où vivent les marabouts ses descendants ; ces derniers sont fort vénérés dans le pays : de toutes les tribus voisines, des Zemrân, des Rhamna, des Srarna, de Demnât, de Merrâkech même, on les visite, on leur apporte des offrandes. En dehors de l'enceinte musulmane, formant un faubourg isolé, se trouve un petit mellah. Jardins peu étendus.

4°. — DE ZAOUIA SIDI REHAL A TIKIRT.

9 octobre. — Quoique blad el makhzen, le pays n'est pas assez sûr pour marcher sans zetat ; mais un seul homme suffit. Je trouve sans peine quelqu'un pour m'escorter. Départ à midi et demi. Un cours d'eau sort ici même du Grand Atlas. C'est l'Ouad Rdât. Il prend sa source au sommet de la chaîne, à la dépression considérable appelée *Tizi n Glaoui*, et en descend dans une direction perpendiculaire aux crêtes ; cette rivière trace ainsi une route courte et facile pour franchir la chaîne. Je m'y engage. Jusqu'au Tizi, je resterai dans le bassin de l'ouad, et pendant la plus grande partie du trajet j'en suivrai le cours. De Sidi Rehal aux environs de Zarakten, où je quitterai la vallée de l'Ouad Rdât, celle-ci présente le même aspect : le fond n'en a jamais plus de 100 mètres de large, le plus souvent il a beaucoup moins ; les flancs sont habituellement des talus boisés à 1/1, quelquefois des murailles rocheuses presque à pic. C'est lorsque les pentes de ces flancs sont les plus raides que le fond est le plus large, lorsqu'elles sont les

plus douces qu'il est le plus étroit. Tantôt ce dernier est couvert des galets, des blocs de roche qui forment le lit de la rivière : dans ces points croissent, entre les pierres, des lauriers-roses et des pins ; ailleurs il y a un peu de terre : on trouve alors des jardins, avec des figuiers et des oliviers. De même pour les flancs. Moitié terre, moitié grès, ils sont la plupart du temps escarpés et couverts de forêts où se mêlent les lentisques, les tiqqi, les teïda et les teceft. Mais aux rares endroits où les côtes sont moins abruptes, on rencontre des villages, et à leur pied, des cultures et des vergers. Les villages sont disposés en long : chacun forme plusieurs groupes, échelonnés dans le sens de la vallée. Les plantations s'étagent au-dessous, disposées par gradins ; de petits murs retiennent la terre. Les champs sont des champs d'orge et de maïs ; des figuiers, des grenadiers, des oliviers, de la vigne, et surtout une foule de noyers les ombragent : le noyer apparaît ici pour la première fois ; cet arbre abonde sur les deux versants du Grand Atlas ; je ne l'ai pas vu ailleurs. Telle sera la vallée de l'Ouad Rdât jusque auprès de Tagmout, où je la quitterai. Le chemin tantôt en suit le fond, tantôt serpente sur ses flancs ; il est presque partout raide et pénible, difficile en peu d'endroits. Aujourd'hui, je fais une étape très courte : je m'arrête à Enzel, village de 600 habitants, où je passerai la nuit ; il n'est que 3 heures lorsque j'y arrive.

Durant le trajet, beaucoup de monde sur la route. L'Ouad Rdât avait, à Zaouïa Sidi Rehal, 6 mètres de large et 20 centimètres de profondeur ; les eaux en étaient claires et courantes, légèrement salées ; elles coulaient au milieu d'un lit de galets de 60 mètres, bordé de berges de terre d'un mètre. Cette rivière est, m'affirme-t-on, un affluent de la Tensift : elle s'y jetterait

après avoir arrosé le territoire des Zemrân et celui des Glaoua.

Cette dernière tribu est celle où je suis entré en sortant de Zaouïa Sidi Rehal ; un qaïd nommé par le sultan la gouverne ; il réside à Imaounin, dans le Telouet : son autorité réelle s'étend sur les Glaoua et sur le Ouarzazat, son pays natal ; son pouvoir nominal va jusqu'aux Aït Zaïneb, son influence jusqu'à Tazenakht et jusqu'au Mezgîta. La première seule de ces trois régions est considérée comme blad el makhzen ; seule elle fournit des soldats et paie l'impôt : les deux autres sont blad es sîba. Cependant, dans la seconde, la parole du qaïd est prise en considération ; mais à condition qu'il ne réclame que des choses faciles, ne coûtant rien aux habitants ; il ne se hasarderait pas à leur en demander d'autres, sachant que ce serait provoquer des refus ; il ne se mêle en aucune façon de leur administration, de leurs différends, des guerres qu'ils peuvent se faire entre eux ; mais son anaïa est respectée : des gens de sa maison, esclaves ou mokhaznis, peuvent servir de zetats ; on voyage en sûreté sous sa protection. Il n'en est plus de même dans la troisième région : la suprématie, même nominale, du sultan n'y est pas reconnue ; tout ce que peut faire le qaïd est d'entretenir des rapports d'amitié avec les chefs des deux grandes maisons voisines, les chikhs de Tazenakht et du Mezgîta. Il ne saurait servir de zetat sur leurs territoires, mais ses lettres assureraient un bon accueil auprès d'eux. Au delà, ni son nom ni celui du makhzen ne sont connus.

Le commerce des Glaoua est actif : il consiste presque uniquement en l'échange des grains du nord contre les dattes du Dra. Deux marchés dans la tribu : le Tenîn de Telouet et le Khemîs d'Enzel. Les Glaoua sont Imaziren de langue comme de race, ainsi que toutes les tribus que je verrai dans les massifs

du Grand et du Petit Atlas : de Zaouïa Sidi Rehal à Tisint, la première oasis que j'atteindrai, il n'y a pas un seul Arabe. Ici apparaît pour la première fois un vêtement original, d'un usage universel chez les Glaoua, dans le Dra, dans le bassin du Sous, dans la chaîne du Petit Atlas ; c'est le *khenif* : qu'on se figure une sorte de bernous court, de laine teinte en noir, avec une large tache orange, de forme ovale, occupant tout le bas du dos ; cette sorte de lune si étrangement placée est tissée dans le bernous même, et les bords en sont ornés de broderies de couleurs variées ; le bas du bernous est garni d'une longue frange, le capuchon d'un gros gland de laine noire. La plupart des hommes, enfants et vieillards, Musulmans et Juifs, portent ce vêtement ; les autres se drapent dans des haïks de laine blanche. On garde le sommet de la tête nu, comme dans le reste du Maroc ; mais la bande, large ou étroite, qui se roule d'habitude à l'entour, au lieu d'être de cotonnade blanche, est de laine noire. Les belras se remplacent fréquemment par des sandales. On ne voit plus de sabres qu'aux cavaliers : ces armes sont donc peu nombreuses, les chevaux étant rares dans le Grand comme dans le Petit Atlas. On cesse de porter la poudre dans des poires : on la met dans des cornes. Ce sont, soit des cornes naturelles à armatures de cuivre, soit, plus souvent, des cornes en cuivre ciselé ; elles ne manquent pas de grâce ; des sachets de cuir pour les balles s'y attachent. Ce modèle, en usage dès les premières pentes septentrionales du Grand Atlas, est le seul employé dans cette chaîne et dans tout le sud : il n'y a que deux exceptions ; nous les signalerons plus tard ; l'une est vers l'est, dans le bassin du Ziz, l'autre vers l'Ouest, dans le Sahel.

10 octobre. — D'Enzel à Tagmont, je suis la vallée de l'Ouad Rdât, telle que je l'ai décrite hier. Parti à 5 heures du matin, j'arrive à 11. Chemin faisant, je passe auprès des ruines d'un pont attribué par les uns aux Chrétiens, par les autres à es Soultân el Akheul : on cite toujours ces deux noms au Maroc dès qu'il s'agit d'ouvrages dont on ne connaît pas les auteurs ; ce pont, dont il reste quatre arches en pierre, s'élève sur la rivière au point de jonction des chemins de Merrâkech et de Zaouïa Sidi Rehal. Il me paraît d'origine musulmane. Plusieurs gros villages jalonnent la route : les deux principaux sont Ifsfes (600 habitants) et Zarakten (800 habitants). L'Ouad Ifraden, le seul que je traverse, est un ruisseau de 2 mètres de large ; les eaux en sont salées, comme toutes celles des environs : les flancs mêmes de la montagne sont par endroits blancs de sel. Durant cette matinée, de hauts massifs ne cessent de se dresser de tous côtés au-dessus de ma tête : vers le sud, au milieu d'une longue crête, j'aperçois l'échancrure du Tizi n Telouet et, à sa gauche, la cime rose de l'Adrar n Iri dominant toutes les autres. Du monde passe sur le chemin. Beaucoup de gibier ; quantité énorme de perdreaux : tout le long de la route, j'en vois courir à mes pieds ; ils se lèvent rarement ; on ne les chasse pas : quand les habitants veulent en manger, ils en tuent à coups de pierres.

11, 12, 13 octobre. — Séjour à Tagmout. Le village a 800 ou 900 habitants. Situé sur le bord de l'Ouad Adrar n Iri, il est fractionné en plusieurs groupes qui s'espacent sur les premières pentes du flanc gauche de la vallée, au milieu de cultures et de jardins : ceux-ci occupent aussi une partie du fond, qui a ici 60 mètres de large. Tagmout compte parmi les Aït

Roba : cette fraction se compose de tout ce qui habite sur le cours de l'Ouad Adrar n Iri. Zarakten forme une autre fraction, Enzel une autre encore. Les villages de ce versant sont d'aspect misérable : les maisons, de pierre et couvertes en terrasse, sont mal bâties ; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, parfois à demi enfoncé dans le sol.

14 octobre. — Départ à 6 heures du matin. Un zetat m'escorte. La route d'aujourd'hui peut se diviser en quatre portions. 1° De Tagmout à Titoula Tahtia : chemin extrêmement difficile ; montées très raides à travers les pierres ; région déserte ; sol rocheux, tantôt nu, tantôt boisé. 2° De Titoula Tahtia à Titoula Fouqia : on retrouve le cours de l'Ouad Adrar n Iri, appelé aussi dans cette partie Ouad Titoula ; on le suit : les premières pentes et le fond de la vallée sont couverts de villages et de cultures ; orges et maïs, ombragés de noisetiers, de trembles, surtout de noyers ; ce fond de vallée a peu de largeur : les cultures ne s'étendent en tout que sur quarante mètres ; au milieu d'elles coule le ruisseau, qui ne cesse pas d'avoir de l'eau : les flancs sont en pente douce au pied, escarpés vers le sommet, rocheux partout ; plus on avance, plus la pierre nue apparaît, plus les arbres sont clairsemés : chemin facile. 3° De Titoula Fouqia au col Tizi n Telouet, où je franchis la crête supérieure du Grand Atlas : l'eau tarit dans l'ouad, les cultures cessent, les habitations ont disparu : désert de pierre : de tous côtés s'élèvent de hautes montagnes de grès ; plus un arbre, plus une plante, plus un brin de verdure ; tout est roche : le chemin, sans être difficile, est très raide et très pénible ; on monte lentement vers le col. Il est atteint à 4 heures du soir. Je me trouve à 2.634 mètres au-

dessus du niveau de la mer. Un panorama immense s'étend devant mes yeux. Je suis frappé d'abord de l'aspect montagneux de la contrée que je vais aborder : ce ne sont que chaînes s'étageant les unes derrière les autres jusqu'au bout de l'horizon ; puis de son air triste et désolé : tout est nu ; tout est roc ; pas un grain de sable ni une motte de terre ; de longues côtes jaunes, des croupes d'un rouge sombre se succédant à l'infini, immenses solitudes pierreuses, c'est tout ce que distingue l'œil lorsqu'il se tourne vers le sud du haut du Grand Atlas. 4° J'entre ici dans la quatrième portion de mon trajet d'aujourd'hui : du Tizi n Telouet à Aït Baddou. On commence par une descente raide : c'est un passage dangereux, comme l'indique son nom, *Taourirt n Imakkeren*, « colline des brigands » ; puis on débouche dans la plaine du Telouet ; sol plat ; bonne terre couverte de cultures. Je m'arrête à 6 heures et demie, près de son extrémité sud, au petit village d'Aït Baddou.

Peu de voyageurs sur la route pendant cette journée. Le Telouet est une fraction des Glaoua : il comprend un certain nombre de villages, semés les uns près des autres dans une petite plaine fertile ; l'un d'eux, Imaounin, est la résidence du qaïd, *el Glaoui*. L'extérieur des constructions annonce la prospérité : ce ne sont plus les huttes de l'Ouad Rdât ; maisons hautes et bien bâties. Les arbres ne sont pas encore nombreux ; on en voit quelques-uns auprès des habitations : ce sont des trembles, des figuiers, des noyers ; il pousse aussi des pieds de vigne. Une multitude de ruisseaux descendant de la crête de l'Atlas arrosent le sol. Quelque riante que soit en elle-même cette verte plaine, elle est entourée de toutes parts de montagnes si nues et si désolées que son aspect en est attristé.

15 octobre. — Départ à 7 heures du matin. Je rentre en blad es sîba : m'y voici pour longtemps. Ici le pays ne présente pas grands dangers : un homme suffit aujourd'hui comme escorte. En quittant Aït Baddou, on achève de traverser la plaine du Telouet. Puis on entre dans la région la plus désolée qu'on puisse voir : tout est roche : au-dessus de la tête, on ne voit que murs de pierre ; aux pieds, ravins aux parois de grès sans eau ni verdure ; les lits à sec sont couverts d'une couche de sel ; nulle part la moindre trace de terre ni de végétation. Après trois heures de marche dans cette triste contrée, je débouche tout à coup dans une vallée qui forme avec elle le plus frappant contraste : creusée à pic au milieu de l'immense plateau de pierre qui règne à l'entour, elle présente un aspect aussi riant, aussi gai que les solitudes qui la bordent sont mornes et tristes. Au fond, coule un torrent dont les deux rives sont, sans interruption, garnies de jardins et de cultures ; au milieu des figuiers, des oliviers, des noyers, s'élèvent en foule des villages, des groupes de maisons, des tirremts : tout respire la richesse ; c'est l'Ouad Dra qui commence : sur ses rives seules, et sur celles des deux rivières qui le forment, je trouverai ces constructions élégantes et pittoresques qui me frapperont désormais : tirremts aux gracieuses tourelles, aux terrasses crénelées, aux balustrades à jour ; maisons aux murailles couvertes de dessins et de moulures ; qçars dont les enceintes, du pied jusqu'au faîte, ne sont qu'arabesques et qu'ornements. Dans ces belles contrées, même la demeure la plus pauvre présente l'aspect du bien-être. Le bas des bâtiments est en pierres cimentées, le haut en pisé ; tout est construit avec soin, tout semble neuf ; point d'habitation qui n'ait un premier étage ; un second est souvent formé par une ter-

rasse couverte, installée au-dessus ; partout bonnes portes, volets façonnés et ornés comme aux maisons des villes ; toutefois peu de demeures sont blanchies : de loin en loin, quelque zaouïa ou les créneaux d'une tirremt ; le reste a la teinte brun-rouge du grès et du pisé. Les jardins et les cultures sont entretenus avec un soin extrême, mais ils forment une bande étroite : aux endroits les plus larges, ils ont 60 mètres ; encore ne sont-ils presque jamais en sol plat ; ils s'étagent, les terres soutenues par des revêtements de pierre, des deux côtés de la rivière : celle-ci, l'Ouad Iounil, a 4 mètres de large, un courant très rapide, des eaux claires, salées ; elles coulent sur un lit de gravier de 10 mètres, blanc de sel dans les portions à sec. Les flancs de la vallée sont des murailles de grès verticales, creusées sur toute leur longueur de séries continues de cavernes. A ces murailles s'adossent maisons et jardins ; dans leur flanc est taillé le sentier que je suis ; passage difficile : le chemin n'a nulle part plus de 1 m. 50 de large : la paroi de roc d'un côté, le précipice de l'autre. Telle est cette vallée, telles sont, me dit-on, toutes celles du voisinage, Ouad el Melh, Ouad Imini, Ouad Iriri, étroits sillons où se concentrent la végétation et la vie, au milieu des immenses déserts de pierre qui forment le versant sud du Grand Atlas. Je ne quitte plus l'Ouad Iounil jusqu'au gîte : un moment, je monte sur le sommet du flanc gauche ; un vaste plateau rocheux s'y offre à mes yeux : il s'étend à perte de vue ; le thym est la seule plante qui y pousse ; les gazelles sont les seuls êtres animés qui y vivent. A 3 heures, je m'arrête à Tizgi, principal village du district de ce nom.

Peu de voyageurs aujourd'hui sur la route. J'ai traversé deux cours d'eau : l'Asif Marren, appelé aussi Ouad el Melh

(lit de 15 mètres de large, à sec) ; l'Ouad Iounil (eaux de 4 mètres de large et de 30 centimètres de profondeur ; courant très rapide).

16 et 17 octobre. — Séjour à Tizgi. J'ai été frappé, à mon entrée dans la vallée de l'Ouad Iounil, d'un des caractères qui distinguent le bassin du Dra : l'élégance des constructions ; j'en remarque ici un autre, plus important : il se rapporte à la race qui occupe le pays. Jusqu'à présent, je n'avais vu que des Imaziren blancs, ceux qu'on appelle *Chellaha* ; désormais, une bonne partie de la population se composera d'Imaziren noirs ou bruns, *Haratîn*. Dans tout le bassin du Dra, je les trouverai mêlés aux Chellaha, dans une proportion d'autant plus grande que j'avancerai davantage vers le sud : dans la vallée même de ce fleuve, ils sont si nombreux que le nom de *Draoui* y est synonyme de celui de Hartâni ; sur ses affluents, ils existent aussi en grande quantité : c'est dans ce bassin qu'ils semblent s'être concentrés ; il n'y en a point dans celui du Sous, très peu dans celui du Ziz. Ils présentent les types les plus variés : on en voit qu'on confondrait avec des nègres du Soudan ; d'autres ont la couleur des noirs, et les traits des Européens ; ou bien les grosses lèvres et le nez épaté des premiers, avec la peau blanche : certains sont dits Haratîn, qui, pour un étranger, ne présentent aucune différence avec les Chellaha. Les physionomies des individus étant aussi diverses, il est difficile d'assigner des caractères distinctifs à la race : on peut dire seulement qu'une couleur café au lait foncé avec des traits presque européens sont ce qu'on rencontre le plus souvent. Les Haratîn se considèrent comme Imaziren au même titre que les Chellaha : ils sont mélangés avec eux dans le fraction-

nement par tribus ; ils appartiennent comme eux aux Seketâna ou aux Gezoula, grandes familles qui, à elles deux, comprennent toutes les tribus entre Sous et Dra et une partie de celles du Sous. Malgré cette égalité politique, malgré cette communauté d'origine reconnue, les Chellaha se regardent comme supérieurs aux Haratîn, et ceux-ci ont le sentiment de l'infériorité. Ils cherchent à se relever en épousant des femmes de couleur claire. « Parle-t-on mariage ? dit un proverbe, l'Arabe demande : Est-elle de bonne maison ? le Chleuh, est-elle riche ? le Hartâni, est-elle blanche ? »

18 octobre. — Départ à 10 heures et demie. De Tizgi à Tikirt, on ne cesse de suivre le cours de l'Ouad Iounil ; une bonne partie du chemin, c'est dans son lit même que l'on marche : ce dernier a ici 15 à 20 mètres de large ; la rivière y coule, tantôt en une seule masse de 5 mètres de large et de 30 centimètres de profondeur, tantôt y formant plusieurs bras, tantôt l'inondant presque en entier et étant alors très peu profonde. Depuis sa source jusqu'à son confluent avec l'Ouad Imini, elle a, quelle que soit sa force, cette même manière irrégulière de couler. D'ici à Tikirt, sa vallée peut se diviser en deux portions : l'une jusqu'à son confluent avec l'Asif Marren, l'autre au delà. Dans la première, le fond reste ce qu'il était au-dessus de Tizgi, large de 50 à 60 mètres, couvert de cultures, ombragé de beaucoup d'arbres. Les deux flancs sont toujours de grès rouge et très hauts : cependant ce ne sont plus des murailles perpendiculaires, si ce n'est à leur partie supérieure, où se voient des cavernes ; le pied est à 2/1 d'abord, puis à 1/1. Les flancs n'avaient, de Tiourassin à Tizgi, livré passage à aucun affluent. Dans cette nouvelle région, ils

laissent accès à plusieurs ; ce sont autant de points où la vallée s'élargit et où les jardins s'étendent. A 1 heure et demie, j'atteins Tamdakht, village en face duquel l'Asif Marren se jette dans l'Ouad Iounil. La vallée change d'aspect : le fond s'agrandit et prend une largeur de 300 mètres : il est couvert de cultures ; les cultures qu'on voit d'ici à Tikirt n'ont aucune ressemblance avec celles d'auparavant : jusqu'à présent, une foule d'arbres ombrageaient les champs ; désormais on n'en verra plus, excepté aux abords des villages ; encore y sont-ils peu nombreux et parfois manquent-ils. La rivière coule dans un lit de 40 mètres de large, moitié vase, moitié galets, dont l'eau n'occupe qu'une faible partie. Les flancs, tout en restant rocheux, s'abaissent peu à peu, le droit surtout ; il diminue graduellement, et disparaît à quelque distance de Tikirt. Le flanc gauche conserve une hauteur minima de 150 mètres au-dessus du niveau de la vallée, mais ses pentes deviennent de plus en plus douces ; sa couleur change : il n'a plus le rose ou le rouge du grès, mais une teinte blanche qu'il gardera jusque auprès de Tikirt ; là, variant de nouveau, il deviendra noir et luisant : à partir d'ici, plus de cavernes. En face de Tikirt, s'étend une plaine triangulaire où confluent les ouads Iounil et Imini ; très plate, à sol de vase desséchée, elle se cultive en automne et est inondée en hiver. A l'extrémité de la plaine, un étroit kheneg, se creusant entre les roches noires des montagnes, donne passage à la rivière. Un peu plus haut, un spectacle nouveau réjouit mes yeux : un bois de palmiers entoure le village de Tazentout ; c'est le premier que je voie : on approche du Sahara. A 5 heures, je parviens à Tikirt, où je m'arrête.

Peu de voyageurs sur le chemin, quoique le pays soit très

habité. L'Ouad Imini, que j'ai traversé avant d'arriver, a 9 mètres de large et 30 centimètres de profondeur ; peu de courant ; il coule au milieu d'un lit de gros galets, large d'environ 700 mètres. Cette rivière est moins considérable comme volume d'eau que l'Ouad Iounil, qui, deux heures plus haut, avait, avec un courant très rapide, la même profondeur que lui et une largeur de 10 mètres.

5°. — SÉJOUR A TIKIRT.

Parmi les pays indépendants, ceux du sud du Grand Atlas présentent, en leur organisation sociale, des différences avec ceux du nord. Dans ceux-ci, une seule unité, la tribu ; un seul état social, l'état démocratique ; aucun lien n'unit les tribus entre elles. La tribu est une grande famille avec ses subdivisions naturelles, tente ou maison, douar ou village, groupe de plusieurs centres habités, et ainsi de suite ; le fractionnement est d'autant plus grand que la tribu est plus nombreuse. Chaque groupe se gouverne à part comme bon lui semble, au moyen d'une assemblée où chaque famille est représentée, *djemaaa* en arabe, *anfaliz* en tamazirt. Quelques hommes y ont souvent la prépondérance, mais sans titre ni droit reconnu. Les affaires concernant la tribu entière se règlent d'après le même principe ; les petites tribus réunissent tous leurs membres pour délibérer ; dans les grandes, telles que les Zaïan, les Beni Zemmour, les Smâla, où les premières fractions sont elles-mêmes nombreuses et souvent peu unies entre elles, ces fractions se concertent et se décident séparément, s'inquiétant ou ne s'inquiétant pas du parti pris par les autres. Dans certaines

tribus, telles que les Aït Atab, les Aït Bou Zîd, il y a des *qanoun*, codes de lois, auxquels les habitants sont tenus de se soumettre, et que l'assemblée générale fait respecter. Chez la plupart, cela n'existe pas ; les assemblées ne s'occupent point des particuliers ; tout leur est permis : s'il s'élève des différends, soit entre familles, soit entre fractions, elles les tranchent entre elles à coups de fusil. Ici, avec la liberté entière, la division à l'infini, la désunion complète ; là, avec un peu plus d'ordre et d'unité, c'est toujours la démocratie absolue. Les différentes tribus n'ont d'autres relations que les guerres et les alliances qu'elles font momentanément entre elles.

Au sud du Grand Atlas, nous trouvons trois unités : la tribu, le village, le district ; deux liens entre elles, la confédération et le vasselage ; deux états sociaux, le gouvernement par des chefs héréditaires et le régime démocratique. La tribu se rencontre et parmi les Imaziren et parmi les Arabes, avec son fractionnement naturel, le même en tous lieux : tels sont les Zenâga, les Aït Jellal, les Aït Seddrât, les Berâber. A côté d'elle se trouvent des villages isolés, sans aucun lien entre eux ; ils sont habités, les uns par un mélange de Chellaha et de Haratîn, d'autres par des membres de tribus diverses, d'autres par des cherifs ou des marabouts. Parmi ces villages, quelques-uns restent isolés, comme Qaçba el Djoua, Ilir ; la plupart, pour résister aux invasions des tribus voisines, s'unissent entre eux par groupes d'un certain nombre ; ils forment ainsi ce que nous appellerons des districts : tels sont Arba Mia, Tizgi, Ouad Noun, Tisint. Tribus, villages isolés et districts s'unissent entre eux par deux sortes de liens. Le premier est la confédération ; elle est formée de la collection de plusieurs de ces unités, quelles qu'elles soient, groupées pour former une masse plus

compacte : telle est la confédération du Dâdes, tels sont les nombreuses tribus et les qçars confédérés avec les Aït Amer. Inutile de dire que ces confédérations sont soumises à des changements : tantôt un groupe s'en détache, tantôt un autre s'y joint. Le second lien dont nous avons parlé est une sorte de vasselage : des tribus, des districts, se déclarent vassaux soit d'un chef, soit d'une tribu plus puissante : les vassaux sont tenus à une redevance annuelle, le suzerain s'engage en retour à respecter leurs personnes et leurs biens ; là se bornent les obligations mutuelles : c'est ainsi que Tisint, Tatta, sont vassaux des Ida ou Blal, que ceux-ci le sont des Berâber.

Tribus, districts, villages, vivent les uns sous le régime despotique, les autres sous le régime démocratique ; les premiers sont gouvernés par des familles où le pouvoir suprême, avec le titre de chikh, est héréditaire : tels sont les Aït Amer, les Zenâga, le Mezgîta. L'autorité de ces chikhs n'est pas lourde pour leurs sujets ; parents plus ou moins proches d'un grand nombre d'entre eux, force leur est de ménager ces alliés naturels ; d'ailleurs il est de leur intérêt de n'indisposer personne ; ils laissent à leurs administrés grande liberté et ne leur demandent que trois choses : payer une légère redevance, les suivre quand ils font la guerre, ne pas trop se battre, se piller ni se voler entre eux : ce n'est permis qu'avec les étrangers. Pour le reste, licence complète. Tel est, dans le sud du Maroc, ce que, faute d'autre nom, j'appelle le régime despotique.

Quant au régime démocratique, les tribus ou districts qui l'ont adopté le possèdent avec les nuances les plus diverses. Chez les uns, tels que les Ilalen, les Iberqaqen, règne le système établi dans le nord : tribus, fractions, villages, se gouvernent par l'assemblée de tous leurs membres. Ailleurs,

comme dans les qçars de Tisint, de Tatta, l'assemblée garde entre ses mains la puissance souveraine et confie le pouvoir exécutif à un chikh qu'elle élit ; quelquefois elle laisse ce titre longtemps dans la même maison, quelquefois elle le porte sans cesse de l'une à l'autre. Certaines tribus, telles que les Ida ou Blal, les Aït ou Mrîbet, les Isaffen, se divisent en fractions ayant chacune à leur tête une famille où la dignité du chikh est héréditaire ; tantôt le pouvoir de ces chefs est assez grand, comme chez les Aït ou Mrîbet et les Isaffen ; tantôt, comme chez les Ida ou Blal, leur seule prérogative est de conduire leurs frères dans les combats. Enfin il y a un dernier système, spécial aux Berâber, aux Aït Seddrât et aux Imerrân : c'est celui des *chikh el aam*, « chikhs nommés pour un an » ; les tribus se gouvernent au moyen d'assemblées, mais dans chaque fraction, chaque district, le pouvoir exécutif est entre les mains d'un chikh qu'on élit chaque année.

S'il existe dans ces régions une organisation politique plus complète que dans le nord, il ne faudrait pas en conclure qu'il y règne beaucoup plus d'ordre ; l'administration intérieure de chaque village se fait assez régulièrement, mais c'est tout ; de tribu à tribu, de fraction à fraction, de district à district, de village à village, les guerres sont continuelles ; trois motifs en produisent la plupart : entre sédentaires, les contestations au sujet des eaux et des canaux ; entre nomades, le pillage injuste de vassaux que l'honneur commande de venger ; entre sédentaires et nomades, la cupidité de ceux-ci, qui les porte à attaquer les premiers pour les dépouiller. Je n'ai pas été dans une seule région au sud de l'Atlas, sans y trouver, pour une de ces trois causes, la guerre, soit intestine, soit avec des voisins.

Les divers territoires que j'ai traversés depuis les Glaoua,

Assaka, Tizgi, Aït Zaïneb, appartiennent, les premiers à des districts isolés, le dernier à une petite tribu. Les uns et les autres sont indépendants de fait, mais reconnaissent la suzeraineté du sultan. Les marques de soumission qu'ils lui donnent se bornent à l'envoi annuel au Glaoui d'un présent dont la valeur varie entre 50 et 200 francs ; de plus, si l'on prend des voleurs, on les expédie à Imaounin. L'Assaka, le Tizgi, se gouvernent par leurs assemblées, *anfaliz*. Les Aït Zaïneb ont un chikh héréditaire, Chikh Mohammed, qui réside à Tikirt ; il ne domine que sur une partie de sa tribu, celle qui est à l'est d'Imzouren ; le reste, Imzouren, Tizgzaouin, Tadoula, s'est depuis peu rangé volontairement sous la domination du chikh de Tazenakht, ez Zanifi : cela s'est fait sans guerre ; la bonne intelligence des deux chefs n'a pas été troublée.

Ici le tamazirt est non seulement la langue générale, c'est presque la langue unique : à peine si un homme sur cinq, une femme sur vingt, savent l'arabe.

Le costume est le même qu'à l'entrée des Glaoua ; mais les femmes, qui dans le nord portaient peu de bijoux, en ont une foule et, en outre, se peignent la figure. Jusqu'ici un fil de verroteries mêlées de grains de corail et de pièces d'argent suspendu au cou, un second placé dans les cheveux, étaient leurs seuls ornements. Désormais elles se couvriront d'énormes colliers d'ambre et de corail, de bracelets, de broches, de diadèmes, de pendants d'oreilles et d'autres volumineuses parures d'argent.

Dans le Grand Atlas, nous avons trouvé le lait et le miel en abondance. Ici il en a été de même ; plus loin, ces deux choses seront rares. On cesse de pouvoir se procurer du savon au sud de Tikirt ; jusqu'ici on en fabriquait dans toutes les bourgades

de quelque importance : c'était une spécialité lucrative des Juifs ; au delà des Aït Zaïneb, il ne s'en fait plus, il ne s'en vend plus sur les marchés. Pour laver les vêtements, on se sert de certaines herbes ; le blanchissage ainsi obtenu est médiocre.

Je profite de mon séjour à Tikirt pour aller visiter les ruines de Tasgedlt, célèbres dans le pays et objet de mille légendes. Elles se composent d'une enceinte presque carrée, jadis garnie de tours sur tout son développement. Les murailles, épaisses, ont dû être en maçonnerie à la base, en pisé dans le haut. Il en reste peu de chose : une partie des murs s'est écroulée ; le reste, très écrêté, tombe chaque jour davantage. La partie sud est la mieux conservée ; on y voit 7 ou 8 tours ayant encore 3 à 4 mètres. A l'intérieur de l'enceinte, s'élèvent des monceaux de pierres ne présentant que des débris informes. La forteresse est construite en amphithéâtre sur une côte rocheuse, d'une pente de 1/2, dont elle couvre toute la hauteur ; dans sa portion nord, cette côte se transforme brusquement en une muraille verticale où s'ouvrent les bouches de plusieurs cavernes. Une ancienne citadelle, des cavernes, voilà plus qu'il n'en faut aux habitants pour voir ici une trace du passage des Chrétiens. D'ailleurs l'histoire n'est-elle pas là pour prouver la vérité de cette opinion, histoire écrite en des livres qu'on n'a pas pu me montrer, mais dont le contenu est dans la mémoire de chacun. Naguère, il y a bien des siècles, trois princesses, filles d'un roi chrétien, régnaient sur ces contrées : l'une, Doula bent Ouâd, résidait en cette forteresse de Tasgedlt ; une autre, Zelfa bent Ouâd, en habitait une semblable, sur les bords de l'Asif Marren, près de Teççaïout ; la troisième, Stouka bent Ouâd, une semblable encore à Taskoukt, sur l'Ouad Imini : en ces trois lieux se voient des ruines pareilles. Les Musulmans

firent longtemps la guerre aux trois princesses chrétiennes et finirent par les chasser. Il est plus probable que les trois qaçbas sont l'œuvre d'un même sultan, celui sans doute qui construisit le pont de l'Ouad Rdât.

Dans cette excursion, je passe auprès du confluent des ouads Iriri et Imini ; ils se réunissent dans une plaine triangulaire semblable à celle de Tikirt : même sol vaseux, bas et plat, couvert de cultures, et en hiver inondé ; pas d'arbres, si ce n'est quelques-uns auprès des villages ; champs d'orge, de blé, surtout de maïs. On laboure avec des charrues à soc de fer, traînées par des bœufs ; ces derniers sont assez nombreux dans le pays, ainsi que les moutons et les chèvres ; depuis le Telouet, on voit quelques chameaux. L'Ouad Imini, au-dessous du confluent, a peu d'eau, 1 m. 50, avec 40 centimètres de profondeur : ce mince filet court au milieu d'un lit de gros galets mesurant plus de 500 mètres d'une rive à l'autre. Plus haut, en face de Tasgedtl, la même rivière a 200 mètres de large et est à sec, non par manque d'eau, mais parce que les habitants la font dériver pour arroser leurs plantations ; si je n'en rencontre pas dans l'ouad, je traverse plusieurs larges conduites où elle coule à pleins bords. Chaque tribu, chaque village, a droit à une quantité d'eau déterminée ; des traités, des qanouns la règlent. Les canaux sont une source de contestations et de querelles fréquentes entre villages et entre fractions. Ces démêlés se vident comme ils se vident tous, par la poudre : en ce moment, les gens de l'Imini et les Aït Touaïa sont en hostilités avec les Aït Zaïneb pour ce motif. Rarement ces guerres sont meurtrières ; elles se bornent la plupart du temps à quelques coups de fusil échangés à la frontière.

6°. — ADRAR N DEREN ET SIROUA.

« Les montagnes tournent tout autour de notre pays, » disent les habitants de Tikirt. En effet, de quelque côté qu'on jette les yeux, on ne voit que massifs sombres. Au sud et à l'est, ce sont les flancs des ouads Iounil d'une part, Imini et Idermi de l'autre, talus rocheux de 150 à 200 mètres de haut, que nous avons décrits. Au nord et à l'ouest, ce sont de très hautes crêtes, la plupart couvertes de neige, se perdant dans les nuages. On distingue de Tikirt plusieurs sommets remarquables et plusieurs cols : Djebel Anremer, Tizi n Telouet, Tizi n Tichka, Tizi n Tamanat, Djebel Tidili, Djebel Siroua. Les premiers appartiennent à la chaîne du Grand Atlas, qu'on appelle ici *Adrar n Deren* ; quant au Siroua, c'est le pic culminant d'un massif qui s'élève entre le Grand et le Petit Atlas et sépare le bassin du Sous de celui du Dra.

Voici quelques détails sur ces différents points.

Djebel Anremer. C'est de cette montagne que sort l'Ouad Iounil ; aussi lui donne-t-on quelquefois le nom de Djebel Ounila. A son sommet est un étang, toujours rempli d'eau, même par les étés les plus brûlants ; nul n'en connaît la profondeur ; au-dessous, la source de l'Ouad Iounil jaillit au milieu des rochers. Cet étang est un objet de vénération profonde pour les Musulmans des environs. Le premier jour de chaque année, ils y montent en pèlerinage et y immolent des brebis et des chèvres. Souffre-t-on de la sécheresse ? les Iounilen, les gens de l'Assaka, les Aït Zaïneb, se cotisent à raison d'une mouzouna par tête, achètent des moutons, et vont les sacrifier sur ses bords.

Tizi n Telouet. C'est le col où j'ai franchi le Grand Atlas. Il

fait partie du Tizi n Glaoui. On appelle ainsi la forte dépression qui se trouve en face d'ici dans l'Adrar n Deren, et que limitent à l'est le Djebel Anremer, à l'ouest le Djebel Tidili. Ce tronçon de la chaîne porte le nom général de Tizi n Glaoui ; il renferme trois cols, ceux de Telouet, de Tichka et de Tamanat.

Tizi n Tichka. Col conduisant de la vallée de l'Asif Marren dans celle de l'Ouad Rdât, à Zarakten par exemple. L'Ouad Tichka, qui en descend, se jette dans l'Ouad el Melh, à Imirren. Quand le col de Telouet est encombré par les neiges et que celui de Tichka est, par extraordinaire, praticable, on passe par ce dernier.

Tizi n Tamanat. Col donnant accès de la vallée de l'Ouad Imini dans la tribu des Mesfioua. C'est un troisième chemin pour gagner Merrâkech. De ces trois routes, la plus courte est la dernière, mais la plus facile et de beaucoup la plus fréquentée est celle du Tizi n Telouet. L'Ouad Tamanat, qui descend du col, se jette dans l'Ouad Imini.

Djebel Tidili. Ce mont, ainsi que ceux qui l'entourent, a le sommet couvert de neige ; c'est dans son flanc que l'Ouad Imini prend sa source. A l'ouest du Djebel Tidili, la chaîne se continue par une longue suite de crêtes neigeuses qui se perdent dans les nuages.

Djebel Siroua. C'est la plus haute des montagnes voisines, au dire des habitants. Seul parmi elles, il a son sommet couvert de neiges éternelles. Sur les autres cimes visibles d'ici, tantôt la neige persiste l'été, tantôt elle fond, suivant que l'année est plus ou moins chaude. Sur les pentes du Siroua se trouve un col conduisant de la tribu des Aït Tedrart dans le Sous. Les flancs du massif renferment, dit-on, des minerais ; les habitants n'en savent pas tirer parti.

Ces montagnes sont toutes également nues, également rocheuses ; point d'arbres, point de végétation, rien que des pierres. Point de bêtes fauves, pas d'autre gibier que des gazelles et des mouflons.

Les trois cols du Tizi n Glaoui sont praticables toute l'année ; cependant, en hiver, il y tombe parfois une grande quantité de neige : lorsque la couche est trop épaisse pour qu'on puisse franchir la montagne, les voyageurs attendent dans les villages les plus rapprochés du sommet et passent à la première éclaircie. Il en est de même des cols qui, plus à l'est, mettent en relations Demnât et les Haskoura, Ouaouizert et l'Oussikis.

7°. — QUELQUES MOTS SUR L'ATLAS MAROCAIN.

Nous sommes ici en plein cœur de l'Atlas. Il est temps de donner quelques détails sur la façon dont nous comprenons le système montagneux du Maroc.

Les montagnes du Maroc se composent pour nous de deux massifs distincts, séparés par une large trouée. Ce sont : d'abord le massif de l'Atlas, qui le traverse tout entier dans sa plus grande longueur, du sud-ouest au nord-est ; puis le massif Rifain qui, commençant vers Nemours, longeant la côte jusqu'à Ceuta, percé par le détroit de Gibraltar, décrit une large courbe et se retrouve en Espagne, dans la Sierra Nevada. Ces deux longs massifs aux lignes courbes, partant presque d'un point commun et allant en divergeant, ressemblent aux ondes d'un courant marin qui se diviserait vers Tlemsen en deux bras, dont le principal continuerait à suivre la direction générale du courant primitif en fléchissant un peu

vers le sud, tandis que l'autre, secondaire, s'élancerait vers l'ouest, puis tournerait brusquement vers le nord et de là vers l'est. La démarcation entre les deux massifs est très nettement dessinée : de Lalla Marnia à Fâs, une large trouée les sépare : plaine d'Angad jusqu'à la Mlouïa, même plaine se prolongeant sous d'autres noms jusqu'à l'Ouad Innaouen, vallée de cette rivière jusque auprès de Fâs. A partir de cette ville, la trouée s'élargit encore ; c'est la vallée du Sebou, qui va en s'épanouissant jusqu'à la mer.

Nous ne nous occuperons point du massif Rifain, dont nous n'avons vu qu'une petite portion. Il semble d'ailleurs bien représenté sur la carte de M. le capitaine Beaudoin, qui avait recueilli, sur cette contrée en particulier, un nombre considérable de renseignements. De plus, les levés de nos officiers d'état-major en comprennent une partie, s'étendant de Nemours à la Mlouïa, région qui est connue par conséquent avec exactitude.

Quant au massif de l'Atlas, nous l'avons traversé deux fois dans tout son ensemble, et nous avons parcouru en quelques détails certaines de ses parties. Nous allons essayer de le décrire tel qu'il nous paraît être.

Expliquons d'abord les termes dont nous nous servons. Le nom d'Atlas, appliqué primitivement par les anciens aux seules cimes neigeuses qui s'élèvent au centre du Maroc, a été étendu ensuite par quelques écrivains latins à l'ensemble du massif qui traverse le Marreb. On lui a conservé cette signification ; le large dos qui commence à l'Océan entre Mogador et l'embouchure du Dra et finit à la Méditerranée au cap Bon, après avoir traversé le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, porte encore aujourd'hui le nom général d'Atlas. On peut le distin-

guer en Atlas Marocain, Atlas Algérien, Atlas Tunisien. Cette division est la seule qu'il comporte. Quant aux termes de Grand et de Petit Atlas, ils s'appliquent uniquement à certaines parties de l'Atlas Marocain : ainsi l'entendait Ptolémée, qui s'est servi le premier de ces expressions : il les emploie pour désigner deux chaînes déterminées de ce massif. Nous nous conformerons en partie à sa nomenclature, réservant ces noms pour les deux chaînes du Maroc auxquelles ils paraissent le mieux s'appliquer.

L'Atlas Marocain se compose essentiellement de trois chaînes parallèles : l'une très haute, presque toujours couronnée de neige ; elle est connue depuis longtemps sous le nom de Grand Atlas : nous le lui conserverons ; une autre, au sud de celle-ci, suivant une direction parallèle, mais moins élevée : nous l'appellerons Petit Atlas ; ces deux chaînes, les deux seuls hauts massifs visibles de la côte, étaient sans doute celles qu'on avait signalées à Ptolémée, quoique dans ses écrits il en ait interverti l'ordre ; la troisième, ne commençant que loin dans l'intérieur, a dû lui être inconnue : elle est située au nord du Grand Atlas ; moins élevée que ce dernier, elle l'est plus que le petit : nous l'appellerons Moyen Atlas, nom correspondant à sa hauteur.

Il y a nécessité à donner à ces chaînes des appellations tirées de notre langue, aucune d'elles n'en possède dans le pays. Chaque sommet, chaque col, chaque vallée, a un nom spécial ; nulle part il n'est de nom qui désigne l'ensemble d'une chaîne. C'est facile à expliquer : le Marocain ne voyage pas ; il connaît les montagnes de son pays, mais ne connaît qu'elles ; il ne sait pas si elles se lient à d'autres, il ne le demande pas : dans ces conditions, les noms particuliers suffisent et peuvent seuls

exister. Une seule chaîne en a un général, encore ne le possède-t-elle que sur une partie de sa longueur : le Grand Atlas, du Haha à l'extrémité orientale du Tizi n Glaoui, porte le nom d'Adrar n Deren. Cette appellation s'appliquant à peine à la moitié de la chaîne, nous ne pouvons nous en servir. Force nous est d'adopter pour tout le massif des noms de convention.

L'Atlas Marocain, avons-nous dit, paraît formé essentiellement de trois chaînes parallèles, dont l'orientation approximative serait de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est : nous les avons appelées Grand Atlas, Moyen Atlas et Petit Atlas.

1° *Grand Atlas*. — Des trois chaînes, c'est de beaucoup la plus connue : visible de Merrâkech, visitée par plusieurs voyageurs, explorée dans sa partie occidentale par MM. Hooker et Ball, franchie au nord de Taroudant par M. le docteur Lenz, auprès des sources du Ziz par Caillé et par M. Rohlfs, nous l'avons nous-même passée en trois points, vers le centre, au col des Glaoua, à son extrémité ouest, entre Agadir Irir et Mogador, et non loin du point où elle expire vers l'est, à hauteur de Qçâbi ech Cheurfa. De plus, nous en avons longé le pied sur presque toute sa longueur, le pied nord de Misour (Mlouïa à Qçâbi ech Cheurfa et de Ouaouizert à Zaouïa Sidi Rehal, le pied sud d'Agadir Irir aux Menâba et du Dâdes au Qçar es Souq. C'est une longue chaîne non interrompue, mais percée d'un grand nombre de cols (col de Bibaouan, Tizi n Ouichdan, Tizi n Tamejjout, etc., débouchant dans la vallée du Sous ; Tizi n Tamanat, Tizi n Tichka, Tizi n Telouet, Tizi n Amzoug, Tizi n Tarkeddit, Tizi Aït Imi, Tizi Ou Rijimt, etc., débouchant dans la vallée du Dra ; Tizi n Telremt, débouchant dans la vallée du Ziz ; Tizi n Tanslemt, débouchant dans la vallée du Gir). Les principales altitudes observées sont : 1.250 m.

(col de Bibaouan, M. Lenz) ; 3.350 m. (mont Teza, M. Hooker); 3.475 m. (mont Miltsin, Washington) ; 3.500 m. 4 (col de Tagherot, M. Hooker) ; 2.634 m. (col de Telouet, au point où nous avons franchi la chaîne chez les Glaoua) ; 2.182 m. (col de Telremt, où nous l'avons passée près d'El Qçâbi). Partout, j'ai vu le faîte du Grand Atlas couvert de neige, excepté à la grande dépression du Tizi n Glaoui : à juger d'après la hauteur de la portion blanche, la partie la plus élevée de la chaîne serait celle qui est située au nord du Dâdes, du Todra, du Reris, du pays de Ziz. Dans ce groupe, le massif du Djebel El Aïachi domine de beaucoup les autres sommets. Est-il le point culminant du Grand Atlas ? Il le semble ; rien ne le prouve. La neige commence sur la chaîne, vers l'ouest, à l'orient du col de Bibaouan ; elle y finit, vers l'est, aux dernières pentes du Djebel El Aïachi : après ce massif, il n'y en a plus trace. De Bibaouan à l'Océan, le Grand Atlas s'abaisse rapidement. Au delà du Djebel El Aïachi, il décroît d'une façon continue et finit par expirer dans le Dahra. Où exactement ? A quelle distance du Djebel El Aïachi ? Nous ne le savons pas. La crête du Grand Atlas paraît être une arête et non un plateau. Elle ne présente l'aspect d'une ligne uniforme que vers ses extrémités orientale et occidentale, où elle est dépourvue de neige ; partout ailleurs, elle se découpe en nombreuses dentelures. Le versant nord est en général boisé ; le versant sud est nu, pure roche, dans les bassins du Dra, du Ziz et du Gir, en partie boisé dans celui de l'Ouad Sous. Les forêts renferment, dit-on, d'abondant gibier, sans aucune bête féroce.

2° *Moyen Atlas.* — Cette chaîne est de beaucoup la moins connue. Du col de Telremt, nous en avons entrevu une portion : c'était une longue crête uniforme couverte de neige, se

relevant en un point pour former un pic, le Djebel Tsouqt, et finissant brusquement par une haute falaise, le Djebel Oulad Ali. Où commence cette chaîne ? où finit-elle ? On ne saurait le dire d'une façon certaine. Pour nous, elle commence au nord de Demnât, à la trouée de la Teççaout, où ses dernières pentes viennent se confondre avec celles du Grand Atlas. C'est elle que traverse l'Ouad el Abid dans le long kheneg qu'il se creuse, c'est elle qui borne au sud la plaine du Tâdla et qui sépare sur toute leur longueur les bassins de l'Oumm er Rebia et de l'Ouad el Abid, c'est elle que nous avons franchie en allant de Qaçba Beni Mellal à Ouaouizert : elle n'avait là, au col, que 1.529 m. d'altitude ; les sommets pouvaient être à 1.900 m. La chaîne commençait ; depuis Demnât, elle ne cesse de s'élever jusqu'au Djebel Tsouqt, qui paraît en être le point le plus haut. Où finit-elle ? S'arrête-t-elle brusquement comme elle le semble, au Djebel Oulad Ali et au Djebel Reggou ? Nous ne le pensons pas. Pour nous, la trouée subite qui se trouve à l'est de ces monts est un large kheneg que s'est percé la Mlouïa dans la chaîne ; les monts Debdou (1.648 m.) seraient le prolongement naturel de celle-ci, et elle irait expirer avec eux sur les hauts plateaux du Dahra. Le Moyen Atlas commencerait donc au nord de Demnât, atteindrait son point culminant au Djebel Tsouqt, et se continuerait jusqu'au Dahra, où il viendrait mourir, comme l'a fait le Grand Atlas. Les deux versants sont boisés : de Demnât à Debdou, ils ne sont qu'immenses forêts, pleines de gibier et de bêtes sauvages, les seules du Maroc où il y ait des lions.

3° *Petit Atlas.* — C'est le plus connu après le grand. M. Lenz l'a franchi au sud d'Ilir (1.100 m.). M. Rohlfs en a suivi longtemps le pied nord. Enfin il a été un des principaux

objets de mes recherches : j'en ai longé le pied méridional de Tisint à Aqqa, le pied septentrional d'Agadir Irir aux Menâba et du Dâdes au Reris ; je l'ai traversé en six points différents, aux cols d'Iberqaqen, d'Azrar, de Haroun, d'Agni, de Tifernin, d'Iril n Oïttôb. Il avait à ces passages : 1.912 m., 1.934 m., 2.059 m., 1.674 m., 1.872 m., 2.280 m. d'altitude ; ce sont, à peu de chose près, les hauteurs de la ligne culminante, car le Petit Atlas est couronné presque partout d'un large plateau à ondulations légères : ce plateau, pierreux dans la partie orientale de la chaîne (celle qui est à l'est du Dra et qui porte le nom de Sarro), l'est moins dans la partie centrale, où le tapissent de longues étendues d'halfa, et, vers l'ouest, se garnit d'une couche de bonne terre, se couvre de champs, d'amandiers et de villages, et forme une des plus riches contrées du Maroc. Le versant sud du Petit Atlas est nu et rocheux. Le versant nord l'est aussi dans les bassins du Dra et du Ziz ; mais il est boisé dans celui du Sous, au pied seulement vers l'est, en entier vers l'ouest. Peu de gibier ; point de bêtes féroces. La hauteur de la chaîne ne présente nulle part de brusques variations : la crête a partout l'aspect d'une ligne horizontale ; en trois endroits, à hauteur de Taroudant, aux environs du col d'Azrar et dans le Sarro, j'y ai distingué quelques filets de neige : c'étaient d'étroits sillons à peine visibles. Le Petit Atlas commence auprès de l'Océan : où finit-il ? Nous ne le savons pas. Nous supposons qu'il expire dans les hauts plateaux qui se trouvent à l'ouest de l'Ouad Ziz : la chaîne paraît s'abaisser sans cesse du Dâdes au Reris ; de ce dernier point, on l'aperçoit se prolongeant dans le lointain et décroissant toujours. De Qçar es Souq, on ne la distingue plus : on ne voit vers le sud, le sud-ouest, le sud-est, qu'une plaine immense s'étendant

jusqu'à l'horizon. Je conjecture donc que le Petit Atlas meurt avant d'atteindre les bords du Ziz. Les plateaux où il finit se continuent au delà de ce fleuve et se prolongent jusqu'en Algérie.

Telles sont les trois chaînes qui forment la portion fondamentale de l'Atlas Marocain Après elles, on peut en citer deux autres, secondaires. Les directions en sont parallèles à celle des premières. Elles sont situées, l'une, le Bani, au sud du Petit Atlas ; l'autre, dont semblent faire partie le plateau d'Oulmess et les monts des Riata, au nord du Moyen Atlas.

Le Bani est une étroite digue de roche nue, peu élevée, ayant dans sa partie centrale 924 m. d'altitude Il commence à l'Océan, au sud d'Ouad Noun, et se prolonge au delà de l'Ouad Dra, qui le traverse au kheneg de Foum Taqqat, au-dessous de Tamegrout. Où finit-il ? Nous l'ignorons. Il expire sans doute, comme le Petit Atlas, entre le Dra et le Ziz. Nous avons franchi plusieurs fois le Bani, nous en avons longé le pied durant quelque temps, et sur les parties que nous n'avons pas vues nous possédons des renseignements précis. Les traits généraux de cette chaîne peuvent donc être considérés comme connus avec quelque certitude.

Il n'en est pas de même pour l'autre, pour celle dont je crois voir des portions dans le plateau d'Oulmess et le Djebel Riata. Elle semble avoir son origine entre Oulmess et l'Océan, passerait à quelque distance au sud de Sfrou, serait traversée par le Sebou à un kheneg, atteindrait la Mlouïa sous le nom de Djebel Riata ; ce fleuve s'y fraierait un large passage au nord de la plaine de Tafrâta, et elle se prolongerait ensuite sans interruption jusqu'à Tlemsen par les monts Mergeshoum, Beni Bou Zeggou, Zekkara, Beni Snous. La chaîne commencerait à

l'ouest d'Oulmess, aurait un de ses points culminants au pic des Riata, et se continuerait jusqu'en Algérie. La partie occidentale, jusqu'à la Mlouïa, est couverte de grandes forêts et peuplée de fauves ; les panthères y abondent. La région orientale possède aussi des bois et les mêmes animaux sauvages, mais à un degré moindre. La chaîne a été franchie par Caillé sur le territoire des Aït Ioussi, par M. Rohlfs sur celui des Beni Mgild, par nous sur celui des Zaïan. L'altitude en est de 1.290 m. à Oulmess, de 1.517 m. à Douar S. Abd Allah (Rohlfs)

Dans ce large massif de l'Atlas Marocain, formé de cinq chaînes parallèles, dont trois essentielles et deux secondaires, on voit qu'il y a une arête principale, le Grand Atlas, dominant de beaucoup tout le reste ; la plupart des fleuves du Maroc, Mlouïa, Ouad el Abid, Tensift, Sous, Dra, Ziz, Gir, y prennent leur source. Après lui, vient le Moyen Atlas, le second en hauteur ; deux fleuves sortent de son flanc : l'Oumm er Rebia et le Sebou. La moins élevée des trois chaînes principales est le Petit Atlas ; il ne donne naissance qu'à des rivières. Quant aux deux chaînes secondaires, seuls de petits cours d'eau en sortent.

Ces chaînes parallèles forment entre elles trois rigoles où coulent bout à bout tous les fleuves marocains : Oumm er Rebia et Sebou entre le Moyen Atlas et la chaîne Oulmess-Riata ; Ouad el Abid et Mlouïa, entre le Grand Atlas et le Moyen Atlas ; Sous et Dra supérieur, entre le Grand Atlas et le Petit Atlas. Le Dra, ayant percé l'un après l'autre le Petit Atlas et le Bani, coule ensuite au pied de ce dernier, parallèlement à la direction des crêtes. Dans ces rigoles, les fleuves sont séparés à leur source, tantôt par des plaines, si unies qu'il faut le baromètre pour trouver la ligne de partage des eaux, tantôt

par des massifs montagneux. Au nord du Moyen Atlas, un plateau montueux, le Fezaz, fait la limite entre les bassins du Sebou et de l'Oumm er Rebia. Entre le Grand et le Moyen Atlas, les bassins de la Mlouïa et de l'Ouad el Abid sont divisés par les hautes cimes du Djebel el Aïachi et des plateaux très élevés qui s'en détachent. Entre le Grand Atlas et le petit, le Dra est séparé du Sous par un massif montagneux que domine le Siroua, du Ziz par une large plaine. Du Ziz au Gir s'étendent également des plaines.

Tel est le massif Atlantique au Maroc : tel du moins il me paraît être. Il faudra encore bien des voyages, bien des travaux, pour déterminer avec exactitude ce qu'il est. Les chaînes du Grand Atlas, du Petit Atlas et du Bani sont relativement connues ; mais celles du Moyen Atlas et d'Oulmess-Riata le sont de la manière la plus incertaine.

IV

DE TIKIRT A TISINT

1°. — DE TIKIRT A TAZENAKHT.

25 octobre 1883. — Départ de Tikirt à 9 heures du matin. Je m'engage aussitôt dans un vaste désert qui s'étend, moucheté de loin en loin de petites oasis, entre les trois ouads Idermi, Aït Tigdi Ouchchen et Tazenakht ; l'aspect en est partout le même : terrain montueux, chemins assez pénibles, aucune végétation ; pas d'autres êtres vivants que les gazelles ; le sol est formé de roches et de pierres, grès dont la surface, semblant calcinée, est noire et luisante comme si elle avait été passée au goudron. Cette roche, la seule que je sois appelé à voir d'ici à Tazenakht, domine dans tout le sud. Dans les plaines, je la trouverai sous la forme d'une croûte de petites pierres noires et brillantes, sorte d'écaille qui couvre la terre ; en pays de montagnes, comme ici, elle se présente sous deux aspects : tantôt avec l'apparence d'escaliers aux degrés noircis et craquelés, monceau de pierres luisantes entassées, tantôt en longues tables unies et lisses. Telles sont les solitudes désolées que je parcours ; elles font songer aux déserts de pierres noires

que, dans une autre région, S. Paulinus trouva aux abords du Grand Atlas. A 4 heures et demie, j'arrive à l'oasis d'Irels ; j'y passerai la nuit.

La route d'aujourd'hui n'était pas des plus sûres : le frère de Chikh Mohammed de Tikirt m'a escorté avec deux de ses gens jusqu'à Tagenzalt ; il me quitta là, en me confiant à deux hommes de ce qçar : ceux-ci me conduisirent à Irels. Nous n'avons rencontré personne pendant tout le trajet. Point de cours d'eau. Tagenzalt, où je me suis arrêté une demi-heure, est une localité indépendante, se gouvernant elle-même, mais reconnaissant la suzeraineté du chikh de Tikirt ; elle comprend environ cinquante maisons, bâties en pisé et entourées d'une enceinte ; auprès sont de grands et beaux jardins ; les dattiers y dominent ; on y voit aussi des grenadiers, des figuiers, des trembles ; à leur ombre sont des cultures. L'oasis est située au fond d'un vallon dont le flanc occidental est à cet endroit une muraille à pic ; les bouches d'une dizaine de cavernes s'y ouvrent. Pas de ruisseau ; il n'y a d'autre eau que celle d'une source. Tagenzalt est, avons-nous dit, entourée d'une enceinte de murailles : c'est une particularité que je vois pour la première fois et qu'il importe de signaler. Elle marque un changement dans l'état des villages : jusqu'ici tous étaient ouverts ; désormais, en allant vers le sud, je trouverai la plupart d'entre eux fortifiés. A dater de ce jour, il y aura donc une distinction à faire : nous appellerons *qçar* tout centre fortifié, réservant le nom de *village* pour ceux qui ne le seront pas. Tantôt les qçars sont défendus par des murailles qui enveloppent les habitations, murailles d'ordinaire garnies de tours ; tantôt les murs des maisons, juxtaposés et ne laissant passage que par une ou deux portes étroites, forment eux-mêmes l'en-

ceinte. Quel que soit le système adopté, les qçars sont très ramassés, resserrés dans le plus petit espace possible : l'opposé des villages.

Irels est un beau qçar, riche et prospère, d'environ 500 habitants. Il est très bien bâti ; point de ruines, point de maisons en mauvais état ; tout est neuf, tout est propre et bien entretenu ; le bas des constructions est en pierres, souvent taillées, toujours disposées régulièrement le haut est en pisé ; des terrasses reposant sur de longues poutres de palmier couronnent les habitations, des gouttières pratiquées le long des murs amènent l'eau dans des citernes. Une enceinte garnie de tours protège le qçar ; elle est, ainsi que tous les bâtiments de ce dernier, couverte de moulures et de dessins à la chaux. Les jardins sont superbes : comme à Tagenzalt, il y a des arbres variés, mais les palmiers dominent ; à leur ombre, la terre divisée en carrés, disparaît sous le maïs, le millet et les légumes. Une foule de canaux arrosent ces riches plantations ; çà et là de grands bassins maçonnés sont remplis jusqu'au bord d'une eau limpide. Cette végétation luxuriante, ces arbres superbes qui répandent une ombre épaisse sur une terre toute verte, ces mille canaux, ce ciel admirable, cette nature riche et riante qui, au milieu de la contrée la plus désolée, fait de ce séjour un lieu de délices, se trouveront pareillement dans les autres oasis : telle est Irels, tels seront tous les points où nous verrons croître le dattier : en tous même fraîcheur, en tous même calme, même abondance ; endroits charmants où il semble ne pouvoir exister que des heureux.

A peu de distance d'Irels, est un qçar plus petit, Tamaïoust, également entouré de palmiers ; il forme avec Irels un groupe isolé, indépendant, compris sous le nom d'Irels. Population

tamazirt, mélange de Chellaha et de Haratîn. Irels ; Tamaïoust et Tagenzalt produisent des dattes d'excellente qualité.

26 octobre. — Départ à 8 heures et demie. Mon escorte, de deux fusils au début, s'augmente de deux autres à El Bordj : ces nouveaux zetats sont nécessaires pour me protéger sur le territoire des Aït Tigdi Ouchchen. Jusqu'à 10 heures, je chemine dans une région montueuse et déserte, identique à celle où j'étais hier. A 10 heures, j'entre dans la vallée de l'Ouad Aït Tigdi Ouchchen : le lit de la rivière, d'environ 60 mètres de large, en occupe tout le fond ; il est de sable ; au milieu, serpente un filet d'eau claire, au courant assez rapide, de 4 mètres de large et 15 centimètres de profondeur ; des deux côtés, poussent tantôt nombreux, tantôt clairsemés, des tamarix et des lauriers-roses. Les flancs sont de pure roche, grès à surface noire et luisante ; ils ont 80 à 100 mètres de haut ; les pentes en sont raides dès le pied, et à pic auprès du sommet ; aucune trace de végétation n'y apparaît. Je m'engage dans le fond de cette vallée, et je ne la quitte pas jusqu'à Tafounent. D'ici là, elle reste la même, si ce n'est que l'eau diminue dans la rivière à mesure qu'on avance : à Tafounent, il n'y en a plus. Les flancs demeurent jusqu'au bout ce qu'ils étaient au début ; le gauche expire près de Tafounent, le droit continue à perte de vue. Le fond garde partout même largeur et même aspect ; à hauteur d'El Bordj et de Tislit seulement, il s'étend, et se couvre un instant de cultures. De Tafounent à Tazenakht, je traverse un plateau rocheux et désert, extrémité du massif qui s'étend entre les ouads Idermi, Aït Tigdi Ouchchen et Tazenakht. A 3 heures et demie du soir, j'arrive au gros village de Tazenakht.

Peu de voyageurs sur mon chemin. Je n'ai rencontré de la journée que trois petites caravanes. Le chef de l'une d'elles entra en longs pourparlers avec les gens de mon escorte : il désirait me piller, leur proposait de faire la chose de concert et leur offrait la moitié du butin. Ne leur était-ce pas plus avantageux que de continuer, sot métier, à faire cortège à un Juif ? Mes hommes, qui avaient des préjugés, repoussèrent sa demande. Aucun terme ne lui parut trop fort pour exprimer combien il les trouvait ridicules. Outre l'Ouad Aït Tigdi Ouchchen, j'ai traversé deux rivières : l'Ouad Irels (lit de galets de 15 mètres de large, à sec), l'Ouad Tazenakht (lit moitié galets, moitié sable, de 50 mètres de large, à sec). Plusieurs centres habités se sont trouvés sur ma route : Tagentout, composé de deux ou trois maisons groupées autour d'une qoubba ; El Bordj, beau et grand qçar, bâti sur une colline dans une situation pittoresque, ceint de vastes jardins ; Tislit, groupe de deux petits qçars s'élevant à 500 mètres l'un de l'autre, entourés de vergers ; Tafounent, beau village d'environ 40 feux. Aujourd'hui, plus de palmiers ; ils ont disparu avec Irels : je n'en verrai désormais qu'après avoir atteint le versant méridional du Petit Atlas. El Bordj, Tislit, Tafounent, appartiennent à la petite tribu tamazirt des Aït Tigdi Ouchchen, tribu indépendante et isolée, ne reconnaissant la suzeraineté de personne, ne faisant partie d'aucune confédération. L'organisation des Aït Tigdi Ouchchen est démocratique.

2°. — SÉJOUR A TAZENAKHT.

Le gros village de Tazenakht, qui porte aussi les noms de Tazenag, Aït Ouzanif, Dar ez Zanifi et Khemîs Aït Amer, est

la capitale d'un Etat ; cet Etat est formé de plusieurs tribus, réunies dans la main d'un seul chef, sans être connues sous aucune dénomination générale. Elles en ont une cependant : la plupart des tribus et des districts des environs, Aït Tigdi Ouchchen, Aït Oubial, Aït Selîman, Tazenakht, Tasla, Irels, Tammasin, d'autres encore, sont des fractions de la grande et ancienne tribu des Aït Amer ; mais ce nom est oublié : chaque branche a un nom particulier et ne connaît que lui ; une seule a conservé le nom d'origine, en en faisant son appellation spéciale : c'est le rameau qui habite les bords de l'Ouad Timjijt. La souche de la race des Aït Amer fut, dit-on, une seule famille : celle dont les chefs ont pris le nom d'Aït Ouzanif. Ceux-ci ont gardé la prépondérance qu'ils avaient à l'origine ; depuis un temps immémorial, ils possèdent le souverain pouvoir. Le berceau de cette antique maison est la vallée même de l'Ouad Tazenakht, qu'on appelle aussi Ouad Ouzanif. Les représentants actuels en sont deux frères, Chikh Hamed ben Chikh Mohammed et Chikh Abd el Ouahad ; ils règnent ensemble en bon accord ; leur résidence est le village de Tazenakht, leurs Etats propres se composent du pays de Tazenakht, de celui d'Amara et de la tribu des Aït Amer ; on désigne cet ensemble du nom d'une de ses parties ou de celui de ses chefs, l'appelant soit blad Aït Amer, soit blad Tazenakht, soit blad ez Zanifi ; le tout forme environ 1.200 fusils. De plus, Tammasin, les Aït Semgan, les Aït Touaïa, une partie des Aït Zaïneb (Imzouren, Tadoula, Tizgzaouin, Taselmant), le district d'Alougoum, les Aït ou Hamidi, quatre bourgades du Tlit, Tasla, et quelques autres qçars isolés, se sont rangés volontairement sous leur autorité. Celle-ci n'a rien de lourd : le service militaire en temps de guerre, une redevance annuelle de 2 francs par fusil,

c'est tout ce qu'ils demandent à la population ; encore beaucoup sont-ils dispensés de l'impôt, les uns vu leur parenté avec les chikhs, d'autres par leur qualité de marabout.

Les Zanifi sont indépendants ; comme nous l'avons dit, ils sont d'ordinaire en bonnes relations avec le qaïd de Telouet : presque toutes les années, jusqu'à celle-ci, l'un des deux frères allait lui faire visite et lui apportait un cadeau de 500 à 700 francs. Ces rapports amicaux sont sur le point de cesser : il y a quelques jours, Chikh Abd el Ouahad, qui, par suite du grand âge de son frère, s'occupe presque seul des affaires, a reçu des lettres de Merrâkech, écrites par des Juifs de Tazenakht en ce moment dans la capitale : elles lui recommandaient de ne pas aller comme d'habitude chez le Glaoui, celui-ci ayant reçu l'ordre de le jeter en prison à son premier voyage à Imaounin. Cet avis semble désintéressé et part de bonne source ; d'ailleurs il ne contient rien qui puisse surprendre : combien n'a-t-on pas vu de chefs indépendants, venus dans les villes du makhzen confiants dans l'amitié du sultan, parfois sur son invitation, y être incarcérés tout à coup et maintenus au cachot jusqu'à ce qu'ils aient payé de grosses rançons ? Simple opération financière. De même ici ; Moulei El Hasen veut faire emprisonner Chikh Abd el Ouahad : est-ce pour annexer ses Etats au blad el makhzen ? Point ; c'est pour lui arracher une partie de ses richesses, qu'on dit énormes. Le Zanifi est célèbre au Maroc pour les trésors qu'il possède, enfouis, dit-on, sous sa demeure ; ce ne seraient là que monceaux d'or, joyaux, armes merveilleuses. Le Zanifi passe pour le plus riche de l'empire en bijoux anciens et objets précieux de toute sorte ; après lui, viendrait S. El Hoseïn ould Hachem, le marabout du Tazeroualt ; en troisième lieu, le fameux qaïd

el Gentafi. Outre ces trésors, les chikhs de Tazenakht ont de grandes terres, et dans leur pays, et au Mezgîta, et chez les Aït Zaïneb. Il y a là de quoi tenter la cupidité proverbiale de Moulei El Hasen. Mais cette fois la trahison qu'il a projetée n'aura d'autre résultat que de briser le dernier lien entre lui et les Aït Ouzanif : les attaquer ouvertement, il n'y saurait songer ; même au temps où les relations étaient les plus amicales avec Tazenakht, le qaïd de Telouet n'osa jamais y aller. Que serait-ce aujourd'hui ? Il faudrait le sultan avec toute son armée. Encore rencontrerait-il une résistance sérieuse : les Aït Ouzanif sont unis par de nombreuses alliances à la maison souveraine du Mezgîta : ils trouveraient là un appui solide ; ils en ont un autre dans la personne de l'Azdifi, chikh héréditaire de la puissante tribu des Zenâga : en guerre contre lui depuis de nombreuses années, ils viennent de lui offrir la paix ; elle s'est conclue ces jours derniers ; une visite de l'Azdifi, pendant mon séjour même, a cimenté le traité : on lui a fait une réception splendide, et d'ennemis on est devenu alliés. Les nouvelles reçues de Merrâkech n'ont, dit-on, pas été étrangères à ce brusque accommodement.

Tazenakht est un gros village construit dans un site triste : au nord, s'étendent à perte de vue les solitudes pierreuses que traverse le chemin de Tikirt ; à l'est et au sud, un massif escarpé de roche noire et luisante, auquel la bourgade est adossée, ferme l'horizon ; c'est vers l'ouest que le paysage est le moins désolé : de ce côté, on aperçoit une portion de la plaine des Zenâga et au delà, se dressant sur un piédestal de montagnes grises, la haute cime blanche du Djebel Siroua. Au pied de Tazenakht est le lit de la rivière du même nom, presque toujours à sec. Cette année, au milieu de mon séjour, une

nappe d'eau de 10 mètres y a coulé durant 24 heures : ç'a été une joie universelle, le présage d'une bonne récolte ; depuis quatre ans, on n'avait pas vu d'eau dans l'ouad ; depuis quatre ans, il y avait disette. Le village est bâti en long sur la rive droite de la rivière ; les habitations, en pisé, sont la plupart délabrées ; vers le centre, s'élève la demeure des chikhs, demeure vaste, mais simple, ne rappelant en rien les constructions élégantes de l'Ouad Iounil et d'Irels : celles-ci ont disparu par degrés à mesure que nous nous sommes éloignés du Dra. L'aspect de Tazenakht est triste ; on ne voit que maisons à demi démolies, pans de murs croulants ; les ruines occupent au moins les deux tiers de la surface. C'est l'œuvre de la famine ; quatre années de sécheresse ont produit ce résultat ; il y a quatre ans, vivaient ici 300 familles, moitié de Musulmans, moitié d'Israélites ; un grand commerce y apportait la richesse ; le khemîs, marché célèbre dans le Sahara entier, était le rendez-vous de toutes les tribus voisines : on y venait en foule du Sous, du Dra, du Telouet même et des Ida ou Blal ; depuis quatre ans, point d'eau, point de récoltes : les ressources se sont épuisées, les provisions ont manqué, il a fallu émigrer ; plus de la moitié des habitants a déserté. Aujourd'hui la population est réduite à 80 familles musulmanes et 55 juives. La décadence s'est mise en tout : le commerce est devenu à peu près nul ; le marché, si animé jadis, est désert. C'est la disette de grains dans les tribus voisines, surtout chez les Zenâga, qui a amené ce désastre ; car en aucun temps Tazenakht ne peut se suffire à soi-même : nous avons vu que le terrain qui l'environne est rocheux ; en outre, il est peu arrosé : le village est alimenté par des sources ; l'eau en est bonne et ne tarit pas ; mais si elle suffit à l'alimentation des habitants, elle est trop

peu abondante pour irriguer la campagne. Aussi y a-t-il peu de cultures : de maigres plantations de maïs, d'oignons et de citrouilles, s'étendant le long de la rivière ; au milieu d'elles, des bouquets de trembles très clairsemés ; çà et là quelques figuiers, quelques cognassiers ; c'est tout ce qu'on voit de verdure à Tazenakht. Le climat est, me dit-on, très chaud en été, tempéré en hiver ; il tombe quelquefois de la neige, mais elle fond en touchant terre.

Tazenakht possède un marché célèbre. La situation centrale de ce marché entre le Sous, le Dra et le Telouet lui a donné une grande importance ; chaque jeudi, le Sous y apporte ses huiles, le Dra ses dattes, les Glaoua des grains ; là se fait l'échange des divers produits : les dattes sont portées vers l'ouest et le nord, huiles et grains prennent la direction du sud et de l'est. Les habitants de Tazenakht ont des relations suivies avec Maroc : leurs caravanes s'y rendent avec des peaux, des noix et des dattes, et reviennent chargées de cotonnades, de sucre, de thé, d'allumettes, etc. ; on emmagasine ces marchandises, et on les expose le jour du marché. Une industrie, la fabrication des khenîfs, fleurit dans la bourgade. Celle-ci est la patrie du khenîf, dont le tissage et le brodage occupent presque toute la population. Malgré ces objets de trafic, Tazenakht voit décliner son commerce : les tribus voisines y viennent encore s'approvisionner des produits d'Europe ; les Zenâga y apportent toujours leurs laines et leurs grains ; mais les caravanes du Sous, du Mezgîta, des Glaoua, nombreuses autrefois, sont aujourd'hui rares et peu importantes ; des oasis du sud on ne vient plus. Parfois il n'y a pas 60 étrangers sur le marché ; l'huile même manque souvent à Tazenakht ; on en est réduit, pour s'éclairer, à faire brûler péniblement un peu de graisse,

ou à allumer une poignée d'herbes sèches. Le pays est très pauvre en ce moment ; les chevaux et les mulets sont rares et regardés comme un luxe ; peu de vaches ; point de chameaux ; il n'y a en certaine quantité que des ânes, des moutons et des chèvres.

J'entre ici, pour l'alimentation, dans une région nouvelle : jusqu'à présent, les pauvres se nourrissaient de farine d'orge, mais tout ce qui était aisé mangeait du blé ; à partir d'ici, on ne voit plus de blé ; excepté les chikhs, personne ne connaît que l'orge ; c'est l'orge qui compose et le pain, et le couscoussou de chaque jour, et la *zemmita* qu'on emporte en voyage. Les costumes sont les mêmes que chez les Aït Zaïneb ; mais on voit, entre les khenîfs et les haïks blancs, des bernous gris à fines raies foncées ; je n'en trouverai de semblables qu'au Mezgîta. Population de Chellaha, mêlés de quelques Haratîn ; ceux-ci sont moins nombreux ici qu'à Tikirt. On ne parle que le tamazirt : sur sept ou huit hommes, à peine en trouve-t-on un qui sache l'arabe ; aucune femme ne comprend cette langue ; les Juifs même ne s'en servent pas habituellement entre eux.

3°. — DE TAZENAKHT A TISINT.

Aller de Tazenakht à Tisint eût été chose facile autrefois, lorsque, chaque jeudi, des Ida ou Blal venaient ici attirés par le marché : on eût loué une escorte parmi eux ; le chemin, infesté de bandes pillardes de leur tribu, ne peut se parcourir que sous leur protection, ou en compagnie d'étrangers qu'ils respectent, Aujourd'hui Tazenakht n'a plus de relations avec le Sahara, on ne peut espérer l'arrivée d'Ida ou Blal. Il me

faut chercher, comme zetat, un homme du pays qui soit connu et considéré des nomades du sud. Le Zanifi et l'Azdifi sont dans ces conditions et pourraient me faire parvenir en sûreté ; mais on me détourne de m'adresser à ces seigneurs : si, me dit-on, ils vous jugent pauvre, ils ne vous conduiront point, n'y trouvant pas leur profit ; si, au contraire, ils vous croient riche, ils vous *mangeront* en route, vous et ce que vous avez, y trouvant plus de profit ; il est imprudent de se mettre entre les mains des souverains : leur haute position les met trop au-dessus de tout ; que leur importe de passer pour loyaux ou sans foi ? il faut prendre pour zetat un homme assez fort pour faire respecter son anaïa, mais non tant qu'il n'ait intérêt à garder une réputation intacte. Après quinze jours de recherches, je trouvai quelqu'un qui réunissait à ces deux conditions celle d'avoir dans le sud des relations lui permettant d'y aller sans trop de danger. Lui aussi portait le titre de chikh. Ce nom n'est point ici une expression désignant le chef temporaire d'un douar ou d'un qçar ; c'est un titre rare et respecté, qui est héréditaire et appartient aux seuls chefs de quelques grandes familles ; tels sont le Zanifi, le Mezgîti, Ben Otman, l'Azdifi, et enfin mon zetat, Chikh Mohammed ou Aziz ould Chikh El Hasen. Mais celui-ci est un prince détrôné ; c'est pourquoi l'on peut se fier en lui. Chef d'une maison souveraine des Zenâga, il partageait jadis l'autorité dans cette tribu avec l'Azdifi ; une longue guerre eut lieu entre les deux familles rivales ; elle se termina, il y a quinze ans, par la ruine de Chikh Mohammed ou Aziz. Son château fut détruit. Il dut chercher refuge à l'étranger. C'est alors qu'il vint s'établir à Tazenakht. Il en est aujourd'hui un des hommes les plus considérés et s'y est fait une grande renommée de courage. Y a-t-il une

expédition guerrière ? On le trouve toujours au premier rang, avec Chikh Abd el Ouahad. Sa maison avait de vieilles relations avec les tribus du sud ; les liens du sang l'unissent à plusieurs d'entre elles ; il n'a cessé d'entretenir ces bons rapports ; mieux que personne, il pourra me défendre. Tel est celui qui va me conduire : je n'aurai qu'à me louer de lui.

12 novembre. — Départ à 10 heures et demie. Chikh Mohammed, monté sur une belle jument, et deux de ses esclaves à pied m'escortent. Après avoir, par un chemin pierreux, contourné le massif auquel Tazenakht est adossée, j'entre dans une immense plaine, dont le nord forme le territoire des Aït Amer, et dont les portions centrales et méridionales appartiennent aux Zenâga. Cette plaine est limitée : au nord, par les premières pentes du désert montueux qui s'étend entre les ouads Idermi et Tazenakht ; à l'est, à l'ouest et au sud, par un talus de grès identique à celui qui forme le flanc droit de l'Ouad Aït Tigid Ouchchen : même composition, même pente, même élévation de 80 à 100 mètres. Vers le sud, le sommet de ce talus est le faîte même du Petit Atlas ; vers l'ouest, il est le premier échelon du Siroua, dont la haute cime domine toute la contrée. Dans le nord, on distingue au loin une longue ligne blanche : le Grand Atlas. Le sol de la plaine n'a pas une ondulation, il est uni comme une glace ; c'est, au début, de la roche couverte d'une mince couche de sable : à mesure qu'on avance vers le sud, on voit cette couche s'épaissir rapidement ; au delà de l'Ouad Timjijt, le terrain n'est plus que sable semé d'un peu de gravier, les plantations commencent ; à partir de l'Ouad Tiouiin, on rencontre à peine une pierre de loin en loin, le sol se couvre de cultures et se sème de

villages ; enfin, au sud de Tamarouft, plus de pierres du tout, sable pur, on n'aperçoit que champs de toutes parts. En résumé, c'est une plaine très riche ; le sol y est d'une fertilité admirable : une partie seulement en est ensemencée, et les grains en alimentent toutes les tribus voisines ; elle pourrait se cultiver en entier. L'eau seule manque quelquefois ; cette terre excellente est peu arrosée : on y voit les lits d'un grand nombre de ruisseaux, de rivières, mais presque tous à sec : il faut la pluie pour féconder. Sur les parties laissées incultes, le thym seul pousse en cette saison ; en repassant au printemps, je trouverai les mêmes places couvertes de *seboula el far* et d'autres herbes qui servent à la nourriture des troupeaux. Telle est la plaine où je marche aujourd'hui. Plus j'avance, plus l'aspect en devient riant. A partir de Temdaouzgez, on ne voit de tous côtés que travailleurs dans les champs : il vient de pleuvoir durant plusieurs jours ; c'est la récolte assurée : aussi chacun de labourer le plus qu'il peut et d'ensemencer à la hâte, pour profiter de cette année de prospérité qui succède à quatre de disette. A 4 heures, j'arrive à Tamarouft, gros village où je passerai la nuit.

Point d'autres voyageurs que nous sur la route. J'ai traversé deux rivières : l'Ouad Timjijt (au point où je l'ai passé, il coule dans une dépression d'un kilomètre de large, de quelques mètres au-dessous du niveau de la plaine ; lit de vase de 30 mètres, au milieu duquel serpentent 2 mètres d'eau claire et courante) ; l'Ouad Azgemerzi (il coule, au-dessous de Temdaouzgez, dans une dépression de 300 mètres de large et de quelques mètres de profondeur ; au-dessus de ce lieu, le lit est au niveau de la plaine ; il a 30 mètres de large ; fond de sable, avec 2 mètres d'eau courante ; rives bordées de tamarix. Les

divers centres habités que nous avons rencontrés d'Asersa à Tamarouft sont des villages en pisé blanc, médiocrement construits, entourés de jardins bien cultivés, mais pauvres de végétation ; les arbres, en petit nombre, y sont les mêmes qu'à Tazenakht : le tremble domine. L'eau, peu abondante dans les rivières, se trouve à une courte profondeur, en creusant le sol ; on voit au milieu des plantations une grande quantité de puits.

Les Zenâga, chez qui je me trouve ici, se font appeler, lorsqu'on écrit leur nom en arabe, *Cenhadja Oulhourri*. C'est une tribu riche et puissante ; son territoire s'étend et sur la plaine où nous sommes et sur les montagnes qui la bordent : dans la plaine, elle a ses cultures et ses villages, ceux-ci au nombre d'une quarantaine ; dans la montagne paissent ses troupeaux. Les Zenâga sont sédentaires et Imaziren ; ils sont Chellaha ; pas un Hartâni parmi eux. Ils sont de beaucoup, des tribus que j'ai vues, celle où le tamazirt est employé de la façon la plus exclusive ; personne ici ne sait l'arabe, pas même les gens riches, pas même les chikhs ; jusqu'aux Juifs, dont bon nombre n'entendent que le tamazirt. Si j'avais dû trouver quelque part des écrits dans cette langue, c'eût été ici ; mes questions à ce sujet y ont été aussi infructueuses qu'ailleurs : non seulement on n'en possède point, mais on semble ignorer qu'il en ait existé. A ce caractère distinctif des Zenâga, leur langage, un second se joint, leur physionomie ; ils en ont une spéciale qui ne se retrouve pas chez d'autres : sans avoir rien des Haratîn, ils ont le teint très bronzé ; leurs traits sont accentués et durs ; presque tous sont laids, mais grands, secs et forts. C'est une tribu farouche, guerrière et pillarde, la crainte de ses voisins, l'effroi des voyageurs ; il faut l'anaïa d'un homme

puissant pour qu'un étranger puisse la traverser sans péril. Elle était gouvernée autrefois par les deux maisons souveraines dont nous avons parlé plus haut ; aujourd'hui elle obéit tout entière à un seul chef, Chikh Hammou ben Chikh Mohammed d Ida el Qaïd. Celui-ci a pour résidence le village d'Azdif, d'où le nom d'Azdifi, sous lequel il est connu. Il a un frère, Abd el Ouahad d Ida el Qaïd, qui porte aussi le titre de chikh et habite avec lui. Le nom de leur famille, *Ida el Qaïd*, vient de ce que jadis un de leurs ancêtres reçut le titre de qaïd d'un sultan. Duquel ? Nul ne peut le dire. Quand ? On l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est que, depuis un temps immémorial, cette maison règne sur les Zenâga. Son pouvoir s'étend plus loin ; elle a forcé plusieurs tribus et districts du voisinage à le reconnaître. Le Tlit lui est soumis. Tisint l'était autrefois, mais depuis vingt ans elle a secoué le joug. Inutile de dire que les Zenâga sont indépendants ; tout ce qui est au sud de Tazenakht l'est de la manière la plus complète. Voici une anecdote qui donnera l'idée du genre de relations qu'on a ici avec le makhzen. Au mois d'avril 1884, comme je repassai dans ces parages, je rencontrai, entre El Aïn et Tazenakht, Chikh Hammou el Azdifi qui revenait du dernier point, où il avait passé quelques jours en visite chez le Zanifi. J'avais comme zetat un esclave de Sidi Hamed ou Abd er Rahman, marabout des Aït Amer, chef de la zaouïa de S. Abd Allah ou Mhind. Aussitôt que les cavaliers de la suite du chikh nous aperçurent, ils nous prirent au col, Mardochée et moi, en réclamant un droit de passage, une zetata. Leur maître s'était arrêté et regardait impassible la bousculade. Un des hommes nous demanda d'où nous étions. « De Merrâkech. — Des gens de Merrâkech, des sujets du sultan ! s'écria le chikh. La bonne

aubaine ! Trois Zenâga sont en prison dans le blad el makhzen. Voici des otages qui arrivent à propos. Qu'on les emmène et qu'on les mette aux fers. Ils y resteront jusqu'à ce que Moulei El Hasen nous ait rendu nos sujets. » Lorsqu'il entendit ce langage, l'esclave du marabout prit la bride du chikh et lui déclara que, sujets ou non du sultan, nous étions sous l'anaïa de son maître Sidi Hamed, et que par conséquent nul n'avait droit de nous toucher. A ces paroles, tout change. Toucher aux protégés de Sidi Hamed ! Qui y a pensé ! Non seulement on ne nous emmène pas, mais on nous laisse passer sans exiger de zetata. Tel est le prestige du sultan. On le regarde comme un chef de tribu éloigné, avec qui on serait en assez mauvais rapports.

Les Zenâga comptent environ 1.700 fusils ; ils ont à peine 20 chevaux. Un seul marché sur leur territoire, l'Arbaa Taleouin.

13 novembre. — Départ à 7 heures du matin. Nous marchons d'abord dans la même plaine qu'hier, toujours unie, fertile, peuplée. A 9 heures et demie, nous sommes à son extrémité sud, au pied du talus qui la borne. Le sommet de ce talus forme ici la crête supérieure du Petit Atlas. Nous allons la franchir. Une brèche profonde se dessine en face de nous ; nous montons vers elle par un couloir en rampe douce. A 10 heures un quart, nous atteignons le col, *Tizi Agni*, et la ligne de faîte du Petit Atlas. Devant nous, au milieu d'entassements de roches noires, s'ouvre un ravin : aucune largeur au fond, où un filet d'eau bondit par hautes cascades ; flancs très escarpés, souvent à pic ; pas de trace de terre ni de végétation ; tout est pierre, grès noir et luisant. Vers le sud, on n'aperçoit d'abord

qu'une longue succession de croupes brunes, flancs de la vallée dont la source est ici, versant méridional du Petit Atlas ; puis, au delà, à une grande distance, une plaine blanche ; enfin, bornant l'horizon, une dernière chaîne de montagnes, dominée par un pic bleuâtre : c'est le Bani, avec le mont Taïmzour, au pied duquel est Tisint. Nous nous mettons à descendre le ravin où plongent nos regards ; chemin difficile à travers les roches du flanc droit : du col au village d'Agni, où nous parvenons à midi, on ne peut marcher qu'à pied. A Agni, le sentier atteint le fond de la vallée ; celle-ci, en aval de ce point, change d'aspect : jusque-là, la rivière coulait par cascades ; la pente de son lit était très rapide ; les flancs étaient si escarpés, et en même temps si resserrés, qu'en arrivant ici j'ai vu l'ouad pour la première fois depuis le col. Au delà, au contraire, plus de chutes ; les flancs resteront hauts et raides, mais le fond de la vallée sera en pente douce et prendra quelque largeur.

Ce changement n'est pas le seul qui m'attende : en approchant d'Agni, j'aperçois, se détachant sur le fond noir du roc, les panaches verts des palmiers ; ils recommencent ici : à l'ouest du Dra, la crête du Petit Atlas est leur limite nord ; je les retrouve donc pour ne pas les quitter de longtemps. Nous faisons halte au village d'Agni. C'est un groupe de huttes en pierres sèches, où vivent misérablement dix ou douze familles de Haratîn. Le fond de la vallée a momentanément 80 mètres de large ; il est couvert de cultures et ombragé de dattiers ; au milieu coule l'Ouad Agni, avec 3 mètres d'eau verte et courante. Les habitants reconnaissent l'autorité des Zenâga ; elle finit ici.

A 3 heures et demie, nous nous remettons en route. Nous rentrons dans le désert pour y rester jusque auprès de Tisint.

A présent, c'est dans le lit de la rivière que l'on marche ; dès la sortie d'Agni, il se dessèche et embrasse tout le fond de la vallée, large de 40 mètres ; cet espace est couvert d'une couche de galets, qui rendent la marche pénible ; pas d'autre végétation que des jujubiers sauvages, de 2 à 3 mètres d'élévation, et des heuboubs, de 1 à 2 mètres, croissant au pied des flancs. Ceux-ci restent les mêmes, toujours rocheux et noirs, hauts, escarpés. Nous cheminons lentement dans ce couloir sauvage, en en suivant les mille détours. Pendant trois longues heures, la vallée demeure ainsi. Après ce temps, le fond s'élargit un peu. A 7 heures, les flancs s'abaissent et meurent : c'est la fin du Petit Atlas ; j'en suis arrivé au pied. Devant moi s'étend une immense plaine, qui apparaissait du haut du col : on l'appelle la Feïja. C'est un vaste désert s'étendant entre le Petit Atlas et le Bani : sol de sable, parfaitement plat ; un grand nombre de rivières et de ruisseaux, tous à sec, le sillonnent ; pas d'autre végétation que des gommiers de 2 à 3 mètres, nombreux au pied du Petit Atlas et le long des cours d'eau, d'autant plus clairsemés qu'on s'éloigne de ceux-ci et qu'on va vers le sud : je vois ces arbres pour la première fois. Il fait nuit quand nous entrons dans la Feïja ; Chikh Mohammed l'avait calculé ainsi ; ce désert, sans cesse parcouru par les rezous (1) des Ida ou Blal, des Oulad Iahia, des Berâber, est un passage des plus dangereux : a-t-on à le traverser ? on s'arrange pour le faire de nuit, afin d'échapper, à la faveur des ténèbres, aux embuscades qui s'y dressent. Nous nous y enga-

(1) On appelle *rezou* des troupes de partisans qui se réunissent pour exécuter des coups de main, *razia*. Les rezous n'ont pour but que le pillage ; ils opèrent soit contre les caravanes et les voyageurs, soit contre des tribus ennemies.

geons donc, nous dirigeant droit sur la cime du Taïmzour, qui se détache en noir devant nous. A 10 heures du soir, après trois heures d'une course rapide, nous parvenons au pied du Bani, à l'oasis de Tanzida. Ici, plus de péril ; nous circulons lentement au travers de mille canaux, entre de grands palmiers aux aspects fantastiques, dont les rameaux, argentés par la lune, jettent sur nous une ombre épaisse. J'arrive ainsi jusqu'au qçar : il m'apparaît tout entier, avec ses maisons de pisé blanc étagées au pied de la paroi luisante de la montagne, dont les roches polies miroitent par cette belle nuit. La lune, qui brille au milieu d'un ciel sans nuages, jette une clarté douce ; l'air est tiède, pas un souffle ne l'agite. En ce calme profond, au milieu de cette nature féerique, j'atteins mon premier gîte du Sahara. On comprend, dans le recueillement de nuits semblables, cette croyance des Arabes à une nuit mystérieuse, *leïla el qedr*, dans laquelle le ciel s'entr'ouvre, les anges descendent sur la terre, les eaux de la mer deviennent douces, et tout ce qu'il y a d'inanimé dans la nature s'incline pour adorer son Créateur.

Depuis le Tizi Agni, je n'ai pas rencontré une seule personne sur la route. Auprès de Tanzida, j'ai traversé l'Ouad Agni (lit de sable de 30 mètres de large ; 8 mètres d'eau, la rivière coule à 20 mètres environ au-dessous du niveau de la Feïja ; rives bordées de palmiers), et l'Ouad Tanzida (40 mètres de large ; fond de sable ; eau salée ; il n'y a que 4 mètres d'eau dans le lit, la plus grande partie étant détournée pour l'arrosage des plantations).

14 novembre. — Tanzida est un grand qçar peuplé surtout de Haratîn. Il se gouverne à part et ne compte avec aucun dis-

trict ; mais il reconnaît, comme tous les centres des environs, la suzeraineté des Ida ou Blal. La vallée, ou plutôt l'encaissement au bord duquel il s'élève, a environ 1.000 mètres de large ; il est borné au sud par le Bani, et au nord par la Feïja, en contre-bas de laquelle il est de 20 à 25 mètres ; un talus presque à pic l'en sépare ; le fond, de sable blanc, est planté de palmiers.

Départ de Tanzida à 8 heures et demie. Je suis le fond de la vallée. Il se rétrécit peu à peu et finit, près d'Aqqa Aït Sidi, par n'avoir plus que 200 mètres de large ; hors cela, il demeure le même : toujours sablonneux, toujours ombragé de dattiers, toujours séparé de la Feïja par une muraille verticale. A Aqqa Aït Sidi, changement brusque : les dattiers disparaissent ; la vallée se rétrécit tout à coup, de façon à ne garder qu'une largeur de 40 mètres, la place de la rivière ; en même temps celle-ci s'enfonce dans un profond kheneg. Ce défilé s'appelle Foum Tisint ; s'ouvrant dans le flanc du Bani, il donne issue aux eaux du Petit Atlas et de la Feïja. Le passage, de 150 mètres de largeur totale, se divise en deux parties : l'une est un plateau sur lequel passe le chemin ; l'autre, en contre-bas de la première, et large de 40 mètres, est occupée par le lit du cours d'eau ; ces deux portions sont séparées par un talus à 1/1 de 20 à 30 mètres de haut. Plateau, talus, chemin, tout n'est que pierre, comme les flancs de la montagne ; ceux-ci sont escarpés, et composés de cette roche noire et luisante que je trouve si souvent dans le sud. Le Bani est fort étroit ; c'est une arête aiguë, une lame qui émerge du sol ; quoique je le traverse obliquement, il est bientôt franchi : en un quart d'heure, j'atteins l'extrémité sud du kheneg. Là toute l'oasis de Tisint se découvre à mes yeux : immense forêt de palmiers,

vaste étendue sombre, au milieu de laquelle brillent les taches blanches des qçars ; des collines basses, des talus de sable jaune, bordent au loin l'océan de verdure ; à mes pieds, la rivière, qui sort du kheneg, s'avance avec majesté, pleine d'une eau bleue et limpide, vers les bois de dattiers où je la vois bientôt s'enfoncer et disparaître. Sur sa rive droite, au seuil des plantations, est le grand qçar d'Agadir. J'y entre à 10 heures du matin.

Dans cette courte marche, j'ai traversé ou vu plusieurs cours d'eau : l'Ouad Tanzida (lit mi-sable, mi-gravier ; 100 mètres de large, avec 8 mètres d'eau, jusqu'au confluent de l'Ouad Aginan ; 200 mètres de large, avec 20 mètres d'eau, au-dessous de ce point) ; l'Ouad Aginan (je ne le vois que de loin ; sa vallée, ombragée de palmiers, se creuse à pic dans les sables de la Feïja ; elle semble identique à celle de l'Ouad Tanzida ; l'Ouad Qaçba el Djoua (lit moitié roche, moitié sable, de 25 mètres de large, avec 8 mètres d'eau claire et courante ; cette eau est douce ; l'Ouad Tisint (le lit, au point où je le traverse, a 40 mètres de large ; il est de sable ; une eau limpide et courante, profonde de 70 centimètres, en occupe la moitié ; cette eau est salée, comme celle de l'Ouad Tanzida qui la compose en partie).

V

SÉJOUR DANS LE SAHARA

1o. — TISINT.

En arrivant à Tisint, une région nouvelle a commencé pour moi ; ciel, productions, habitants, costumes, tout y diffère de ce que j'ai vu avant ce jour. Jusqu'ici j'étais dans un pays montagneux ; il avait le climat et les produits du sud de l'Europe ; les habitants étaient des Chellaha, presque tous vêtus de laine blanche. Ce pays, le Bani en est la limite. Lorsque, après l'avoir traversé, on entre à Tisint, on met le pied dans un monde nouveau. Ici, pour la première fois, l'œil se porte vers le midi sans rencontrer une seule montagne : la région au sud du Bani est une immense plaine, tantôt blanche, tantôt brune, étendant à perte de vue ses solitudes pierreuses; une raie d'azur la borne à l'horizon et la sépare du ciel : c'est le talus de la rive gauche du Dra ; au delà commence le Hamada. Cette plaine brûlée n'a d'autre végétation que quelques gommiers rabougris, d'autres reliefs que d'étroites chaînes de collines, rocheuses, entrecoupées, s'y tordant comme des tronçons de serpents. A côté du désert morne, sont les oasis, avec leur végéta-

tion admirable, leurs forêts de palmiers toujours verts, leurs qçars pleins de bien-être et de richesse. Travaillant dans les jardins, étendue nonchalamment à l'ombre des murs, accroupie aux portes des maisons causant et fumant, on voit une population nombreuse d'hommes au visage noir, Haratîn de couleur très foncée ; leurs vêtements me frappent d'abord : tous sont vêtus de cotonnade indigo, étoffe du Soudan. Je suis dans un nouveau climat : point d'hiver ; on sème en décembre, on récolte en mars ; l'air n'est jamais froid ; au-dessus de ma tête, un ciel toujours bleu,

Où jamais ne flotte une nue,
S'étale implacablement pur.

Tisint est une des plus grandes oasis du Sahara Marocain. Elle est située au fond d'une cuvette dont les bords sont, d'une part le Bani, de l'autre une ceinture de collines, rocheuses au sud, sablonneuses à l'est et à l'ouest. Au milieu de ce cercle, s'étend une plaine de sable blanc : là se trouve l'oasis, forêt de palmiers traversée par une belle rivière, avec qçars s'élevant à la lisière des plantations.

L'Ouad Tisint a en toute saison beaucoup d'eau ; cette eau est salée ; les habitants boivent de préférence celle qui provient de pluie, et qui se conserve en quelques creux de rochers des environs ; ils n'ont pas de citernes. La rivière renferme beaucoup de poissons ; on en pêche qui ont 40 centimètres de longueur. Ces poissons, cette onde abondante et amère donnent lieu à mille légendes : les gens du pays ne doutent pas que l'Ouad Tisint ne tire ses eaux de la mer. Leur opinion tient à une croyance répandue dans les campagnes du Maroc. Les fleuves, les ruisseaux, les sources qui coulent à la surface du

globe, ont deux origines principales : les uns, d'eau douce, viennent des nuages du ciel, dont la substance s'emmagasine dans la terre ; les autres, salés, sont produits par l'onde marine, qui s'infiltre sous le sol. Il y a aussi des lits qui ne s'emplissent que durant les pluies : pour ceux-ci, point d'hésitation sur la cause qui les forme. Enfin on voit des cours d'eau d'une quatrième sorte, les plus mystérieux ; ils coulent l'année entière, qu'il pleuve ou non, sans qu'on leur connaisse de source : ils ne viennent ni de la terre, ni de la mer, ni du ciel, mais de Dieu seul. L'Ouad Tisint passe au milieu des dattiers ; ils croissent sur ses bords mêmes et ombragent ses flots ; le lit de la rivière, presque partout rocheux, est au niveau des plantations et sans berges ; il a 100 à 120 mètres de large, dont le quart est couvert par la nappe liquide, d'ordinaire divisée en plusieurs bras. Au-dessus de l'oasis, le volume des eaux est plus considérable. A l'entrée de la forêt, en face d'Agadir, un barrage les arrête : il se forme à ce point un réservoir long et profond, d'où partent une foule innombrable de conduits qui vont arroser chaque clos. Des diverses oasis que je verrai au Maroc, aucune n'est comparable à Tisint pour la quantité des eaux courantes : à chaque pas, on traverse des canaux, dont plusieurs ont jusqu'à 2 mètres de large et 40 ou 50 centimètres de profondeur.

Le sol de l'oasis est tout sable. Les palmiers qui le couvrent sont plantés très serrés ; des murs de pisé les divisent en une infinité d'enclos ; peu d'autres arbres s'y mêlent, de loin en loin on aperçoit quelques figuiers. Point de cultures à l'ombre des dattiers : on réserve toute l'eau pour l'irrigation de cet arbre précieux. Il n'y a de champs qu'en dehors de la forêt, à la lisière de l'oasis ; là on cultive dans le sable des légumes et

de l'orge ; on ne le fait que les années de pluie, quand l'eau du ciel féconde la terre, et que la rivière, plus grosse que d'habitude, fournissant plus qu'il ne faut aux palmiers, permet d'arroser une plus grande surface de terrain. La datte est la fortune de Tisint ; grâce à elle, cette dernière est un des centres les plus prospères du Sahara Marocain : suivant un dicton du pays, des trois oasis célèbres de la contrée, Tatta, Aqqa et Tisint, la première l'emporte en population, et la dernière en nombre de palmiers. Tisint produit des dattes de plusieurs espèces : *djihel*, *bou ittôb*, *bou feggouç*, *bou sekri*, *bou souaïr* ; les djihels y dominent de beaucoup : elles y sont très bonnes, tandis qu'ailleurs elles sont d'ordinaire médiocres.

Les qçars de Tisint sont au nombre de cinq : Agadir (500 familles), Aït ou Iran, Taznout, Ez Zaouïa, Bou Mousi. Agadir et Bou Mousi sont les deux principaux ; en temps de guerre, tout Tisint enferme ses biens entre leurs murs. Bou Mousi et Ez Zaouïa sont habités presque exclusivement par des marabouts ; à Bou Mousi, se trouve la zaouïa de Sidi Ali ou Abd er Rahman, dont l'influence est grande sur les Oulad Iahia ; à Ez Zaouïa, celle de Sidi Abd Allah ou Mhind, avec le tombeau de ce saint et celui de son fils Sidi Mohammed ou Bou Bekr ; cette dernière est très vénérée d'une partie des Berâber ; de tout le voisinage on vient visiter les mausolées des trois bienheureux et apporter des offrandes à leurs descendants. Il y a d'autres qoubbas à Tisint : telle est celle de Moulei Ismaïl, en face d'Agadir. Tant de saints, morts et vivants, prouvent une population pieuse ; en effet les Haratîn de Tisint sont dévots, formant contraste en cela avec les autres Musulmans de la contrée, et surtout avec ces « païens » d'Arabes, comme ils appellent les nomades voisins. A Tatta, à Aqqa d'une part,

chez les Zenâga de l'autre, personne ne fait le pèlerinage de la Mecque, personne ne sait lire, si ce n'est un petit nombre de marabouts ; personne ne dit régulièrement les prières, beaucoup ne les savent pas. Le seul acte religieux qu'on fasse est de donner quelque argent à des zaouïas ; encore ne le leur apporte-t-on point : il faut que les religieux aillent eux-mêmes quêter en chaque village. Chez les nomades, chez les Ida ou Blal surtout, c'est pis : on a beau venir chez eux, ils ne donnent rien ; si les marabouts insistent, ils les traitent de fainéants et les renvoient en se moquant d'eux ; leur parle-t-on du hadj ? ils répondent qu'ils ne vont qu'où il y a de l'argent à gagner ; quant à lire et à écrire, pas un homme ne le sait dans la tribu ; prier, ils n'y ont jamais pensé. A Tisint, au contraire, peu de gens jouissant d'un peu d'aisance qui ne portent le titre de hadj. Faire le pèlerinage est l'ambition de tous les habitants. Il faut 1.000 ou 1.500 francs pour cela, grosse somme dans le pays : ils travaillent sans relâche jusqu'à ce qu'ils l'aient acquise ; l'ont-ils ? les voilà partis pour Tanger, et de là pour la Mecque. Prodige plus rare, quelques-uns savent lire. C'est la première fois qu'en dehors des villes et des zaouïas je vois des Marocains lettrés. Tisint est une merveille au milieu de l'ignorance générale. Avec cette piété, il ne peut régner pour les marabouts qu'une libéralité et un respect extrêmes : couvents et religieux ont fleuri de toutes parts sur un sol si propice.

A Tisint, comme partout au sud du Bani, la plupart des constructions sont en pisé ou en briques séchées au soleil ; quelquefois, dans les maisons pauvres, les parties basses sont en pierre ; les demeures riches sont tout en pisé. Cette dernière matière est la seule estimée dans le pays. Pour les charpentes, on se sert de poutres de palmier. Les maisons ont un rez-de-

chaussée, un premier étage et une terrasse ; chacune possède une cour intérieure. Quelques rares bâtiments sont blanchis ; la chaux est en général réservée aux qoubbas. Les rues sont étroites, à tel point que, dans la plupart, les mulets ne peuvent passer chargés ; elles sont en grande partie couvertes.

La population de Tisint, comme celle de toutes les oasis du sud du Bani, est un mélange de Chellaha et de Haratîn ; ici ces derniers, en proportion bien plus forte que partout ailleurs, forment plus des neuf dixièmes des habitants ; ainsi Tisint est presque entièrement peuplée de Haratîn. En même temps, sans doute à cause de cela, leur couleur y est plus foncée que nulle part. Nous remarquerons, en tous lieux, que le teint des Haratîn est d'autant plus noir qu'ils sont plus compacts, d'autant plus clair que les Chellaha auxquels ils sont mélangés sont plus nombreux.

Les costumes sont les suivants. Au lieu de chemise, on porte une kechchaba de cotonnade indigo (*khent*) : c'est un morceau d'étoffe, de 2 mètres à 2 m. 50 de long sur 1 mètre à 1 m. 20 de large, au milieu duquel est pratiquée une fente longitudinale où l'on passe la tête ; les deux pans de la pièce tombent naturellement, l'un par devant, l'autre par derrière ; point de coutures ; on se contente de nouer ensemble les coins des pans dans le bas, à droite et à gauche ; le côté reste nu. La plupart du temps on n'a qu'une kechchaba ; quelques riches en mettent deux, la seconde étant en coton blanc (*shen*). Par-dessus ce vêtement, les uns portent le haïk de laine blanche, d'autres le bernous, parfois blanc, plus souvent brun (*kheïdous*), quelques-uns le kheníf. On s'entoure la tête d'un étroit turban de khent ou, plus souvent, on reste tête nue. Aux pieds on a des belras jaunes, au bras quelque amulette, au cou un cordon de cuir

où sont pendus quatre objets : une pipe à fourneau en bois noir du Soudan, un poinçon pour la nettoyer, une pince pour saisir la braise et allumer, enfin un sachet de cuir pour le tabac ; ces sachets, appelés *bit*, tous du même modèle, sont apportés de Timbouktou. Le costume comporte une dernière pièce, qui couvre tour à tour diverses parties du corps : c'est le caleçon. Il est de khent et descend au-dessous du genou. Les riches seuls le possèdent. A l'intérieur des qçars, ils le portent comme se porte d'ordinaire ce vêtement. Sortent-ils, ont-ils une marche à faire ? ils l'ôtent, sous prétexte qu'il gêne les mouvements, et se l'enroulent autour de la tête comme renfort de turban. Tels sont les costumes et la façon de s'habiller des Musulmans sédentaires dans les oasis du sud du Bani, entre Dra et Sahel. Les vêtements des nomades de la même région diffèrent peu ; ils sont moins variés encore : une seule kech-chaba, toujours de khent ; le caleçon facultatif ; un haïk de laine blanche ; un bernous de même couleur ; rien sur la tête, chez quelques vieillards seuls un turban de khent ; une amulette enfermée dans un étui de métal et pendue soit au cou, soit au bras ; la pipe et ses accessoires : c'est là leur costume uniforme. Parmi eux, les Ida ou Blal se distinguent par leur façon de porter les cheveux : alors que les autres Marocains que j'ai vus les rasent ou les tiennent très courts, beaucoup d'Ida ou Blal les laissent pousser et gardent une chevelure longue de 10, 15 et 20 centimètres. Les femmes s'habillent d'une manière identique chez les Haratîn, les Chellaha et les nomades. Leur vêtement est le même que dans le reste du Maroc, une pièce d'étoffe unique attachée sur les épaules et retenue à la ceinture ; le tissu, au lieu d'en être comme auparavant de cotonnade blanche ou de laine, est de khent. Un

voile court, en khent, complète le costume ; elles s'en couvrent le visage devant les hommes, lorsque leurs pères ou leurs maris sont présents ; hors de la vue de ces derniers, elles ne le mettent pas. Elles se peignent peu la figure et ne se tatouent point ; la coutume du tatouage est à peu près inconnue au Maroc. Comme bijoux, elles ont de grosses boucles d'oreilles d'argent, des agrafes de même métal, un grand nombre de colliers où l'ambre domine, mêlé de mial, de pièces d'un et de deux francs, de grains de verre et de corail, puis des diadèmes argent et corail, des bracelets de corne, enfin quelques bagues d'argent. Pieds nus d'ordinaire, elles mettent pour sortir les belras rouges de toutes les Marocaines.

Parmi les hommes de cette région, les Chellaha et les Haratîn sont en général de taille moyenne, bien faits, forts, lestes, et laids de figure ; les Arabes sont presque tous petits et d'apparence chétive, avec de beaux traits. On trouve peu de femmes agréables chez les Chellaha ; au contraire, beaucoup de Hartaniat sont jolies ; elles se distinguent dans leur jeunesse par de grands yeux pleins de mobilité et d'expression, une physionomie ouverte et rieuse, des mouvements souples et gracieux. Les femmes des tribus nomades, Ida ou Blal, Oulad Iahia, etc., sont la plupart belles ; en aucun lieu du Maroc je n'ai vu d'aussi beaux types que parmi elles : elles ont la noblesse, la régularité, la grâce ; leur peau est d'une blancheur extrême, celle du moins de leur visage et de leurs bras ; car l'habitude de porter des habits indigo, jointe à celle de ne se jamais laver, donne à leur corps des tons foncés et bleuâtres différents de sa couleur naturelle.

Dans cette contrée, comme dans le blad es sîba tout entier, on ne va jamais sans armes : tant qu'on est dans l'intérieur

d'un qçar ou d'un douar, on ne porte que le poignard ; dès qu'on sort, fût-ce pour la course la plus courte, on prend son fusil. Sédentaires et nomades ont comme armes le fusil et le poignard à lame courbe. La poudre se met dans une corne de cuivre ouvragé. Les cornes et les poignards sont d'un modèle uniforme, déjà décrit. Les fusils sont de deux sortes : les uns appartiennent au type en usage chez les Glaoua, à Tazenakht, etc. ; les autres sont des armes à deux coups de fabrication européenne. Ces derniers sont des fusils de chasse, à pierre, de la fin du siècle dernier ou de la première partie de celui-ci, qu'on exporte du Sénégal ; ils en viennent par terre, apportés par les caravanes du Sahel. Les nomades les recherchent, près de la moitié d'entre eux en sont armés ; on en voit moins parmi les sédentaires. Les cavaliers portent le sabre. Il y a peu de ces privilégiés. Les chevaux sont très rares. Les nomades eux-mêmes n'en ont pas beaucoup. Dans les qçars, où la difficulté de les nourrir est extrême, il s'en trouve au plus trois ou quatre, en moyenne ; il n'y en a pas quinze dans tout Tisint. Les vaches sont un luxe non moins grand ; seules, les quelques maisons regardées comme très riches en possèdent ; on n'en compte pas vingt-cinq à Tisint. Les mulets sont plus rares encore que les chevaux. Il existe quelques ânes et un petit nombre de moutons et de chèvres. On nourrit ces animaux de paille, et d'herbe quand on peut, ce qui n'est pas fréquent ; on donne, en outre, aux chevaux et aux mulets des dattes de la dernière qualité (bou souaïr). Le plus souvent, pour se délivrer de ces difficultés, les habitants des qçars font des arrangements avec des nomades et leur confient leurs chevaux et leurs moutons : les nomades se chargent de les nourrir, en ont la jouissance et, au premier signal, doivent les ramener

au propriétaire. Quant aux nomades, ils ont des chameaux, des moutons, des chèvres et quelques chevaux.

Dans les qçars de cette région, la nourriture des habitants est la suivante : le matin, au réveil. le *hesou* ; vers 11 heures, l'*asida* ; le soir, le *tam* avec des navets. Le hesou est une sorte de potage où entrent de l'eau, un peu de graisse ou d'huile et une poignée de farine d'orge ; il se mange à la cuiller. L'asida est une bouillie épaisse ayant la consistance du tam ; elle est faite de farine d'orge ou de maïs cuite avec un peu d'eau ; au milieu. on verse de l'huile ou du beurre fondu. Le tam est ce qu'on connaît ailleurs sous le nom de couscoussou ; il se fait ici avec de l'orge. La viande ne figure pas comme mets habituel dans les repas ; les riches même en goûtent rarement. Le petit nombre des heureux qui ont une vache remplacent le hesou du matin par une jarre de lait aigre qu'ils boivent en mangeant des dattes. L'arrivée d'hôtes transforme peu l'ordinaire : à leur entrée. on offre une corbeille de dattes ; de même avant le tam du soir. Si la maison est riche et si l'on reçoit des gens de qualité, on sert le matin, au lieu de hesou, des galettes chaudes avec du miel de dattes ; s'il y a du lait, on le boit vers 3 heures, en mangeant des bou ittôb ou des bou feggouç, ce qui fait une sorte de goûter ; on fait le thé deux fois par jour, avant le repas du matin et avant celui du soir ; enfin on sert de la viande avec le couscoussou. Le thé est la grande friandise au Maroc : c'est la seule boisson de ce genre qui y soit en usage ; sauf à Merrâkech, à Fâs, et dans les ports, le café est inconnu ; dans ces villes, on en prend peu. Le thé, au contraire, est répandu dans tout l'empire ; au Sahara c'est un coûteux régal, que se donnent seuls les qaïds, les chikhs, les marabouts et les Juifs. Nous venons de dire la nourriture des Musulmans

sédentaires ; celle des nomades est la même, si ce n'est qu'ayant des troupeaux, le lait, de chamelle surtout, tient une grande place dans leur alimentation. Les uns et les autres, lorsqu'ils voyagent, emportent des dattes comme unique provision, quelle que doive être la longueur de la route.

Tisint est le centre d'un commerce considérable : elle trafique avec Merrâkech, Mogador, le Sous ; elle exporte vers ces points des dattes, des peaux et de la gomme, et reçoit, en retour, du Sous les grains et les huiles, de Merrâkech et de Mogador les produits européens. Tisint est un grand dépôt de ces dernières marchandises ; Agadir surtout, où s'est concentré le commerce de l'oasis et où il y a marché chaque jour : les Chellaha voisins et les nomades des environs, Ida ou Blal, Oulad Iahia et Berâber, viennent s'y approvisionner, de dattes d'abord, puis de grains, d'huile et de choses d'Europe telles que khent, sucre, thé, aiguilles. Tous les principaux habitants d'Agadir se livrent au commerce ; ils ont leur fortune, qui chez les plus riches s'élève à 8.000 francs, composée d'une part de dattiers (à Tisint un bon dattier vaut 10 francs), de l'autre d'une somme d'argent qu'ils emploient au trafic. Faisant eux-mêmes les transactions principales, ils ne s'occupent pas du détail de la vente ; pour ce service, chacun a chez soi un Juif à gages qui du matin au soir ne fait que débiter les marchandises. Il y a ainsi une dizaine d'Israélites à Agadir. Point de mellah : ces Juifs sont seuls, sans leur famille, et habitent chez leurs patrons : les uns sont de Tatta et d'Aqqa, les autres des Zenâga. Un ou deux d'entre eux font en même temps le métier d'orfèvre, spécialité des Juifs du Maroc, surtout au sud de l'Atlas. Agadir a ce qui caractérise les marchés : l'on y abat chaque jour et l'on y vend à toute heure de la viande au détail

et du pain chaud. Le marché d'Agadir est le seul de Tisint. Naguère, outre ce qui s'y rencontre aujourd'hui, les produits du Soudan y affluaient. Cuirs, étoffes, bougies de cire jaune, or, y venaient de Timbouktou en abondance. A présent, plus de vestige de ce commerce. C'est par hasard et de loin en loin qu'on voit quelque objet du pays des noirs. Il en est de même à Tatta et à Aqqa : autrefois, avant que Tindouf existât, ces oasis étaient des points d'arrivée de caravanes du Soudan. Depuis trente ans que Tindouf est fondée, tous les convois du sud s'arrêtent à cette localité ; de là les marchandises prennent le chemin direct de Mogador, par le Sahel et le Chtouka : plus rien ne passe ni à Tisint, ni à Tatta, ni à Aqqa. Il faut aller à Tizounin pour commencer à trouver des produits de la Nigritie. A partir d'ici, tout le monde connaît de nom le Soudan et Timbouktou, et l'on rencontre parmi les nomades une certaine quantité de gens y ayant été, et un grand nombre au courant de son trafic, de ses usages et de son état. Avec le commerce considérable qui anime Agadir, le qçar est sans cesse rempli d'une foule d'étrangers, Ida ou Blal la plupart, venus pour affaires : c'est pourquoi nous avons décrit dès à présent la physionomie des Arabes, on en voit presque autant que de Haratîn.

L'oasis de Tisint est tributaire des Ida ou Blal. Chacun des cinq qçars qui la composent est indépendant des autres, a son administration séparée et n'entretient avec ses voisins que les rapports rendus nécessaires par la proximité ; quelquefois des querelles s'élèvent entre eux, questions d'eaux le plus souvent ; d'ordinaire, les localités vivent en bonne intelligence : le danger commun les a toujours réunies ; cet accord fait en partie la prospérité de l'oasis ; il l'a préservée des malheurs de cer-

tains qçars de Tatta. Tisint est tributaire des Ida ou Blal depuis peu de temps. Il y a vingt ans, elle l'était non pas d'eux, mais des Zenâga. L'Azdifi avait une maison à Agadir, et toute l'oasis reconnaissait sa suprématie. Les Zenâga abusèrent de leur pouvoir ; ils commirent mille excès, dépouillant les habitants de leurs biens, les tuant au moindre propos. Ceux-ci se lassèrent d'un état qui était devenu la plus dure des servitudes ; ils allèrent trouver les Ida ou Blal, leur demandèrent secours contre leurs oppresseurs et, en échange, se constituèrent leurs tributaires. Les nouveaux protecteurs se mirent en campagne ; unis aux gens de Tisint soulevés, ils chassèrent les Zenâga, les forcèrent d'abandonner et l'oasis et la Feïja, et les refoulèrent jusqu'à Agni. Depuis ce temps, Tisint vit en paix sous la suzeraineté de ses libérateurs. Cette suzeraineté n'implique aucune immixtion dans les affaires intérieures ni extérieures des qçars : chacun d'eux se gouverne à sa guise ; elle n'implique même pas alliance : qu'ils aient des guerres, soit entre eux, soit avec des étrangers, cela ne regarde point les Ida ou Blal. Les seuls devoirs réciproques sont : pour les gens de Tisint, de remettre chaque année à leurs protecteurs un tribut consistant en la charge de dattes de vingt chameaux ; pour les Ida ou Blal, de s'abstenir de tout méfait envers leurs clients. Si Tisint ou une partie de Tisint voulait leur appui pour une expédition ou une guerre défensive, cela ferait l'objet d'un traité spécial. Le fait ne s'est pas présenté depuis que les Zenâga ont été chassés ; ceux-ci n'ont point tenté de revenir ; la paix s'est établie avec eux : ils sont aujourd'hui en relations amicales et avec Tisint et avec ses suzerains.

Chaque qçar, avons-nous dit, est indépendant des autres.

Chacun se gouverne par l'assemblée de ses habitants, qui remet le pouvoir exécutif aux mains d'un chikh élu dans son sein : tant que ce chikh satisfait la majorité, il garde son titre : cesse-t-il de plaire, on le lui enlève et on le donne à un autre. Dans les qçars où une famille a la prépondérance par ses richesses et sa considération, cette dignité est généralement son apanage ; si un homme, par ses qualités et sa fortune, l'emporte de beaucoup sur ses compatriotes, il demeure ordinairement chikh toute sa vie. A défaut d'influence qui s'impose, on nomme un des notables de la localité ; il reste jusqu'au jour où on cesse d'être content de lui. Le chikh veille aux affaires du qçar, en fait respecter les coutumes au dedans, en sauvegarde les intérêts au dehors ; en guerre, il marche à la tête de ses concitoyens : pour toute résolution importante, l'assemblée, *anfaliz*, se réunit et décide. Le degré de pouvoir des chikhs est très variable : les uns, par leurs qualités personnelles ou la puissance de leurs familles, possèdent une grande autorité ; d'autres, dépourvus de ces avantages, sont peu de chose de plus que leurs concitoyens. Dans certaines localités, il existe une sorte de maison commune, souvent distinguée par une tour ; appartenant à l'ensemble des habitants, elle est successivement prêtée à chaque chikh. D'ordinaire, il ne l'occupe pas ; il y reçoit les hôtes de distinction et les députés des tribus étrangères. A Agadir, on a fait une maison semblable de l'ancienne demeure de l'Azdifi, connue sous le nom de Dar ez Zenâgi. Point de famille ni d'homme prépondérants dans ce qçar : on y a pris pour chikh l'habitant le plus riche du lieu, un nommé El Touhami. C'est un Hartâni. Tisint est le seul endroit où j'aie vu le titre de chikh porté par des Haratîn, partout ailleurs on ne le donnait qu'à des Chellaha.

En aucun des qçars que j'ai visités, je n'ai trouvé de qanouns écrits. Dans tous ceux de ces contrées, des coutumes se transmettent par la tradition ; un des devoirs du chikh est de les faire observer. Ces coutumes, les mêmes pour le fond, varient dans les détails à chaque localité. Elles se composent de peu de chose. Nous allons dire ce qui se passe, en général, en cas de contestation, de vol et de meurtre. Il faut savoir d'abord qu'il y a dans le sud un certain nombre de qadis : ce sont des hommes connus pour leur équité, ayant fait quelques études, soit dans le pays, soit au dehors, et appelés par la volonté des gens du voisinage à remplir les fonctions de juge. La plupart du temps, ils joignent à ce titre celui de marabout, mais ce n'est pas obligatoire.

Un homme a-t-il une contestation avec un de ses concitoyens ? il lui dit : allons devant le qadi de tel endroit. L'autre doit le suivre. Le qadi rend un arrêt. Si ce juge n'inspire pas confiance à la partie citée, elle a le droit, une fois arrivée devant lui, de le récuser en disant : Votre justice ne me convient pas ; envoyez-moi à un autre. Cette volonté est exécutée : on désigne un qadi différent. Si un homme déclare ne se soumettre à aucun, s'il ne veut pas comparaître en justice, le plaignant s'adresse à l'anfaliz, lequel condamne le récalcitrant, quand il persiste dans son refus, à une forte amende. Ces qadis sont des gens ignorants, mais la plupart équitables et à l'abri de la corruption ; ils jugent plutôt selon le bon sens que d'après les règles du droit musulman.

S'agit-il d'un vol ? Aussitôt qu'il est connu, le chikh fait crier dans le qçar qu'une amende de tant de réals punira l'individu chez qui on trouvera, à partir d'une date fixée, ou l'objet volé ou le voleur ; l'amende est, en général, égale à

quatre fois la valeur de la chose dérobée. Si rien n'a reparu dans le délai indiqué, l'objet est perdu à jamais, car il a été pris par un pauvre diable qui, fuyant avec, a quitté le pays, ou il est recélé chez un homme riche qui n'avouera ni ne rendra rien. On peut, à la demande de la victime, faire des perquisitions dans les maisons ; ce droit se paie cher : pour toute demeure qu'on a fouillée sans y trouver la chose volée, il est dû au propriétaire une indemnité variant entre 30 et 50 réals, indemnité à la charge du plaignant. Dans ce pays pauvre, où les vols ne s'exercent guère sur des objets de valeur, on hésite à employer ce moyen. Mais il y a des nuances. Si le volé est un malheureux, il ne reverra jamais ce qu'on lui a ravi. Si c'est un homme puissant et audacieux, il fera ses perquisitions lui-même et, s'il trouve son bien, il le reprendra le fusil à la main, à la tête de ses parents et de ses amis. Dans le cas rare où l'on découvre un voleur par les moyens réguliers, il est condamné d'abord à rendre ce qu'il a dérobé, puis à une peine qui est déterminée par l'anfaliz ; cette peine peut être soit très légère, telle qu'une amende insignifiante, soit très rigoureuse, telle que le bannissement ; c'est selon la qualité du voleur, selon qu'il est soutenu, ou dépourvu de protections. S'il est serviteur ou client d'un homme considérable, s'il a des amis, il ne sera presque pas puni, peut-être point du tout ; si c'est un misérable sans appui, on lui prendra le peu qu'il a et on le jettera nu à la porte du qçar.

Il faut faire la même distinction en cas de meurtre. Si un homme riche, audacieux, redouté, tue un malheureux, il se bornera à payer le prix du sang, somme minime qui varie suivant les endroits ; s'il est très puissant, il ne le paiera même pas : qui oserait le lui réclamer ? Ces sortes de meurtres sont

fréquents. Les autres sont rares : ils entraînent toujours les résultats les plus graves. Un homme tue-t-il son égal, les parents du mort le vengent aussitôt. L'honneur leur défend aucun accommodement : ils courent sus au meurtrier ; celui-ci, de son côté, est soutenu par les siens : la guerre s'allume entre les deux familles ; elle gagne bientôt tout le qçar. Quand ces luttes intestines ont duré un certain temps, il se trouve quelquefois un homme assez sage et assez influent pour faire entendre des paroles de conciliation et être écouté ; ou bien la crainte que des voisins ne profitent de cet état produit un rapprochement. Trop souvent une des factions appelle l'étranger à son aide ; l'étranger, c'est le nomade ; alors la ruine est inévitable : aussitôt introduits dans la cité, les nomades attaquent sans différence les deux partis, font un massacre général, pillent tout, détruisent les maisons et s'en vont chargés de butin, lorsque le qçar est un monceau de ruines. Les habitants de Tisint ont eu la sagesse de ne jamais les mêler aux querelles, peu nombreuses d'ailleurs, qu'ils ont eues entre eux. Il n'en a pas été de même à Tatta : on y voit les vestiges de dix villages ruinés à diverses époques par les Ida ou Blal qui, dans la plupart, avaient été appelés en alliés pendant des guerres civiles.

Chez les nomades, les choses se passent à peu près comme dans les populations sédentaires : là, plus qu'ailleurs, la loi du plus fort est seule respectée. Entre eux ne s'élèvent point ces mille contestations auxquelles les achats, les ventes, les voisinages de propriétés, donnent naissance parmi les habitants des oasis. Par contre, les vols et les meurtres sont plus fréquents. Si, dans les qçars et dans les tribus errantes, des coutumes protègent plus ou moins chaque individu contre ses conci-

toyens, rien nulle part ne sauvegarde l'étranger ; tout est permis contre lui. On peut le voler, le piller, le tuer : nul ne prendra sa défense ; s'il résiste, chacun lui tombera sus. Tout commerce, toutes relations, seraient impossibles si un usage spécial ne remédiait à cet état. Cet usage, de la plus haute antiquité, qui existe presque partout au Maroc, est ce que les anciens Arabes appelaient *djira* et ce qu'on nomme ici *debiha.* La debiha est l'acte par lequel on se place sous la protection perpétuelle d'un homme ou d'une tribu. C'est une anaïa prolongée. Prenons un exemple : un étranger entre dans un qçar ou dans un campement de nomades : il y est arrivé avec un individu de la localité ou de la tribu, qui l'a accompagné comme zetat, après lui avoir accordé son anaïa, aussi appelée *mezrag.* Si l'étranger ne fait que passer, cette protection suffit pour sa sûreté ; s'il veut séjourner, elle cesse d'être valable : l'anaïa ou mezrag est une garantie temporaire, créée spécialement pour les voyageurs ; celui qui veut résider quelque temps, ne fût-ce qu'un mois, doit s'en assurer une autre. Il demande, à titre perpétuel, la protection d'un personnage de la tribu : cela s'appelle « sacrifier sur lui », *debeh alih.* Cette expression a pour origine l'ancien usage, qui n'est suivi aujourd'hui qu'en circonstances graves, d'immoler un mouton sur le seuil de l'homme à qui l'on demande son patronage. Si, comme il arrive d'habitude, la personne à qui on s'adresse l'accorde, on fait venir un marabout, et il écrit, séance tenante, un acte certifiant que le nommé un tel a sacrifié sur tel individu de telle tribu et qu'il est actuellement sous sa protection. Voici les termes dans lesquels se rédigent ces pièces. Je prends pour exemple une de mes debihas sur les Ida ou Blal. « Par la volonté de Dieu, le rabbin Iosef el Djezîri sacrifie sur Haïmed

ben Haïoun el Harzallaoui, afin que celui-ci le protège contre ses frères les Mekrez ; ayant reçu du Juif le prix de la debiha, il devient responsable envers lui de tous les dommages qui lui seraient faits par les Mekrez ; il les prend à sa charge et lui restituera ce qu'on lui enlèverait. De son côté, le Juif s'engage à payer à Haïmed ben Haïoun dix coudées de cotonnade chaque année. Ces conditions ont été acceptées par les deux parties. Ecrit en leur présence, le 26 moharrem 1301. Le serviteur du Dieu très haut, Hamed ben Mohammed el Haddad el Amrani. » Cette protection se paie d'ordinaire, on le voit, d'une légère redevance annuelle ; seuls quelques grands seigneurs se font un point d'honneur de ne rien demander. Il ressort de la teneur de l'acte qu'une fois cette démarche faite, on n'a rien à craindre des concitoyens de son patron ; on peut circuler sans péril parmi eux : s'attaquer à vous serait s'attaquer à lui-même ; toutes les lois qui le sauvegardent vous sauvegardent aussi : on est entré sous leur protection par le fait de la debiha ; elle incorpore, en quelque sorte, à la tribu. Comme, à côté des coutumes, il y a la loi du plus fort, et que celle-ci l'emporte souvent, on a soin de prendre pour patron un homme considérable, d'une famille puissante, et surtout d'un caractère fier et intrépide, qui ne soit pas d'humeur à permettre qu'on lèse ses clients. Il faut choisir aussi un homme loyal, car si la debiha assure contre les concitoyens du protecteur, elle ne garantit pas contre lui. Il est rare qu'un patron trahisse son client ; celui qui le fait devient l'objet du mépris général, et ses frères mêmes ne le soutiendraient pas. Dans toute tribu ou localité où on veut séjourner un certain temps, dans celles où on désire soit acheter des biens soit établir des dépôts de marchandises, il faut faire une debiha : les négo-

ciants possesseurs d'un commerce étendu en font un très grand nombre. Dans les tribus nomades, on prend pour protecteurs les chefs des principales familles ; dans les qçars, l'usage est de s'adresser au chikh. Les actes de debiha font partie des héritages : les fils des patrons et ceux des clients restent liés entre eux par les engagements qui unissaient leurs pères. Deux choses seules peuvent annuler une debiha : la cessation du paiement de la redevance par le client, ou la trahison du patron.

Telle qu'elle existe entre particuliers, la debiha existe entre tribus. Pour se mettre sous la protection d'une tribu, il y a deux moyens : sacrifier sur un de ses membres, ou sur la tribu entière : chaque individu étant solidaire de ses frères, les deux actes ont un résultat identique. D'ordinaire, les particuliers et les petits groupes, tels que les qçars isolés, se mettent sous la protection d'un seul personnage ; au contraire, les districts, les grandes fractions font les debihas sur les tribus entières. Ainsi, le district de Tisint est vassal de l'ensemble des Ida ou Blal, tandis qu'à Tatta chaque qçar isolément a pour patron un membre de cette tribu ; la tribu des Aït Jellal s'est déclarée cliente de la masse des Ida ou Blal et ceux-ci, à leur tour, se sont constitués tributaires de l'ensemble des Berâber. Ces liens, encore que nous nous servions parfois des mots de suzeraineté et de vasselage pour les désigner, n'impliquent, nous le répétons, aucune immixtion dans les affaires, aucune suprématie. Les actes de debiha ne font que garantir, dans l'étendue de la tribu qui patronne, la sûreté des membres de la tribu cliente. Les Aït Jellal étant vassaux des Ida ou Blal, ceux-ci devront respecter en tous lieux les personnes et les biens des premiers, qui pourront voyager en sécurité sur leurs terres. Les Ida ou Blal, grâce à leur debiha sur les Berâber, pourront

circuler sans péril dans les régions habitées par ces derniers. Si, par erreur, des marchandises de tribus clientes sont pillées par les patrons, ou réciproquement, on devra rendre ce qui a été pris, dès qu'on apercevra la faute commise. Ce sont surtout d'une part les populations commerçantes dont les caravanes ont à traverser les territoires ou à craindre les rezous de tribus étrangères, de l'autre les districts faibles enclavés dans les contrées parcourues par des voisins puissants, qui ont besoin de ces debihas. La garantie qu'elles procurent se paie par une redevance annuelle, plus ou moins forte suivant l'importance de la fraction cliente et l'étendue de ses relations avec ses patrons. Certaines tribus, comme certains individus, ont à la fois plusieurs suzerains différents.

Les debihas rendent possibles le commerce et les voyages ; elles les rendraient faciles et leur enlèveraient tout risque si elles étaient respectées. Souvent elles ne le sont pas : entre particuliers, on les viole rarement ; entre tribus, on a moins de scrupules. Voici les cas d'infraction les plus fréquents. Le client d'un particulier peut être tué ou pillé par des concitoyens de son patron. Si les meurtriers ou les ravisseurs ont agi par ignorance, s'ils témoignent leurs regrets et proposent de payer le prix du sang et de rendre ce qu'ils ont pris, on accepte généralement ces offres, et les choses en restent là. Mais, dans un pays où tout le monde se connaît par son nom, il est rare qu'on puisse alléguer l'ignorance. On a presque toujours agi en connaissance de cause. L'agression constitue donc un outrage personnel au patron de la victime ; son honneur est engagé à en tirer sans retard une vengeance éclatante. Il réunit tous ses parents, ce qui peut s'étendre loin, et les prie de l'aider dans ses représailles ; s'il est puissant, il entraîne à

sa suite une grande partie de la tribu. Au premier jour, il attaque et tue ceux qui l'ont outragé. Ces nouveaux morts demandent vengeance à leur tour : riches ou pauvres, considérés ou non, leurs proches, la fraction à laquelle ils appartiennent, ne peuvent sans honte laisser leur meurtre impuni. On prend les armes : une guerre civile éclate ; la tribu entière ne tarde pas à y prendre part. Ces guerres, courtes dans les qçars, durent des années parmi les nomades, et s'allument surtout chez eux. Nous avons choisi le cas d'un notable ayant à se venger de gens moins puissants. Si le patron offensé était assez fort pour réunir autour de lui presque toute la tribu, il châtierait de même les auteurs de l'attentat, mais les parents de ces derniers n'oseraient entrer en lutte contre lui ; ils se borneraient à demander une indemnité, qu'on leur accorderait sans doute, ou bien ils temporiseraient, épiant l'occasion de laver leur honneur en faisant tomber dans un guet-apens leur ennemi ou l'un des siens ; le jour venu, ils feraient le coup, et émigreraient, de peur des représailles. Un troisième cas se présente, le plus fréquent : on peut s'être attaqué au client d'un homme faible. Si la fraction de ce dernier est très unie, si les auteurs de l'agression en sont mal vus, elle considère l'insulte comme sienne et tout entière embrasse sa cause : on rentre dans le premier cas. Si au contraire son groupe est divisé, si ceux dont il se plaint y ont des amis, peu de gens se lèveront à sa voix. S'il a affaire à aussi faible que lui, il pourra se venger ; si son adversaire est puissant, ou bien il se résignera à boire sa honte, ou bien, s'il est homme de cœur, il assassinera par surprise son ennemi o u quelqu'un de sa famille, et prendra la fuite. Tels sont les faits qui se produisent lorsqu'un particulier est lésé par son concitoyen dans la personne d'un client ;

que ce client soit individu, groupe ou qçar, les choses se passent de même. Les suzerains, à moins d'être dans l'impossibilité de le faire, tirent une vengeance sanglante de l'attentat commis contre un de leurs vassaux. Il y va de leur honneur. Pour ce motif, des groupes importants, des qçars, aiment mieux se mettre sous la protection d'un seul individu que sous celle de toute une tribu.

Ceux qui ont pour patronne une tribu sont moins bien protégés. Des hommes, des troupes, ont-ils lésé des gens d'un groupe vassal du leur ? L'action est blâmable. Le devoir de l'assemblée de la tribu suzeraine est de faire rendre justice aux clients offensés. Mais là nul n'a d'intérêt personnel, nul ne prend la chose à cœur ; au contraire. Quel est le fait dont on se plaint ? un rezou a enlevé une caravane ? quelques hommes ont pillé un voyageur isolé ? Dans l'assemblée siègent plusieurs membres du rezou en question ; il leur coûte de rendre gorge, surtout si le convoi était richement chargé ; ceux qui n'ont point participé au profit sentent que le lendemain pareille chose pourra leur arriver, et craignent de demander à leurs concitoyens des comptes qu'à leur tour ils seront heureux de ne pas rendre ; enfin la prise d'une belle proie est un succès qui flatte l'amour-propre de toute la tribu. Quand la fraction plaignante est puissante, qu'on a des représailles graves à craindre, il faut s'exécuter ; mais on traîne les choses en longueur, on cherche mille prétextes pour restituer moins qu'on a pris, on donne aussi peu que possible. Si la tribu lésée est faible, éloignée, qu'on n'ait pas de vengeance à redouter, l'on ne rend qu'au bout de longtemps, et presque rien. Aussi les gens de fractions clientes, en voyage sur le territoire de leurs patrons, se font souvent accompagner, par précaution, de l'un

d'eux comme zetat. Lorsque, de deux tribus unies par un acte de debiha, l'une met trop de mauvaise volonté à remplir ses engagements, le pacte se rompt et une guerre s'ensuit. Elle peut avoir lieu entre sédentaires et nomades, ou entre nomades. Dans le premier cas, les nomades se réunissent en masse, marchent sur les qçars, les assiègent et dévastent les jardins. A moins que les habitants n'appellent d'autres nomades à leur secours, ils sont obligés, s'ils ne veulent voir détruire leurs cités, de demander grâce et d'acheter la paix par une rançon. Entre nomades, la guerre est différente : guerre peu active, toute de surprises ; rarement il y a de vrais engagements, on se borne à des razias mutuelles ; on tâche de tomber à l'improviste sur les tentes, sur les troupeaux de ses adversaires, cherchant le butin et non le combat. Ces guerres-là durent souvent pendant plusieurs générations.

Lorsque, dans un qçar ou une tribu, on vole, on pille ou on tue des membres d'une fraction limitrophe, et qu'on refuse tout dédommagement, la guerre en résulte ; cela ne peut être lorsque les lésés appartiennent à des tribus lointaines. Entre groupes éloignés, un usage est universel : celui des représailles. Prenons des exemples. Un individu du qçar d'Imi n Tels a été tué par des hommes d'Agadir Tisint. Le premier habitant d'Agadir qui tombera entre les mains des gens d'Imi n Tels sera mis à mort. Un Zenâgi, étant à Agadir Tisint, a été dupé dans un marché par un homme de qçar, et l'anfaliz a refusé de lui rendre justice. Le premier individu d'Agadir qui entrera sur le territoire des Zenâga sera arrêté ; on ne le laissera partir qu'après qu'il aura donné une somme égale à celle dont ses compatriotes ont fait tort au Zenâgi : s'il ne l'a pas avec lui, il devra la faire chercher, et restera prisonnier jus-

qu'à paiement complet. Ainsi du reste. C'est la loi du talion : chacun reprend, dès que l'occasion s'en présente, ce dont il a été frustré. D'après cette coutume, l'Azdifi ordonnait de me mettre en prison comme sujet du sultan, parce que des hommes de sa tribu étaient incarcérés à Merrâkech.

Les habitants de Tisint et tous les sédentaires de la région emploient la langue tamazirt. La plupart d'entre eux possèdent, par suite de leurs rapports avec les nomades voisins, une teinture d'arabe. Les femmes et les enfants ne connaissent que le tamazirt. Les hommes apprennent l'arabe à mesure qu'ils grandissent ; ils le savent plus ou moins : les pauvres, sans cesse occupés de travaux manuels, peu ; les riches, davantage, grâce au commerce et aux affaires quotidiennes avec les nomades. Les principaux citoyens le parlent couramment. Pour ce motif, le tamazirt en usage est moins pur qu'il n'était à Tazenakht et chez les Zenâga ; des mots arabes s'y sont introduits, surtout dans la conversation des hommes ; les femmes ont mieux conservé les anciennes expressions. Si les populations sédentaires des oasis ont pour idiome le tamazirt, toutes les tribus nomades du sud du Bani, Oulad Iahia, Ida ou Blal, Aït ou Mrîbet, parlent l'arabe. Femmes et enfants n'usent que de cette langue. Parmi les hommes, beaucoup n'en savent point d'autre ; ceux-là seuls que de fréquentes affaires appellent dans les qçars apprennent à la longue un peu de tamazirt ; ils mettent de l'amour-propre à ne s'en servir que quand leur interlocuteur ne comprend pas l'arabe, lorsque c'est une femme, par exemple. Les familles d'Oulad Iahia qui habitent le Zgid et les bords du Dra, celles d'Ida ou Blal qui ont des domiciles à Tatta et celles d'Aït ou Mrîbet fixées à

Aqqa et à Tizounin, font exception à cette règle. Ces familles, isolées, en contact journalier avec les Imaziren, ont appris leur langue, bien qu'elles se servent entre elles de l'arabe.

Nous nous sommes occupés à plusieurs reprises de la langue, des usages, des coutumes des Marocains ; nous n'avons pas dit un mot de leur caractère : c'est qu'il nous paraît difficile d'être exact sur ce sujet. Quelles qualités, quels défauts attribuer à un ensemble de tant d'hommes, dont chacun est différent des autres et de soi-même ? S'efforce-t-on de démêler des traits généraux ? Lorsqu'on en croit reconnaître, une foule d'exemples contradictoires surgissent, et, si l'on veut rester vrai, il faut se restreindre à des caractères peu nombreux, ou dire des choses si générales qu'elles s'appliquent non seulement à un peuple, mais à une grande partie du genre humain. Partout même mélange de qualités et de défauts, avec les modifications qu'apportent la civilisation ou la barbarie, la richesse ou la pauvreté, la liberté ou la servitude. Il me paraît difficile de reconnaître aujourd'hui à ceux qu'Ibn Khaldoun appelle Berâber le bouquet de vertus dont il les orne. Si une chose peut donner l'idée du caractère des Marocains, ce sont les ouvrages où a été décrit celui des Kabiles ou d'autres populations imaziren de l'Algérie. Une longue expérience, des études approfondies, ont donné à des hommes éminents le droit de traiter avec autorité un tel sujet. On ne saurait l'avoir quand on a, comme moi, passé une seule année dans un pays. Aussi n'entreprendrai-je point de dire ce que sont et ne sont pas les Marocains ; je me bornerai à signaler quelques traits isolés qui m'ont frappé et que j'ai retrouvés en beaucoup de lieux ou remarqué dans certains groupes. Je le ferai en déclarant que « je n'ay rien à dire entièrement, simplement, et solidement,

sans confusion et sans meslange, ny en un mot ». Presque partout règnent une cupidité extrême et, comme compagnons, le vol et le mensonge sous toutes leurs formes. En général, le brigandage, l'attaque à main armée, sont considérés comme des actions honorables. Les mœurs sont dissolues. La condition de la femme est au Maroc ce qu'elle est en Algérie. D'ordinaire peu attachés à leurs épouses, les Marocains ont un grand amour pour leurs enfants. La plus belle qualité qu'ils montrent est le dévouement à leurs amis. Ils le poussent aux dernières limites. Ce noble sentiment fait faire chaque jour les plus belles actions. En blad es sîba, pas un homme qui n'ait bien des fois risqué sa vie pour des compagnons, pour des hôtes de quelques heures. La générosité, se traduisant surtout par l'hospitalité, n'est l'apanage particulier d'aucun groupe : les nomades ont l'habitude de taxer les Chellaha d'avarice ; ces derniers accusent les Haratîn du même vice. Je ne me suis point aperçu qu'il y ait entre eux de distinction profonde à ce sujet. Partout également, m'a-t-il semblé, il y a des avares et des hommes généreux ; d'ordinaire, dans les contrées riches on reçoit avec libéralité les étrangers, dans les localités pauvres on ne leur donne rien ; dans tel qçar, qu'il se présente cent voyageurs en même temps à la mosquée, on apportera à manger pour tous, dans tel autre on n'offrira pas l'hospitalité à un seul. De même chez les nomades. Les Marocains ont, comme tous les hommes, plus ou moins d'amour-propre ; chez les Arabes du sud, ce sentiment est très développé et se change souvent en une noble fierté ; chez les Haratîn, il prend volontiers la forme d'une vanité puérile ; les Chellaha l'ont moins. Inutile de dire que ces populations, qui passent leur existence les armes à la main, sont braves. Inutile de dire

qu'elles sont attachées à leur indépendance : la plupart l'ont conquise et la défendent chaque jour au péril de leur vie, soit contre le sultan, soit contre leurs voisins ; les tribus du blad el makhzen elles-mêmes ne font que se révolter. Je n'ai pu juger avec mes yeux de la valeur guerrière des divers habitants du Maroc ; il est admis dans le pays que les peuplades les plus braves et les plus aguerries sont les grandes tribus nomades du sud et de l'est du Grand Atlas : Berâber, Aït Seddrât, Ida ou Blal, Oulad Iahia, Aït ou Mrîbet d'une part ; Doui Mnia, Oulad el Hadj de l'autre. Après eux, très braves aussi, viennent les montagnards, les Chellaha du massif Atlantique et les Qebaïl du Rif. Les populations de plaine, cantonnées dans les basses vallées des fleuves et sur les bords de l'Océan, forment une troisième classe regardée comme au-dessous des précédentes en courage. Les moins estimés de tous sont les Haratîn. Les Marocains sont prompts à verser le sang et ne font aucun cas de la vie des autres ; je n'ai vu ni entendu citer d'exemple de cruauté de leur part. En général, Chellaha et Haratîn sont laborieux : adonnés à l'agriculture, ils semblent, les seconds surtout, industrieux en ce qui la concerne. Ils n'ont pas l'esprit vif de certains Arabes, tels que les Ida ou Blal et les Oulad Iahia : ceux-ci, malgré leur ignorance, ont une intelligence remarquable, sont curieux et comprennent vite. Ces Arabes ont des façons distinguées et de la politesse, tandis que les Imaziren sont la plupart grossiers. En revanche, on trouve parfois dans ceux-ci une certaine bonhomie, rare chez les premiers. Le Maroc, à l'exception des villes et de quelques districts isolés, est très ignorant. Presque partout, on est superstitieux et on accorde un respect et une confiance sans bornes à des marabouts locaux dont l'influence s'étend à une distance

variable. Nulle part, sauf dans les villes et districts exceptés plus haut, on ne remplit d'une manière habituelle les devoirs religieux, même en ce qui concerne les pratiques extérieures. Il y a des mosquées dans tout qçar, village ou douar important ; elles sont plus fréquentées par les voyageurs pauvres, à qui elles servent d'abri, que par les habitants.

Avant de quitter Tisint, disons qu'auprès des cinq qçars actuels, s'en trouvent quatre autres ruinés, trois au sommet du Djebel Taïmzour et un à l'extrémité sud de Foum Tisint, traversé par le chemin. On ne sait de quelle époque date leur destruction ; de mémoire d'homme on les a vus ce qu'ils sont aujourd'hui ; leur fondation est attribuée aux Chrétiens.

2°. — DE TISINT A TATTA.

Comptant revenir plus tard à Tisint, je ne désirai pas m'y arrêter cette fois ; dès mon arrivée, je voulus partir pour Tatta. Deux zetats Ida ou Blal, escorte suffisante, furent bientôt trouvés ; mais un contretemps se présenta : un rezou de 400 Berâber était signalé depuis quelques jours aux environs ; on jugea imprudent de se mettre en route tant que ses intentions ne seraient pas connues. Le 16, il tomba sur la partie occidentale des jardins de Tisint, les pilla et enleva des travailleurs. Son but était atteint ; il ne lui restait qu'à battre en retraite pour sauver son butin. Je pouvais partir.

Pendant ce court séjour, je fis plusieurs connaissances. Aussitôt le bruit de mon arrivée répandu, tous les hadjs, familiers avec les choses et les gens des pays lointains, voulurent me voir. Une fois de plus, je reconnus les excellents effets du pèlerinage. Pour le seul fait que je venais d'Algérie, où ils

avaient été bien reçus, tous me firent le meilleur accueil ; plusieurs, je le sus depuis, se doutèrent que j'étais Chrétien ; ils n'en dirent mot, comprenant mieux que moi peut-être les dangers où leurs discours pourraient me jeter. L'un d'entre eux, le Hadj Bou Rhim ould Bou Rzaq, devint dans la suite pour moi un véritable ami, me rendit les services les plus signalés et me sauva des plus grands périls.

16 novembre. — Parti à midi d'Agadir, avec deux Ida ou Blal, j'arrivai à 3 heures et demie à Qaçba el Djoua, petite oasis où l'on devait passer la nuit. De Tisint à Tatta, on suit constamment le pied des monts Bani. Cette chaîne est un mouvement de terrain fort curieux et l'un des plus importants du Sahara Marocain. S'élevant de 200 à 300 mètres au-dessus du sol environnant, d'un à deux kilomètres de largeur à la base, sans aucune largeur au sommet, elle forme une lame rocheuse, un tranchant, émergeant de terre au seuil du désert. Nul contrefort, nulle chaîne, ne se rattache à cette digue isolée dans le Sahara. Elle est orientée de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, comme le cours inférieur du Dra et comme les chaînes de l'Atlas. La longueur en est grande : elle est traversée, dit-on, par le Dra au-dessous de Tamegrout et se développe, toujours semblable, gardant même composition, même forme et même hauteur, jusqu'au bord de l'Océan, où elle expire au sud du groupe de villages appelé Ouad Noun. Un certain nombre de khenegs la percent, étroites brèches par où s'écoulent vers le Dra les eaux du Petit Atlas. Chacun de ces passages est le point de réunion de quatre ou cinq rivières, et comme l'orifice d'un entonnoir. Les eaux se trouvant assemblées en ces points, il s'est créé à chacun d'eux une oasis. Les grandes

oasis qui se voient entre le Sous, le Dra et l'Atlantique ont toutes cette origine ; toutes, Zgid, Tisint, Tatta, Aqqa, Tizgi el Haratîn, Icht sont à la bouche d'un kheneg du Bani. Le Bani est en roche, sans terre ni végétation : grès calciné, comme les monts de Tazenakht, il présente une écaille noire et brillante sur toute la surface de ses flancs. Ceux-ci sont en pente douce au pied, très raide vers le sommet. En maints endroits du Bani existent des minerais : cuivre, zinc, argent, or vers l'occident. Au nord de cette muraille s'élèvent les pentes du Petit Atlas : commençant à son pied, à l'ouest, elles sont séparées d'elle par la Feïja, dans la portion orientale. Au sud, plus une montagne, la plaine à perte de vue. Tel est le Bani, la dernière chaîne avant le Grand Désert : parallèle au Grand et au Petit Atlas, il est comme le ruban d'écume qui borde la plage en avant de ces deux vagues monstrueuses. Je suivrai cette chaîne remarquable jusqu'à Tatta, tantôt en longeant le pied, tantôt m'en tenant à peu de distance, marchant dans la Feïja d'abord, sur les premières pentes du Petit Atlas ensuite. Le chemin est facile : terrain sablonneux dans la Feïja, pierreux ailleurs, nu en cette saison, couvert de plantes basses les hivers pluvieux ; comme arbres, des gommiers de 2 à 3 mètres, d'autant plus nombreux qu'on se rapproche du lit de quelque ruisseau ou qu'on s'éloigne du Bani, au pied duquel le sol, tout de roche, ne leur permet pas de pousser. Point de gibier dans ces régions stériles, si ce n'est des mouflons ; eux seuls vivent dans les vastes solitudes du Petit Atlas et sur les rocs du Bani. Au sud de celui-ci, dans la plaine, courent de nombreuses gazelles.

Depuis le kheneg de Tisint jusqu'à Qaçba el Djoua, je n'ai cessé de suivre l'Ouad Qaçba el Djoua. A hauteur d'Aqqa Aït Sidi, il a 12 ou 15 mètres d'eau, dans un lit de pierre de largeur

double, que bordent deux parois rocheuses et escarpées élevées de 20 à 30 mètres. Deux kilomètres plus haut, l'eau courante disparaît ; il reste des flaques plus ou moins longues, de distance en distance ; lit de 50 mètres ; le fond, parfois recouvert d'une légère couche de sable, est de roche blanche ainsi que les parois qui le bordent ; celles-ci n'ont plus que 15 à 20 mètres de haut. Peu après, elles s'abaissent encore et se changent en talus de sable de 10 à 15 mètres, formant de chaque côté une ligne de dunes irrégulières appelées Idroumen. A partir de Trit, plus d'eau dans l'ouad : lit de galets au niveau de la Feïja. Dans l'oasis de Qaçba el Djoua, la rivière prend une largeur extrême, mais reste à sec ; le lit, moitié sable, moitié gravier, se remplit de palmiers et, confondu avec le terrain qui l'entoure, cesse bientôt de se distinguer. Chemin faisant, j'ai traversé la petite oasis de Trit, bois de palmiers au milieu duquel s'élève un qçar d'environ 100 maisons, peuplé de Haratîn vassaux des Ida ou Blal. Trit se gouverne à part. De Tisint à Qaçba el Djoua, beaucoup de monde sur la route.

17 novembre. — Séjour à Qaçba el Djoua. Qaçba el Djoua est un grand qçar, situé au milieu d'une belle oasis. Les constructions s'élèvent sur les premières pentes de la plus basse et la plus septentrionale de trois collines qui, se dressant près du Bani, sans s'y rattacher, forment un massif isolé au bord de la Feïja. L'Ouad Qaçba el Djoua, plein de dattiers et confondu avec le sol de l'oasis, contourne ce massif. A son entrée dans les plantations, il reçoit sur sa rive gauche l'Ouad Triq Targant, ainsi nommé parce que, pour gagner au nord-ouest le qçar de ce nom, on en remonte le cours un certain temps. Ici, les palmiers, moins serrés qu'à Tisint, ombragent des cultures.

Le sol est sablonneux. Point d'eau courante ; l'ouad est à sec, à moins qu'il ne pleuve. Une nappe d'eau existe sous le sol, à peu de profondeur ; une multitude de puits sont creusés dans l'oasis ; par eux la Qaçba s'alimente et irrigue ses plantations. L'arrosage des palmiers est inutile les années de pluie : que l'eau coule dans l'ouad durant vingt-quatre heures, c'est assez pour inonder l'oasis, assez pour que la terre soit fécondée, assez pour que la récolte de grains et de dattes soit assurée. Mais il ne pleut pas tous les ans ; en voici sept que ce bonheur n'est arrivé : sept années de sécheresse viennent de passer sur la partie occidentale du bassin du Dra. Le pays s'en est ressenti et est fort appauvri. L'orge est hors de prix ; il n'y a presque plus de bétail : la misère est générale. Un ciel nuageux et un peu de pluie ayant signalé le commencement de ce mois, l'allégresse fut universelle ; on employa les dernières économies à acheter des grains, et chacun se mit à labourer avec acharnement. Tous déploient ici une activité fiévreuse ; pas un homme de la Qaçba qui ne soit au travail ; on voit de toutes parts des gens conduisant leurs charrues entre les palmiers, traînées par des vaches, des chevaux, des mulets, des ânes et, faute de mieux, des femmes : les bêtes de somme et de trait sont rares dans les qçars et le moment des semailles va passer ! Qaçba el Djoua est vaste, prospère, et bien construite, partie en pisé, partie en pierre. Les habitants, Chellaha, contrastent, par leur blancheur, avec les noirs possesseurs des oasis voisines ; exception remarquable, ils ne reconnaissent point de suzerain, n'ont de debiha sur personne. Beaucoup d'entre eux sont cherifs, la plupart sont riches. Ils forment 400 fusils. Leur langue habituelle est le tamazirt, presque tous savent aussi l'arabe. Fraction des Aït Semmeg de la rive

gauche du Sous, et depuis longtemps séparés de leur tribu mère, ils ont conservé de bons rapports avec elle et en cas de guerre malgré la distance lui envoient et en reçoivent des secours. Ils sont en bonnes relations avec les Ida ou Blal ; beaucoup épousent des femmes de cette tribu. Qaçba el Djoua est célèbre par l'abondance et la bonne qualité de ses dattes ; elle produit des bou feggouç, des djihel, des bou souaïr, des bou ittôb et surtout des bou sekri.

On distingue d'ici quatre petites oasis, situées de l'autre côté de la Feïja ; chacune d'elles contient un qçar dont elle porte le nom. De ces qçars, Aqqa Iren, Tiskmoudin, Ida Oulstan, Serrina, le plus important est Aqqa Iren. On appelle les trois autres Qçour Beïdin, à cause de la blancheur de leurs maisons. Tous sont peuplés de Chellaha et de Haratîn tributaires des Ida ou Blal.

18 novembre. — Départ à 6 heures du matin. Je continue à suivre le Bani. Bientôt la Feïja finit et je passe dans une nouvelle région, sur les premières pentes du Petit Atlas, terrain pierreux, mais facile. Vers 10 heures, j'approche d'Aqqa Igiren : on voit d'une part cette petite oasis, de l'autre un kheneg dans le Bani, Kheneg et Teurfa. A cette brèche se trouvent une source et des dattiers, propriété des habitants d'Aqqa Igiren, mais point de maisons. Une rivière s'échappe par là vers le sud, l'Ouad Kheneg et Teurfa. Elle est formée de trois cours d'eau, l'Ouad Aqqa Izen, l'Ouad Tesatift et l'Ouad Aqqa Igiren : les deux premiers sont des ruisseaux et coulent dans le désert ; le troisième est une rivière importante ; au-dessus d'Aqqa Igiren, qu'il traverse et où il reçoit un affluent, il prend le nom d'Ouad Targant et arrose plusieurs lieux habités. Aqqa

Igiren est une oasis peu étendue, avec deux petits qçars d'aspect misérable ; la moitié des constructions est en ruine et abandonnée ; les maisons qui restent sont en pierre, mal bâties, n'ayant la plupart qu'un rez-de-chaussée, ce qui est le dernier signe de pauvreté dans le pays. Population de Chellaha et de Haratîn, tributaires des Ida ou Blal. Point d'eau courante ; plusieurs puits de bonne eau et une feggara auprès du qçar occidental.

Vers 3 heures, j'aperçois devant moi les palmiers de Tatta. Cette oasis n'est pas comme Tisint une forêt compacte ; elle se compose d'un grand nombre de groupes distincts, les uns au nord du Bani, les autres au sud : dans la première région, les qçars sont rapprochés et leurs plantations se touchent souvent ; dans la seconde, ils sont isolés et dispersés un par un dans la plaine. Celui où je vais, Tintazart, est de ces derniers. Pour l'atteindre, je commence à gravir le Bani : la montée est difficile : bientôt il faut mettre pied à terre ; je chemine péniblement au milieu des roches. A 3 heures 35 minutes, je parviens au sommet, arête effilée sans aucune largeur. Le coup d'œil, vers le sud, est admirable. Une immense plaine s'étend à perte de vue : c'est le désert. Il se déroule, indéfiniment jaune et plat, jusqu'à un double ruban bleu que forment à l'horizon les coteaux de la rive gauche du Dra et le talus du Hamada Comme des taches noires sur le sable, apparaissent divers qçars de Tatta ; ils sont disséminés près du Bani, à quelque distance les uns des autres, chacun entouré de ses palmiers. Le col où je suis s'appelle Tizi n Tzgert. La descente est aussi lente que la montée. Au pied du Bani, je rencontre un sable dur sur lequel je marche jusqu'à Tintazart. J'y arrive à 5 heures et demie.

Personne sur la route, de toute la journée. Les cours d'eau que j'ai rencontrés étaient à sec ; ils avaient un lit semblable, à fond de gros galets, à berges de terre de 50 centimètres à 1 mètre de haut. Aucun d'eux n'a d'importance, excepté l'Ouad Aqqa Igiren. Celui-ci, dans l'oasis de ce nom, a 80 mètres de large et des berges à pic de 2 mètres. Le long du trajet, les gommiers sont assez nombreux, sauf sur les flancs du Bani. Dans la vallée de l'Asif Oudad, ils se mêlent, au bord du ruisseau, de quelques tamarix. Des touffes de melbina et de kemcha sèment le sol. Enfantées par les pluies récentes, de petites herbes sortent de toutes parts. Ce qu'on voit, chemin faisant, du Petit Atlas est tout roche, aussi bien les pentes prochaines, noires comme le Bani, que les crêtes éloignées, majestueux massifs d'un rouge sombre.

3°. — TATTA.

Tintazart est un des plus grands qçars de Tatta ; elle est bâtie sur l'extrémité d'une petite chaîne rocheuse de 15 à 20 mètres d'élévation, à flancs très escarpés. Cette chaîne fait partie de l'enchevêtrement d'arêtes de roche noire qui serpentent dans la plaine. Le point où est construite Tintazart s'appelle Irf Ouzelag, « la tête du serpent ». La localité se compose de trois parties : l'une, dominée par le donjon de la maison commune, forme le qçar actuel ; une seconde, plus petite de moitié, est ruinée : c'était le quartier de Chikh Hamed ; la destruction, qui date de quelques années, est l'œuvre des Mekrez, l'une des deux branches des Ida ou Blal, et fut cause d'une guerre longue et sanglante, à peine achevée, entre les

Mekrez et l'autre moitié de la tribu, les Haïan, dont Chikh Hamed était client. Le troisième quartier, plus petit que les précédents et hors des murs, est le mellah. Les maisons sont, comme celles de Tisint, pierre à la base, pisé dans les parties supérieures ; elles sont uniformément couvertes en terrasse. Belles plantations de palmiers, arrosées de sources nombreuses. Toutes les eaux qui descendent du Bani et arrosent la plaine entre cette chaîne, Toug er Rih et Anrerif, aboutissent à Tintazart, El Qcîba et Anrerif et en fertilisent les terres. Dans les trois lieux, les jardins sont au sud des bâtiments ; au nord, on ne voit que le sable desséché de la plaine, l'areg. Tintazart est peuplée de Chellaha et de Haratîn ; les premiers dominent. Elle se gouverne à part, comme chacun des qçars de Tatta ; comme eux, elle est tributaire des Ida ou Blal. L'administration y est confiée à un chikh élu par l'assemblée générale. Lors de mon arrivée, un jeune homme de dix-huit ans, Hamed ou Baqâder, remplissait ces fonctions. Pendant mon séjour, on eut sujet d'être mécontent de lui et on le remplaça par son cousin, El Hasen ould Bihi, aussi jeune que lui. Leurs pères ont péri de mort violente : on voit peu de vieillards en ce pays. Le fait qui motiva ce changement fut le suivant : un Chleuh de Tintazart, nommé Abd Allah, avait depuis trois ans une affaire en litige avec des gens d'Aqqa Izenqad, autre qçar de Tatta. Ceux-ci lui réclamaient une somme d'argent qu'il refusait de rembourser : ils s'impatientèrent, vinrent au nombre de 17 fusils dans sa maison, le tuèrent, prirent ce qu'ils purent et s'en retournèrent. Cet événement se passait à l'époque où j'étais là. Hamed ou Baqâder n'avait rien fait pour prévenir le meurtre et n'essaya point de le punir : il se borna à de molles réclamations auprès de l'assemblée d'Aqqa

Izenqad. Son manque d'énergie mécontenta : on lui enleva son titre, et on le donna à son cousin.

Tatta est la plus étendue des oasis situées entre le Dra et l'Atlantique. Elle se compose de deux parties. La première, au nord du Bani, comprend de nombreuses localités, échelonnées sur les rives de trois cours d'eau, les ouads Tatta, Toug er Rih et Adis. Ces rivières se rapprochent en arrivant au Bani, où le kheneg d'Adis donne passage à toutes trois et conduit dans la seconde région. Celle-ci est ce qu'on appelle l'*areg*, vaste plaine à sol sablonneux et dur, située au sud du Bani, semée, de distance en distance, de qçars isolés, les uns sur les bords des trois rivières, les autres arrosés par des sources ; l'areg est moins peuplé que la portion supérieure : il compte 14 lieux habités, l'autre en possède 22. Ces diverses localités ont une population identique, mélange de Haratîn et de Chellaha ; le dernier élément y domine. Elles sont sans lien entre elles et indépendantes. Chacune en particulier est tributaire des Ida ou Blal ; les plus septentrionales ont une seconde debiha sur les Aït Jellal, tribu nomade cantonnée non loin de là, vers les pentes supérieures du Petit Atlas. Les principaux centres de Tatta sont Afra et Adis. L'un et l'autre se composent de deux qçars presque contigus. L'un et l'autre réunissent les deux causes d'importance d'un lieu, marché et zaouïa. La zaouïa d'Adis a peu de membres ; le chef en est S. Mohammed d Aït Ouzeggar. Celle d'Afra, plus considérable, appartient à la nombreuse famille des Aït Haseïn ; les religieux habitent Afra Fouqania, appelée aussi Aït Haseïn, où est enseveli S. Mohammed d Aït Haseïn, leur ancêtre ; cette zaouïa jouit d'une grande vénération dans le pays. Une troisième existe à Tatta : celle de Djebaïr, fondée par S. Ali ben Djebira, dont la qoubba

s'élève entre Adis et Toug et Rih. S. Ali ben Djebira descendait de S. Mohammed ech Chergi, de Bou el Djad ; sa postérité, fixée à Djebaïr, est un rameau de la famille dont Sidi Ben Daoud est le chef. L'un de ses rejetons, Ali Ben Hiba, ayant gagné une fortune considérable dans le commerce du Soudan, où il a fait un long séjour, a acquis par là une grande influence ; peu d'hommes ont autant de poids à Tatta et dans la tribu des Ida ou Blal. Enfin, une quatrième puissance religieuse, celle du marabout S. Mohammed Mouloud, a son siège à Tintazart. S. Mohammed Mouloud est étranger : son père fut S. El Mokhtar bel Lamech, fondateur de Tindouf et chef de la tribu religieuse des Tajakant. A son lit de mort, S. El Mokhtar partagea entre ses enfants la zone où s'étendait son influence : les Ida ou Blal échurent à Mohammed Mouloud. Pour être près d'eux il s'établit à Tatta. Mais la tribu est des moins dévotes et ne lui donne ni travail ni profit. A-t-on un acte à dresser, quelque chose à écrire ? on s'adresse à lui ; une légère rémunération le gratifie. Là se bornent et ses fonctions et ses bénéfices. Encore lui préfère-t-on souvent son frère cadet, Ahmed Digna, qui réside à Tindouf.

Le commerce de Tatta, considérable naguère, quand y arrivaient les caravanes du Soudan, est presque nul aujourd'hui. On se borne à chercher à Merrâkech les produits européens indispensables, à demander au Sous son huile, à exporter des dattes. Deux marchés, le Tlâta d'Afra et le Khemîs d'Adis. J'ai été une fois à ce dernier : il se tient dans le kheneg d'Adis, sur la rive droite de l'Ouad Adis, en face de Tamessoult, à l'ombre des palmiers. De petites niches de pisé ou de pierre, adossées aux troncs, servent de boutiques aux marchands. Le jour où j'y fus, les produits en vente se réduisaient à peu de

chose : des grains, du bétail, de l'huile, des légumes, des cotonnades blanches, beaucoup de khent, un peu de thé et de sucre ; il n'y avait ni allumettes, ni papier, ni aiguilles. Le marché était peu animé. On semblait y être venu plutôt par désir de distraction, afin de se voir et causer, que pour acheter.

Tatta a de nombreux dattiers ; les bou feggouç dominent ; puis viennent les bou ittôb, les djihel, les bou souaïr et, plus rares, les bou sekri. Les arbres sont, comme à Qaçba el Djoua, assez espacés pour que grains et légumes se cultivent entre leurs intervalles. Les années de pluie, on sème de l'orge dans l'areg, au bord des rivières et dans le voisinage des palmiers, partout où l'on peut arroser.

Outre la population tamazirt, un certain nombre d'Ida ou Blal vivent à Tatta, dans des qçars du sud. Des familles de la tribu habitent El Qcîba, Izerran, Toug er Rih. Les unes s'y sont établies paisiblement, la plupart y sont entrées de force à la faveur des divisions des habitants. Tel est le cas de Toug er Rih, lieu où ils sont le plus nombreux : au cours de querelles intestines, une des factions y demanda l'appui d'Ida ou Blal ; ceux-ci entrèrent, chassèrent une partie des habitants, s'emparèrent des meilleures maisons et des jardins et s'installèrent.

Plusieurs localités en ruine jonchent le sol de Tatta : Qaçba el Makhzen et Tiiggan Qedîm sont abandonnés depuis une époque dont la mémoire est perdue ; cinq des qçars de Taldnount, de sept que comptait ce groupe, ont été, il y a trente ans, ruinés par les Ida ou Blal ; des quartiers de Tintazart et d'Izerran viennent d'être détruits par la même tribu.

Ici comme à Tisint, le tamazirt est la langue générale ; mais presque tous les hommes savent l'arabe.

Mon compagnon, le rabbin Mardochée, se trouvait à Tin-

tazart au milieu de sa famille, entre un frère et une foule de parents. Il était juste de lui permettre de jouir de leur société. Je le laissai se reposer auprès des siens pendant que je faisais deux excursions, l'une au lit de l'Ouad Dra, l'autre à l'oasis d'Aqqa.

Pour le peu de temps que je devais rester à Tintazart, je n'avais pas besoin de faire de debiha sur aucune personne du qçar ; ayant à séjourner davantage sur le territoire des Ida ou Blal, il était indispensable de m'assurer de ce côté en me munissant de deux patrons parmi eux : en temps ordinaire un seul eût suffi ; mais la longue guerre qui les a divisés finit à peine ; les membres d'une fraction ne garantissent pas encore contre ceux de l'autre : il faut avoir son protecteur dans chacune d'elles. Ce n'est qu'après avoir rempli ces formalités que je pus me mettre en route.

4°. — EXCURSIONS AU MADER ET A AQQA.

I. — Le Mader.

La portion du lit de l'Ouad Dra qui se trouve à l'ouest du méridien de Tisint est en grande partie cultivable : le fond, sablonneux sur presque toute son étendue, y devient fertile dès qu'il est arrosé. Ces parties labourables sont appelées *mader*. Six principaux maders sont situés aux confluents des six grands tributaires du fleuve ; on les nomme : Mader Ida ou Blal, Mader Tatta, Mader Aqqa, Mader Tizgi, Mader Icht, Mader Imi Ougadir. Je vais aller au premier.

25 novembre. — Parti à 10 heures du matin de Tintazart, j'arrive, à 6 heures et demie du soir, à 200 mètres du lit de

l'Ouad Dra, dans un ensemble de cultures appelé Mader Soultân ; ce lieu fait partie de la plaine de Medelles, delta sablonneux formé par l'Ouad Kheneg et Teurfa à son confluent avec le Dra. J'y passe la nuit. Ma route a traversé cinq régions distinctes. La première, de Tintazart à l'Ouad Toufasour, est l'areg, tel qu'on le voit jusqu'au Bani, sable uni, dur, sans une pierre et sans un arbre ; il est semé de touffes rares et maigres d'aggaïa, de kemcha et de melbina ; d'étroites arêtes de roche noire émergent çà et là et se tordent à sa surface. La seconde région commence à l'Ouad Toufasour et finit au Kheneg Zrorha ; plus de sable ; sol dur et plat, couvert de petites pierres et de gravier ; mêmes plantes, auxquelles s'ajoutent des gommiers de 3 à 4 mètres, nombreux surtout le long des ruisseaux ; les serpents rocheux rampent toujours sur le dos de la plaine, deux ou trois chaînes de collines plus hautes, de couleur grise et jaune, s'y mêlent. Du Kheneg Zrorha à l'Ouad Asgig, dans la troisième partie du trajet, tout relief cesse ; plus d'arêtes rocheuses ; terrain plat jusqu'au Dra : le sol, très dur, est couvert de cailloux noirs comme d'une écaille sombre et brillante ; même végétation que tout à l'heure, moins abondante et plus étroitement cantonnée sur les bords des ruisseaux. Cette plaine s'appelle Outa Bouddeïr. La quatrième région s'étend de l'Ouad Asgig au delta de l'Ouad Kheneg et Teurfa : le sol s'adoucit, le gravier se mêle de sable ; celui-ci augmente à mesure que l'on avance ; la végétation garde la même nature, les gommiers diminuent. La cinquième est la plaine de Medelles, delta sablonneux formé de vase et de dunes basses, de 50 centimètres à 1 mètre ; l'Ouad Kheneg et Teurfa le traverse, divisé en trois bras ; végétation abondante ; des bouquets de grands tamarix ombragent une terre ver-

doyante, couverte de melbina, d'aggaïa et de sebt ; des cultures apparaissent. Plus on avance, plus le sol devient humide ; il est si vaseux durant les 2 derniers kilomètres que les animaux marchent à grand'peine et qu'on est forcé d'aller nu-pieds. Cette partie inférieure du Medelles est défrichée et labourée ; on l'appelle Mader Soultân ; je m'y arrête à quelques pas de l'Ouad Dra. Ma nuit se passe là, au pied d'un bouquet de tamarix, en compagnie d'une douzaine d'Ida ou Blal, laboureurs au bivac.

Peu de monde aujourd'hui sur ma route ; seuls, quelques cultivateurs revenaient du Mader avec leurs bestiaux, après avoir terminé leurs labours. Les cours d'eau situés sur mon passage étaient à sec ; aucun n'avait d'importance. Le lit de l'Ouad Toufasour, à fleur de terre, se distingue à peine ; celui de l'Ouad Zrorha a un fond de galets large de 12 mètres et des berges de terre de 1 mètre ; celui de l'Ouad Asgig a 30 ou 40 mètres de large, un fond moitié roche, moitié galets, des berges à pic de 1 ou 2 mètres. Durant la dernière partie du trajet, on distinguait le mont Taïmzour et le Kheneg et Teurfa ; seul relief entre eux et le chemin, un massif isolé, le Gelob, dressait à l'est sa double cime au milieu de la plaine qui s'étend du Bani au Dra. Le kheneg d'Adis était invisible ; les collines entre lesquelles j'ai passé au sud de l'Ouad Toufasour le cachaient.

26 novembre. — Départ à 6 heures 5 minutes. A 6 heures 9 minutes, je sors de la plaine de Medelles et je gravis un bourrelet rocheux, le Rist Djedeïd, qui la sépare du Dra ; à 6 heures 13 minutes, j'en atteins la crête ; à 6 heures 14 minutes, je suis dans le fleuve. Je le remonte. Le lit est de vase,

sèche sur les bords, humide vers le milieu. De grands herbages, des fourrés de tamarix le recouvraient, ces jours derniers, d'une végétation touffue. A l'heure qu'il est, presque toute cette verdure a disparu sous les sillons : la majeure partie du sol est ensemencée ; on laboure encore sans relâche ; de toutes parts, on ne voit que charrues attelées de bœufs, de chevaux, de chameaux, on n'entend que les cris et les chants des laboureurs. Le lit de l'Ouad Dra est plat ; il a 3 kilomètres et demi de large ; un talus uniforme élevé de 100 mètres, la ligne bleue qu'on voyait de Tisint et de Tatta, le borde à gauche ; le bourrelet rocheux d'à peine 30 mètres que j'ai franchi ce matin, le Rist Djedeïd, en garnit la rive droite. D'ordinaire, il disparaît en entier sous les hautes herbes et les broussailles : aux pluies d'automne, on les arrache pour cultiver : la moisson faite, elles l'envahissent de nouveau. En ce moment tout est défriché, à l'exception d'une bande de verdure de 500 mètres de large qui court au milieu ; là, dans la partie centrale du lit, le sol est si détrempé qu'il est impossible de labourer : les hommes, même pieds nus, y marchent avec peine. Lorsque, les années très pluvieuses, les eaux du haut Dra arrivent jusqu'ici, elles inondent tout le lit et font une nappe infranchissable de 3 à 4 kilomètres de large ; les cultures sont fécondées et la récolte assurée. S'il est tombé quelques pluies, mais non assez pour déterminer la venue du Dra supérieur, les maders sont encore arrosés ; les rivières au confluent desquelles ils sont situés leur apportent leur tribut : dans ce cas, chaque mader est fertilisé, mais le lit n'est pas rempli ; le peu d'eau qui y entre coule dans trois rigoles qui sont au milieu et que je verrai tout à l'heure. Enfin, si l'année est tout à fait sèche, l'eau ne descend nulle part, le sable reste stérile, et il y a famine. Plusieurs années de disette

viennent de s'écouler ; aussi quelle joie a accueilli les premières ondées, prélude d'un hiver humide ! avec quelle précipitation tout le monde s'est jeté vers le mader ! avec quel entrain chacun laboure le plus qu'il peut ! Pendant les jours que je viens de passer à Tintazart, il n'y avait dans le qçar ni un homme ni une bête : vaches, ânes, chevaux, mulets, chameaux, tout était au mader avec les hommes ; les femmes seules et les petits enfants gardaient les maisons. Toute la population mâle de la contrée, nomade et sédentaire, est massée depuis quinze jours dans cette étroite bande de terre. Des habitants du Petit Atlas, du Sous même et du Sahel, y ont des terrains et sont venus les cultiver. Le lit de l'Ouad Dra, d'habitude désert, présente l'aspect le plus gai et le plus animé. Au lever du jour, une multitude de feux s'allument le long des deux rives, perçant le brouillard du matin : c'est le premier repas qui s'apprête en silence. Puis chacun quitte le bivac et se met au travail ; les vapeurs s'élèvent peu à peu ; au-dessous des pentes du flanc gauche, encore d'un violet sombre, le soleil illumine le fleuve dont les sables se colorent d'un rose doux : la vie renaît ; le lit se couvre de monde ; les laboureurs le parcourent en tous sens : on n'entend que les hennissements, les mugissements des animaux, et les cris des conducteurs qui les excitent.

Après avoir remonté quelque temps le fleuve, au milieu de ce travail, de ce mouvement universels, je visite les trois rigoles centrales où est en ce moment toute l'eau du Dra. La plus septentrionale a 20 mètres de large et 1 mètre de profondeur ; la vase y est plus détrempée qu'ailleurs, mais elle ne contient point d'eau. La seconde, pareille, a seulement 10 mètres de large. La plus méridionale n'en a que 8, mais sa

profondeur est double et de nombreuses flaques d'eau sèment le fond. L'eau du Dra est salée dans cette région. Les trois rigoles serpentent au milieu d'une végétation touffue ; au ras du sol, diverses herbes se pressent en tapis ; des tamarix de 3 à 4 mètres les ombragent. L'eau de la dernière rigole et l'humidité répandue dans le mader ont été apportées par des affluents du fleuve à la suite des pluies récemment tombées dans la montagne ; elles suffisent pour assurer la moisson ; si le haut Dra ajoutait son tribut, celle-ci serait plus belle ; s'il venait au printemps, après cette moisson faite, on pourrait semer de nouveau et avoir double récolte. Les inondations produites par le cours supérieur durent peu de jours.

Je prends au retour le même chemin qu'à l'aller, en traversant le Medelles plus haut que la première fois. Les trois bras de l'Ouad Kheneg et Teurfa ont l'aspect suivant : le bras oriental a 20 mètres de large, des berges insensibles, un fond de sable en partie humide, point d'eau ; le bras central est très humide, large de 40 mètres, du reste semblable au précédent ; le bras occidental est pareil aux deux autres, mais plus sec ; sa largeur est de 30 mètres ; il marque la fin des sables et la limite du Medelles.

Un homme des Ida ou Blal m'a servi d'escorte dans cette excursion. Cet unique zetat avait été difficile à trouver, tout le monde étant parti pour le Dra. Les fertiles terres des maders, quelque incultes qu'elles soient la plus grande partie de l'année, ont toutes leurs possesseurs. Chacun d'eux connaît sa parcelle. Un champ au mader se vend, s'achète, se loue comme un autre bien. Tant qu'il ne tombe pas de pluie, on ne s'en occupe pas ; à l'apparition des premiers nuages, le propriétaire se prépare à labourer ou se met en quête d'un fermier.

On passe au mader le temps du labour et des semailles, 15 jours ou trois semaines. Les hommes seuls y vont, avec les bestiaux ; comme provisions, on emporte de l'orge et du maïs, parfois des dattes. Jamais on ne prend de tente : tout le monde bivaque, même les nomades. Les travaux terminés, on s'en va pour ne revenir qu'au moment de la récolte, en mars. Dans trois mois et demi, vers les premiers jours de mars 1884, je verrai moissonner ce qu'on sème aujourd'hui : la récolte sera superbe, quoique les eaux du haut Dra doivent continuer à faire défaut. A peine sera-t-elle achevée, ces eaux arriveront et inonderont le lit du fleuve durant plusieurs jours. Il est donc probable qu'on aura fait deux récoltes en 1884.

Le Mader Ida ou Blal est fort long ; il se divise en plusieurs portions. Celle que j'ai visitée s'appelle Rist Djedeïd, du nom des hauteurs qui la bordent.

II. — Aqqa.

Parti de Tintazart le 28 novembre à 7 heures et demie du matin, j'arrivai à El Kebbaba, le plus oriental des qçars d'Aqqa, le même jour à 6 heures du soir. Mon escorte se composait de deux hommes. Obligé de marcher sur les territoires des Ida ou Blal et des Aït ou Mrîbet, j'avais un zetat de chaque tribu. La route de Tintazart à Aqqa peut se diviser en deux parties : de Tintazart au lit de l'Ouad Tatta, et de l'Ouad Tatta à El Kebbaba. La première partie est l'areg, tel que nous le connaissons, avec son sol uni, sablonneux et dur, ses touffes de melbina, d'aggaïa, de kemcha, ses gommiers rabougris de 1 à 2 mètres, ses serpents rocheux qui se déroulent en raies sombres à la surface blanche de la plaine ; de temps à

autre, un qçar apparaît avec sa fraîche ceinture de palmiers, faisant diversion à ce monotone paysage. Deux kilomètres avant d'atteindre l'Ouad Tatta, on traverse une cuvette sans végétation appelée Imchisen ; elle est couverte d'une couche de 5 à 15 millimètres d'*amersal*, poudre blanche ayant l'apparence du sel, sans aucun goût. Peu après, à un kilomètre de la rivière, le sable s'amollit et se couvre d'une végétation abondante : les touffes de melbina et d'aggaïa s'élèvent ; entre elles croissent des *akrass*, sortes de joncs d'un vert foncé ; des tamarix se mêlent aux gommiers ; au-dessus d'eux, quelques palmiers sauvages dressent leur tête. Cette verdure s'étend jusqu'à la rive gauche de l'Ouad Tatta. Elle y cesse. Là finit l'areg et commence la seconde partie de mon trajet. Le sol, toujours plat, devient gris et pierreux ; plus de serpents rocheux sortant de terre, çà et là des plateaux bas, des talus rocailleux ; une foule de lits de torrents coupent la route : tous sont à sec, avec un fond de gros galets de 6 à 15 mètres de large ; la végétation reste la même, le gommier augmentant un peu. Tel est le pays, désert absolu, qu'on traverse de l'Ouad Tatta à El Kebbaba.

Depuis Tiiggan, dernier qçar de Tatta, je n'ai rencontré personne sur mon chemin. Les principales rivières que j'ai traversées sont : l'Ouad Adis (lit de roche large de 20 mètres, au milieu duquel coulent 3 mètres d'eau claire et courante ; berges insensibles) ; l'Ouad Tatta (il se divise en trois bras : le bras oriental a 100 mètres de large, des berges de 1 mètre à 1/2, en galets roulants, un fond de roche où serpentent 3 mètres d'eau limpide et courante, salée ; le bras central, large de 30 mètres, est à sec ; le bras occidental a 60 mètres, un lit de roche et des flaques d'eau : ces divers bras sont séparés par des langues de

terre partie sablonneuses et partie couvertes de gros galets, sans végétation) ; enfin l'Ouad Foum Meskoua (il se divise en trois ou quatre bras dont le plus large a 30 mètres ; tous sont à sec, ont un lit de gros galets, et des berges à 1/2 hautes de 2 à 3 mètres). Tel était le Bani à Tisint, tel je l'ai vu à Tatta, tel je le retrouve à Aqqa. De quelque point qu'on aperçoive cette chaîne, on n'y distingue aucune différence. Partout même hauteur, même composition, même forme, même couleur. Entre les khenegs de Tatta et d'Aqqa, elle présente trois points remarquables : Foum Azerftin, kheneg étroit et désert donnant passage à l'Ouad Azerftin, ruisseau à sec ; Foum Meskoua, kheneg semblable au précédent ; Tizi Aqqa, col par où un second chemin conduit de Tatta à Aqqa. Cette voie suit le pied méridional du Bani de Tatta au col, franchit la chaîne à ce passage, et en longe le pied septentrional jusqu'au kheneg d'Aqqa. Le Tizi Aqqa est peu au-dessous du niveau général des crêtes.

L'oasis d'Aqqa, qu'on appelle aussi Aqqa ou Chaïb, ressemble à celle de Tisint. Forêt compacte de palmiers massée au sud du kheneg où l'Ouad Aqqa perce le Bani, elle s'étend en grande partie sur les bords de cette rivière. Un second cours d'eau contribue à l'arroser : l'Ouad Kebbaba sort du Bani à l'est de Foum Aqqa, coule au pied de la chaîne jusqu'au kheneg, et de là se dirige vers le sud en arrosant la portion orientale des plantations.

Les qçars d'Aqqa, comme ceux de Tisint, s'élèvent la plupart à la lisière de l'oasis ; un seul se trouve au milieu. Ils sont au nombre de dix ; en voici les noms : Tagadirt, Taourirt, Erhal, Ez Zaouïa, El Qaçba, Agadir Ouzrou, El Kebbaba, Aït Djellal, Aït Bou Fedaïl, Aït Anter. Autrefois, Tagadirt était la première en importance : à présent, Tagadirt, Taourirt,

Erhal, Agadir Ouzrou, sont de même force ; El Kebbaba et El Qaçba sont un peu moindres ; Ez Zaouïa est la dernière : Ez Zaouïa doit son nom au sanctuaire de Sidi Abd Allah Oumbarek, qu'elle renferme. Dans la population, mélange de Haratîn et de Chellaha, les Haratîn dominent. Aqqa, jadis sans debiha, est, depuis 40 ans, sous la suzeraineté des Aït ou Mrîbet. Chaque qçar a son gouvernement séparé et est administré par un chikh. Les chikhs d'Aqqa sont héréditaires, et plus puissants que ceux de Tisint et de Tatta : ils sont Chellaha et originaires de leurs localités, excepté celui d'El Kebbaba, qui est un des chikhs Aït ou Mrîbet.

Aqqa se trouve, pour le commerce, dans les mêmes conditions que Tatta. Naguère lieu d'arrivée des caravanes du sud, elle voyait affluer sur ses marchés l'or, les esclaves, les cuirs, les tissus du Soudan. A côté d'un trafic considérable, l'industrie locale s'était développée : Aqqa était célèbre pour ses bijoux d'or. Toutes ces sources de fortune sont taries; plus de commerce, plus d'industrie, plus de relations lointaines. Il reste une oasis comme Tatta, comme Tisint, vivant du produit de ses dattiers. Deux marchés subsistent, peu fréquentés : le Had de Taourirt et le Tlâta d'Erhal. Le trafic qui jadis enrichissait ce lieu s'est transporté à Tindouf et à Tizounin.

Aqqa égale et surpasse peut-être Tisint par son aspect riant et la beauté de sa végétation : point de fruits qu'on n'y trouve : à côté des dattes, bou sekri, bou ittôb, djihel, bou feggouç, bou souaïr, elle produit en abondance figues, raisins, grenades, abricots, pêches, noisettes, pommes et coings. D'innombrables canaux arrosent ces beaux vergers. L'eau coule en toute saison et dans l'Ouad Aqqa et dans l'Ouad Kebbaba. On pêche des poissons dans le premier.

D'Aqqa on voit, dans la direction du sud, deux oasis, seules au milieu de la plaine. L'une, proche, est Oumm el Aleg, petit qçar entouré de quelques palmiers ; l'autre, lointaine, est Tizounin, localité importante qui apparaît comme une butte grise isolée dans le désert.

Les Aït ou Mrîbet, sur les terres desquels est Aqqa, sont une nombreuse tribu nomade cantonnée entre le Bani au nord, les Ida ou Blal à l'est, l'Ouad Dra au sud, diverses tribus du Sahel à l'ouest. Elle se divise en fractions, dont la plus puissante est celle des Aït ou Iran. Occupant la portion orientale du territoire, ceux-ci ont sous leur suzeraineté Aqqa, Tizounin, Tizgi el Haratîn, Tizgi es Selam, Tadakoucht, Icht. Deux frères, Chikh Hamed, résidant à Tizounin, et Chikh Mohammed, résidant à El Kebabba, les commandaient autrefois ; tous deux sont morts, et leurs enfants leur ont succédé. Une faible partie des Aït ou Iran habite les oasis tributaires, la plupart vivent sous la tente. Le groupe n'a point de mader particulier : il possède et loue des terres dans les maders Ida ou Blal, Tatta et Aqqa. Les discordes, fréquentes entre les diverses fractions des Aït ou Mrîbet, sont rares dans l'intérieur de chacune d'elles. La tribu est indépendante, et sans relations avec le sultan.

5°. — IDA OU BLAL.

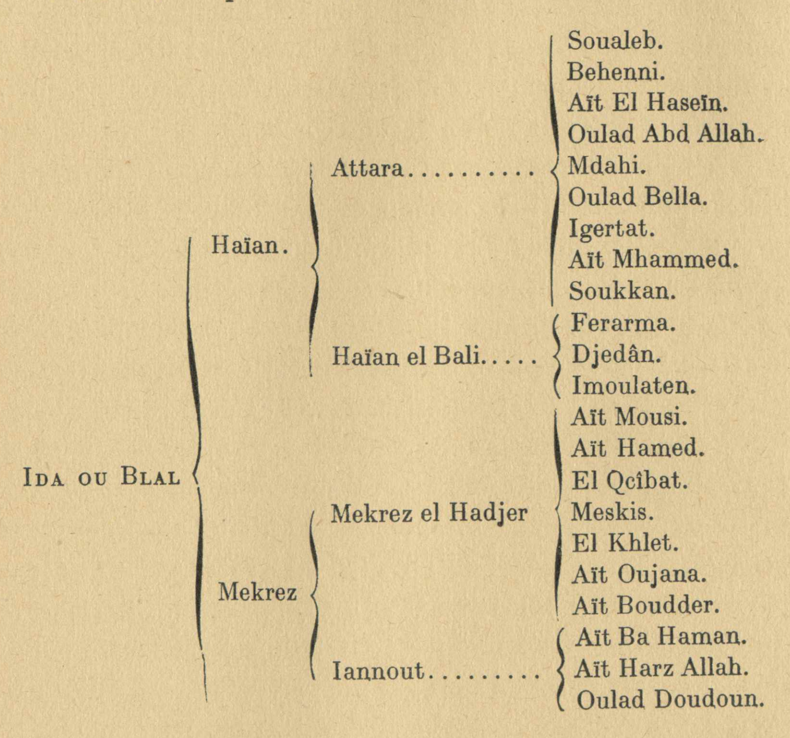
Peu après mon retour d'Aqqa, je quittai Tintazart : mes excursions aux environs, des insinuations perfides des Juifs avaient attiré l'attention sur moi et rendu mon séjour périlleux. Le Daoublali Haïan, mon patron, craignant un attentat contre son client, vint en hâte m'avertir des bruits qui circulaient et des dangers que je courais ; il me proposa de m'ins-

taller dans sa maison, à Toug er Rih. J'acceptai. Toug er Rih est un qçar plus petit que Tintazart. Il se dresse au milieu de l'areg, sur une butte isolée dont il couvre les pentes et couronne le sommet. Cette situation lui a fait donner par les nomades le nom de *Toug er Rih*, « fille du vent » ; il s'appelait primitivement Isbabaten. Les jardins en sont pauvres ; aucune localité de Tatta n'a moins de palmiers.

Les Ida ou Blal sont une tribu nomade, se disant d'origine arabe, cantonnée entre les premières pentes du Petit Atlas au nord ; les Oulad Iahia à l'est ; les Aït ou Mrîbet à l'ouest. Au sud, elle s'étend à plusieurs journées de marche dans le désert, sans limite fixe : point de tribu entre elle et le Soudan. Si les Ida ou Blal parcourent en maîtres ce vaste territoire, leurs tentes en occupent une faible portion. Par mesure de sûreté, elles ne se disséminent pas : le plus souvent toutes sont massées en un point ; elles se divisent rarement en plus de deux groupes. La majeure partie de l'année, la tribu se tient dans le voisinage de Tisint ou de Kheneg et Teurfa, entre le Bani et le Dra ; au printemps, elle passe le fleuve, appelée par les riches pâturages qui se trouvent sur sa rive gauche entre lui et le Hamada. La zone d'opérations des Ida ou Blal s'étend au delà de leur territoire. Ces opérations consistent en deux choses : escorte et pillage de caravanes : anaïa et razia. De Tatta à Timbouktou, de Tatta à l'Adrar, dans le triangle compris entre ces trois points, dans le Sahel au sud de l'Ouad Dra, on les trouve tantôt par petits groupes, escortant des convois tantôt par troupes de 50 à 60, battant le pays pour en surprendre. Principaux théâtres de leurs courses, ces régions ne sont pas les seules ; ils parcourent la Feïja au nord du Bani, poussent des pointes au sud du Dra sur les Arib et les Berâ-

ber, apparaissent avec leurs rezous jusqu'au Tafilelt et au Touat.

Voici la décomposition des Ida ou Blal :



IDA OU BLAL	Haïan.	Attara..........	Soualeb. Behenni. Aït El Haseïn. Oulad Abd Allah. Mdahi. Oulad Bella. Igertat. Aït Mhammed. Soukkan.
		Haïan el Bali.....	Ferarma. Djedân. Imoulaten.
	Mekrez	Mekrez el Hadjer	Aït Mousi. Aït Hamed. El Qcîbat. Meskis. El Khlet. Aït Oujana. Aït Boudder.
		Iannout.........	Aït Ba Haman. Aït Harz Allah. Oulad Doudoun.

Les Ida ou Blal forment environ 1.800 fusils et 100 chevaux. Les chevaux étaient autrefois plus nombreux : la dernière guerre entre les Haïan et les Mekrez les a décimés. Cette guerre, dont les rancunes ne sont pas éteintes, quoique la paix soit faite, s'est terminée à l'avantage des Haïan. Les pertes en hommes ont été presque égales des deux côtés : il est mort 120 Haïan et 150 Mekrez. Nous avons dit le motif de la querelle : l'attaque par les Mekrez d'un Chleuh de Tintazart, client

des Haïan. Un chikh héréditaire commandait jadis chaque fraction des Ida ou Blal ; seul le titre subsiste dans les familles qui le possédaient, le pouvoir n'y est plus attaché : les groupes s'administrent isolément par l'assemblée de leurs principaux membres. Un Daoublali a une grande autorité sur toute la tribu et peut, sans porter de titre, en être regardé comme chef : il s'appelle Ali ould Ben Naïlat. Bien qu'ayant une maison à Toug er Rih, il habite sous la tente, avec l'ensemble de ses concitoyens Haïan, sa considération est aussi grande chez les Mekrez que parmi les siens. Hors de cette influence, les Ida ou Blal n'en subissent que deux, à un degré moindre : l'une, temporelle, celle qu'Ali ben Hiba, de Djebaïr, s'est acquise par ses richesses ; l'autre, spirituelle, celle du Jakani Hamed Digna, fils d'El Mokhtar, le marabout de Tindouf.

Les Ida ou Blal sont indépendants et ne reconnaissent point le sultan. Je demandai un jour à l'un d'eux s'ils n'avaient jamais eu de relations avec lui. « Si, me répondit-il, nous en avons eu il y a un an et demi ; voici lesquelles. Moulei el Hasen ayant, pendant sa campagne du Sahel, envoyé des secrétaires et des mkhaznis ramasser l'impôt dans le Ras el Ouad, nous dépêchâmes un rezou s'embusquer sur leur passage : quand les gens du gouvernement revinrent, avec des mulets chargés d'argent, on les attaqua, les mit en fuite, et l'on amena en triomphe parmi nous le tribut des habitants du Sous et les armes et les chevaux des mkhaznis. Telles furent les dernières relations de notre tribu avec le sultan. Je ne sache pas qu'elle en ait eu d'autres. »

Chez les Ida ou Blal, comme à Tintazart, on ne voit que de jeunes hommes : les pères ont été moissonnés dans les guerres civiles qui désolèrent la tribu et dont la dernière finit à peine.

Puissants il y a quinze ans, les Ida ou Blal sont sans force à l'heure présente, épuisés par ces querelles intestines. Eux, dont le nom faisait trembler jadis tout le Sahara, ont peine à se défendre des incursions des tribus voisines. Ils sont moins occupés d'envoyer des rezous que de se garder contre ceux des autres. Les Berâber les attaquent sans cesse. A chaque instant on en signale une troupe sur quelque point du territoire. Nous en avons vu une se jeter sur les jardins de Tisint ; quinze jours après, une autre s'abattait sur le mader à l'est du Rist Djeeïd. Ces incursions sont contraires à toute loi, car les Ida ou Blal sont clients des Berâber. Chaque année, ceux-ci envoient des députés percevoir le montant du tribut, une ouqia par fusil ; les Ida ou Blal qui voyagent sur leurs terres paient, en outre, 2 ouqias par chameau, une par âne et une par personne. La debiha existe depuis un temps immémorial : jadis les conventions en étaient respectées des deux côtés ; aujourd'hui, profitant de la faiblesse de leurs vassaux, les Berâber font exécuter les clauses à leur bénéfice et ne tiennent pas compte de celles qui sauvegardent les Ida ou Blal. Tributaires des Berâber, les Ida ou Blal sont eux-mêmes suzerains d'une foule de tribus et de districts : les Aït Jellal, les qçars de l'Ounzin, des ouads Aginan et Aït Mançour, de Tatta, de Tisint, ceux de la Feïja, sauf Qaçba el Djoua, ceux du sud du Bani situés sur leur territoire, sont leurs clients. Ces nombreux pactes entraînent des rapports continuels entre eux et les tribus voisines : en un mois et demi, j'ai vu plus de dix députations chez eux, toutes venues pour le même objet : plaintes sur des convois attaqués malgré des debihas, et demandes de restitution. Les réclamants étaient des Berâber, des Aït Jellal, des Chellaha du Petit Atlas, jusqu'à des gens du Tafilelt. Les Ida ou Blal

sortent peu du Sahara. Quelques-uns à peine ont été à Mogador ou à Merrâkech, aucun à la Mecque. Ils connaissent admirablement leur pays et sont au courant de la région qui s'étend d'ici au Tafilelt, à Ouad Noun, à Timbouktou et à l'Adrar.

Les Ida ou Blal sont en ce moment dans la dernière misère : leurs guerres intestines les avaient appauvris ; plusieurs années de famine ont mis le comble à leur détresse. En temps ordinaire, la tribu est riche : ses troupeaux, nuls aujourd'hui, sont d'habitude nombreux ; le mader la fournit de grains ; quelques-uns de ses membres se livrent au commerce du Soudan ; enfin, elle a dans le Sahara une ressource inépuisable, par les sommes que lui vaut l'escorte des caravanes et le butin qu'elle fait en les pillant. Le rezou est, chez les Ida ou Blal, la première des institutions. Il s'organise de la façon suivante : un ou plusieurs individus, connus pour leur audace, annoncent qu'on va entreprendre une razia et font appel aux hommes de bonne volonté. Des jeunes gens de la tribu se présentent ; souvent des Chellaha des qçars se joignent à eux, ou prêtent leurs chevaux moyennant une part de butin. Les rezous se composent de chameaux, de chevaux, ou de fantassins. Les derniers, parfois de 400 à 500 hommes, font des expéditions de courte durée et dans un rayon peu étendu. Les autres ne dépassent pas 100 combattants et opèrent au loin. Ils emmènent des chameaux chargés de dattes, s'installent auprès d'un point d'eau et envoient chaque jour des cavaliers à la découverte ; l'un d'eux aperçoit-il un convoi ou des voyageurs, il vole l'annoncer. On s'élance à la poursuite de la proie, on s'empare des marchandises, on dépouille les hommes : s'ils appartiennent à des tribus éloignées, à des tribus faibles, ou si ce sont des Juifs, on les renvoie nus, mais vivants ; s'ils sont

d'une fraction proche et de qui l'on redoute des représailles, on les tue pour sauver le secret. Puis on revient aux chameaux et on guette de nouveau. Tant que durent les dattes, on reste en embuscade dans le même lieu, ou à des points d'eau voisins ; lorsqu'il n'y en a plus, on s'en retourne. Quelquefois le rezou tombe à l'improviste sur des douars d'une tribu voisine qu'il sait isolés ou mal gardés. Les Ida ou Blal, ces impies qui ne veulent pas entendre parler de religieux, ne partent jamais pour une razia sans en avoir un dans leurs rangs. Ils l'emmènent pour prier Dieu de rendre l'expédition fructueuse : chaque jour, il demande au Seigneur de favoriser le rezou, de faire tomber de nombreux voyageurs dans ses pièges, de lui inspirer les meilleures embuscades. On paie ses services sur les bénéfices de l'opération. A-t-on fait de riches captures ? Il touchera une part considérable. S'est-on fatigué en vain ? n'a-t-on rien pris ? C'est un mauvais marabout ! on l'accable de reproches ; on ne lui donne rien ; on ne l'emmènera pas une autre fois. Les rezous qui du Bani au Soudan sillonnent le désert en tous sens sont le seul danger des voyageurs dans cette région. Les grandes caravanes, de plusieurs centaines de personnes, n'ont rien à redouter ; elles sont armées et on n'ose les attaquer : telles sont celles qui, chaque printemps et chaque automne, traversent le Sahara entre Timbouktou d'une part, Tindouf, le Dra, le Tafilelt de l'autre. Les négociants qui, pour faire de meilleures affaires en devançant l'arrivée générale, essaient de franchir seuls le désert, ont tout à craindre. Ils s'efforcent d'échapper par le petit nombre et la vitesse à la vue des rezous. Quelquefois ils ont ce bonheur. C'est ainsi, presque seul, que le docteur Lenz traversa le Sahara. Le récit de son passage à Tindouf est ici sur les lèvres de chacun.

Comme il était en cette oasis, à la veille de s'enfoncer dans le désert, on s'étonnait de son audace : s'aventurer seul dans ces solitudes terribles ! Et les pillards, les Berâber, les Oulad Deleïm, les Regibat, n'y pensait-il pas ? Pour réponse, il montra son fusil. « De combien d'hommes sont ces rezous dont vous voulez m'effrayer ? — De 60, 80, 100 même. — Pas plus de 100 ? — Non. — Eh bien, regardez ! » Il épaule son arme et tire, sans recharger ni s'interrompre, cent cinquante coups de feu. Les Ida ou Blal ont des idées fort étranges sur les Chrétiens : ils les considèrent plutôt comme des sortes de génies, de magiciens, que comme des hommes ordinaires. Ils les croient très peu nombreux, disséminés dans quelques îles du nord, et doués d'un pouvoir surnaturel : les uns me demandaient s'il était vrai qu'ils labourassent la mer, d'autres si les Français étaient aussi nombreux que les Ida ou Blal. Cette dernière question est excusable. Ils savent de nous une seule chose : depuis trois ans, les gens de Figig, une poignée de Chellaha et de Haratîn, nous font impunément la guerre sainte. Eussent-ils osé s'attaquer à une tribu comme la leur ? Les Haratîn de Tisint entreraient-ils en lutte avec les Ida ou Blal ? Jamais. On juge notre puissance d'après notre conduite à Figig ; on n'en saurait avoir une haute idée. Notre réputation est telle dans le Sahara Marocain, du Sahel à l'Ouad Ziz. On n'y admet pas que notre patience à Figig soit respect pour Moulei El Hasen. Il n'est pas le maître de Figig. Qu'existe-t-il de commun entre lui et cette oasis ? Il n'y a guère plus d'ignorance, en effet, à mettre au même rang la France et les Ida ou Blal qu'à croire Figig soumis au sultan de Fâs.

6°. — RETOUR A TISINT. MRIMIMA.

Aqqa et le mader étaient les limites ouest et sud que j'avais fixées à mon voyage. Je songeai, après quelques jours passés à Toug er Rih, à m'occuper du retour ; il devait s'effectuer par le Ternata ou le Mezgîta et le Dâdes. Tisint était la première étape sur cette voie. Je priai mon patron de m'y ramener.

17 décembre. — Départ à 8 heures du matin, en compagnie de trois Ida ou Blal. Je traverse le kheneg d'Adis, puis je m'engage dans la vallée de l'Asif Oudad, où je regagne mon chemin de l'aller. De Toug er Rih à l'Ouad Imi n ou Aqqa, on est dans l'areg, sable dur semé de rares touffes de melbina et d'aggaïa. Au delà de l'Ouad Imi n ou Aqqa, je retrouve la région parcourue en venant à Tintazart, sol pierreux avec des gommiers, nombreux surtout au bord des cours d'eau. J'arrive à 3 heures et demie à Aqqa Igiren, gîte d'aujourd'hui.

J'ai vu près du kheneg d'Adis plusieurs rivières nouvelles : l'Ouad Toug er Rih (au pied de Toug er Rih, il a un lit de gravier large de 12 mètres, et est à sec ; plus haut, près de Tiiti, l'eau y coule) ; l'Ouad Adis (au pied de Tamessoult, le lit en a 20 mètres de large, dont 8 remplis d'eau claire et courante de 40 centimètres de profondeur ; berges de terre à 1/2, hautes de 5 mètres) ; l'Ouad Izourzen (40 mètres de large, à sec, fond de gravier avec rigole de vase humide au milieu ; hautes berges de sable) ; l'Ouad Imi n ou Aqqa (50 mètres de large, à sec, lit de gros galets, berges de sable de 1 à 2 mètres) ; l'Asif Oudad (25 mètres de large, à sec, lit de gros galets, berges d'un mètre).

18 décembre. — Départ d'Aqqa Igiren à 8 heures du matin. Arrivée à Agadir Tisint à 4 heures du soir. L'aspect du pays entre Tatta et Tisint a changé en l'espace d'un mois : la végétation s'est modifiée ; la melbina, vivace à la fin de novembre, est desséchée ; de verte l'aggaïa est devenue jaune. On ne voyait alors que ces plantes, avec la kemcha : aujourd'hui une foule d'herbes, de fleurs, sont sorties de terre et la couvrent de verdure. On les trouve sur tout le parcours, ici poussant dans le sable, là se glissant entre les pierres, partout substituant les teintes éclatantes des fleurs et des feuilles à la surface grise du sol. Quelques gouttes de pluie ont produit cette transformation.

SÉJOUR A TISINT

En arrivant à Agadir, je descendis chez le Hadj Bou Rhim qui, lors de mon premier passage, m'avait fait promettre d'accepter au retour son hospitalité. Des circonstances inattendues devaient m'amener à avoir cet homme pendant près de quatre mois comme compagnon de chaque jour. Je ne puis dire combien j'eus à me louer de lui, ni quelle reconnaissance je lui dois : il fut pour moi l'ami le plus sûr, le plus désintéressé, le plus dévoué ; en deux occasions, il risqua sa vie pour protéger la mienne. Il avait deviné au bout de peu de temps que j'étais Chrétien ; je le lui déclarai moi-même dans la suite : cette preuve de confiance ne fit qu'augmenter son attachement. Le Hadj Bou Rhim est Hartâni ; c'est l'un des principaux habitants de Tisint.

J'étais loin de prévoir, le 18 décembre, en entrant dans sa maison, que j'allais vivre avec lui durant plusieurs mois. Je ne pensais qu'à une chose : gagner le Ternata, le Mezgîta ou le

Tinzoulin, et continuer rapidement ma route au nord-est. Se rendre d'ici au Ternata est difficile : on va sans grands dangers à Mhamid el Rozlân avec des zetats Berâber ; pour atteindre directement le Tinzoulin ou le Ternata, il faut traverser le territoire des Oulad Iahia, et ceux-ci sont en guerre avec les Ida ou Blal et avec Agadir ; de plus, une famine terrible, auprès de laquelle celle d'ici n'est rien, règne chez eux : dans cette détresse, tous sont brigands ; ils attaquent, pillent tout le monde ; point d'anaïa qu'ils respectent. Le Hadj Bou Rhim et mon patron Haïan réfléchissent aux moyens de me mettre en route. Deux partis se présentent : le premier est de s'adresser à un Daoublali ayant des parents parmi les Oulad Iahia et demeuré en bonnes relations avec eux malgré les hostilités, et de le prier de faire venir chez lui des zetats sûrs, entre les mains de qui on me mettrait et qui me mèneraient au Tinzoulin : on dresserait, selon l'usage du Sahara pour les occasions importantes, un acte par lequel les zetats se déclareraient responsables de moi envers la tribu des Ida ou Blal, s'engageant, en cas de malheur, à lui payer une somme considérable. Le second parti est d'aller à Mrimima, village peu éloigné d'ici, où se trouve la célèbre zaouïa de S. Abd Allah Oumbarek, la plus vénérée d'entre Sous et Dra après celles de Tamegrout et de S. Hamed ou Mousa. S. Abd Allah, chef actuel de la zaouïa, est très considéré parmi les Oulad Iahia : on lui demanderait de me faire conduire par un de ses propres fils jusqu'au Tinzoulin. Point de zetat qui vaille une pareille protection ; et là, au moins, pas de trahison à craindre : les marabouts de Mrimima sont gens à qui l'on peut se fier. On s'arrête à ce dernier projet. Je pars pour Mrimima.

26 décembre. — Départ à 9 heures et demie du matin, en compagnie du Hadj et de trois Ida ou Blal, parmi lesquels mon patron. En sortant de l'oasis, auprès d'Ez Zaouïa, je trouve une plaine de sable dur, semée de quelques touffes d'aggaïa et de melbina. Vers 11 heures un quart, j'en atteins l'extrémité, et j'entre dans un défilé entre le Djebel Feggouçat et la Koudia Bou Mousi. Le Djebel Feggouçat est un serpent de roche noire étroit et bas, pareil à celui de Tintazart ; la Koudia Bou Mousi, plus élevée, est un lourd massif de collines grises aux pentes douces. Entre eux s'étend un large couloir où je marche. Le sol est formé de dunes de sable, hautes de 1 à 2 mètres ; la végétation est plus vivace qu'auparavant : l'aggaïa, plus haute et plus abondante, se mêle de touffes de sebt. Par places, le sable est humide : il disparaît alors sous la verdure et se couvre de ziâda, de hamid, d'ouden naja, de rerima el rzel. A midi un quart, je quitte le défilé et franchis le Djebel Feggouçat. De sa crête, on voit le désert jusqu'au Dra. C'est une vaste plaine, sillonnée de serpents rocheux et de collines, analogue d'aspect à celle qui s'étend au sud de Tatta. Toutefois le terrain semble plus accidenté ici que là, les chaînes plus nombreuses et plus hautes. Les deux principales sont le Djebel Mheïjiba, ou Koudia Mrimima, et le Djebel Hamsaïlikh. La première paraît avoir 60 à 70 mètres d'élévation au-dessus de la plaine environnante, la seconde davantage ; toutes deux sont de roche nue, et ont leurs flancs en pente douce. Le Mheïjiba est noir et luisant comme le Bani, le Hamsaïlikh d'une teinte claire ; ce dernier contient, dit-on, des minerais. Je vois à quelques pas du chemin un massif de verdure célèbre dans la contrée : il cache les sources de S. Abd Allah ou Mhind, sources intarissables et douées de rares propriétés : toute personne atteinte

d'une maladie scrofuleuse n'a qu'à aller à la qoubba de S. Abd Allah ou Mhind, à Ez Zaouïa, à y passer trois jours en prières et en sacrifices, puis à se baigner ici : sa guérison est assurée. La Koudia Bou Mousi donne, plus à l'est, naissance à d'autres sources et ruisseaux ; un canton se trouve là, le Merder Djeld, où, quelle que soit la sécheresse, poussent toujours d'abondants pâturages. Les tentes des Ida ou Blal y sont en ce moment.

De l'autre côté du Feggouçat, je franchis deux vallons parallèles, à fond de sable durci, où poussent quelques gommiers ; puis je débouche dans une plaine dont le sol, dur et couvert de galets, a pour seule végétation de petits gommiers qui bordent les lits desséchés des ruisseaux. Cette plaine se prolonge au loin : bornée au nord par un talus bas que perce l'Oua Tisint au Tizi Igidi, à l'est par le Hamsaïlikh, au sud par le Mheïjiba, s'étendant à l'ouest jusqu'à la ligne uniforme et mince du Zouaïzel, talus plutôt que collines, elle est traversée par les ouads Tisint et Zgid, qui s'y réunissent auprès de Mrimima, et en sortent pour gagner le Dra par une large trouée, Foum Tangarfa. Cette brèche montre, dans le lointain, les collines bleues du Dra. Au pied du Mheïjiba, on voit les palmiers de Mrimima, vers lesquels je marche. Dans la direction du nord-est s'aperçoit Foum Zgid, kheneg dans le Bani, semblable à ceux d'Aqqa et de Tatta ; là est l'oasis de Zgid, et passe l'ouad du même nom. Quatre ou cinq mamelons isolés se dressent dans la plaine entre Mrimima et Foum Zgid, à 6 ou 8 kilomètres d'ici ; on les appelle El Gelob es Srîr ou Gelob Mrimima ; ces qualificatifs les distinguent d'un autre Gelob, que j'ai vu en allant au mader. Jusqu'à Mrimima, le sol reste le même, plat, dur, pierreux ; à mesure qu'on approche, les

gommiers augmentent. A 2 heures, j'entre dans le village.

Hors l'Ouad Tisint, j'ai traversé un seul cours d'eau de quelque importance, Tazrout Timeloukka (lit de 20 mètres de large, dont 10 couverts d'eau claire et courante ; fond de roche).

SÉJOUR A MRIMIMA.

A notre arrivée à Mrimima, mes compagnons et moi descendons dans une des premières demeures du village : c'est une maison vide appartenant à Sidi Abd Allah ; il en possède plusieurs semblables ; elles servent à loger ses hôtes au moment d'une foire célèbre qui se tient chaque année. Aussitôt installés, nous voyons venir à nous les fils du marabout : ils sont au nombre de quatre ; l'aîné, S. Oumbarek, est un homme de 30 à 35 ans ; son père lui laisse en grande partie la direction de la zaouïa ; les autres sont plus jeunes. On apporte une natte pour les Musulmans, des dattes pour tout le monde ; puis vient un plateau avec des verres et ce qu'il faut pour le thé, moins le sucre et le thé. C'est au Juif à les fournir. On s'installe. A peine est-on assis, S. Oumbarek se répand en plaintes contre les Ida ou Blal : « Toutes les tribus nous servent ; toutes nous présentent de riches offrandes : les Ida ou Blal seuls ne nous donnent rien ; bien plus, allons-nous chez eux pour prélever la redevance, non contents de ne pas la remettre, ils nous accueillent avec des quolibets, des plaisanteries et de mauvaises paroles. Je leur en veux, non pour ce qu'a souffert chez eux mon ventre, mais pour ce qu'ont souffert mes oreilles : gens grossiers, inhospitaliers, impies autant qu'avares. D'ailleurs ils ont ce qu'ils méritent. Ils accueillent mal les mara-

bouts et méprisent leurs bénédictions ; Dieu non plus ne les bénit point : ils meurent de faim, et sont divisés entre eux. Autrefois, c'était une grande tribu ; à présent, c'est la dernière du désert. Les Berâber les pillent de tous côtés, les Oulad Iahia en font autant, jusqu'aux Aït Jellal qui les bravent ; dans le Sahel, dans le Dra, ils n'osent plus mettre les pieds. Ils sont la risée de tout le monde. Et puis, il n'y a plus d'hommes parmi eux : tous les braves d'autrefois sont morts. Aujourd'hui ce sont tous des femmes, tous des menteurs, tous des traîtres : pas un qui ne viole son anaïa. Demandait-on le mezrag à leurs pères, ils l'accordaient aussitôt, pour le seul honneur, sans rien réclamer. Le demande-t-on aux Ida ou Blal d'à présent ? Leur première parole est : « Combien me donnerez-vous ? » Et ils en marchandent le prix comme des Juifs. Aujourd'hui, parmi tous les Ida ou Blal, pas un qui soit brave, pas un qui soit généreux, pas un qui soit franc, pas un qui soit loyal ; et à mesure qu'ils valent moins, ils ont plus de prétentions : depuis quelque temps il pousse chez eux des chikhs de toutes parts : jadis combien de leurs pères avaient une chiakha véritable, qui ne pensaient pas à en prendre le titre : à cette heure, dans la tribu entière il n'y a plus l'ombre d'une chiakha et tout le monde est chikh. C'est une race d'hommes cupides et traîtres ; il n'y a rien de bon en eux ; aussi nous ne les visitons plus. Ils ne veulent pas de nos bénédictions ; mais dès aujourd'hui ils ont visiblement le prix de leur impiété et de leur mépris pour les hommes du Seigneur. » Mes trois Ida ou Blal se taisent et font longue figure devant cette harangue qui se prolonge sur le même ton durant plus d'une heure. Ce que dit S. Oumbarek est vrai ; mais l'amertume avec laquelle le marabout leur reproche de ne point lui donner d'argent est

aussi répugnante que leur avarice. Pour moi, je m'amuse à voir ces loups se mordre entre eux.

Dans la soirée, on agite la question de mon départ pour le Tinzoulin. Sidi Oumbarek m'y conduira en personne ; il fait voir qu'il ne marchande pas moins son anaïa que les Ida ou Blal : c'est au bout de deux heures de discussion qu'on s'entend sur le prix. Enfin on tombe d'accord : je verse la somme sur l'heure : il est convenu qu'on partira après-demain.

Le lendemain matin, 27 décembre, mes Ida ou Blal, n'ayant plus rien à faire ici, s'en vont ainsi que mon ami le Hadj. Au moment des adieux, j'ai toutes les peines du monde à faire accepter un cadeau à ce dernier ; avec les autres, au contraire, il y a un règlement de compte laborieux. Me voici seul à Mrimima avec Mardochée et un domestique israélite. Dans l'après-midi, nous recevons la visite de S. Abd Allah en personne. C'est un vieillard d'environ 70 ans, à barbe toute blanche, tranchant sur le brun de sa peau ; car il est Hartâni. Il nous parle avec bienveillance, mais sa péroraison rappelle les discours de son fils : « Grâce à Dieu, vous êtes maintenant débarrassés de vos Ida ou Blal, gens impies et sans foi qui n'étaient venus que pour vous dépouiller. Quant à moi, je n'aime pas les Juifs ; mais Dieu vous a conduits ici dans la maison de la confiance : vous y êtes les bienvenus, et, quand vous voudrez partir, je vous ferai mener où vous voudrez en sûreté. Mais voyons, les Juifs ! vos pareils, quand ils se présentent, ne m'abordent que les mains pleines de toutes sortes de cadeaux : vous, vous ne m'avez rien donné ; tâchez de réparer votre faute et de m'offrir quelque chose de bien : pas de khent, pas de ces objets ordinaires et grossiers ; je veux quelque chose de bien. Je repasserai tout à l'heure : à présent, je vais parler à

des Oulad Iahia avec qui je vous ferai partir. » Il nous quitte, va et revient au bout d'une demi-heure : « Ce que vous avez de mieux à faire est de passer le sabbat ici et de ne vous mettre en route que le lendemain. J'ai donné rendez-vous pour samedi à ces Oulad Iahia qui s'en iront dimanche avec vous. Maintenant, voyons ce que vous m'avez préparé de bien ! » Je lui montre ce que j'ai, du thé, de la cotonnade blanche, deux pains de sucre. Il prend le tout, et nous lui déclarons que nous sommes les gens les plus heureux du monde de ce qu'un grand saint comme lui ait bien voulu accepter ce faible don. Je ne suis pas aussi content que je le dis. Voici mon départ remis à plusieurs jours, car on n'est qu'à jeudi. Puis, que sont ces Oulad Iahia à qui S. Abd Allah veut me confier, alors qu'il était convenu que son fils me conduirait lui-même ? Ces marabouts ont moins de parole encore que les Ida ou Blal. Mais que faire ? Je suis à leur merci. C'est le cas d'être fataliste et d'attendre avec résignation. Espérant que cela pourrait produire quelque effet, je me recommandai du cherif d'Ouazzân. Jamais je ne m'étais servi de sa lettre, pour la meilleure raison : son nom était inconnu de ceux à qui j'avais eu affaire jusqu'alors, et son influence nulle dans les régions que j'avais traversées depuis Fâs. Ici il n'en est pas autrement, mais dans la zaouïa du moins son nom est connu et respecté. Je fis voir sa lettre à S. Abd Allah. Dans les premiers jours, ce fut un événement : on lut l'épître en pleine mosquée ; comme effets il résulta qu'on me traita avec plus d'égards qu'auparavant, que chaque jour S. Abd Allah me faisait une visite et que, le soir, il envoyait deux de ses fils passer la nuit dans ma chambre, honneur et protection à la fois.

Le samedi, le dimanche se passent, on ne parle point de

départ. Par extraordinaire, S. Abd Allah reste invisible. Je demande S. Oumbarek : il est malade. Enfin, le lundi matin, je vis arriver ce dernier : il était impossible, disait-il, de se mettre en route : deux troupes de 20 fusils, l'une de Berâber, l'autre d'Arib, de passage ici, avaient appris que j'allais partir ; le bruit que j'étais Chrétien, venu de Tintazart, s'était répandu dans le pays et leur était parvenu ; de plus, on me croyait chargé d'or. Les deux bandes s'étaient embusquées dans la montagne et guettaient mon passage pour m'attaquer. Il fallait patienter. Dans trois ou quatre jours, quand, lasses d'attendre, elles auraient disparu, S. Oumbarek prendrait avec lui 30 ou 40 Haratîn et me conduirait en personne à destination. Le lendemain, S. Abd Allah vint confirmer ces paroles : « Ayez confiance en moi ; je vous ferai partir en sûreté avec mon fils, quand tous ceux qui voudraient vous manger seront partis ou vous auront oubliés. Mrimima est un ventre de hyène, rendez-vous de tout ce qu'il y a de mauvais. Mais, patience ; vous en sortirez, s'il plaît à Dieu. »

Deux jours après, c'est autre chose : les Arib sont partis ; mais 30 Aït Seddrât les ont remplacés : ils étaient venus acheter des dattes ; à la nouvelle du coup à faire, ils se sont installés dans le Mheïjiba, jurant qu'ils n'en bougeraient tant que je serais ici. Le jeudi, ils font mieux : ils envoient une députation à S. Abd Allah, demandant de me livrer : ils se chargent de me conduire au Tinzoulin. Sur son refus, ils se répandent en menaces, déclarent qu'ils m'enlèveront de force. Les marabouts prennent peur : le jour, ils placent deux hommes à ma porte, avec consigne de ne laisser entrer personne ; la nuit, on m'envoie plusieurs esclaves armés. Les deux fils cadets de S. Abd Allah ne me quittent plus. Les murs de la maison sont

hauts, la porte solide, rien à redouter de ce côté ; mais on craint que les Aït Seddrât ne percent la muraille de pisé. Le lendemain, ils envoient de nouveaux émissaires, l'inquiétude des marabouts augmente, ma garde s'accroît. Enfin, le vendredi, S. Abd Allah vient me dire qu'il ne s'engage plus à me faire conduire au Dra : tout ce qu'il peut pour moi, c'est de me ramener à Tisint, encore faudra-t-il attendre plus d'une semaine : le 12 janvier sera la fête du Mouloud ; ce jour-là, S. Abd Allah fait tous les ans un pèlerinage à la qoubba de S. Abd Allah ou Mhind, à Tisint ; il s'y rend en grand appareil, suivi de toute la zaouïa, de tout ce qu'il a de parents, de serviteurs et d'esclaves : je me joindrai à lui et, sous la protection de cette puissante escorte, je pourrai passer.

Après une semblable déclaration, il ne me restait rien à espérer quant au Tinzoulin. Attendre à Mrimima n'avait plus de raison d'être ; il fallait revenir à Tisint : cela même était chose difficile et dangereuse. Le soir de ce jour, 3 janvier, j'écrivis à mon ami le Hadj Bou Rhim : je lui peignais la situation, et le priais de venir me chercher. Un mendiant porta ma lettre.

Le lendemain, à 7 heures du matin, grand mouvement dans le village : une troupe de 25 fantassins et 2 cavaliers y arrive tout à coup et entre droit dans ma cour. C'est le Hadj qui vient me prendre. Il a reçu mon billet cette nuit. Il s'est levé aussitôt, a couru chez ses frères et ses parents ; chacun s'est armé et l'a rejoint avec ses serviteurs ; ils se sont mis en marche, et les voici. Une demi-heure après, je reprenais avec eux le chemin d'Agadir. Les marabouts nous voyaient partir avec inquiétude : ils craignaient pour nous une attaque des Aït Seddrât. Ceux-ci cherchaient le pillage, et non le combat ;

voyant la force de l'escorte, ils n'osèrent se présenter. A 11 heures et demie, j'étais de retour dans la maison du Hadj.

MRIMIMA

Mrimima a l'aspect triste et pauvre. C'est un petit village en pisé, ensemble de constructions basses du milieu desquelles émergent le minaret délabré de la grande mosquée et deux autres moins hauts ; dans cette masse de murailles grises brillent trois petites qoubbas, seuls édifices blanchis du village. En dehors des habitations, sur leur lisière nord-ouest, se tient la foire annuelle, l'une des causes de célébrité de Mrimima ; ce côté est occupé par de grandes maisons carrées appartenant à S. Abd Allah ; vides en ce moment, elles servent de lieux de dépôt pour les marchandises, lors de la foire. Celle que j'ai habitée est l'une d'elles. A l'est et au sud-est du village s'étendent des plantations de dattiers de moyenne étendue ; elles produisent surtout des djihel, puis des bou souaïr, des bou feggouç et quelques bou sekri. Le long des dattiers, entre l'oasis et les roches du Mheïjiba, coule l'Ouad Zgid ; c'est une large rivière, un peu plus forte que l'Ouad Tisint ; en toute saison elle a de l'eau courante ; les poissons y sont nombreux. La population de Mrimima est composée, d'une part de la famille proche et éloignée de S. Abd Allah, groupée autour de la *zaouïa*, demeure propre de ce dernier, de l'autre des nègres et Haratîn esclaves ou serviteurs de la famille sainte. Tous les membres de celle-ci portent le titre de marabout et sont nourris ou aidés par la zaouïa. Les palmiers de Mrimima appartiennent la plupart à S. Abd Allah, les autres sont possédés

par ses neveux ou ses parents ; quelques-uns ont pour propriétaires de simples Haratîn.

La zaouïa de Mrimima n'est pas très ancienne ; elle n'est pas herra, « indépendante » : une zaouïa est herra lorsque son chef compte au moins sept ancêtres postérieurs à la fondation ; les arrière-petits-fils de S. Abd Allah seulement seront indépendants. D'après cette donnée, la zaouïa compterait environ 150 ans d'existence. Les marabouts de Mrimima tirent leur origine du qçar d'Ez Zaouïa, de Tisint ; leur chikh est Sidi Abd Allah ou Mhind, saint mort depuis plusieurs siècles, dont la qoubba est dans cette localité ; chaque année, à la fête du Mouloud, ils y font en grande pompe un pèlerinage. Ils sont donc une branche de la famille de religieux dont la souche est à Ez Zaouïa : cette famille étend au loin ses ramifications : j'en trouverai des membres établis à demeure dans le Ras el Ouad, dans le bas Sous, jusque auprès de Mogador, partout vénérés, partout vivant de leur titre de marabout et de leur sainte origine. Les religieux de Mrimima, quoique ne formant pas la branche aînée de cette race, en sont actuellement la plus distinguée ; les autres sont réduites à une influence locale, celle-ci jouit au loin d'une grande considération : elle perçoit des redevances dans le Dra, dans le Sahel, sur les deux versants du Petit Atlas ; les noms de Mrimima et de la zaouïa de Sidi Abd Allah Oumbarek sont connus en bien des lieux où celui de Tisint est ignoré. Cependant c'est une zaouïa de second ordre, qu'on ne saurait comparer à celles d'Ouazzân, de Bou el Djad, ou de Tamegrout. Elle ne leur ressemble en rien, ni comme célébrité, ni comme influence, ni comme richesses.

J'ai vu, dès mon arrivée à Mrimima, que S. Abd Allah et ses fils étaient rapaces : on ne s'en étonne pas quand on voit la

peine qu'ils se donnent pour recueillir de l'argent. On leur en apporte peu : il vient des pèlerinages, même de loin ; de cette source ne sortent que des dons isolés : pour percevoir les redevances générales des tribus, il faut se rendre au milieu d'elles ; il faut que le marabout sanctifie les territoires par un séjour de quelque temps, qu'il appelle sur lui les bienfaits du Seigneur. Ces conditions remplies, lorsque la présence et la bénédiction de l'homme de Dieu ont assuré pour l'année une bonne récolte, de gras pâturages, des eaux abondantes, on lui remet, en échange de ses bons offices, la cotisation habituelle ; sinon, rien. De là des voyages continuels, qui constituent pour les religieux un travail régulier : ils appellent cela « aller bénir ». Chaque année, S. Abd Allah va en personne dans le Sahel et dans le Dra bénir et recueillir les tributs ; dans les autres régions qui servent la zaouïa, il envoie ses deux fils aînés faire la collecte : c'est, d'une part, dans une portion du Petit Atlas (Aït Bou Iahia, Seketâna, etc.), de l'autre, au sud du Bani (Oulad Iahia, Ida ou Blal, Aït ou Mrîbet, etc.). Malgré ces revenus, la zaouïa ne semble pas riche : les bâtiments sont simples ; les costumes des marabouts n'indiquent pas une grande aisance. Sidi Abd Allah seul est habillé à la façon des villes : gros turban blanc, farazia et haïk ; ses vêtements sont propres et frais. On ne peut en dire autant pour ceux de ses fils : l'aîné paraît très fier d'un cafetan de drap rouge râpé qu'il porte sous son haïk (les marabouts marocains ont un goût prononcé pour les étoffes de couleur éclatante) ; le second, S. El Fatmi, n'a sur sa chemise qu'un haïk grossier et un bernous de 10 francs. Quant aux deux plus jeunes, leurs chemises sales et déchirées, leurs bernous troués me les avaient fait prendre à l'arrivée pour des mendiants ; l'un d'eux, S. Iahia,

a quinze ans, l'autre, S. Hamed, en a dix. Comme mobilier, je n'ai vu que les théières et les verres, lesquels sont des plus communs. Pas de bougies : il n'en existe nulle part dans le Sahara ; on se sert de petites lampes à huile, qui jettent une lumière funèbre : luxe rare, Mrimima possède 3 ou 4 chandeliers de cuivre ; on place les lampes dessus : c'est très commode. Une mule est l'unique bête de somme de la zaouïa. Je ne crois pas que les marabouts thésaurisent ; malgré la simplicité de leur vie, la caisse de la maison ne doit pas être riche. ils recueillent de nombreux dons, de nombreuses redevances ; mais ces offrandes sont presque toutes en nature : elles consistent en dattes, en orge, dans les tribus du Sahara ; en blé et en huile, dans celles de la montagne ; très peu sont de l'argent. Ces cadeaux s'en vont aussi vite qu'ils viennent : la zaouïa ne se compose pas seulement de son chef et des fils de celui-ci ; Sidi Abd Allah nourrit une infinité de neveux, de cousins, de parents ayant les mêmes ancêtres que lui ; tous ne vivent que de la sainteté de leur sang ; tous mangent sur la zaouïa ; je veux qu'ils fassent maigre chère, il y a encore les hôtes : le nombre des étrangers qui reçoivent chaque jour l'hospitalité est considérable ; en un séjour d'un peu plus d'une semaine, j'ai vu passer des Berâber, des Oulad Iahia, des Arib, des Ida ou Blal, des Tajakant, des gens de Tafilelt, des Aït Seddrât ; point de jour où il n'y ait quinze à vingt hôtes à la zaouïa : gens du Dra qui vont acheter des dattes dans les oasis de l'ouest, cavaliers qui viennent de razia, députations qui se rendent dans quelque tribu des environs, voyageurs de toutes conditions et de tous pays. Mrimima, par sa situation unique entre le Dra et le Bani, se trouve un point de passage et de ravitaillement naturel pour ceux qui traversent le Sahara

Marocain dans sa longueur. Les uns y séjournent peu ; d'autres restent longtemps. J'y fus avec un homme des Aït Ioussa qui y vivait depuis deux mois : il venait du Dra et n'osait rentrer dans son pays, parce que les Aït ou Mrîbet, de qui il avait à traverser le territoire, étaient en guerre avec sa tribu : comme S. Abd Allah va tous les ans à époque fixe au Sahel, il attendait son départ pour passer sous sa sauvegarde. Le moment de ce voyage de S. Abd Allah est celui du Souq el Mouloud ; il se rend chaque année à cette foire où, un grand concours de monde se trouvant réuni, il ramasse d'un seul coup de nombreuses offrandes.

Par ces tournées, qui embrassent le bassin du Dra presque entier, et par les gens de toute origine qui reçoivent l'hospitalité à la zaouïa, le marabout de Mrimima est en relations avec toutes les tribus habitant entre l'Océan et le Tafilelt et sa parole est répandue et respectée dans cette vaste zone de pays. Il peut avoir, à un moment donné, une influence politique réelle.

S. Abd Allah, quoique vieux, s'occupe des affaires de la zaouïa ; mais son fils aîné S. Oumbarek a en main la plus grande partie d'entre elles : il agit souvent sans consulter son père, son père ne fait rien sans son avis. S. Oumbarek a de l'autorité sur les tribus des alentours ; c'est lui qui reçoit les hôtes, qui fait une partie des tournées ; il ne s'éloigne pas longtemps de la zaouïa, où il est indispensable. Il forme avec ses trois frères et deux sœurs l'unique postérité de S. Abd Allah : ces six enfants sont nés à celui-ci de sa première femme ; elle morte, il en a épousé une seconde qui ne lui a point donné de rejetons : il a toujours été monogame. Ses fils ont le type hartâni moins prononcé que lui. Les autres marabouts, ses

neveux ou cousins à divers degrés, sont ceux-ci Haratîn, ceux-là blancs ; les uns ont quelque fortune, d'autres sont pauvres ; tous portent au cou un gros chapelet, ce qui est d'usage ici pour les seuls religieux, et tous ont droit aux baisemains des Musulmans. Peu ont été à la Mecque : comme les Ida ou Blal, ils ne vont qu'où il y a de l'argent à gagner. Bien que talebs, ils sont ignorants et grossiers d'esprit. Ne se figurèrent-ils pas qu'avec cinq ou six brins d'herbe qu'on m'avait vu ramasser dans le mader je voulais maléficier tout l'Islam ? Je ne sais si je parvins à les rassurer à cet égard. Nous trouvons parmi eux le kif, cet apanage des cherifs et des marabouts ; ils le fument en l'arrosant de grands verres d'eau-de-vie, que leur fabriquent les Juifs de Tintazart et du Dra. A Tisint et à Tatta, quatre ou cinq personnes usaient de kif : c'étaient des cherifs, originaires du Tafilelt ; on les reconnaissait à la petite pipe spéciale qui se balançait à leur cou.

Mrimima, célèbre par sa zaouïa, ne l'est pas moins par sa foire. Cette foire, annuelle, dure trois jours et est très fréquentée : on y vient de tout le bassin du Dra, du Sous, du Sahel, souvent du Tafilelt ; on y a vu, dit-on, jusqu'à des marchands de Figig. Trois grandes foires annuelles se tiennent dans le Sahara Marocain, celle de Mrimima en redjeb, celle de Sidi Hamed ou Mousa à la fin de mars, Souq el Mouloud en mouloud. Les unes et les autres attirent une foule de monde. Malgré cette affluence de gens peu habitués à la discipline, on n'y voit d'ordinaire aucun trouble ; des mesures sévères sont prises par les chefs des localités où elles ont lieu (ici, par S. Abd Allah) pour que l'ordre ne cesse de régner : bien plus, on garantit à ceux qui s'y rendent la sûreté sur le chemin. Un individu, une caravane allant à la foire ont-ils été pillés, mal-

traités en route ? on saisit, parmi les hommes présents au marché, ceux de la tribu coupable de l'agression, on les rend responsables du dommage, et on le leur fait payer sur l'heure. Grâce à cette méthode employée aux trois points, la sûreté, rare phénomène, règne à trois époques de l'année sur les routes de la contrée. Dans ces foires on trouve réunis les produits du pays, les objets fabriqués dans les villes du Maroc et en Europe, et les marchandises du Soudan. La plus importante est celle de S. Hamed ou Mousa ; placée sur le chemin des caravanes de Timbouktou, elle se tient à l'époque de leur arrivée et est le théâtre des transactions relatives au commerce du Soudan ; là se fait l'échange de l'or, des plumes d'autruche, de l'ivoire, des esclaves, contre les produits européens envoyés de Mogador. Après cette foire vient celle de Mrimima. La moins considérable est Souq el Mouloud.

VI

DE TISINT A MOGADOR

1°. — DE TISINT A AFIKOURAHEN.

Lorsque je me retrouvai à Tisint, la somme d'argent que je portais avait, par suite de vols successifs, diminué à tel point que je ne pouvais achever mon voyage avec ce qui restait. Il fallait avant tout me procurer des fonds. Je n'en trouverais que dans une ville où il y eût des Européens : la plus proche était Mogador. Je résolus d'en chercher dans ce port.

Je m'ouvris de mon projet à mon ami le Hadj, et fis avec lui l'arrangement suivant : il me conduirait à Mogador, m'y attendrait, et me ramènerait à Tisint ; nous prendrions des routes différentes en allant et en revenant, passant la première fois par les Isaffen et les Ilalen, la seconde par le Sous, le Ras el Ouad et les Aït Jellal. Le Hadj Bou Rhim connaissait la région que nous devions traverser au retour et y avait de nombreux amis ; pour l'aller, il emmènerait un de ses agents, nommé Mohammed ou Addi, homme de la tribu des Ilalen, qui avait maintes fois parcouru le chemin que nous allions faire. Nous ne partirions qu'à nous trois : le rabbin Mardochée, dont je

n'avais pas besoin, resterait à Tisint dans la maison du Hadj, où il attendrait mon retour.

9 janvier. — Je quittai Tisint le 9 janvier, à 10 heures et demie du soir, et pris la direction de Tatta, escorté par le Hadj et son compagnon. Nous voyageâmes toute la nuit. Nous avions attendu pour sortir que le qçar fût endormi : personne n'avait été instruit de notre voyage ; en s'en allant, le Hadj n'avait pas dit adieu à ses femmes et à ses enfants. Si le bruit de notre départ avait transpiré, il eût été à craindre que des étrangers, Berâber, Oulad Iahia ou autres, toujours en foule à Agadir, n'aient couru s'embusquer sur le chemin pour nous attaquer et nous piller. De là notre départ furtif et notre marche nocturne. Le rabbin Mardochée avait ordre de n'ouvrir la maison à personne le lendemain et, après deux jours, de déclarer que nous étions partis pour Tazenakht. Pareilles mesures se prennent toujours lorsqu'on doit traverser un long désert, un passage dangereux, que, comme nous, on est en petit nombre, et qu'on a des objets pouvant exciter la convoitise. Ici, il avait fallu redoubler de précautions ; avec ma réputation de Chrétien et d'homme chargé d'or, plus d'une bande se serait mise en campagne si mon départ avait été connu. Mes mules seules eussent suffi pour faire prendre les armes à bien des gens : en cette contrée pauvre elles constituent un capital.

10 janvier. — Ralentis dans notre marche par une pluie torrentielle qui tomba pendant la plus grande partie de la nuit et durant toute la matinée, nous arrivâmes à Tatta à la fin de la journée du 10. A 7 heures du soir, nous nous arrêtâmes dans le petit qçar de Tarla, chez des amis du Hadj.

La route de Tisint à Tatta n'avait rien de nouveau pour moi. Je pus admirer combien la végétation s'était développée depuis mon dernier passage : le long du moindre ruisseau, au-dessous de chaque gommier, s'étendait un épais tapis de verdure, tantôt d'un émeraude éclatant, tantôt argenté ou doré par une multitude de fleurs.

Pour gagner Tarla, on remonte l'Ouad Tatta à partir de Tiiti, dans son lit : celui-ci est large de 150 mètres et couvert de gros galets ; au milieu se creuse un canal de 30 mètres, où un peu d'eau serpente sur un fond de roche. La rivière, resserrée à Tiiti entre le qçar et le Bani, coule de Tiiti à Tarla dans une plaine de sable, déserte sur la rive droite, couverte de palmiers sur la rive gauche.

11 janvier. — Séjour à Tarla. Ce qçar est situé à la bouche méridionale d'un kheneg par lequel l'Ouad Tatta franchit une chaîne de collines parallèle au Bani. Il est petit et riche : tout y respire la prospérité ; les maisons sont belles ; point de ruines ; les habitants, Chellaha et Haratîn, vivent dans l'aisance, grâce à leurs nombreux dattiers. Les bou feggouç dominent.

12 janvier. — Nous passons toute la journée à Tarla sans sortir de chez notre hôte, à qui le Hadj a recommandé le secret sur notre présence. Nous avons, d'ici à Tizgi, notre prochain gîte, à traverser un long désert, très dangereux, qu'on ne peut franchir que de nuit et au pas de course, comme nous essaierons de le faire, ou en nombreuse caravane. Ce désert, qui fait un avec celui d'Imaouen coupé par l'Ouad Aqqa, s'étend sur les confins de plusieurs tribus entre lesquelles il forme un terrain neutre : champ commun où s'exercent leurs rapines ; des

bandes pillardes d'Aït ou Mrîbet, d'Ida ou Blal, d'Aït Jellal, d'Isaffen, le parcourent sans cesse.

Nous partons à 9 heures du soir et marchons sans arrêt jusqu'au matin. A l'aurore, nous nous trouvons à l'entrée d'une gorge profonde, dans le lit desséché d'une rivière, à son confluent avec un ruisseau, l'Ouad Tanamrout. Nous faisons halte quelques heures à cet endroit.

La contrée que j'ai parcourue de Tarla ici se divise en deux portions distinctes : l'une de Tarla à Imiteq, l'autre d'Imiteq au point où je suis. Celle-là se compose de larges vallées entre lesquelles s'élèvent des massifs mamelonnés de peu de hauteur ; celle-ci est formée d'une succession de plaines étagées, séparées par de hautes chaînes parallèles, que les rivières traversent par des gorges étroites. Les vallées de la première région ont dans leur partie inférieure un sol pierreux, garni de gommiers, de jujubiers sauvages et de melbina, dans leur partie haute un sol rocheux avec une végétation moins abondante ; leurs flancs sont des coteaux de grès noir et luisant. Au delà d'Imiteq, les collines se remplacent par de hautes montagnes : massifs rocheux, aux pentes escarpées, ils ont une couleur jaune rosée, différente de ce que nous avons vu jusqu'ici ; leurs flancs, tourmentés, ne sont du pied à la crête que découpures et crevasses. Ces monts entourent comme de remparts lézardés des plaines unies et pierreuses, où le sol, aride d'ordinaire, est en cette saison couvert de verdure ; on y marche au milieu de jujubiers sauvages, de melbina, de hautes herbes. Entre ces plaines, les cours d'eau traversent les montagnes par des couloirs étroits, aux parois verticales, si resserrées qu'elles laissent la seule place de la rivière. Le gommier disparaît au nord d'Imiteq.

J'ai traversé cette nuit un grand nombre de cours d'eau, tous à sec, tous ayant un lit de gros galets et des berges verticales, mi-sable, mi-cailloux, hautes de 1 à 2 mètres. Les deux plus importants se réunissent pour former l'Ouad Imiteq ; l'un vient de l'est, l'autre de l'ouest ; le premier a 50 mètres de large, le second 40. De Tarla ici, bien que le terrain soit constamment pierreux ou rocheux, le chemin n'est pas difficile : il a des montées, des descentes, mais jamais raides ni longues.

13 janvier. — A 1 heure de l'après-midi, nous nous remettons en marche. Nous quittons la vallée, lieu de notre halte, et remontons l'Ouad Tanamrout ; il coule dans un ravin étroit qui bientôt n'a aucune largeur et où le chemin, malgré de nombreux lacets, devient difficile. Les parois sont les montagnes de roche jaune dont nous étions jusqu'à présent au pied et que nous allons franchir. Près du torrent, la pierre laisse percer une végétation abondante : jujubiers sauvages, heuboubs de 2 à 3 mètres, grandes herbes, fleurs de toute couleur. Une heure de marche pénible nous conduit à un col, Tizi Tanamrout, où l'ouad prend sa source. A nos pieds s'étend une large vallée, dont le flanc gauche est le massif que nous venons de gravir, et le droit un talus sombre dont la crête paraît un peu plus élevée que celle où nous sommes. Nous descendons vers le thalweg. Les pentes, si rapides sur l'autre versant, sont douces, le chemin aisé ; terrain rocheux ; la végétation, vivace sur le côté opposé, existe à peine sur celui-ci : des jujubiers sauvages interrompent seuls de loin en loin la monotonie du sol nu.

Parvenus au fond de la vallée, nous la descendons pendant

quelque temps ; un cours d'eau à sec, de 60 mètres de large, en occupe le milieu : c'est un affluent de l'Ouad Aqqa. Peu après, nous gagnons les bords de l'Ouad Aqqa : il forme une grande rivière, large de plus de 200 mètres ; le lit, ici de sable, là de gravier, ailleurs de gros galets, ne contient point d'eau. Nous le remontons jusqu'à Tizgi Ida ou Baloul. Nous entrons dans ce village à 7 heures du soir. Un ami de Ou Addi nous donne l'hospitalité.

De Tarla à Tizgi, personne n'a paru sur le chemin. Le seul vestige humain que j'aie vu a été, entre Tatta et Imiteq, une dizaine de tombes, échelonnées par groupes de deux ou trois au bord du sentier. Ces tombes, qui rappelaient chacune un pillage, et marquaient l'endroit où avaient péri des voyageurs moins heureux que moi, avaient, au clair de lune, au milieu de cette solitude, un aspect lugubre.

Arrivé à Tizgi, la portion périlleuse de ma route est faite : je pourrai marcher désormais à la clarté du soleil. Les Marocains de ces régions emploient, on le voit, une méthode simple pour voyager : quand le pays n'est pas dangereux, ils le traversent le jour ; lorsqu'il l'est, au lieu de prendre des escortes, ils le franchissent rapidement de nuit.

14 janvier. — Séjour à Tizgi Ida ou Baloul. Tizgi est une bourgade isolée, d'environ 400 feux ; elle est construite en long sur les premières pentes du flanc gauche de l'Ouad Aqqa. Au pied du village, les bords et le lit du cours d'eau sont occupés par des cultures ombragées de palmiers (bou souaïr) ; ceux-ci ne sont pas serrés comme à Tisint et à Tatta : ils sont espacés, et se mêlent de trembles, de figuiers et d'oliviers. Le fond de la vallée est sablonneux : les flancs sont de hautes parois de

roche jaune, escarpées, s'élevant à 150 mètres au-dessus du lit de la rivière. Comme son nom l'indique, Tizgi est située dans une gorge resserrée entre de hautes montagnes, kheneg très étroit que l'Ouad Aqqa traverse en ce point. Le village est construit partie en pisé, partie en pierres grossièrement cimentées ; pas de mur d'enceinte. La rivière est à sec au pied des maisons et dans les jardins ; de nombreux canaux pleins d'eau claire et courante arrosent ces derniers.

A partir d'ici, on ne voit plus de khent ; le costume des indigènes ne se compose que de laine. Les femmes sont vêtues de laine blanche et portent sur la tête un voile spécial au pays : c'est une pièce rectangulaire de laine noire ayant un mètre de long, avec un gland noir à chaque coin. Elles s'en couvrent le visage dès qu'elles aperçoivent un homme. Les femmes de cette région font montre d'une grande modestie : en rencontre-t-on sur les routes ? on les voit s'arrêter à plusieurs pas, faire un à-droite ou un à-gauche, et demeurer au bord du chemin, la figure voilée et le dos tourné, jusqu'à ce qu'on soit passé. Les hommes portent des haïks de laine blanche ou des djelabias et, par-dessus, soit le bernous blanc, soit plus souvent le khenîf. Pas de modification dans les armes, sauf qu'il n'y a plus de fusils à deux coups. Tels sont les costumes à Tizgi, tels je les trouverai chez les Isaffen, les Iberqaqen et les Ilalen.

15 janvier. — Nous quittons Tizgi à 10 heures du matin. Notre hôte nous escorte jusqu'à midi : après, on peut marcher seul ; le pays n'est plus périlleux. En sortant de Tizgi, nous continuons à remonter l'Ouad Aqqa. Au bout de peu de temps, il reçoit l'Ouad Tinzert et fait un brusque coude vers le

nord. A partir de là, sa vallée se transforme : le fond prend 600 mètres de large ; les flancs sont de hauts talus rocheux, celui de droite plus élevé et à crêtes plus éloignées que celui de gauche. La rivière est large de 60 mètres ; son lit desséché, où poussent de distance en distance des palmiers isolés, se déroule au milieu de la vallée. Le sol de celle-ci est de sable, tantôt durci, tantôt humide ; des champs, qui garnissent les rives de l'ouad, en occupent une partie. On entre sur le territoire des Isaffen. A peu de distance en amont de nous s'aperçoit un bois de dattiers ; nous marchons droit sur lui. Plus on avance, plus le sol devient mouillé ; dans les champs, les tiges vertes des orges commencent à sortir de terre ; en dehors poussent des tamarix et, à leur pied, du gazon. Bientôt nous arrivons aux palmiers ; ce sont des bou souaïr : d'ici au point où nous quitterons l'ouad et de là aussi loin que s'étendra la vue, le fond de la vallée en sera couvert. Mélangés d'autres arbres fruitiers, ils ombragent de vertes cultures et entourent une foule de villages qui s'échelonnent le long de la rivière : ces villages appartiennent aux Aït Tasousekht, l'une des trois fractions des Isaffen. Nous continuons à remonter l'Ouad Aqqa, tantôt à l'ombre des dattiers, tantôt en longeant la lisière, jusqu'au point où il reçoit l'Ouad Iberqaqen ; sur cet espace, la vallée reste la même, si ce n'est qu'elle se rétrécit peu à peu de manière à avoir en dernier lieu 200 à 300 mètres de large ; de plus, la proportion des palmiers diminue à mesure que l'on monte ; celle des autres arbres, grenadiers, caroubiers, amandiers, oliviers, augmente : auprès des villages inférieurs des Isaffen, il n'y avait guère que des dattiers ; au-dessus de Tamsoult, les autres essences dominent. A partir du même lieu, un filet d'eau courante de 1 à 2 mètres de large serpente dans le lit de la ri-

vière, à sec auparavant. A 1 heure et demie, nous arrivons au confluent de l'Ouad Iberqaqen : nous gagnons les bords de ce nouveau cours d'eau et le remontons ; nous entrons en même temps dans la tribu qui lui a donné son nom. En quittant l'Ouad Aqqa, on en voit la vallée se continuer à perte de vue, toujours la même, long ruban vert se déroulant entre les montagnes, les villages des Isaffen le semant çà et là de points bruns.

La vallée de l'Ouad Iberqaqen est moins importante que celle d'où nous sortons : étroitement encaissée entre des talus rocheux, elle a 50 mètres de large ; le fond est rempli de palmiers ombrageant des cultures qui se prolongent en escaliers sur les premières pentes des flancs. Le lit de l'ouad a 8 mètres de large et est couvert de galets ; il est à sec ; de larges canaux, pleins jusqu'au bord, coulent sur les deux rives, apportant l'eau de la montagne aux habitations et aux cultures. Des villages, qui appartiennent aux Iberqaqen, s'échelonnent de distance en distance, suspendus aux premières assises du roc. A partir de Toug el Khir, la vallée se rétrécit encore : elle n'a plus que 30 mètres ; en même temps les flancs deviennent plus escarpés : ce sont des talus de roche jaune très raides, hauts de 100 à 150 mètres. Les plantations qui s'étageaient sur leurs premières pentes disparaissent ; le fond seul ne cesse d'en être couvert ; les palmiers diminuent et font place aux oliviers et aux amandiers. Les villages sont toujours nombreux ; à chaque coude où la vallée s'élargit, on en voit un. A 3 heures et demie, nous arrivons dans celui de Tidgar où nous ferons gîte ; nous descendons chez un ami de Ou Addi.

A Tidgar, les palmiers ont disparu de la vallée de l'Ouad Iberqaqen. On la voit se prolonger au loin, ligne foncée serpen-

tant entre deux massifs de roche jaune : des amandiers et des oliviers en garnissent le fond ; des villages se distinguent sur les premières pentes de ses flancs. Nous avons rencontré aujourd'hui beaucoup de monde sur notre route.

Chez les Isaffen et les Iberqaqen, les maisons sont tantôt en pierres grossièrement cimentées, tantôt en mauvais pisé ; chez les Isaffen, où le pisé domine, il forme des constructions sans solidité ni élégance : on est loin des gracieuses demeures des Aït Zaïneb. Chez les Iberqaqen, la plupart des bâtiments sont en pierre ; les terrasses qui les couvrent sont des plus primitives : on se contente de juxtaposer des pierres plates sur une rangée de poutrelles d'olivier, et de les maintenir par de gros cailloux placés en dessus, comme aux chalets.

16 janvier. — Départ à 8 heures et demie du matin. Notre hôte nous escorte pendant trois heures ; puis il nous laisse, le pays ne présentant plus de péril. Je quitte à Tidgar la vallée de l'Ouad Iberqaqen ; je remonte à mi-côte un ravin désert, sans espace au fond, dont les flancs, très escarpés, sont des parois monotones de roche jaune : le sentier est une longue rampe serpentant au bord du précipice ; taillé dans le roc, il a pour sol une pierre lisse et glissante, chemin aisé pour les piétons, difficile et dangereux pour les bêtes de somme. Pas trace de végétation : de toutes parts on ne voit que la surface jaune du rocher.

A 10 heures, le pays change ; parvenu à l'extrémité du ravin, je me trouve au bord méridional d'un vaste plateau sur lequel je m'engage : plus de gorges à pentes abruptes ; plus de hautes cimes au-dessus de ma tête : devant moi s'étend un plateau ayant une pente très faible du nord au sud

et ne présentant que des ondulations légères, vallées sans profondeur et collines sans élévation. Il couronne le Petit Atlas, et sa ligne de faîte, vers laquelle je marche, est le point culminant de la chaîne. Dans le lointain, on aperçoit le pic couvert de neige du Djebel Ida ou Ziqi, un des sommets du Grand Atlas. Je m'avance vers la crête supérieure du plateau, tantôt montant, tantôt descendant : le sol est aux deux tiers terreux, un tiers est rocheux ; il est en grande partie couvert de cultures semées d'amandiers, qui poussent au milieu des champs comme les pommiers en certaines régions de la France ; une multitude de villages apparaissent à l'horizon ; autour d'eux surtout les cultures sont nombreuses et les amandiers serrés. Je rencontre beaucoup de femmes dans la campagne ; contre l'usage ordinaire, elles sont occupées des travaux de la terre ; on voit les unes labourer avec un bœuf ou un âne, les autres bêcher. Une grande activité règne partout : c'est la saison des semailles. Je remarque de nombreuses citernes ; d'ici à Mogador, j'en trouverai à chaque pas le long du chemin : en ces régions où il y a peu de rivières et peu de sources, leurs eaux sont d'ordinaire les seules que possèdent les habitants. A midi et demi, je parviens à la crête presque insensible qui forme le faîte du Petit Atlas : elle marque à la fois la limite du versant sud de cette chaîne et celle de la tribu des Iberqaqen. Le point où le chemin la franchit s'appelle Tizi Iberqaqen. De là, j'aperçois vers le nord une longue bande bleue bordée d'argent : le Grand Atlas avec ses cimes neigeuses, brillant dans un rayon de soleil. Je quitte ici le bassin du Dra et je passe dans celui du Sous ; en même temps j'entre sur le territoire des Ilalen. Le plateau qui couronne le Petit Atlas s'étend sur le sommet de son versant nord comme sur

celui de son versant sud ; des deux côtés du Tizi Iberqaqen, le pays est semblable : même sol plat, même terre féconde, mêmes cultures semées d'amandiers, même population dense. La partie où je pénètre est encore plus riche que la précédente: à mesure qu'on avance, les villages se font plus nombreux, les champs couvrent un espace plus grand et finissent par envahir presque tout le sol. Celui-ci, au bout de peu de temps, n'est que terre, avec de rares portions pierreuses ; la roche disparaît. Les amandiers s'étendent par endroits à perte de vue et donnent à ce plateau fertile un aspect unique.

A 4 heures, nous arrivons à Azararad, village des Ida ou Ska, fraction des Ilalen. Nous nous y arrêtons chez un ami de Ou Addi. Je n'ai pas vu un seul cours d'eau pendant la marche d'aujourd'hui. Parmi les nombreux villages que j'ai rencontrés, un était fort important : Agadir Iberqaqen Fouqani ; il a 300 ou 400 maisons : la plupart sont vides durant une portion de l'année ; situées dans la région où se trouvent les principales cultures de la tribu, elles se remplissent aux époques du labour et de la récolte et servent de magasins aux grains et aux amandes. Des gens de toutes les parties du territoire, même du bas Ouad Iberqaqen, y possèdent des demeures.

Il existe une différence frappante entre le village d'Azararad et ceux du versant sud de la chaîne : ces derniers étaient, on l'a vu, mal bâtis. Azararad, au contraire, se distingue par la beauté de ses constructions : toutes les maisons y sont en pierres, non taillées, mais cimentées avec soin ; le long des murs, des gouttières pratiquées avec adresse conduisent l'eau de pluie dans des réservoirs ; chaque habitation a sa citerne ; les portes, hautes et larges, sont cintrées : les arcades en sont

faites de pierres de diverses dimensions habilement ajustées ; fenêtres, crête des murs, gouttières sont blanchies à la chaux. Les terrasses sont formées de pierres plates recouvertes d'une couche de terre et maintenues par de gros cailloux. Sur tout le territoire des Ilalen, les constructions sont pareilles, toutes soignées, toutes en pierre ; je ne retrouverai le pisé qu'en entrant chez les Chtouka.

17 janvier. — Départ à 8 heures du matin. Nous marchons seuls : devant demeurer toute la journée sur le territoire des Ilalen, Ou Addi nous suffit comme protection. Nous continuons à cheminer sur le plateau d'hier : il ne se modifie pas ; même sol, mêmes ondulations ; les cultures le couvrent en entier, les amandiers l'ombragent à perte de vue ; plus de villages que jamais. Jusqu'à présent les amandiers n'avaient ni fleurs ni feuilles : je les verrai tous en fleur à partir du Tenîn de Touf el Azz. A 11 heures, j'atteins la limite septentrionale du plateau ; il finit de ce côté aussi brusquement que vers le sud. En le quittant, je descends une succession de ravins qui me mènent à une vallée profonde, celle de l'Ouad Ikhoullan. La région qu'on traverse jusque-là est montagneuse et boisée : côtes terreuses semées de blocs de roche, grands argans, pentes raides, gorges encaissées. Au fond de ces dernières sont des ruisseaux à sec, avec des lits de galets et parfois de roc. Sur les croupes, à l'ombre des argans, poussent des genêts à fleurs jaunes de 1 mètre de haut ; beaucoup de verdure au ras du sol ; entre les rochers percent des taçououts, les premiers que je vois depuis le Moyen Atlas. Ces forêts ne sont pas désertes ; plusieurs villages apparaissent sur les crêtes ou à mi-côte, et un plus grand nombre au fond des ra-

vins. Chacun d'eux a sa ceinture de jardins, plantations en amphithéâtre où croissent amandiers, grenadiers et oliviers. Les chemins de cette région sont pénibles : je descends plusieurs rampes très rapides ; point de passage difficile.

A 3 heures, je parviens à la vallée de l'Ouad Ikhoullan ; elle a 400 mètres de large et est couverte de cultures ; les flancs en sont de hauts talus boisés ; plusieurs villages sont près de moi, dans le fond ; d'autres brillent au versant de la montagne. Au milieu de la vallée serpente la rivière, dont le lit à sec, tantôt de gravier, tantôt de galets, a 50 ou 60 mètres de large. J'en descends le cours durant un quart d'heure, puis je gagne le pied du flanc gauche. Je le gravis. Terrain semblable à celui de tout à l'heure, boisé de grands argans, avec gazon, genêts, taçououts, poussant à leur ombre ; pentes raides, sol tantôt pierreux, tantôt terreux, hérissé de blocs de roche. A 4 heures et demie, j'arrive au sommet de la côte. Je me trouve en face d'un nouveau plateau, analogue à celui de ce matin, abondance de cultures et nombre de villages, mais plus accidenté. Nous nous y engageons et nous y marchons durant le reste de la journée. A 5 heures et demie, on fait halte : nous voici à Afikourahen, petit village, patrie de Ou Addi. Le plateau où nous sommes est cultivé sur toute son étendue ; on ne voit plus d'amandiers : de grands argans, arbres séculaires, les remplacent ; plantés symétriquement dans les champs, ils les couvrent à perte de vue. Ce plateau est comme un second échelon du Petit Atlas, celui que j'ai quitté ce matin en formant le premier. Je n'en traverserai plus d'autre d'ici à la vallée du Sous : Afikourahen domine directement celle-ci. De la maison de Ou Addi, la vue est merveilleuse : à l'ouest, dans le lointain, la plaine des Chtouka,

et au delà une ligne bleue, l'Océan ; au nord, la vallée de l'Ouad Sous, bordée par la masse sombre et les pics neigeux du Grand Atlas ; au point où l'Atlas expire et où commence la mer, on distingue, à 75 kilomètres, Agadir Irir, dont les murs blancs couronnant un cône bleuâtre brillent au soleil comme un diadème d'argent.

L'Ouad Ikhoullan est la seule rivière que j'aie vue aujourd'hui. J'ai rencontré beaucoup de monde sur les deux plateaux traversés au commencement et à la fin de la journée, peu dans la région montagneuse et boisée qui les sépare : sur les plateaux, c'étaient des travailleurs labourant les champs ; dans la montagne, des voyageurs isolés. En passant dans la vallée de l'Ouad Ikhoullan, il s'est produit un incident qui a failli être funeste à Ou Addi. Comme nous descendions la rivière, nous apercevons derrière nous cinq hommes, armés jusqu'aux dents, lancés à notre poursuite. Ou Addi les regarde : « Ce sont des Ikhoullan qui courent après moi ! » s'écrie-t-il. Echanger son long fusil de Chleuh contre le fusil à deux coups du Hadj, s'enfuir à toutes jambes vers le hameau le plus proche, est pour lui l'affaire de moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le Hadj et moi restons en arrière. Les cinq Ikhoullan ne s'arrêtent pas à nous ; ils nous dépassent, cherchant à rejoindre notre compagnon. Bientôt ils disparaissent dans le village où nous l'avons vu entrer. Nous attendons quelque temps, très anxieux du sort de Ou Addi. Enfin le voilà qui revient, avec un notable du lieu, son ami, de qui il a eu le temps de prendre l'anaïa. D'un autre côté retournent ses ennemis, arrivés trop tard pour lui faire un mauvais parti. Notre compagnon nous rejoint : nous nous remettons aussitôt en route ; son sauveur nous escorte pendant une heure,

jusqu'à ce que nous soyons en sûreté. Les hommes qui nous ont poursuivis appartiennent à un village devant lequel nous avons passé : ce ne sont pas des brigands. Ilalen comme Ou Addi, ils font partie de la fraction des Ikhoullan, tandis que notre ami est de celle d'Afra : les deux groupes sont en ce moment en guerre. Ou Addi avait été aperçu de ce village : aussitôt sa présence connue, cinq hommes s'étaient mis à sa poursuite, non pour nous voler, mais pour le tuer.

2°. — D'AFIKOURAHEN A MOGADOR.

18 et 19 janvier. — Séjour à Afikourahen. Je suis l'hôte de Ou Addi. Il y a plus d'un an qu'il n'avait vu sa famille ; je lui accorde deux jours de repos auprès d'elle.

Les constructions de ce pays sont soignées : tout est en pierres cimentées ; les habitations sont grandes et élégantes ; elles ont un ou deux étages, des escaliers commodes, des portes larges et solides. Dans les régions que j'ai parcourues depuis Tatta et dans celles que je traverserai d'ici à Mogador, les villages ne sont point entourés de murs : cependant il existe des distinctions; les uns, bien qu'ouverts, sont organisés d'une façon défensive, les autres sont sans défense. Chez les Isaffen, les Iberqaqen, les Ilalen, la plupart sont aménagés de manière à pouvoir résister à une attaque : dans la fraction d'Afra, les murs des maisons sont percés de meurtrières à chaque étage et les terrasses munies d'un parapet crénelé. Ces précautions disparaîtront dès que je quitterai les Ilalen, et les hameaux présenteront l'aspect le plus pacifique. Jusqu'à mon entrée dans la fraction d'Afra, les habitations étaient réunies en villages ; d'Afra à Mogador, il n'en sera

presque jamais ainsi : sauf rares exceptions, je ne rencontrerai plus de villages, mais des hameaux, ou des demeures disséminées seules ou par petits groupes dans la campagne ; plus rien de guerrier ; parfois une tour se dressera entre quelques maisons : ce ne sera qu'un ornement, signe de la demeure d'un riche. Dans cette région je cesserai de voir des jardins entourer les lieux habités ; adieu figuiers, grenadiers, vignes, frais bosquets, ceinture habituelle des villages marocains : d'ici à Mogador, hameaux et maisons s'élèvent tristement en plein champ, au milieu des labourages. Tout au plus ont-ils des haies de cactus. On voit d'après ce qui précède que la tirremt d'un modèle si régulier et si uniforme, que j'ai rencontrée constamment du Tâdla à Tazenakht, n'existe en aucune façon dans ces contrées. Je suis, depuis Tisint, en plein pays d'agadirs.

Le costume demeure ce qu'il était à Tizgi et dans les tribus intermédiaires ; un détail d'équipement, la poudrière, se modifie chez les Ilalen. Elle consiste en une petite boîte métallique, en forme de cylindre très bas. Ce modèle est en usage chez les Ilalen et les Chtouka ; dans le reste du bassin du Sous et chez les Haha, on se sert de la corne, du type connu. Le fusil et le poignard sont les mêmes qu'auparavant ; pas de sabres ni de baïonnettes.

20 janvier. — Départ à 10 heures et demie. Nous reprenons notre marche sur le plateau où nous sommes ; il est toujours couvert de cultures, toujours semé d'une foule de villages. A midi, je passe de la tribu des Ilalen dans celle des Chtouka ; le pays ne se modifie pas : politiquement, cette frontière est importante ; elle marque la limite entre le blad es sîba, d'où

je sors, et le blad el makhzen, où j'entre. Jusqu'à 2 heures, le plateau reste tel qu'il était auprès d'Afikourahen, fort accidenté ; à 2 heures, il s'aplanit et ne présente dès lors que des ondulations légères ; il continue à être cultivé à perte de vue, ombragé d'argans et semé de villages : ceux-ci sont moins nombreux que chez les Ilalen. Vers 3 heures, j'arrive au bord septentrional du plateau, au sommet du talus qui le sépare de la plaine du Sous ; ce talus est analogue à celui que j'ai descendu hier, de 11 heures à 3 heures : côtes raides et ravinées ; terrain pierreux, avec beaucoup de rochers, boisé d'argans ; sous les arbres, des genêts jaunes, des jujubiers sauvages, des taçououts couvrent le sol. Chemin pénible, mais non difficile. J'entre dans la forêt et me mets à descendre ; vers 4 heures moins un quart, je parviens au pied du talus. Devant moi s'étend une plaine triangulaire, de 5 à 6 kilomètres de long ; un kheneg, vers lequel je me dirige, la termine ; elle est entourée d'une ceinture de collines basses sur les premières pentes desquelles brillent, comme des taches blanches, une multitude de hameaux. La plaine est couverte de cultures ombragées d'argans ; sol de sable, sans une pierre. Ici, comme chez les Ilalen, la plupart des groupes d'habitations sont dominés par une tour indiquant la demeure du chikh ; les constructions n'ont plus l'appareil défensif des précédentes. Elles cessent d'être de pierre et sont en pisé blanc. A 4 heures et demie, j'atteins l'entrée du kheneg ; je m'y arrête au hameau de Taourirt ou Selîman.

Durant la journée, j'ai rencontré beaucoup de monde sur le chemin, travailleurs et voyageurs. Le seul cours d'eau de quelque importance que j'aie vu est l'Asif Aït Mezal (lit de gros galets de 15 mètres de large, au milieu duquel coulent

5 mètres d'eau de 30 centimètres de profondeur). Parmi les villages qui se sont trouvés sur mon chemin, il en était un d'aspect particulier : celui d'Aït Saïd. Les maisons, hautes, à terrasses couronnées de créneaux, en sont autant de petits châteaux ; toutes sont blanchies, luxe suprême du pays : il n'en existe point de plus belles dans les villes. Ce sont les demeures de la riche famille des Aït Saïd. Celle-ci est une nombreuse maison de négociants faisant le commerce entre Mogador d'une part, le Sahel, Aqqa, Tizounin et Tindouf de l'autre : elle exporte de Mogador les objets de provenance européenne et y importe les dattes et la gomme du Sahara, les amandes des Ilalen et les produits du Soudan qu'elle achète à Tindouf et dans le Sahel. Les Aït Saïd ont des résidences en ce lieu qui est leur berceau, mais une partie d'entre eux vit à Mogador.

A Taourirt ou Selîman, nous recevons l'hospitalité du chikh du village. Le nom de chikh, chez les Chtouka et les Ilalen, signifie l'homme le plus riche du hameau ; tout petit centre, fût-il de 3 ou 4 maisons, a son chikh ; il ne s'ensuit pas que cet individu soit un grand personnage. Dans le blad el makhzen, ces chikhs sont nommés ou acceptés par les qaïds ; leur considération n'en est pas augmentée et ils n'ont jamais que celle, passagère, qui s'attache à leur fortune.

Chez les Chtouka, les armes sont les mêmes que chez les Ilalen, mais les vêtements changent : plus de khenîf ; chaque homme porte une chemise de cotonnade ou de laine blanche, un petit turban blanc laissant à nu le sommet de la tête, un haïk ou un bernous de même couleur ; le bernous a une forme et un nom particuliers : il est très court et s'appelle *selham*. Pour les femmes, la toilette n'offre pas de modification, à

l'exception du voile de laine noire qui disparaît. Le costume des Chtouka est celui des Ksima et des Haha.

Les Chtouka, comme les Ksima, les Haha et les diverses tribus que j'ai traversées depuis Tizgi Ida ou Baloul, sont Imaziren (Chellaha) et parlent le tamazirt. Celles qui habitent la montagne, Isaffen, Iberqaqen, Ilalen, ne savent guère que cette langue ; parmi celles de la côte, chez les Ksima surtout, l'arabe est répandu.

21 janvier. — Départ à 8 heures et demie. Durant toute la journée, nous marcherons de concert avec une caravane que nous avons rencontrée hier au gîte. Bien que nous soyons en blad el makhzen, il est plus prudent d'aller en compagnie que de cheminer seuls. Après avoir traversé le kheneg à l'entrée duquel je m'étais arrêté hier, je trouve une immense plaine où je cheminerai jusqu'au soir ; plaine de sable rose, unie comme une glace, sans une pierre, sans une ride, sans une ondulation, s'étendant depuis le pied du Petit Atlas, où je suis, jusqu'à la mer d'une part, au Grand Atlas de l'autre, et traversée par l'Ouad Sous. La portion que j'ai devant moi, occupée presque tout entière par les Chtouka, est d'une fécondité admirable ; une partie est cultivée, l'autre est en pâturages et en forêts. Les cultures ne sont plus semées d'argans ; aucun arbre ne les ombrage : ce sont des successions de champs uniformes séparés par des haies vives ; çà et là, on y voit des puits ; et, auprès, quelques figuiers ; une multitude de hameaux s'y élèvent : dans les portions labourées, on en a sans cesse douze ou quinze en vue : ils sont ouverts et sans défense, les tours y sont rares ; ce sont des constructions de pisé rose, sans arbres aux alentours, si ce n'est

des figuiers de Barbarie ; ils respirent la prospérité. Ces parties cultivées de la plaine forment une des contrées les plus fertiles et les plus peuplées du Maroc. Les portions boisées présentent un aspect tout différent : là, plus de champs, plus d'habitations ; des forêts d'argans séculaires étendent leur ombre sur la surface unie du sol, qui se couvre d'immenses pâturages ; pas un sillon, pas une maison n'interrompent la monotonie de ces vastes prairies, sous leur dôme de feuillage : seuls habitants de ces solitudes, on rencontre de loin en loin des troupeaux de vaches, de moutons et de chameaux, paissant sous les arbres. La principale de ces forêts s'appelle Targant n Ououdmim ; elle est célèbre par ses serpents : les Aïssaoua y viennent de loin en faire leur provision.

Cheminant ainsi, tantôt à travers le recueillement des grands bois, tantôt au milieu de riantes cultures et d'innombrables villages, je parviens vers le soir non loin de l'Ouad Sous. Je m'arrête à 5 heures dans un hameau, à quelque distance du fleuve.

Je n'ai cessé de rencontrer beaucoup de monde sur le chemin. De toute la journée, il ne s'est pas présenté un seul cours d'eau, ni rivière ni ruisseau. J'ai passé par un marché, le Tenîn des Ida ou Mhammed, où j'ai fait une halte assez longue.

22 janvier. — Départ à 6 heures et demie du matin. Je me dirige vers l'Ouad Sous ; d'ici là ce n'est qu'un vaste jardin : champs bordés de cactus, ombragés d'oliviers, de figuiers et d'argans, semés d'une foule d'habitations ; le chemin, garni de haies, serpente entre les vergers et les maisons qui se succèdent sans interruption. Au travers de cette riche con-

trée, j'arrive, à 7 heures et demie, au bord du fleuve. Je le franchis à un gué : le lit, de sable, a 100 mètres de large ; 75 mètres sont à sec ; les 25 autres sont occupés par une nappe d'eau limpide, profonde de 50 centimètres ; courant de rapidité moyenne. En amont et en aval du gué, le fleuve, gardant même largeur, change d'aspect : l'eau, moins courante et moins haute, s'étend sur la surface du lit dont le fond, devenu vaseux, se garnit de roseaux. Depuis l'endroit où je l'ai passé jusqu'à celui où je le perdrai de vue, l'Ouad Sous aura la même apparence : une bande de 100 mètres couverte de roseaux. Je descends la rive droite ; le sol est à peine à un mètre au-dessus du niveau de l'eau ; c'est du sable, tapissé de gazon et de joncs, et ombragé de tamarix. Ce terrain bas et humide, qui forme un ruban de 300 mètres le long du côté droit, peut être considéré comme faisant partie du lit. Au Tlâta des Ksima, je quitte les bords du fleuve et gagne un village voisin, résidence de Sidi Abd Allah d Aït Iahia, marabout d'Ez Zaouïa, de Tisint, depuis longtemps établi en cette région. Du Tlâta à sa demeure, ce ne sont que cultures, jardins et villages : au milieu de la verdure se dresse, dominant le pays, la haute maison blanche de Hadj El Arabi, vrai château, avec deux énormes tours que j'aperçois depuis Taourirt ou Selîman. Hadj El Arabi est un simple particulier, fort riche.

A 8 heures et demie, nous sommes chez S. Abd Allah ; c'est un compatriote et un ami du Hadj ; nous comptons sur lui pour nous accompagner et nous protéger dans le Haha, où il jouit, comme ici, d'une grande influence. En arrivant, nous apprenons qu'il est absent ; nous ne trouvons que son fils. Celui-ci, beau jeune homme d'une vingtaine d'années,

Hartâni de couleur presque noire, nous accueille à merveille : le Hadj, excellent homme aimé de tous ceux qui le connaissent, est reçu à bras ouverts. Il est bientôt convenu que nous passerons là le reste de la journée ; le lendemain nous nous remettrons en route, accompagné par le jeune marabout, qui nous escortera jusqu'à Mogador.

23 janvier. — Départ à 9 heures. D'ici à Agadir Irir, la plaine où je suis depuis avant-hier se continue ; elle est couverte partie de cultures, partie de pâturages : ces derniers sont semés çà et là de jujubiers sauvages ; plus d'argans. A 10 heures et demie, le pays devient désert ; on entre dans un fourré d'arbres et de broussailles, petits argans et jujubiers sauvages. A 11 heures, après avoir franchi quelques dunes de sable de 8 à 10 mètres de haut, je me trouve au bord de la mer. Je longe le rivage jusqu'à Agadir. Le chemin passe au-dessous de cette ville, à mi-côte entre elle et Founti : Founti est un hameau misérable, quelques cabanes de pêcheurs ; Agadir, malgré son enceinte blanche qui lui donne un air de ville, est, me dit on, une pauvre bourgade, dépeuplée et sans commerce. A partir de là, je suis la côte, cheminant à mi-hauteur de la falaise qui la borde ; elle n'est ni très haute ni très escarpée : c'est un talus pierreux, parfois rocheux, tapissé de broussailles basses et d'herbages ; le jujubier sauvage et la taçouout y dominent. Vers 2 heures moins un quart, je descends pour traverser, à quelques mètres de son embouchure, l'Asif Tamrakht : la vallée en est remplie de cultures ; plusieurs villages s'y voient à quelque distance. La rivière forme deux bras, larges l'un de 15 mètres, l'autre de 50 ; tous deux ont un lit de sable ; le premier est à sec, des flaques

d'eau sont dans le second. Au delà je reprends mon chemin le long de la falaise. Vers 3 heures celle-ci change d'aspect : elle devient plus rocheuse et se couvre d'argans de 4 à 6 mètres de haut ; je cesse de la suivre et je monte vers sa crête. J'y parviens à 4 heures moins un quart ; c'est la fin de la forêt : je suis à la lisière d'un plateau à ondulations légères, couvert en grande partie de cultures qu'ombragent des argans comme chez les Ilalen ; une multitude de bâtiments isolés, de groupes de maisons y apparaissent. Je fais halte à 4 heures, à une des premières habitations. C'est une nezala. On donne ici ce nom à des postes habités par des familles attachées au makhzen, qui ont pour devoir d'assurer la sécurité des routes et sont autorisées à percevoir de faibles droits de péage. Ces nezalas sont installées dans un petit nombre de tribus soumises : elles ne font régner qu'une demi-sûreté ; ici, comme ailleurs, les étrangers n'osent guère voyager seuls.

Entré dans la tribu des Haha ce matin, à Agadir, j'y resterai jusqu'à mon arrivée à Mogador. Ce que j'ai aperçu de leur territoire donne une idée complète de ce que j'en verrai dans la suite. Leur pays peut se diviser en quatre portions : 1° les falaises du rivage, partout telles que je les ai vues ; 2° des vallées, à fond cultivé et semé de villages; 3° des côtes : toutes sont boisées d'argans ; le sol en est partie de la terre partie une roche blanche ; les pentes, assez raides, en sont sillonnées de ravins escarpés ; sous les argans, poussent des jujubiers sauvages et mille sortes d'herbes, et vivent des quantités énormes de gibier, perdreaux innombrables, sangliers, lièvres, lynx, etc. ; 4° des plateaux : ils forment la quatrième portion du territoire et la plus importante ; ces terrasses ressemblent à celle d'Afikourahen ; elles sont moins acciden-

tées, ne présentent que des ondulations légères, et ne sont pas peuplées partout : la majeure partie de leur surface est couverte de cultures, champs d'orge et de blé plantés d'argans comme ceux du bas territoire des Ilalen ; au milieu des labours s'élèvent une foule d'habitations, dispersées une à une ou par deux ou trois. Chez les Haha, non seulement on ne trouve pas de centre de quelque importance, mais on ne voit point les hameaux des Chtouka et des Ilalen ; les maisons se dressent isolées au milieu des champs, ou réunies par très petits groupes : elles sont en pisé blanc ; celles des riches sont bien construites, avec des encadrements de portes en pierres de taille et de hautes tours carrées, à angles et couronnement de pierre : la contrée fournit en abondance une pierre blanche, tendre, facile à travailler, mais peu solide, qui sert pour ces édifices. Les cultures, parfois serrées sur une longue étendue, ailleurs clairsemées, occupent les 2/3 de la surface des plateaux ; le reste est garni de pâturages, avec des bouquets d'argans et, par places, de grands genêts blancs. Je n'y ai vu qu'une forêt, la Raba Ida ou Gert, à la porte de Mogador. Le sol est de terre blanche mêlée de beaucoup de pierres. Ces hautes terres, où sont concentrées la plupart des cultures et des habitations des Haha, n'ont d'autre eau que celle des medfias.

24 janvier. — Départ à 7 heures et demie du matin. Arrêté à 5 heures du soir, sur les bords de l'Ouad Aït Amer. Ma route s'est effectuée successivement dans les diverses régions que je viens de décrire, sans donner lieu à aucune remarque nouvelle. La seule chose à noter est la composition d'une portion de la falaise, entre la nezala où j'ai passé la nuit et le foudoq qui

est au-dessous, sur la côte ; la partie supérieure de cette falaise est formée d'énormes blocs de coquillages agglomérés ; là, pendant quelque temps, on ne voit trace ni de terre ni de roche : tout le sol n'est fait que de ces coquillages pétrifiés ; le chemin passe sur leur surface.

J'ai rencontré peu de monde aujourd'hui et n'ai traversé aucun cours d'eau important.

25 janvier. — Départ à 8 heures du matin. Arrêté à 4 heures du soir, à la maison de Hadj Abd el Malek. On voit plus de passants qu'hier. Traversé l'Ouad Aït Amer (lit de gros galets, de 50 mètres de large, avec un filet d'eau courante de 2 mètres) ; cette rivière est la seule que j'aperçoive de la journée.

26 janvier. — Séjour chez Hadj Abd el Malek.

27 janvier. — Départ à 7 heures du matin. Arrêté à 6 heures du soir, chez un ami de notre marabout. Le pays reste tel que je l'ai décrit.

J'ai traversé plusieurs petits cours d'eau : l'Asif Ida ou Gelloul (ruisseau desséché ; 6 mètres de large), l'Ouad Aït Bou Zoul (40 mètres de large ; à sec), l'Ouad Ijariren (3 mètres de large ; à sec ; affluent de l'Ouad Aït Bou Zoul), l'Ouad Imariren (15 mètres de large ; à sec ; le cours supérieur traverse des gisements de sel, non loin d'une source d'eau vive, Aïn Imariren, la seule que j'ai vue dans le Haha), l'Ouad Ida ou Isaren (à sec ; 15 mètres de large près de son confluent), l'Ouad Tidsi (30 mètres de large ; à sec).

28 janvier. — Départ à 7 heures et demie du matin. A 8 heures, j'entre dans une vaste forêt ombrageant d'immenses pâturages : c'est Raba Ida ou Gert, lieu désert, célèbre par les brigandages qui s'y commettent. J'en sors à 11 heures et demie : au delà je franchis une petite plaine, en partie couverte de genêts ; puis des dunes de sable me conduisent par une pente douce au bord de la mer. A midi et demie, je traverse l'Ouad Ida ou Gert. A 1 heure, j'entre à Mogador.

Aussitôt arrivé, j'allai au Consulat de France. J'y fus reçu par le chancelier, M. Montel. Ce que fut pour moi M. Montel durant mon séjour à Mogador, les services de tout genre qu'il me rendit, rien ne saurait l'exprimer. Puisse tout voyageur, en pareille circonstance, rencontrer même accueil, même sympathie, même appui ! Heureux ceux dont le pays est représenté par des hommes semblables, en qui un compatriote inconnu trouve dès le premier jour, avec la bienveillance et la protection du magistrat, le dévouement d'un ami.

VII

DE MOGADOR A TISINT

1°. — DE MOGADOR A DOUAR OUMBAREK OU DEHEN.

Mogador, dont le nom est écrit en grosses lettres sur nos cartes, est loin d'être le port important que nous pourrions nous figurer. Celui qui s'attendrait à trouver une ville en relations constantes avec l'Europe serait déçu. En hiver surtout, les moyens de communiquer sont rares et irréguliers. Au bout de 45 jours seulement, je reçus de Paris la réponse à des lettres expédiées le lendemain de mon arrivée. Cet état tient au peu de commerce que fait aujourd'hui Mogador : ce port n'a plus d'affaires qu'avec les Chiadma, les Haha, les Chtouka, les Ilalen, le Sahel, Tindouf, et par là Timbouktou. Il possède le monopole de la majeure partie du trafic du Soudan, de celui qui se fait par les Tajakant. C'est le plus bel apanage qui lui reste. Quant au bassin du Sous, quant au Sahara occidental et central, de l'Ouad Aqqa à l'Ouad Ziz, ils font leurs achats à Merrâkech, et cette capitale reçoit tout de Djedida (Mazagan). Le grand centre commercial du Maroc

est la ville de Merrâkech : au sud de l'Atlas, Fâs fournit le cours de l'Ouad Ziz et la région du Sahara qui est à l'est de ce fleuve ; Mogador approvisionne le Sahel et la petite portion du bassin du Dra située à l'ouest de l'Ouad Aqqa ; Merrâkech alimente tout le bassin du Sous, l'immense bassin du Dra, sauf les réserves que nous venons de faire, et jusqu'aux districts arrosés par les affluents de droite du Ziz, tels que le Todra et le Ferkla.

Aussitôt que j'eus reçu les lettres que j'attendais de France, je me mis en route vers le sud pour regagner Tisint. Mon ami le Hadj m'avait attendu : cette fois je partais seul avec lui ; il avait renvoyé son compagnon.

Du 14 au 20 mars 1884. — Partis de Mogador le 14 mars, avec le fils de S. Abd Allah d Aït Iahia, que son père nous avait donné comme escorte, nous arrivâmes à la maison des religieux, dans la tribu des Ksima, le 20 du même mois. Des pluies torrentielles qui étaient tombées pendant une partie de cette période avaient entravé notre marche ; c'est pourquoi nous avions mis sept jours à parcourir une distance qui se franchit d'ordinaire en quatre. Nous avions suivi une route différente de la première, mais qui n'avait donné lieu à aucune remarque nouvelle. Par suite des pluies, les rivières s'étaient grossies : là où un mois et demi auparavant je n'avais vu que des lits desséchés, je trouvais des torrents impétueux. L'Ouad Aït Amer, que je traversai au même point qu'à l'aller, formait une rivière large de 20 mètres, profonde de 70 centimètres et si rapide que j'eus beaucoup de peine à la passer.

Aussitôt parvenus à la demeure de notre compagnon, celui-ci nous chercha un de ses parents, marabout originaire

de Mrimima et ami du Hadj. Ce marabout, S. Iahia Bou Hebel, moins grand personnage que Sidi Abd Allah, est plus connu que lui dans la région nouvelle où nous allons entrer : comme S. Abd Allah a ses serviteurs religieux parmi les Ksima et les Haha, il a les siens chez les Imseggin et les Houara. Il fut convenu qu'il nous escorterait jusqu'à Douar Oumbarek ou Dehen. Ce point se trouve sur la rive droite de l'Ouad Sous, à quelque distance du fleuve, au nord-est d'Igli.

21 mars. — Départ à 7 heures du matin, en compagnie de Sidi Iahia. Je remonte l'Ouad Sous, à 1 ou 2 kilomètres de sa rive droite. Je le verrai toute la journée, serpentant au milieu des tamarix, entouré de cultures, avec de grands oliviers ombrageant son cours et deux rangées de villages échelonnés sur ses rives. Ce qu'il sera aujourd'hui, il le restera jusqu'au delà d'Igli. Le fleuve, avec sa bordure de champs, d'arbres et d'habitations, forme une large bande verte se déroulant au milieu de la plaine, 10 mètres au-dessous du niveau général. Un talus à 1/2 relie la dépression au sol environnant. Je marche au nord du talus, dans la plaine du Sous. C'est une surface immense, unie comme une glace, au sol de terre rouge sans une pierre ; elle s'étend entre le Grand et le Petit Atlas, depuis la mer jusqu'au haut du Ras el Ouad ; la largeur en est énorme : d'autant plus grande qu'on descend davantage, elle est ici de 40 kilomètres et sera encore de 12 chez les Menâba. La vallée du Sous demeurera la même durant les trois jours que je vais la remonter : plaine d'une fertilité merveilleuse, enfermée entre deux longues chaînes, dont l'une, moins élevée et à crêtes uniformes, borne au sud l'horizon

d'une ligne brune, tandis que l'autre, s'élançant dans les nuages, élève à pic au-dessus de la campagne ses massifs gigantesques aux flancs bleuâtres, aux cimes blanches.

La plaine du Sous, toute d'une admirable fécondité, est loin d'être cultivée en entier. Pendant que champs, jardins et villages se pressent sans interruption sur les rives du fleuve, ils sont très inégalement répartis dans le reste de la vallée. Le sol de celle-ci est occupé partie par des cultures, partie par des prairies, partie par des forêts ; nulle part il n'est nu ; partout cette terre généreuse se tapisse d'une verdure abondante. La portion que je traverse aujourd'hui peut se diviser en trois régions de longueurs inégales : dans la première, les cultures occupent un tiers du sol ; le reste est couvert de broussailles et de pâturages : des bouquets de grands argans croissent çà et là ; de nombreux troupeaux de vaches paissent dans les prés ; de temps à autre on rencontre un village, mais ils sont peu nombreux. C'est le territoire des Imseggin. La seconde région est une vaste forêt, faisant limite entre les Imseggin et les Houara : épais bois d'argans ; quelques villages y apparaissent de loin en loin dans des clairières; peu de monde, point de troupeaux ; le sol, sec jusqu'ici, devient détrempé par endroits : de petites mares, des flaques d'eau le sèment ; les argans ont 4 à 5 mètres de haut ; ils ne rappellent, non plus que ceux des Haha, les magnifiques arbres des Chtouka et des Ilalen : à leur ombre croît une végétation abondante, broussailles et herbe émaillée d'une multitude de fleurs. En sortant de la forêt, on entre sur le territoire des Houara ; une nouvelle région commence : les arbres, qui étaient si nombreux, deviennent rares ; point de cultures, si ce n'est aux abords des villages : une immense prairie, semée

de flaques d'eau, s'étend de l'Ouad Sous au pied du Grand Atlas ; des villages, des fermes isolées sont en vue : les uns et les autres, comme tous les lieux habités que j'ai rencontrés aujourd'hui, sont entourés d'une ceinture de cactus, de quelques champs d'orge et de plantations d'oliviers.

A 6 heures du soir, j'arrive au grand village d'Oulad Sereïr, où S. Iahia a une maison ; je m'y arrête.

J'ai rencontré partout, excepté dans la forêt, beaucoup de gens sur ma route. Tous baisaient pieusement la main de mon marabout, reconnaissable, comme la plupart de ceux du Sous, à une longue canne ferrée, surmontée d'une pomme de cuivre, sorte de crosse qui ne le quitte pas. Mon protecteur paraît un bon homme, mais c'est le plus enragé fumeur de kif qui soit au monde. Peu de localités, sur notre passage, où il n'eût un ami, fumeur comme lui. Sitôt qu'on approchait d'un de ces points, il me quittait, prenait le pas gymnastique, entrait au village, se faisait donner une pipe, la fumait et me rejoignait : malgré ses soixante-huit ans, il fit plus de dix fois ce manège pendant le trajet. J'ai traversé deux cours d'eau importants : l'Ouad el Hamerin (il arrose, au-dessus d'ici, la tribu des Hamerin, qui, dit-on, doit ce nom à la couleur rouge du sol de son territoire. C'est une belle rivière : eau de 30 mètres de large et de 80 centimètres de profondeur ; courant rapide ; lit de 40 mètres, moitié sable, moitié galets ; berges de terre à 1/1, hautes de 3 mètres, couvertes de gazon, de lauriers-roses et de tamarix) ; l'Ouad Semnara (lit de sable de 40 mètres ; berges de 3 mètres de haut à 1/1. L'eau n'a que 3 mètres de large ; elle est limpide et courante).

Durant la marche dans les diverses tribus, Ksima, Imseggin et Houara, dont j'ai traversé les territoires, trois choses

m'ont frappé : l'horizontalité du sol dans cette large vallée du Sous, la richesse de la végétation, enfin la force des bestiaux : ce ne sont plus les petites vaches de l'Algérie et du Sahara Marocain, mais de beaux animaux comme ceux des environs de Tanger, des Zaïan et d'Europe.

22 mars. — Séjour à Oulad Sereïr.

La tribu des Houara, dont j'ai traversé une partie avec l'escorte d'un pauvre marabout, est célèbre et redoutée pour ses brigandages. J'ai eu un rare bonheur de ne point y faire de mauvaise rencontre. Les pillages y sont aussi fréquents que jamais, bien que, depuis 1882, elle fasse partie du blad el makhzen. Elle est commandée par un qaïd dont l'autorité s'étend sur tout son territoire, comprenant les deux rives de l'Ouad Sous. La plupart des Ouara habitent des fermes isolées ; les autres résident dans des villages d'une forme particulière à la tribu. Les maisons en sont séparées, et entourées chacune d'une haie circulaire de jujubiers sauvages ou de cactus. Avec cet usage, les moindres localités occupent une grande étendue ; il y en a d'importantes : celle où je suis a 120 feux. Aucun lieu habité qui ne soit environné de cultures et de jardins ; comme arbres, croîssent des figuiers, des grenadiers, des oliviers. Les demeures, vastes, sont la plupart flanquées de deux tours ne dépassant pas en hauteur les murs du bâtiment ; on construit en pisé ; on couvre en terrasse.

La tribu des Imseggin, que j'ai traversée hier, se divise, me dit-on, en onze fractions.

Une grande activité commerciale règne en cette région ; témoin le nombre de marchés : on va d'ici à 8 marchés différents : Arbaa Hamerin, Khemîs Oulad Dahou, Djemaa Am-

zou, Sebt el Kefifat, Had Menizela, Tenîn Oulad et Teïma, Tlâta Hafaïa, Sebt el Gerdan.

23 mars. — Le pays à parcourir aujourd'hui est encore dangereux ; S. Iahia prend avec lui, comme renfort, un de ses fils qui demeure à Oulad Sereïr. Départ à 6 heures du matin. Les arbres recommencent ; on voit quelques prairies, mouchetées de bouquets d'argans : la majeure partie du sol, jusqu'à 10 heures et demie, est couverte de bois ; ces forêts sont semblables à celles d'avant-hier : mêmes essences, mêmes déserts ombragés, mêmes rares clairières où apparaît un village entouré de cultures ; le peu de prairies qui s'aperçoivent sont semées d'un grand nombre de fermes isolées ; à partir d'Oulad Sereïr, le terrain redevient sec : plus de flaques d'eau. A 10 heures et demie, forêts et pâturages cessent ; j'entre dans des labourages qui ne tardent pas à occuper toute la surface du sol ; ce sont des champs d'orge et de blé auxquels se mêlent des plantations d'oliviers, de plus en plus étendues à mesure que l'on avance. Une foule de villages s'élèvent de toutes parts. Bientôt apparaît une longue ligne noire, forêt d'oliviers d'où émerge le faîte d'un minaret : c'est Taroudant. A midi et demi, j'arrive au pied des murs. Je les longe sans entrer dans la ville. L'enceinte de Taroudant est construite en pisé jaune ; elle a 5 à 6 mètres de haut, et 40 centimètres environ d'épais-paisseur ; elle est pleine de lézardes et, bien que sans brèches, en mauvais état. Pour sa portion sud, dont j'ai suivi les sinuosités, j'ai constaté l'exactitude du tracé de M. Gatell. Taroudant me paraît située à un point où la vallée du Sous se resserre brusquement sur une courte longueur, à un kheneg en un mot, mais kheneg peu accentué. Il semble que plusieurs

chaînes de hauteurs parallèles au fleuve se détachent en face d'ici du pied du Petit Atlas et viennent expirer, près de l'Ouad Sous, en collines sablonneuses boisées d'argans. Aucun cours d'eau n'arrose la ville ; elle est alimentée par de larges canaux dérivés du fleuve.

A 1 heure, je quitte les murs de la capitale du bas Sous. Jusqu'à 2 heures et demie, le chemin, entouré de haies d'églantiers, serpente entre des champs et des plantations d'oliviers, au milieu de villages. Les environs de Taroudant sont d'une richesse extrême. Dès qu'il est labouré, ce sol admirable de la vallée du Sous, dont une grande partie reste inculte, devient d'une fertilité merveilleuse. A 2 heures et demie, je m'arrête chez des amis de S. Iahia, dans une petite zaouïa.

Peu de monde sur ma route jusqu'à 10 heures et demie, beaucoup depuis. J'ai traversé deux cours d'eau importants : l'Ouad Beni Mhammed (au point où je le passe, il se divise en trois bras : le bras occidental a un lit de 40 mètres, gravier et sable, à sec ; berges de 75 centimètres ; le bras central est semblable au précédent ; le bras oriental a 60 mètres de large ; lit de galets ; à sec ; les deux premiers sont séparés par une langue de terre couverte de pâturages et de tamarix, les deux derniers par une surface où ne poussent que des touffes de melbina. Cette rivière n'a d'eau que d'une façon passagère, au moment des pluies) ; l'Ouad El Ouaar (à sec ; lit de gravier de 60 mètres ; berges de sable, à pic, de 10 mètres de hauteur).

24 mars. — Départ à 7 heures du matin. Je continue à cheminer à quelque distance au nord de l'Ouad Sous, hors de la bande de plantations et de villages qui le bordent ; la vallée

reste ce qu'elle était hier, toujours plate, toujours sans une pierre ; comme on l'a dit, elle se rétrécit par degrés. Jusqu'au territoire des Menâba, le sentier parcourt une succession de cultures, de pâturages, de taillis et de bois d'argans ; on passe auprès de nombreux hameaux ; à chaque pas on rencontre des troupeaux de bœufs. A partir de la frontière des Menâba, bois et broussailles cessent ; on trouve quelques pâturages, mais la majeure partie du sol est occupée par des champs d'orge ou de blé ; les villages sont en plus grande quantité que jamais : comme tous ceux de la vallée du Sous, ils sont en pisé rouge, plus ou moins foncé ; dans quelques-uns s'élève une tour, distinguant la demeure d'un homme riche, d'un chikh. Ils sont bien bâtis, bien entretenus, non élégants ; murs nus, sans ornements. Depuis Taroudant, les cactus qui les entouraient chez les Houara, les Chtouka, les Imseggin et les Ksima, ont disparu ; une sombre ceinture d'oliviers les enveloppe. En marchant dans cette riche contrée, je parviens aux campements des Oulad Dris. Je m'y arrête à 6 heures du soir, dans le douar d'Oumbarek ou Dehen. Le maître de la principale tente, vieil ami du Hadj, m'offre l'hospitalité. Beaucoup de passants aujourd'hui sur mon chemin. Pendant les dernières heures de marche, j'ai franchi un grand nombre de canaux, les uns souterrains (feggaras), les autres à ciel ouverts ; ils apportent l'eau de la montagne aux cultures de la plaine. J'ai traversé trois rivières importantes : l'Ouad Ziad (lit de 500 mètres de large où coulent, sur un fond moitié gravier, moitié sable, six bras d'eau de 2 mètres chacun ; eau claire ; courant rapide) ; l'Ouad Talkjount (lit de 40 mètres, moitié sable, moitié galets ; flaques d'eau au milieu ; berges de terre de 3 mètres de haut) ;

l'Ouad Bou Srioul (lit de gravier de 50 mètres ; nappe d'eau courante de 3 mètres ; berges de terre de 3 mètres).

25 mars. — Séjour chez les Oulad Dris. Ceux-ci sont une petite tribu nomade isolée campant au nord-est des Menâba, entre ces derniers et les Talkjount. Indépendants autrefois, ils ont suivi le sort du reste du Ras el Ouad et, en 1882, se sont soumis au sultan. Celui-ci les a placés sous la dépendance du qaïd des Menâba. Les Oulad Dris labourent, mais leur fortune principale consiste en troupeaux de chameaux. Ils se disent de race arabe ; leur langue est l'arabe, la plupart savent aussi le tamazirt. Ils sont en rapports constants avec le sud, avec Tarta, Tisint, Aqqa, ont des alliances avec les Aït Jellal et les Ida ou Blal. Leur costume est plutôt celui du Sahara que celui du Sous : un turban de khent ceint leur tête ; comme linge, ils ne portent que du khent ; leurs vêtements de dessus sont soit le haïk blanc, soit le selham, le kheidous ou le khenîf.

Dans les autres tribus du Sous que j'ai traversées, Ksima, Imseggin, Houara, Oulad Iahia, Aït Iiggas, Menâba, ainsi que chez les Indaouzal, les hommes portent une chemise blanche, de laine ou de cotonnade, et un haïk de même couleur ; ce dernier se remplace souvent par le selham ou le khenîf ; la tête reste nue, ou s'entoure d'un mince turban blanc. Les femmes portent le vêtement général des Marocaines ; il est chez la plupart en khent, chez les autres en laine ou cotonnade blanche ; le khent passe pour le plus élégant. Les armes se composent du long fusil que l'on connaît, à crosse large ou étroite, et du poignard recourbé, *qoummia* ; on met la poudre dans des cornes de cuivre. Les chevaux,

sans être nombreux, ne sont pas rares dans ces tribus. Bien qu'elles appartiennent maintenant au blad el makhzen, les usages y sont les mêmes qu'en blad es sîba : on n'y sort pas des villages sans être armé, on n'y voyage pas sans zetat ; les fractions s'y font journellement la guerre entre elles, et les routes y offrent en certaines parties plus de périls que dans bien des régions insoumises : il est peu de tribus indépendantes plus dangereuses à traverser que les Houara. Pendant mon séjour à Oulad Sereïr, on se battait aux environs : j'entendis la fusillade toute la journée : deux fractions étaient aux prises ; le combat finit à la nuit, par la prise et la destruction d'un village.

Les Ksima, les Imseggin, les Oulad Iahia, les Aït Iiggas, les Menâba et les Indaouzal parlent le tamazirt ; les Houara parlent l'arabe. Chez les premiers, la langue arabe est assez répandue, surtout parmi les Ksima et les Imseggin. Elle l'est très peu chez les seuls Indaouzal.

2°. — DE DOUAR OUMBAREK OU DEHEN A TISINT.

26 mars. — Départ à 5 heures du matin. Notre hôte nous donne son fils pour nous escorter jusqu'à Ilir. Nous avons à traverser la vallée du Sous et une partie du Petit Atlas, sur le versant méridional duquel se trouve le qçar. La marche d'aujourd'hui se divise en deux parties, la première en plaine, la seconde en montagne. En quittant Douar Oumbarek ou Dehen, je prends la direction du sud-est, de façon à couper presque perpendiculairement la vallée de l'Ouad Sous. Jusqu'au fleuve, des pâturages et des broussailles de jujubier

sauvage se succèdent, dominés çà et là par des bouquets d'argans. Je passe en vue de plusieurs villages, se distinguant à peine au milieu de leurs ceintures d'oliviers. Vers 6 heures un quart, j'arrive à l'Ouad Sous ; les deux rives sont bordées de cultures, de villages et de jardins, mais l'aspect du lit est différent de ce qu'il était plus bas. La largeur en est de près d'un kilomètre ; le fond est de gros galets, avec de rares places sablonneuses ; ni roseaux ni joncs, aucune trace de verdure. Au milieu de cette surface grise coule le fleuve, en trois bras : le premier n'a que 2 mètres d'eau ; le second en a 15 avec 40 centimètres de profondeur et un courant très rapide ; le troisième a 35 mètres de large et 1 m 20 de profondeur : gonflé par des pluies récentes, il forme des vagues énormes, et le courant en est si impétueux que nous ne pouvons le franchir seuls : des habitants d'un village voisin viennent à notre secours, nous indiquent un gué, où les eaux, divisées en plusieurs canaux, n'ont au principal qu'un mètre de profondeur, et nous aident à traverser : c'est une opération longue et difficile, tant l'onde a de violence. Le gué se trouve en face du hameau de Tafellount. Le lit du Sous est séparé des plantations de ses rives par des berges de terre à pic, hautes de 1 m 50. Après avoir passé, je me remets à marcher dans la plaine ; elle garde un même aspect d'ici au pied du Petit Atlas : prairies semées de jujubiers sauvages et de rares argans : nombreux perdreaux ; point de lieux habités ; il n'y a de cultures que le long du fleuve.

A 9 heures un quart, j'arrive aux premières pentes du Petit Atlas ; à son pied se trouvent quelques champs, et à mi-côte des villages. J'entre dans la montagne par une plaine triangulaire que traverse l'Ouad Tangarfa ; elle est couverte

de pâturages avec jujubiers sauvages et argans, semblables à ceux dont nous sortons ; le sol, terreux jusqu'à présent, commence à se semer de pierres qui bientôt deviennent nombreuses. On passe devant des medfias : il n'y en a point dans la vallée du Sous ; les portions de celle-ci qui ne sont pas alimentées par le fleuve ou ses tributaires le sont par des redirs et des canaux : les redirs servent à la boisson, les canaux à l'irrigation des cultures. Parvenu à l'extrémité de la plaine où je me suis engagé, je remonte la vallée de l'Ouad Tangarfa ; puis je la quitte, et je remonte celle d'un de ses affluents jusqu'au qçar de Tagerra. Ces deux vallées sont pareilles : le fond en est nu et pierreux, d'une largeur variant entre 30 et 150 mètres ; les flancs sont des côtes raides, hérissées de roches, boisées d'argans, de 200 mètres de hauteur ; les lits sont presque partout à sec ; parfois il y coule un filet d'eau large au plus de 1 mètre. Le chemin ne quitte pas les thalwegs et est facile. Au-dessus de Tagerra, l'étroite vallée que je suis devient un ravin impraticable, où un ruisseau bondit par cascades au milieu des rochers. Je quitte le fond à ce village et gravis le flanc droit ; montée difficile : le terrain n'est que roches, aux fentes desquelles poussent de rares argans ; plusieurs sources d'eau vive jaillissent du sol. Enfin j'arrive à la crête, et bientôt après à un col. Je me mets à descendre une petite vallée, celle de l'Ouad el Asel : elle n'a pas 20 mètres de large ; des talus de roche rose la bordent des deux côtés ; ils sont peu élevés et en pente douce ; des qçars et un étroit ruban de cultures ombragées d'amandiers s'échelonnent sur leurs premières pentes, le long de l'ouad. Cette nouvelle région diffère de la précédente ; le col que j'ai franchi marque la limite entre deux portions du Petit Atlas :

jusqu'à lui, toutes les côtes étaient boisées d'argans ; à partir d'ici, cet arbre disparaît : je ne le verrai plus ; du col à Tisint, les flancs des montagnes seront une roche nue. Autre changement : dans la plaine du Sous les villages étaient ouverts ; ici recommencent les qçars.

Vers 4 heures, l'Ouad el Asel débouche dans une plaine verdoyante, entourée de hauteurs dénudées ; je la traverse : c'est une surface unie, au sol sablonneux couvert de pâturages ; elle s'étend entre l'Ouad el Asel et l'Ouad Aït el Hazen, et se prolonge jusqu'à leur confluent. J'atteins au bout d'une heure la dernière des deux rivières, et je la remonte jusqu'au grand village d'Amzoug. Là je fais halte, à 7 heures et demie du soir. Un ami de notre guide nous reçoit. La vallée de l'Ouad Aït el Hazen, dans la partie que j'ai parcourue, a 500 à 600 mètres de large au fond, cultivés en entier ; les flancs sont des talus hauts et escarpés de grès noirci, comme celui des environs de Tazenakht. Dans le bas j'ai rencontré plusieurs grands villages ou qçars d'aspect prospère, entourés de vergers. La rivière a 60 mètres ; lit de gros galets sans eau.

La plaine que j'ai traversée de 4 à 5 heures forme limite entre les Aït el Hazen et les Indaouzal. Au sortir du territoire de ces derniers, j'ai quitté le blad el makhzen et suis rentré en blad es sîba. Les Aït el Hazen sont indépendants ; autrefois alliés des Aït Semmeg, ils le sont maintenant des Ounzin. Ils sont Chellaha comme ces deux tribus et comme les Indaouzal, et parlent le tamazirt : à peine quelques-uns d'entre eux savent-ils l'arabe.

Peu de monde sur mon chemin, excepté au bord de l'Ouad Sous et dans les vallées des ouads el Asel et Aït el Hazen.

Parmi les rivières que j'ai traversées, il en est une que je n'ai pas décrite : l'Ouad el Amdad : il a un lit de galets de 100 mètres de large ; au milieu coulent 15 mètres d'eau claire et courante ; des berges de terre à pic, de 2 mètres de haut, le bordent. Les villages et qçars rencontrés au sud de l'Ouad Sous sont bâtis mi-pierre, mi-pisé.

27 mars. — Départ à 5 heures du matin. Notre hôte de cette nuit nous accompagne ; il nous escortera jusqu'au col d'Azrar. Je continue à remonter l'Ouad Aït el Hazen : la vallée, qui reste d'abord ce qu'elle était hier, se met ensuite à se rétrécir ; puis les cultures cessent : au bout d'une heure et demie, c'est un sombre ravin dont le fond n'a d'autre largeur que celle de la rivière, 20 mètres ; celle-ci, qui possède à présent 7 à 8 mètres d'eau, est devenue un vrai torrent, tantôt coulant sur un lit de sable, tantôt bondissant par cascades entre de gros blocs de rochers. La marche est pénible. Bientôt il faut quitter le fond du ravin pour en gravir le flanc droit : c'est un talus rocheux, haut, escarpé ; montée raide et difficile. J'arrive au sommet ; un plateau couvert de cultures le couronne ; j'y marche quelques minutes, puis je débouche dans une vallée peu profonde, à flancs rocheux et en pente douce, dont le fond et les premières côtes sont cultivés ; on y voit, avec des champs d'orge, des cactus et de nombreux amandiers. Je la remonte. Elle est près de son origine ; je parviens au col où elle prend naissance. Dès lors, plus de cultures, plus d'habitations jusqu'à la vallée de l'Ouad Azrar ; d'ici là, je franchis des séries de crêtes et de ravines désertes : sol noir et rocheux ; pas d'autre végétation que de maigres touffes d'halfa clairsemées sur les pentes ; ce ne sont que montées et

descentes ; chemin fatigant sans être difficile. A 11 heures, le terrain change : les roches font place à une couche de sable blanc, semé de paillettes brillantes ; une côte douce conduit à l'Ouad Azrar, auquel j'arrive un quart d'heure après. Ce cours d'eau a une large vallée ; les flancs de celle-ci sont des montagnes rocheuses de moyenne élévation, dont les premières pentes, peu rapides, sont, comme le fond, couvertes de sable blanc et garnies de cultures ; la rivière a un lit de 30 mètres dont 7 remplis d'eau claire et courante ; les rives en sont bordées d'amandiers ; plusieurs villages, bâtis en pierre, s'élèvent sur les bords. Je remonte la vallée jusque non loin de son point d'origine ; puis, je gagne le flanc gauche et le gravis. D'abord pierreux et de pente modérée, il devient tout à coup très raide, et se change en une paroi à pic : passage difficile ; le chemin monte péniblement au milieu de grands blocs de roche noire d'où jaillissent plusieurs sources. A 1 heure et demie, j'atteins le sommet ; il n'a aucune largeur ; c'est une arête aiguë, le tranchant d'une lame : je le franchis à un col situé presque au niveau du reste de la crête ; il s'appelle Tizi Azrar. Cette arête est la ligne culminante du Petit Atlas : au Tizi Azrar, on passe sur son versant sud. Du col, j'entre dans un cirque où une rivière prend sa source ; je la descends : c'est l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob ; à son origine, il a un peu d'eau qui ne tarde pas à tarir. Au sortir du cirque, il s'enfonce dans un étroit ravin à flancs escarpés de roche jaune ; fond large de 30 mètres : le lit, de galets, l'occupe en entier ; point trace de végétation. Après avoir coulé un certain temps ainsi, il débouche dans une plaine pierreuse, dont le sol disparaît sous les hautes herbes et les genêts. Je l'y laisse poursuivre sa course et, passant à l'est, je m'engage

dans le massif de collines qui borde la plaine de ce côté : endroit montueux ; terre semée de pierres et rayée de bandes de roches s'allongeant symétriquement à fleur de sol ; comme verdure, un peu de thym et quelques touffes d'halfa. Cheminant ainsi, j'atteins une nouvelle vallée, celle de l'Ouad Imi n Tels : je la descends à son tour : ravin à flancs blanchâtres, rocheux et escarpés, d'autant plus hauts que j'avance davantage ; 15 mètres de large au fond, occupés par le lit de la rivière ; celui-ci est à sec et couvert de galets ; point de végétation, ni en bas ni sur les flancs. A 5 heures et demie, la rivière entre dans la vaste plaine d'Azarar Imi n Tels, qui s'étend d'ici à Ilir ; elle est bordée à l'est et à l'ouest par des collines rocheuses très basses, au sud par une longue ligne de hauteurs brunes et nues, à crêtes uniformes ; le sol est de terre, semée par endroits de beaucoup de pierres : des jujubiers sauvages, des genêts, diverses herbes la couvrent ; de temps à autre y apparaissent des champs, propriété, les uns d'habitants d'Ilir, les autres de marabouts de S. Mohammed ou Iaqob. Pour ce motif, le nom d'Azarar Imi n Tels est remplacé quelquefois par celui d'Azarar S. Mohammed ou Iaqob. Au milieu de cette plaine, nous fûmes surpris par la nuit : l'obscurité devint si grande que nous perdîmes le sentier ; nous errâmes quelque temps à l'aventure, nous accrochant aux broussailles et trébuchant dans les pierres : à 7 heures, quoique certains d'être près d'Ilir, mes deux guides abandonnèrent l'espoir de retrouver le chemin ; nous nous arrêtâmes au pied d'un buisson et y passâmes la nuit.

28 mars. — Départ à 6 heures du matin. Nous gagnons le plateau bas, nu, pierreux et ondulé qui forme le bord oriental

de la plaine, et, le coupant obliquement, nous nous trouvons bientôt à une crête : au-dessous, apparaissent à nos pieds l'Ouad Ilir, ses dattiers et son qçar. Je retrouve les palmiers après trois mois d'absence. Une descente rapide à travers les rochers m'amène au fond de la vallée ; il est couvert de cultures ombragées de bou souaïr ; l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob, qu'on appelle aussi Ouad Ilir, coule au milieu, n'ayant que 2 mètres d'eau dans un lit de 50 mètres. Le qçar d'Ilir est sur la rive gauche. J'y entre à 8 heures du matin.

Je m'installe à Ilir chez un ami du Hadj. Le qçar est grand et riche : la population, composée de Chellaha, en est nombreuse ; bien que voisine des Aït Jellal, elle est indépendante et les nomades ne peuvent rien sur elle. Ilir est bâtie partie en pierre, partie en pisé, ce dernier dominant.

Hier, nous sommes, depuis le col d'Azrar, restés dans le désert : nous eussions pu, en continuant à descendre l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob, marcher en terre habitée. C'est à dessein que nous avons fait le contraire. Quant on est peu nombreux, qu'on n'a pas de zetat du pays et de zetat puissant, il est de règle d'éviter les centres ; la vue de voyageurs en petite troupe et mal escortés inspire à ceux devant qui ils passent la pensée de courir à leur poursuite et de les piller : c'est un danger de tous les instants en contrée peuplée. On s'y soustrait en échappant aux regards et en prenant les chemins déserts. C'est pour ce motif que, dans la vallée du Sous, au lieu d'aller de village en village le long des rives du fleuve, nous avons passé au nord, traversant tantôt des forêts, tantôt des prairies, nous tenant sans cesse à l'écart des centres. Du col d'Azrar à Ilir, c'est pour éviter les campements des Aït Jellal, situés le long de l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob,

que nous avons pris par le désert d'Imi n Tels. Les Musulmans de ces contrées, quand ils voyagent sans anaïa et sans escorte ont deux principes : marcher de nuit dans les endroits très dangereux ; choisir toujours les chemins les moins fréquentés et les plus déserts.

La tribu d'Azar que j'ai traversée hier est une petite tribu chleuha indépendante.

29 mars. — Séjour à Ilir. Pendant la nuit que j'ai passée dans l'Azarar Imi n Tels, il est tombé, me dit-on, beaucoup de neige au Tizi Azrar. Ni de Tazenakht, ni d'Agni, ni du Sahara, ni de chez les Ilalen, je n'avais aperçu trace de neige sur le Petit Atlas ; depuis mon départ de Mogador, j'en ai remarqué deux fois sur ses crêtes : c'étaient des fils blancs à peine visibles qui rayaient de lignes minces deux hautes croupes, l'une en face de Taroudant, vue de la vallée du Sous, l'autre à l'ouest du col d'Azrar, distinguée avant-hier.

30 mars. — D'Ilir à Aqqa Iren, nous avons à franchir un long désert appelé Khela Adnan. Dangereux toujours et pour tous, il l'est en particulier pour le Hadj ; on y passe en vue du qçar de Tisenna s Amin, en ce moment en guerre avec Agadir Tisint. Si mon compagnon tombait aux mains de ses ennemis, il serait perdu. Aussi notre hôte fait-il appel à ses parents et amis, et c'est avec 20 fusils que nous gagnons Aqqa Iren. Cette escorte est gratuite : l'anaïa, qui se vend souvent cher aux étrangers, se donne de la manière la plus généreuse aux amis : dans mon voyage de Tisint a Mogador, et de Mogador à Tisint, grâce aux connaissances de Ou Addi et du Hadj, je n'ai pas eu à payer ceux qui m'ont

escorté : accompagner son ami jusqu'au gîte suivant ou jusqu'en lieu sûr fait partie des devoirs de l'hospitalité. C'est chose toute simple qui se fait sans qu'on ait besoin de la demander.

Départ à 7 heures du matin. D'Ilir à Aqqa Iren, le chemin, suivant d'abord le cours de l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob, puis celui de l'Ouad Aqqa Iren, traverse un pays uniforme : vallées ou plaines à sol uni, tantôt sablonneux, tantôt pierreux ; les unes et les autres sont enfermées entre des parois de roche noire et luisante, hautes, escarpées, nues. Dans les fonds, la végétation ne manque pas : genêts blancs et kemcha dans le bassin de l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob ; kemcha, aggaïa et melbina dans celui de l'Ouad Aqqa Iren. A Aïoun Chikh Mohammed Aqqa Iren (maison avec une source et quelques jardins), les gommiers apparaissent ; de là à Aqqa Iren, on les rencontre, clairsemés d'abord, puis de plus en plus nombreux. Les rivières sont toutes à sec ; toutes ont des lits de galets de 10 à 50 mètres de large. Telle est la triste région qu'on appelle le désert d'Adnan. A 3 heures et demie, j'arrive à Aqqa Iren.

Aqqa Iren est une oasis aussi grande que celle de Qaçba el Djoua. Elle renferme un seul village, Tabia Aqqa Iren ; on voit dans les palmiers les ruines d'une seconde localité, Agadir Aqqa Iren, aujourd'hui abandonnée. Tabia compte 500 à 600 fusils ; la population est composée de Chellaha et surtout de Haratîn ; elle est vassale des Ida ou Blal. Dans cette oasis, le sable est mélangé de roches blanches apparaissant à fleur de sol ; le terrain est blanc ainsi que le pisé des maisons.

Je reçois ici des nouvelles du Sahara. On a moissonné vers

le 1er mars. La récolte, au mader comme dans les champs des oasis, a été superbe ; de mémoire d'homme, on n'en a vu plus belle ; l'abondance règne partout : la mesure d'orge, qui valait 1 fr. 50 à mon départ, se vend 20 centimes aujourd'hui. Pour comble de bonheur, le mader a été inondé, il y a quelques jours, par les eaux du haut Dra : on pourra avoir double moisson cette année.

31 mars. — Si l'abondance règne à Tisint, c'est le contraire dans le moyen cours du Dra et chez les Oulad Iahia : une famine terrible, dont la mauvaise récolte de dattes faite dans le Dra l'automne dernier est cause en partie, sévit dans ces régions. 700 tentes des Aït Alouan (Brâber), chassées par la disette, sont venues s'établir entre Tisint et Mrimima. La présence de ces étrangers rend la Feïja moins sûre encore qu'à l'ordinaire ; ils y font des courses continuelles : c'est chaque jour un nouveau pillage. Nous reprenons notre ancienne méthode, celle des marches de nuit. A 2 heures du matin, nous quittons Aqqa Iren et, traversant cette Feïja aujourd'hui connue, nous nous dirigeons vers Tisint. Nous entrons à 7 heures du matin à Agadir.

Je retrouvai là le rabbin Mardochée qui m'avait fidèlement attendu.

VIII

DE TISINT AU DADES

1°. — DE TISINT A TAZENAKHT.

Après de nouveaux mais vains efforts pour gagner le Dra en passant par Zgid, je me décidai à y aller par une autre voie, celle de Tazenakht. La route de Zgid, difficile en tous temps, était impraticable par suite de la famine qui sévissait dans la contrée ; je ne trouvai personne qui voulût se charger de m'y escorter. Obligé de passer par Tazenakht, où j'avais déjà fait un long séjour, je tins à prendre, pour y retourner, un chemin différent de celui que j'avais suivi cinq mois auparavant. Des trois routes qui existent entre Tisint et Tazenakht, j'avais pris à l'aller la plus orientale, celle du Tizi Agni ; je choisis cette fois la plus à l'ouest, celle du Tizi n Haroun.

6 avril 1884. — Départ d'Agadir à minuit. Le Hadj, un de ses frères et un de ses cousins m'escortent. Mardochée est avec moi ; je ne me séparerai plus de lui d'ici à Lalla Marnia. Je traverse la Feïja en passant auprès des ruines d'Imazzen,

qçar abandonné. Il ne me reste rien à dire sur cette plaine : toujours mêmes sables, mêmes gommiers. J'en sors en remontant l'Ouad Aginan depuis le point où il y débouche. Il a 100 mètres de large ; lit de galets, à sec. Le fond de la vallée est un sol pierreux, semé de gommiers ; de 400 mètres de large d'abord, il se rétrécit par degrés ; en même temps les flancs, talus de roche noire peu élevés au début, deviennent hauts et escarpés. De l'Ouad Aginan, je passe à un de ses affluents, l'Ouad Ikis, appelé aussi Ignan n Ikis, que je remonte à son tour. Vallée identique, mais plus étroite. Au bout de quelque temps, le fond se remplit de cultures et de dattiers : un filet d'eau apparaît; c'est Tamessoult : bientôt j'arrive aux maisons. Je fais halte. Il est 7 heures du matin.

Tamessoult est un gros village, construit en pierre à mi-côte du flanc gauche de l'Ouad Ikis, à une assez grande hauteur au-dessus de son lit. Au milieu se dresse la zaouïa de S. Abd er Rahman, vaste bâtiment dominé par un donjon : c'est là que je suis descendu. Le marabout qui y réside est un homme puissant : il a pour serviteurs religieux les districts et les tribus de la montagne à 30 ou 40 kilomètres à la ronde ; son influence s'étend jusque sur les Zenâga. Ici je me sépare de ceux qui m'ont amené d'Agadir : S. Abd er Rahman me donne une escorte de trois hommes qui me conduira chez les Zenâga ; elle m'y remettra entre les mains d'un des grands personnages de la tribu, Abd Allah d Aït Taleb. Celui-ci, pour qui on me donne une lettre, m'accompagnera à son tour jusqu'à Tazenakht. Je fais mes adieux au Hadj Bou Rhim ; ce n'est pas sans émotion que je quitte cet homme, qui a été si bon pour moi, avec qui je viens de vivre durant trois mois, et que je ne reverrai peut-être jamais.

Départ de Tamessoult à 10 heures. Je remonte d'abord la rive gauche de l'Ouad Ikis à flanc de coteau. Chemin rocheux, difficile. Le cours d'eau est à mes pieds : le lit, rempli de palmiers, a 40 mètres de large ; il occupe tout le fond de la vallée, et coule entre deux parois de roche verticales de 10 mètres d'élévation. Au-dessus apparaissent quelques cultures en escaliers, semées de quantité de cellules en pierre destinées aux abeilles ; puis s'élèvent des flancs de roche jaune, hauts, escarpés et nus. Au bout de 40 minutes, l'ouad sort de cette gorge et traverse une petite plaine déserte ; sol pierreux ; genêts blancs et seboula el far : cette dernière plante atteint 40 à 50 centimètres de hauteur. De là, la rivière rentre dans la montagne où elle coule dans un ravin désert : le fond en a 50 à 60 mètres de large dont 15 occupés par le lit ; celui-ci est à sec et couvert de galets ; le reste est pierreux avec de rares genêts blancs ; flancs très élevés, très raides, de roche jaune. Je chemine le long du cours d'eau jusqu'à 1 heure ; à ce moment, on le voit se garnir de palmiers : un qçar apparaît sur sa rive droite ; c'est Ikis, dernier point habité de son cours. Là, le chemin quitte les bords de l'ouad pour gravir le flanc gauche : celui-ci est formé par un haut massif très escarpé connu sous le nom de Djebel Anisi ; il me faut deux heures pour parvenir à son sommet : c'est un des passages les plus pénibles que j'aie rencontrés dans mon voyage. On ne peut marcher qu'à pied ; le chemin, long escalier, s'élève en serpentant entre des précipices immenses et des parois à pic ; le massif est tout roche : murailles de couleur tantôt jaune, tantôt rosée. Bien que le sol paraisse n'être que pierre, une foule de petites plantes, herbes et fleurs, croissent au bord du chemin, entre les fissures du roc. A

3 heures, je parviens à une crête ; devant moi s'étend un plateau étroit et pierreux avec de rares touffes d'halfa ; ce plateau, que je parcours, ne tarde pas à se changer en une côte inclinée vers le nord ; je descends, et je me retrouve sur les bords de l'Ouad Ikis. Il n'a que 20 mètres de large ; son lit, galets desséchés, occupe toute la largeur d'un ravin ; celui-ci a des flancs d'élévation moyenne, pierreux, raides, tapissés d'halfa. Il coule ainsi durant quelque temps, puis les hauteurs s'abaissent, la vallée s'élargit, et tout à coup on se trouve sur un plateau. Plus de montagnes, plus de rochers : une surface plane, à peine ondulée, est couverte d'épaisses touffes d'halfa. Le terrain est mi-sable, mi-pierre ; la rivière serpente entre des flancs en pente très douce d'une trentaine de mètres d'élévation ; çà et là, seuls accidents, des buttes rocheuses isolées, hautes de 50 ou 60 mètres, dressent leur tête noire au-dessus des ondulations vertes du sol. De temps à autre, on rencontre un campement de bergers Zenâga : ils viennent s'installer ici durant une partie de l'année, construisant des huttes de pierres sèches et faisant paître leurs troupeaux aux alentours. A 7 heures du soir, je m'arrête à une de ces stations pour y passer la nuit. Pendant la dernière portion de la route, l'Ouad Ikis avait 20 mètres de large ; le lit, mi-sable, mi-galets, en était parsemé de flaques d'eau. Durant cette journée, aucun voyageur ne s'est rencontré sur mon chemin.

7 avril. — Départ à 7 heures du matin, Je chemine quelque temps sur le plateau où j'étais hier soir ; puis, laissant et la plaine et l'halfa, je m'engage dans un ravin étroit, à flancs escarpés de roche noire et luisante : montée courte, mais raide; à 8 heures, j'atteins un col, Tizi n Haroun : là passe la ligne

de faîte du Petit Atlas ; je la franchis pour la quatrième fois. Un chemin très difficile, au milieu d'énormes rochers, me conduit dans un profond ravin ; je le descends quelques instants, d'immenses murailles noires suspendues au-dessus de ma tête : bientôt j'en aperçois la bouche, où s'élève le riant village de Takdicht : plus loin, on distingue, s'étendant à perte de vue, la plaine des Zenâga. A 9 heures et demie, j'arrive à Takdicht ; c'est la résidence d'Abd Allah d Aït Taleb ; sa maison, tirremt aux tourelles de pisé découpé et couvert de moulures, rappelle les gracieuses demeures des environs du Dra. J'y suis bien reçu par Abd Allah : il ne me cache pas que j'ai eu un rare bonheur d'arriver jusqu'ici avec une si faible escorte et des gens inconnus : si lui ou ses fils m'avaient rencontré en route, ils m'eussent, dit-il, indubitablement pillé. Maintenant que je suis entré dans sa maison et que je lui ai remis une lettre de S. Abd er Rahman, il ne voit en moi qu'un hôte recommandé par son ami : je suis le bienvenu, et demain il me conduira en personne à destination.

8 avril. — A 8 heures du matin, Abd Allah monte à cheval ; nous partons. Me voici traversant pour la seconde fois cette belle plaine des Zenâga ; rien à en dire de nouveau ; telle je j'ai vue dans sa portion orientale, telle je la retrouve ici : même sol uni comme une glace, excellente terre dont une partie est cultivée, dont la totalité pourrait l'être. Le talus qui borde la plaine à l'ouest est pareil à celui qui la limite à l'est : muraille de roche noire et luisante, perpendiculaire dans le haut, en pente adoucie et couverte de pierres vers le pied. Je passe auprès de plusieurs villages et qçars ; le plus remarquable est Azdif, où la résidence du chikh est une forteresse

entourée de plusieurs enceintes, hérissée d'une foule de tours ; elle est en pisé, comme toutes les constructions des Zenâga, et ornée avec élégance. Je rencontre aussi plusieurs zaouïas. Mon zetat me conduit jusqu'au delà des limites des Zenâga ; là s'arrête son pouvoir : sorti de sa tribu, sa protection cesse d'être efficace. Cependant il ne m'abandonne pas ; il fait honneur jusqu'au bout à la lettre de son ami : il m'amène à El Aïn, va trouver S. Hamed ou Abd er Rahman, marabout à qui appartient le qçar, lui demande une escorte pour moi, et ne quitte El Aïn qu'après m'avoir vu partir pour Tazenakht accompagné par l'esclave de confiance de S. Hamed.

D'El Aïn à Tazenakht, une seule chose à signaler : les régions pierreuses qui s'étendent au nord de l'Ouad Timjijt, et que j'ai trouvées nues il y a cinq mois, sont aujourd'hui couvertes de seboula el far. C'est pendant ce trajet que je fais la rencontre de l'Azdifi, racontée plus haut. A 4 heures, j'arrive à Tazenakht.

Sauf l'Azdifi, je n'ai vu sur la route aucun voyageur. Les principaux cours d'eau traversés sont : l'Ouad Tiouiin (lit moitié sable, moitié gravier, de 20 mètres de large ; à sec ; berges de 0 m 50 de hauteur) ; l'Ouad Timjijt (20 mètres de large ; lit de sable ; à sec).

2°. — DE TAZENAKHT AU MEZGITA.

Pas d'obstacle qui ne se dresse pour m'empêcher de gagner le Dra. En arrivant à Tazenakht, j'apprends que la route du Mezgîta est coupée. La guerre vient d'éclater, sur son parcours, entre le qçar de Tasla et les Aït Hammou, fraction des Oulad Iahia limitrophe du Mezgîta. Ces derniers firent une

razia de 200 têtes de bétail sur les gens de Tasla, qui aussitôt appelèrent à leur secours leur allié le Zanifi ; Chikh Abd el Ouahad tomba ces jours-ci sur les Aït Hammou, leur tua 10 hommes et prit 150 animaux. Voici Tazenakht en guerre avec la tribu qu'on traverse pour aller au Dra : aucun habitant ne peut me servir de zetat sur ce chemin. C'est jouer de malheur, car d'ordinaire cette voie ne présente point de difficulté : sous la protection des chikhs de Tazenakht, on la prend avec sécurité ; des caravanes la sillonnent sans cesse. Avec les événements présents, je ne sais quand je pourrai partir.

Après quatre jours d'attente, je trouve un zetat ; c'est un homme des Aït Hammou qui vient d'arriver ; il se charge de me conduire au Mezgîta : lui-même est ici en pays ennemi ; il n'a pu entrer quavec une anaïa et ne saurait passer par Tasla : nous ferons un détour ; nous prendrons par le désert jusqu'au territoire de sa tribu, et traverserons de nuit la région la plus dangereuse.

13 avril. — Départ à 1 heure de l'après-midi. Je gagne, par le chemin connu, la vallée de l'Ouad Aït Tigdi Ouchchen ; je la remonte jusqu'à peu de distance de Tislit. Là, je la laisse et me jette dans le massif rocheux qui en forme le flanc droit. Pendant une heure, je chemine en terrain montueux, succession de ravins à sec et de côtes pierreuses, sans autre végétation qu'un peu de seboula el far. A 4 heures et demie, le pays change : un vaste plateau étend ses ondulations légères ; un tapis de seboula el far garnit les fonds ; les parties hautes sont des blocs de roche noire et luisante émergeant çà et là de la terre verte. Je marche sur ce plateau pendant la fin de la

journée : il demeure le même, sol plat, pierreux, garni de verdure. A minuit, nous nous arrêtons. La zone dangereuse pour mon zetat est passée ; nous pouvons sans inquiétude nous reposer jusqu'au matin. Le point où nous faisons halte est au pied d'une haute arête rocheuse, le Djebel Tifernin. J'ai rencontré beaucoup de monde dans la vallée de l'Ouad Aït Tigdi Ouchchen et dans la montagne : à dater de l'heure où j'ai quitté cette dernière, je n'ai aperçu personne ; dans les commencements, on distinguait un troupeau de loin en loin ; puis on n'a plus rien vu. L'Ouad Tazenakht avait aujourd'hui 6 mètres d'eau courante au point où je l'ai franchi. Sur le plateau, trois rivières de quelque importance. La première a un lit de sable avec de nombreuses flaques d'eau ; elle coule au fond d'une tranchée de 300 mètres de large, en contre-bas du sol environnant, séparée de lui par deux parois de roche verticales, hautes de 10 mètres. La seconde a son cours au niveau du plateau ; le lit en est sablonneux, large de 15 mètres, avec 4 mètres d'eau. La troisième a un lit de 20 mètres, resserré entre deux berges de pierre de 12 mètres ; elle a 4 mètres d'eau courante.

14 avril. — Départ à 5 heures du matin. Je gravis le Djebel Tifernin, arête de roche nue isolée du milieu du plateau : c'est la ligne de faîte du Petit Atlas. J'en atteins le sommet à 5 heures et demie, et je le passe à un col situé peu au-dessous du niveau général des crêtes, Tizi Tifernin. Aucune largeur au col ; je descends l'autre versant : la descente est difficile, comme l'avait été la montée ; le chemin serpente entre de grands rochers gris. Au bout de quelque temps, les pentes s'adoucissent et se couvrent d'halfa et de seboula el far ; elles

me conduisent à une vallée bordée d'une petite chaîne rocheuse où apparaît un col. Je traverse la première et je gagne le col. Celui-ci, Tizi n Omrad, se trouve au fond d'une brèche perçant jusqu'au pied la montagne ; il est presque au niveau du thalweg qu'on vient de franchir. Après l'avoir passé, je descends par un ravin étroit et rocheux vers le qçar de Tesaouant, qui se voit dans le bas au milieu d'une large vallée. Chemin difficile, serpentant à mi-côte ; les flancs du ravin sont de roche jaune, très escarpés ; verdure et fleurs dans le fond. Le versant sud de la chaîne est beaucoup plus long que le versant nord : il me faut une heure pour en atteindre le pied. En y parvenant, je me trouve dans la vallée de l'Ouad Tamtsift. Une côte en pente douce, à sol pierreux couvert de seboula el far, m'amène au bord de la rivière, où est bâtie Tesaouant. J'entre à 8 heures un quart du matin dans le qçar. Mon zetat me conduit à sa maison.

Tesaouant est un petit qçar appartenant aux Aït Hammou, fraction importante des Oulad Iahia ; il est bâti suivant le modèle des constructions du Dra, en pisé, avec une foule de moulures et d'ornements couvrant ses murs, de tours et de tourelles dominant ses terrasses. Des plantations de dattiers, produisant des bou feggouç, comme celles de Tasla, l'entourent de deux côtés ; elles sont situées sur les rives de l'Ouad Tamtsift, qui coule à quelques pas de l'enceinte. La rivière est presque au niveau du pied des maisons ; le lit, de galets, large de 60 mètres, bordé de berges de 50 centimètres de haut, est à sec. Des puits et des canaux alimentent le qçar. En ce moment, ce dernier est désert : les habitants sont dispersés aux environs, vivant sous des huttes de roseaux et faisant paître leurs troupeaux.

15 avril. — Départ à 9 heures du matin. Jusqu'à mon arrivée au Mezgîta, je suivrai le cours de l'Ouad Tamtsift. La coupe de la vallée varie durant le trajet : le fond est plus ou moins large ; la rivière coule tantôt au pied du flanc droit, tantôt au pied du gauche ; mais les caractères essentiels se conservent : le flanc gauche est beaucoup plus élevé que le droit ; il est de roche jaune ; la pente générale en semble de rapidité moyenne ; on y voit de loin, çà et là, des bouquets de palmiers poussant au fond des ravins. Le flanc droit est formé de roche noire et luisante ; il n'est pas très raide ; de forme, de composition et de couleur, il rappelle Djebel Mheïjiba ; comme lui, il est, dit-on, riche en minerais. Entre ces deux talus s'étend une vallée faite de deux côtes en pente douce, s'allongeant des pieds des flancs aux bords de la rivière ; quelquefois elles ne parviennent pas jusque-là, et un espace plat les sépare ; cette partie centrale, lorsqu'elle existe, est un ruban de verdure, herbages, broussailles, tamarix et jujubiers sauvages, au milieu desquels serpente l'ouad ; les côtes, au contraire, sont pierreuses ; le sol s'y couvre de melbina, de seboula el far et de gert ; en approchant du Mezgîta, on voit quelques gommiers. Je passe par deux lieux habités ; ils diffèrent d'importance : l'un, le village d'Ida ou Genad, se compose de quelques huttes en pierres sèches disposées sans ordre auprès d'une petite oasis ; l'autre, Ourika, est un qçar situé sur la rive gauche de la rivière, dont le lit, mais le lit seul, se remplit en ce point de palmiers. Il y a une autre Ourika à peu de distance au nord de celle-ci ; je n'ai pu la voir, cachée qu'elle était par un pli de terrain : ces deux localités portent le nom collectif d'Iouriken ; elles sont comptées du Mezgîta. A Ourika, l'Ouad Tamtsift, qui possédait déjà

un peu d'eau à Ida ou Genad, a, outre plusieurs canaux, 4 mètres d'eau courante dans son lit. D'Ourika on aperçoit le Mezgîta : ce n'est encore qu'une ligne noire de dattiers, s'allongeant au pied d'une haute chaîne de montagnes, et barrant devant moi la vallée où je marche. D'ici là, le chemin est désert et la végétation diminue ; plus ni tamarix ni jujubiers sauvages, plus même de seboula el far ; des touffes de melbina seulement, et de rares gommiers ; le sol cesse d'être pierreux et devient sablonneux et blanc.

A 1 heure, j'arrive à l'Ouad Dra. La vallée apparaît comme une bande verte serpentant entre deux chaînes de montagnes : à mes yeux s'étendent des palmiers innombrables, mêlés de mille arbres fruitiers ; entre les branches, on aperçoit, de distance en distance, un ruban d'argent, les eaux du fleuve ; une foule de qçars, masses brunes ou roses hérissées de tourelles, s'échelonnent à la lisière des plantations et sur les premières pentes des flancs. Ceux-ci sont : à gauche, les parois tourmentées et escarpées, pleines de crevasses et de cavernes, du Kisan, chaîne nue de roche rose, de 200 à 300 mètres de hauteur ; à droite, un talus de pierre noire et luisante, aux crêtes uniformes, aux surfaces lisses, aux côtes raides ; il s'appelle Koudia Oulad Iahia ; il a 150 à 200 mètres d'élévation. Entre ces deux murailles s'étend le fond de la vallée, surface de 1.200 à 1.800 mètres de large, couverte de sable fin, et unie comme une glace ; au milieu coule l'Ouad Dra, sur un lit de sable sans berges, presque au niveau du sol voisin, qu'il inonde dans ses crues ; le lit a une largeur moyenne de 150 mètres, dont 60 à 100 toujours remplis d'eau. Sur ses rives, le fond de la vallée est un jardin enchanteur : figuiers, *taqqaïout*, grenadiers s'y pressent ; ils confondent leur feuillage et répandent sur le sol

une ombre épaisse ; au-dessus se balancent les hauts panaches des dattiers. Sous ce dôme, c'est un seul tapis de verdure : pas une place nue ; la terre n'est que cultures, que semis ; elle est divisée avec un ordre minutieux en une infinité de parcelles, chacune close de murs de pisé ; une foule de canaux la sillonnent, apportant l'eau et la fraîcheur. Partout éclate la fertilité de ce sol bienfaisant, partout se reconnaît la présence d'une race laborieuse, partout apparaissent les indices d'une population riche : à côté des céréales, des légumes poussant sous les palmiers et les arbres à fruits, se voient des tonnelles garnies de vigne, des pavillons en pisé, lieux de repos où l'on passe, dans l'ombre et la fraîcheur, les heures chaudes du jour. Telle est, depuis le pied des parois de roche qui la bordent, toute la vallée du Dra, jardin merveilleux de 150 kilomètres de long. Une foule innombrable de qçars s'échelonnent sur les premières pentes des deux flancs : peu sont dans la vallée, autant par économie d'un sol précieux que par crainte des inondations. Ils ont tous ce caractère d'élégance qui est particulier aux constructions du Dra ; point de murs qui ne soient couverts de moulures, de dessins, et percés de créneaux blanchis ; de hautes tirremts, des tours s'élèvent de toutes parts ; les maisons les plus pauvres même sont garnies de clochetons, d'arcades, de balustrades à jour. Un des principaux de ces qçars, la capitale du Mezgîta, Tamnougalt, est mon but d'aujourd'hui. J'y arrive à 2 heures et demie, en cheminant à l'ombre des grands arbres.

Avant d'y entrer, j'ai traversé l'Ouad Dra ; on ne peut le franchir partout : il faut prendre les gués. Celui où je l'ai passé présentait une nappe d'eau de 120 mètres de large, avec 60 à

70 centimètres de profondeur. Le fond était de sable, les eaux jaunes, fraîches et bonnes. Courant rapide.

Tamnougalt est un beau qçar, résidence d'Abd er Rahman ben El Hasen, chikh héréditaire du Mezgîta, et capitale de ce district. Elle est, comme tout le Dra, peuplée exclusivement de Haratîn. J'y séjournerai quelques jours avant de prendre ma course vers le Dâdes.

Le Mezgîta se compose de la bordure de cultures et de qçars qui garnit les deux rives de l'Ouad Dra dans la région où je me trouve ; il ne s'étend pas au delà de la vallée propre du fleuve. C'est une bande longue et étroite, qui n'a jamais plus de 2 kilomètres de large. Il en est de même des autres districts du Dra, sans exception : l'Aït Seddrât, l'Aït Zeri, le Tinzoulin, le Ternata, le Fezouata, le Qtaoua, El Mhamid sont identiques ; tels d'entre eux ne se composent même que de la demi-vallée du fleuve. Ce sont, comme le Mezgîta, des tronçons plus ou moins grands de cette longue ligne verte qui serpente dans le Sahara, et qu'on appelle le pays de Dra. Celui-ci est donc une ligne : le nom ne s'en applique qu'à la vallée propre de l'Ouad Dra, c'est-à-dire aux 500 mètres de dattiers qui, du Mezgîta à El Mhamid, bordent chaque rive. Nulle part la bande ne s'étend davantage. Au-dessous du Tinzoulin, les hautes montagnes qui la resserrent jusque-là s'écartent par degrés, et le Dra finit par couler en plaine ; mais le ruban de palmiers et de cultures ne s'élargit pas : il reste toujours ce qu'il est ici. Il y a loin de cette ligne aux vastes territoires marqués sur nos anciennes cartes. J'observerai le même fait pour les autres oasis que je verrai : le Todra, le Ferkla, le Reris, les divers districts du Ziz, ne sont pas différents. Ce sont des lignes.

3°. — DU MEZGITA AU DADES.

20 avril. — Il y a quatre chemins principaux pour aller du haut Dra à l'Ouad Dâdes ; ce sont :

1° *Triq Idili.* — Il part de Tiniril, qçar d'Afella n Dra, traverse l'Ouad Aqqa el Medfa (se jetant dans l'Ouad Dâdes sur le territoire des Imerrân), puis l'Ouad Tanzit, et aboutit au pays des Imerrân : deux jours de chemin, sans cesse dans le désert. On passe la nuit au bord de l'Ouad Aqqa.

2° *Triq Anfoug* (appelé aussi *Triq Tagzart*). — Il part d'entre Afra et Ta n Amelloul, franchit successivement les ouads Aqqa el Medfa, Tanzit el Aqqa n Ourellaï, et aboutit à volonté dans le Dâdes ou chez les Imerrân : deux jours de chemin, dans le désert. On passe la nuit au Djebel Anfoug.

3° *Triq Iril n Oïttôb.* — C'est celui que je prendrai.

4° *Triq Tilqit.* — Il part d'Aït Abd Allah (Aït Seddrât), traverse le Khela Tilqit et débouche dans le Dâdes à Aït Aqqa ou Ali (Zaouïa Sidi Dris) : deux jours de marche, sans sortir du désert. On franchit l'Ouad Tagmout à mi-route et on passe la nuit sur ses bords.

Ces chemins traversent tous quatre un vaste désert montagneux, la haute chaîne du Sarro. Cette chaîne n'est autre que le Petit Atlas, auquel on donne ce nom à l'est de l'Ouad Dra. Si le Sarro n'a pas d'habitants fixes, il a une population nomade assez nombreuse : Imerrân et Aït Seddrât y plantent leurs tentes et y font paître leurs troupeaux.

D'ici au Dâdes, ce sont les Aït Seddrât qui servent de zetats ; j'ai profité du grand nombre d'hommes de cette tribu qui viennent ici au marché du jeudi pour m'entendre avec

l'un d'eux : mon zetat me prendra aujourd'hui, j'irai passer la nuit dans son qçar, et demain matin nous partirons pour le Dâdes.

Départ de Tamnougalt à midi. Je descends la vallée du Dra, en suivant la ligne des qçars, à la lisière des plantations. Le chemin, passant sur les premières pentes des flancs, est pierreux, parfois rocheux. Rien à ajouter à ce que j'ai dit de la vallée : toujours même largeur et même aspect. A 3 heures et demie, je parviens à la résidence de mon zetat, Tirremt Ali Aït El Hasen. C'est le terme de mon trajet pour aujourd'hui.

En route, j'ai traversé l'Ouad Dra (lit de sable de 150 mètres ; les eaux ont 60 mètres de large avec 90 centimètres de profondeur ; courant rapide).

21 avril. — Départ à 5 heures du matin. J'ai pour escorte mon zetat et deux autres fusils. On franchit d'abord le Dra (70 mètres de large et 0 m. 80 de profondeur), puis on traverse sa vallée et on entre dans une plaine déserte : la haute chaîne du Kisan s'interrompt tout à coup, et une plaine s'étend à sa place au delà des plantations qui bordent le fleuve. Le Kisan reprend plus bas, longeant de nouveau l'ouad comme il le fait dans le Mezgîta ; il ne finit définitivement qu'à hauteur d'Ousreït, dans le Ternata. Chemin faisant, on voit très bien la chaîne, qui apparaît pendant quelque temps de profil : c'est une lame rocheuse isolée, s'élevant entre le Dra et une autre vallée, déserte et assez large, parallèle à la première ; elle a de l'analogie avec le Bani, mais est plus haute, plus large et de couleur comme de structure différentes. La base en est un talus, doux d'abord, de plus en plus raide ensuite ; les parties moyennes et supérieures sont une succession de murailles

presque verticales s'étageant par gradins. Vers le sommet se trouvent des cavernes, œuvre des Chrétiens au dire des habitants ; on voit des restes de murs à leurs bouches. Cette portion du Kisan est une arête droite, commençant à hauteur d'Agdz, finissant ici. D'où je suis, on voit l'Ouad Dra couler longtemps encore dans la direction qu'il a depuis Tamnougalt. Tant qu'il la garde, le Kisan ne reparaît pas à sa gauche où succèdent à la plaine des collines sans élévation. Puis on distingue un coude très prononcé que fait le fleuve, dans le Tinzoulin, me dit-on. A partir de là, le Kisan renaît : on le voit de loin, dans une direction nouvelle, presque perpendiculaire à celle qu'il suivait ici, ayant même hauteur et même forme, et s'élevant immédiatement sur la rive gauche de l'ouad.

La plaine où je chemine a un sol pierreux ; des gommiers, de nombreuses touffes de melbina y poussent. Elle est bornée au nord par les premières pentes du Sarro ; je me dirige vers elles : à 7 heures, je suis à leur pied ; de ce moment à celui où j'atteindrai l'Ouad Dâdes, je ne cesserai de marcher dans ce massif ; il se compose d'un haut plateau, de 2.000 mètres d'altitude moyenne, auquel on parvient par une longue succession de côtes, tantôt pierreuses, tantôt rocheuses, reliées entre elles par des talus escarpés. Le plateau supérieur présente une vaste surface unie et verdoyante ; le sol, pierreux, sans une ondulation, y est couvert d'herbe fine. Là surtout campent les Aït Seddrât et les Imerrân ; j'y rencontrerai plusieurs groupes de tentes et des troupeaux de chameaux et de moutons. Les rampes qui y mènent forment une région très accidentée : des ravins profonds, aux flancs rocheux et escarpés, les coupent ; des vallées les sillonnent ; des arêtes, des pics les hérissent de leurs masses noires. Cette région, tourmentée et difficile, est

d'ordinaire déserte. L'eau abonde dans le Sarro. Je traverse, au fond de plusieurs ravins, des ruisseaux de 4 ou 5 mètres de large dont les eaux, claires et courantes, ne tarissent jamais ; point de rivières. La verdure ne fait pas défaut : non seulement le plateau supérieur en est couvert, les côtes douces, le fond et les premières pentes des vallées, sont en partie tapissés d'halfa, de melbina, de seboula el far et d'autres herbages ; il existe des jujubiers sauvages ; au bord de l'eau apparaît le laurier-rose : il n'est pas jusqu'aux endroits les plus rocheux, flancs de ravins, surface de talus, où l'on ne trouve, poussant entre les fentes de la pierre, de petites herbes et des fleurs.

Vers 1 heure, j'atteins le plateau qui couronne le Sarro ; à 3 heures, je fais halte auprès de quelques tentes d'Aït Sedrât. De la vallée du Dra à ce point, je n'ai pas rencontré un seul être vivant. La route, facile à la fin, a été pénible au commencement : il a fallu mettre pied à terre pour remonter l'Ouad Tangarfa, dont le lit, encombré de blocs de roc, forme un chemin difficile pour les animaux. A deux autres endroits, la marche a été retardée : à Chaba Ouin s Tlit et au profond ravin qui se trouve entre elle et le gîte.

22 avril. — Départ à 7 heures du matin. A 8 heures, je suis à une crête qui forme la limite du plateau supérieur du Sarro et la ligne culminante de cette chaîne. En la passant, je franchis pour la dernière fois le faîte du Petit Atlas. De là apparaissent à mes yeux, au delà d'une longue série de croupes brunes, la vallée de l'Ouad Dâdes et, derrière elle, bordant l'horizon, la ligne bleue du Grand Atlas avec ses cimes couvertes de neige. Une descente très raide au milieu des rochers me ramène à la région des côtes, où je chemine, passant de

vallée en vallée, jusqu'à 4 heures et demie. A ce moment je me trouve au pied du Sarro et au bord de l'Ouad Dâdes : la chaîne expire à 300 mètres de la rivière. A son pied commencent les cultures qui remplissent le fond de la vallée ; elles forment une bande dont la largeur moyenne est de 1 kilomètre ; au milieu coule en serpentant l'Ouad Dâdes. Large de 30 mètres, il remplit le tiers d'un lit sablonneux et en partie couvert de roseaux ; c'est un torrent, au courant très rapide, aux eaux jaunes et glacées. Les champs qui le bordent ne rappellent en rien les merveilles du Dra ; ils présentent les cultures des pays hauts et froids. Plus un dattier ; très peu d'arbres ; point d'oliviers : à peine quelques rares figuiers, noyers et trembles aux alentours des qçars. Le reste n'est que champs d'orge et de blé, tapis monotone d'un vert cru, sans ombre ni gaieté. Cette végétation paraît triste à qui vient du sud. Les flancs sombres du Sarro la bornent à gauche ; à droite règne le long de la vallée une vaste plaine blanche, peu élevée au-dessus de son niveau, et séparée d'elle par un talus doux. Cette plaine a au moins 8 kilomètres de large et est limitée au nord par les premières pentes du Grand Atlas, derrière lesquelles apparaissent les masses neigeuses qui couronnent la chaîne. Les cultures sont bordées de chaque côté par un cordon de qçars. Les qçars de l'Ouad Dâdes ont un aspect particulier et ne ressemblent ni à ceux que j'ai vus ni à ceux que je verrai. Pour le détail des constructions, ils sont pareils à ceux du Dra et de l'Ouad Iounil : même élégance, même pisé couvert d'ornements ; mais, au lieu de former un massif compact de maisons d'où émergent les tourelles des tirremts, ils sont composés chacun de plusieurs petits groupes d'habitations, séparés les uns des autres et échelonnés le long des cultures ; ils en com-

prennent jusqu'à 8 ou 10, les uns ouverts, la plupart fortifiés, tous ayant au moins une tirremt. Ces groupes se trouvant à 100, 200, 300 mètres les uns des autres, on voit quelle longueur occupe un qçar. Il résulte de là que les localités, d'autre part très nombreuses, sont fort rapprochées ; la distance n'est, la plupart du temps, pas plus grande entre les groupes limitrophes de centres différents qu'entre deux groupes du même : il est très difficile de discerner où commence et où finit chacun, dans ce cordon non interrompu de maisons et de tirremts qui garnit les deux rives de l'ouad. Les demeures sont, comme dans le Dra et comme presque partout, sur la lisière et non au milieu des cultures : ici aussi les inondations sont à craindre ; il n'est pas rare de voir les eaux de la rivière couvrir tout le fond de la vallée et venir battre les murailles des qçars. Ceux-ci ne sont pas les seules constructions de l'Ouad Dâdes. Je vois apparaître en grand nombre des bâtiments curieux dont j'avais remarqué quelques types chez les Aït Seddrât du Dra : ce sont les *ageddim* ; l'usage en paraît spécial à l'Ouad Dâdes, au Todra, au Ferkla et à certains districts du Dra : du moins je ne les ai vus qu'en ces endroits ; dans les deux premières régions ils sont nombreux, on en rencontre à chaque pas ; dans les deux autres ils sont moins fréquents. Ici, sur les limites des qçars, au bord de l'ouad, au milieu des cultures, les ageddims se dressent en foule ; ce sont des tours isolées, de 10 à 12 mètres de hauteur, en briques séchées au soleil, de forme carrée, percées de créneaux et garnies de machicoulis : elles sont surtout nombreuses sur les lignes formant frontière entre les localités ; elles s'y dressent d'ordinaire par deux, se faisant face, une de chaque côté. Dès qu'éclate une guerre entre qçars, ce qui arrive presque tous les jours (le lendemain de

mon passage, une s'est allumée et a coûté la vie à plusieurs personnes), chaque parti emplit ses tours d'hommes armés, avec mission de protéger cultures et canaux et de tirer sur tout individu du camp opposé qui passe à portée ; la fusillade commence aussitôt de tour à tour, fusillade vive par moments, surtout quand une troupe paraît dans la vallée pour essayer de ravager les champs de ses adversaires. Des questions de conduites d'eau donnent naissance à la plupart de ces guerres. Elles durent parfois longtemps, mais ne sont acharnées que les premiers jours : dans cette période il est rare qu'il n'y ait du sang versé ; ensuite elles traînent en longueur et les hostilités se bornent à envoyer quelques coups de fusil dans le qçar ennemi, chaque fois qu'apparaît du monde sur une terrasse, dans les jardins, quand quelqu'un approche de la frontière.

Je m'arrête au point où je suis sorti du Sarro, dans le qçar de Timichcha, au pied duquel débouche le chemin. Il fait partie du district d'Aït Iahia, appartenant aux Aït Seddrât. Ce district, comme tous ceux de l'Ouad Dra et de l'Ouad Dâdes, se compose exclusivement de l'étroite bande de cultures et de qçars qui borde les rives du cours d'eau.

Nulle part, excepté sur le plateau supérieur du Sarro et aux approches de l'Ouad Dâdes, je n'ai rencontré de monde pendant cette journée. Il s'est présenté trois passages difficiles sur la route : la descente, après la ligne de faîte du Sarro, le ravin de l'Ouad Aqqa n Ourellaï et celui qui le suit.

23 avril. — Départ à 7 heures du matin. Je remonte l'Ouad Dâdes. Sauf un court défilé désert qu'il traverse entre le district d'Aït Iahia et celui du Dâdes, il demeure sur mon parcours tel que je l'ai vu hier : mêmes cultures semées d'aged-

dims, mêmes cordons non interrompus de qçars et de maisons. Si ce n'est pendant son passage dans ce kheneg, on ne saurait trouver sur l'une ou l'autre de ses rives 200 mètres sans constructions. Rien de nouveau à signaler : les flancs comme le fond de la vallée restent les mêmes jusqu'à mon arrivée à Tiilit, où je m'arrête.

Chemin facile. Beaucoup de monde. J'ai traversé l'Ouad Dâdes ; il n'est pas franchissable en tous points, mais seulement en certains endroits où il présente des gués ; à celui où je l'ai passé, il avait 20 mètres de large sur 80 à 90 centimètres de profondeur ; courant très rapide. Des qçars que j'ai rencontrés, deux ont attiré mon attention : celui d'Aït Bou Amran (entre Azdag et Taourirt), où se voit une belle qoubba, et celui d'Imzour, remarquable par l'étendue des cinq ou six groupes qui le forment et par l'importance de sa population.

Au Mezgîta, dans le district d'Aït Seddrât, dans celui d'Aït Iahia, les vêtements des Musulmans sont les suivants : khenîfs, bernous de poil de chèvre bruns ou gris, ces derniers rayés de fines bandes blanches et noires, haïks blancs et bruns ; tête nue ou ceinte, mais non couverte, de petits turbans blancs ou noirs ; les femmes riches sont vêtues de khent, les pauvres de laine blanche ou brune. Dans le Dâdes, les costumes des femmes restent les mêmes ; ceux des hommes sont, soit le khenîf, soit un long bernous de laine teinte, noir ou bleu foncé. Depuis Tazenakht, les armes demeurent uniformes : long fusil à crosse étroite et poignard recourbé. L'équipement offre une variation : à partir du district d'Aït Seddrât (Dra), la corne à poudre disparaît et se remplace par une petite gibecière de maroquin rouge couverte de broderies de soie ; elle se suspend au côté gauche par une bretelle de cuir : cet objet gracieux est

d'un usage universel dans la région que je traverse, depuis les Aït Seddrât du Dra jusqu'à Qçâbi ech Cheurfa.

Il y avait aujourd'hui marché à Imzour, près de Tiilit. J'en ai profité pour faire chercher, parmi les Aït Seddrât qui s'y trouvaient, un zetat sûr, qui me menât au Todra. On en a choisi un ; l'arrangement a été conclu avec lui ; il a été fait en forme, devant le taleb présent au marché : celui-ci a dressé un acte en partie double constatant que le Seddrâti un tel s'engageait, moyennant une somme de 15 francs, payable à l'arrivée, à me conduire au Todra ; il serait responsable de tout dommage qui me serait fait durant le trajet et, au cas où je ne parviendrais pas à destination, devrait à la communauté juive de Tiilit une indemnité de 5.000 francs. Ces formalités sont employées dans diverses régions du Sahara, surtout chez les Berâber et les Aït Seddrât ; dans ces deux tribus, il est rare qu'un Israélite se mette en route sans s'être, par un acte de ce genre, mis en sûreté contre son zetat. Cela ne se fait pas entre Musulmans. Cette différence vient de ce que partout un homme serait déshonoré s'il avait violé l'engagement pris avec un autre Mahométan, et profité de sa confiance pour l'assassiner ; au contraire, dans certaines tribus, comme celle où je suis, qu'un Musulman promette à un Juif de l'escorter et de le protéger et que, chemin faisant, il le pille et le tue, ce sera regardé comme une peccadille ou comme un bon tour. Aussi prend-on des précautions spéciales.

24 avril. — Départ à 9 heures du matin. Je me mets en route avec mon zetat pour gagner le qçar qu'il habite. J'y passerai la nuit, et demain matin on partira pour le Todra. Je remonte l'Ouad Dâdes, dont les bords demeurent ce que je les

ai vus : mêmes cultures, mêmes cordons continus de qçars. La largeur de la vallée, qui jusqu'ici n'avait pas varié d'une manière sensible, diminue peu à peu : elle avait 1.000 mètres à Tiilit ; elle en a 600 à Khemîs S. Bou Iahia, 300 à Aït Iidir. A mesure qu'on avance, les arbres, noyers et figuiers, augmentent. Les flancs subissent à Tiilit une brusque transformation. Jusque-là c'étaient le Sarro à gauche, une plaine à droite ; aujourd'hui ce seront, durant toute la marche, à droite des côtes assez hautes, à gauche une plaine dépassant à peine le niveau de la vallée, la plaine d'Anbed.

A 1 heure, j'arrive à Aït Iidir, qçar du haut Dâdes, résidence de mon zetat. Je traverse là l'Ouad Dâdes ; il coule en deux bras, l'un de 12 mètres, l'autre de 20 mètres, d'une profondeur égale d'environ 60 centimètres ; courant très rapide.

IX

DU DADES A QÇABI ECH CHEURFA

1°. — DU DADES AU QÇAR ES SOUQ.

25 avril. — Départ à 5 heures du matin. Mon Seddrâti, accompagné d'un second fusil, m'escorte. J'abandonne l'Ouad Dâdes. Au-dessus d'Aït Iidir, on en voit la vallée rester la même durant 4 ou 5 kilomètres, puis elle se resserre : la plaine qui s'étendait à sa gauche finit, et est remplacée par un haut talus ; la rivière, sans cesser d'être garnie de verdure, entre dans un défilé étroit où on la perd de vue. Elle s'enfonce dans le Grand Atlas. Je passe sur le plateau bas et uni qui la borde à l'est. J'aborde un mouvement de terrain des plus remarquables : le plateau où je m'engage est l'extrémité occidentale d'une immense plaine qui, commençant à l'est de l'Ouad Ziz et même de l'Ouad Gir, s'étend vers l'ouest jusqu'à l'Ouad Dâdes. Cette grande dépression sépare le Grand et le Petit Atlas, et s'enfonce entre les deux chaînes comme un golfe profond. Entré ici en cette plaine, j'y demeurerai jusqu'au Ziz. Dans

toute cette région, elle se décompose en deux sections qu'on peut appeler supérieure et inférieure : la première, où je suis en ce moment, que je traverserai d'ici à Imiter et du Reris au Qçar es Souq, est la partie primitive de la plaine ; elle s'étend le long du Grand Atlas et a pour limites : au nord, cette chaîne ; à l'ouest, l'Ouad Dâdes ; au sud, le Petit Atlas du Dâdes à Imiter, et au delà la section inférieure. Celle-ci, où j'entrerai à Imiter pour y rester jusqu'au Reris, se trouve au pied du Petit Atlas et est bornée : au sud, par cette chaîne ; à l'ouest et au nord, par la section supérieure. La seconde portion est en contre-bas de la première et séparée d'elle sur toute sa longueur par un talus uniforme. Celui-ci est comme un degré placé entre les deux étages de la plaine ; il est partout le même : la hauteur en est d'environ 100 mètres ; il est composé de roche rose, à pic au sommet et en pente douce au pied. La section inférieure a sans doute été creusée par les eaux du Grand Atlas qui, se précipitant perpendiculairement de ses cimes dans la plaine, se sont heurtées aux masses rocheuses du Sarro, si tourmentées sur ce versant, et se sont pratiqué cette excavation à leur pied.

C'est le long des premières pentes du Petit Atlas que l'étage inférieur est le plus bas : là se déroulent les lits des cours d'eau ; là coulent et l'Ouad Imiter et l'Ouad Todra. La ligne de thalweg entre le Grand et le Petit Atlas se trouve donc dans la seconde partie. L'étage supérieur comme l'étage inférieur présentent un sol uni, dur, souvent pierreux ; aucun mouvement n'interrompt l'uniformité plate du premier, si ce n'est des massifs rocheux au nord du Todra et une butte près de Qçar es Souq, témoins isolés au milieu de la plaine. Dans l'étage inférieur, comme s'il avait été moins complètement balayé que

l'autre, les témoins sont plus nombreux et s'élèvent en masse plus compacte : ce sont d'abord le barrage qui se voit à l'est de Timatreouin, puis le massif situé entre le Todra, le Reris et le Ferkla, enfin les collines isolées que je laisserai à droite en allant du Todra au Ferkla ; ces divers groupes paraissent d'altitude moindre que le talus qui sépare les deux étages.

Ma route d'aujourd'hui se divise en deux parties : l'une dans la section supérieure de la plaine, d'Aït Iidir aux abords d'Imiter, l'autre dans la section inférieure, d'Imiter au Todra. Ces deux parties offrent une égale facilité ; dans chacune on marche en terrain plat. Dans la première, je parcours une plaine de plus de 15 kilomètres de large, sans une ondulation ; on l'appelle Outa Anbed ; elle est bornée : au sud, par le Sarro, longue ligne noire à reflets brillants ; au nord, par un talus brun de hauteur médiocre, commençant à la gorge où s'enfonce l'Ouad Dâdes en amont d'Aït Iidir ; à l'ouest, par la vallée de cette rivière ; vers l'est, rien ne limite l'horizon : tant qu'on marche dans la plaine, on ne voit qu'elle devant soi. On en sort sans s'en apercevoir, en s'engageant dans le lit d'une rivière dont les berges rocheuses, basses d'abord, vont en s'élevant et finissent par devenir les flancs d'un ravin. C'est un court passage d'où on débouche, à Imiter, dans une nouvelle plaine, la seconde section, l'étage inférieur. Le sol de l'Outa Anbed est uni comme une glace ; c'est un terrain sablonneux et dur, semé de petites pierres ; il est aux deux tiers nu ; un tiers est couvert de menus herbages. De rares ruisseaux le sillonnent, leurs lits desséchés et bordés de grands genêts blancs. Imiter est un groupe de quatre qçars appartenant aux Berâber. Il se trouve à la bouche d'une vallée étroite, dont les flancs sont des talus de roche rose de 100 mètres de

haut, raides, sans végétation, semblables à ceux qui bordent le ravin que je viens de descendre. La rivière qui en sort, l'Ouad Imiter, débouche ici dans la plaine inférieure, où elle s'unit au cours d'eau que j'ai suivi. Les qçars d'Imiter sont construits avec élégance, comme ceux du Dra. Quelques cultures d'orge et de blé les entourent, avec des figuiers et des trembles.

A Imiter commencent la seconde portion de ma route et le second étage de la plaine ; celui-ci est une longue surface plate gardant d'ici, son origine, jusqu'au Todra, où il est coupé par la bande de palmiers de l'oasis, une largeur moyenne de 3 kilomètres ; après le Todra, il s'élargit par degrés et atteint 18 kilomètres entre le Ferkla et le Reris ; au delà de ces points, je le verrai s'étendre à perte de vue vers l'est, avec une largeur qui paraîtra augmenter encore : sur toute son étendue il reste le même, borné au nord par le talus uniforme de roche rose qui le sépare de l'étage supérieur, au sud par une ligne de hauteurs noires et rocheuses, premières pentes du Sarro. D'Imiter au Todra, le sol est uni ; il consiste en un sable rose semé de pierres, rares au début, plus nombreuses à mesure qu'on avance vers l'est. On ne voit presque pas de végétation : à peine un peu de thym et de mousse. Un seul accident de terrain coupe la monotonie de la plaine : une ligne de collines de 50 à 60 mètres de hauteur la barre vers Timatreouin, formant une digue sur toute sa largeur ; ces collines sont en pente douce ; le chemin qui les franchit n'offre aucune difficulté. Le col où on les passe, Foum el Qous n Tazoult, est un point important : il forme limite entre les Aït Melrad et les autres fractions des Aït Iafelman ; le sol en est intéressant : composé moitié de roche rose, moitié de roche noire, il réunit les élé-

ments du Grand et du Petit Atlas. Après l'avoir traversé, je me retrouve sur la plaine : dans le lointain apparaissent les palmiers du Todra, comme une ligne noire. Je les atteins à 4 heures du soir. A 4 heures et demie, je fais halte dans le qçar de Taourirt.

L'oasis du Todra se compose uniquement des rives de l'Ouad Todra ; c'est un long ruban, dont la largeur varie de 800 à 2.000 mètres, couvert de plantations au milieu desquelles serpente la rivière. Elle est ombragée sur toute son étendue d'une multitude de palmiers auxquels se mêlent, surtout dans la partie nord et aux environs immédiats des qçars, des grenadiers, des figuiers et des oliviers, mi-cachés sous les rameaux grimpants de la vigne et des rosiers. Tel je vois le Todra, telles seront les oasis du Ferkla, du Reris, du Qçar es Souq, minces serpents noirs s'allongeant dans la plaine.

Durant la route d'aujourd'hui, je n'ai cessé de voir dans le lointain, vers le nord, au delà des hauteurs peu élevées bordant l'Outa Anbed et du talus limitant l'étage inférieur, de hautes montagnes brunes avec des taches de neige sur leur faîte : ce n'étaient pas les crêtes supérieures du Grand Atlas, mais d'importants échelons de la chaîne. Comme rivières, j'ai rencontré l'Ouad Imiter (100 mètres de large ; lit moitié sable, moitié gravier ; à sec ; berges de sable de 2 mètres de haut) et l'Ouad Todra (20 mètres de large, dont 15 remplis d'eau courante ; fond de gravier ; point de berges ; l'Ouad Todra a une eau limpide et agréable au goût ; son lit n'en manque jamais ; un grand nombre de canaux en dérivent, donnant en tout temps un arrosage abondant aux plantations qui le bordent. Pendant la partie de son cours où il traverse l'étage inférieur de la plaine, il coule au milieu d'une tranchée d'environ

1.000 mètres de large, séparée du terrain voisin par des talus escarpés de 8 ou 10 mètres. Le fond de la tranchée, de sable, est couvert de cultures et de palmiers : c'est le cœur de l'oasis ; la plupart du temps, dattiers et champs débordent un peu des deux côtés de l'encaissement ; jamais ils n'en dépassent beaucoup les bords ; par endroits, ils s'y arrêtent. Je verrai plus loin l'Ouad Ziz couler à Qçar es Souq dans une excavation semblable. Dans la partie où il traverse l'étage supérieur, l'Ouad Todra s'y creuse une vallée à pentes douces ayant au fond 1.200 à 1.500 mètres de large). Entre Imiter et le Todra, j'ai vu deux lieux habités, deux petits qçars, l'un auprès duquel je suis passé, l'autre aperçu de loin. Le premier, Timatreouin Ignaouen, appartient aux Berâber (les Ignaouen sont une subdivision des Aït Atta) ; il est bordé de jardins et de cultures semblables à ceux d'Imiter ; comme là, il n'y a pas un palmier ; un canal descendant des premières pentes du Grand Atlas y apporte une eau courante et limpide. Le second est Qcîba Aït Moulei Hamed. Il fait partie d'un groupe de trois qçars situés sur les bords de l'Ouad Imiter, non loin de son confluent avec l'Ouad Todra ; tous trois sont entourés de dattiers. A l'exception des travailleurs dispersés dans les plantations d'Imiter et de Timatreouin, je n'ai rencontré personne sur la route.

26 et 27 avril. — Séjour à Taourirt. L'oasis du Todra, une de sa nature, se divise au point de vue politique en deux portions : la première, le Todra proprement dit, se compose de la partie haute ; elle est habitée par des Chellaha indépendants ; la seconde, qui est située au-dessous d'elle et n'en est séparée par rien d'apparent, appartient aux Berâber ; ils y sont mêlés ;

plusieurs fractions se la partagent. Dans tout le Todra, chaque localité est indépendante de ses voisines. L'oasis est fort peuplée ; elle comprend 50 à 60 qçars, échelonnés les uns contre les autres le long des plantations. La plupart sont construits en des points élevés : ceux de l'étage inférieur de la plaine, au bord de la tranchée que s'y est creusée l'Ouad Todra, les autres au pied des flancs de sa vallée, comme Tiidrin et Tirremt, ou sur des buttes isolées près de ses rives, comme Taourirt et Aït Ourjedal. Cette disposition, que j'ai trouvée dans le Dra et le Dâdes, se prend ici pour les mêmes motifs qu'en ces régions ; il s'en ajoute un de plus : la nécessité d'avoir une position aisée à défendre. Les guerres, fréquentes ailleurs, sont continuelles au Todra ; aussi point de précaution qu'on ne prenne : chaque localité est resserrée dans un étroit mur d'enceinte : de toutes parts se dressent des ageddims. Durant le temps que j'ai passé à Taourirt, ce qçar était en guerre avec son voisin, Aït Ourjedal ; chaque jour on se tirait des coups de fusil ; les fenêtres, les lucarnes des maisons étaient bouchées ; on n'osait monter sur les terrasses de crainte de servir de point de mire : les deux localités sont si proches que, malgré le peu de portée des armes, on s'atteignait de l'une à l'autre. On ne se contente pas toujours de tirailler à distance ; il n'est pas rare de voir les habitants d'un qçar en assiéger un autre, le prendre d'assaut et le piller.

La langue du Todra est le tamazirt ; beaucoup d'hommes savent l'arabe. Les Musulmans sont habillés de haïks et de bernous de laine blanche, rarement de kheidous ; ils ont d'ordinaire la tête nue ; quelquefois ils la ceignent, sans la couvrir, d'un petit turban blanc. L'armement reste jusqu'au Ziz ce qu'il était au Dâdes. Le vêtement des femmes demeure le

même ; à partir d'ici, il sera toujours de laine ou de cotonnade blanche : plus de khent. Pas de Haratîn.

28 avril. — Du Todra au bassin de la Mlouïa, je serai en plein pays des Berâber. D'ici à l'Ouad Ziz, la région à traverser est une vaste plaine déserte semée d'oasis. Elle est sans cesse parcourue par plusieurs fractions des Berâber, surtout par les Aït Melrad et les Aït Atta. Comme la mésintelligence règne en ce moment entre Aït Melrad et Aït Atta d'une part, et de l'autre enrre les deux grandes branches des Aït Atta, les Aït Zemroui et les Aït Hachchou, il me faudra trois zetats d'ici à Qçar es Souq : un des Aït Melrad et deux des Aït Atta. Je me suis, pendant mon séjour à Taourirt, assuré de ceux qui me conduiront au Ferkla. Ils doivent me prendre aujourd'hui ; on passera la nuit au qçar de l'un d'eux, dans le bas Todra : demain matin on partira pour le Ferkla, en se joignant à la caravane qui y va tous les mardis.

Départ de Taourirt à 4 heures du soir. Arrivée à Tadafals, mon gîte, à 7 heures. Je n'ai fait que longer la lisière de l'oasis, cheminant tout le temps dans l'étage inférieur de la plaine ; il ne cesse pas d'être uni ; le sol y est sablonneux en restant dur. A hauteur des dernières localités du Todra, commence sur la rive gauche de la rivière et assez loin d'elle un massif isolé de collines basses que je côtoierai pendant la marche de demain. A Aït Mhammed finit l'excavation dans laquelle coulait l'Ouad Todra. A partir de là, le lit est au niveau de la plaine. Chemin faisant, j'ai traversé l'Ouad Imiter (60 mètres de large ; lit de sable ; à sec) ; au point où je l'ai passé, une digue en maçonnerie barrait le cours de la rivière ; c'est l'ouvrage de ce genre le mieux construit que j'aie vu au Maroc.

29 avril. — Départ à 6 heures du matin. Bientôt qçars et palmiers disparaissent sur les rives de l'Ouad Todra. Le lit s'en dessèche, et je suis dans le désert. Je chemine dans la plaine où je me trouvais hier, marchant entre l'Ouad Todra et le massif qui s'élève à sa gauche ; le sol est de sable blanc, pur auprès de la rivière, semé de petits cailloux noirs aux abords des collines ; au pied de celles-ci, la terre en est couverte comme d'une écaille. Peu de végétation : dans les régions pierreuses, quelques touffes de thym ; dans le sable, qui occupe la portion la plus grande, un peu de melbina et de jujubiers sauvages. Je vois au sud, bornant la plaine, les premières pentes du Petit Atlas portant encore le nom de Sarro, ligne sombre de hauteurs tourmentées, aux flancs de roche noire et luisante, avec de minces filets de neige apparaissant çà et là sur les crêtes. Vers le nord, une partie de l'étage inférieur et le talus rose qui le borde sont masqués pendant une portion du trajet par les collines dont je suis le pied : celles-ci forment un massif gris, aux flancs rocheux et nus, aux côtes douces, élevé de 30 à 40 mètres ; il s'élève isolé dans la plaine, occupant la partie centrale du triangle dont le Todra, le Ferkla et le Reris sont les sommets. Au delà de sa ligne mince, apparaît dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes brunes : les premiers échelons du Grand Atlas. Tel est ici l'étage inférieur de la plaine, où je marche jusqu'au Ferkla. A 1 heure, j'atteins les premiers palmiers de l'oasis ; à 1 heure 20 m., je m'arrête au qçar d'Asrir. Depuis 9 heures du matin, on se croyait sans cesse au point d'arriver, trompé qu'on était par de continuels effets de mirage. C'était la première fois que j'apercevais ce phénomène au Maroc : il se représenta le lendemain durant presque tout le trajet du Ferkla au Reris. Depuis je ne le vis plus.

Je marchais aujourd'hui avec une nombreuse caravane, au milieu de laquelle me protégeaient trois zetats ; elle se composait de 100 à 150 personnes, moitié Aït Atta, moitié Aït Melrad. Il y avait dans le nombre 60 à 70 fusils, sans un cavalier. Tout ce monde venait du Souq et Tenîn du Todra et se rendait au Ferkla. Les bêtes de somme, ânes et mulets, étaient 120 ou 150 ; les mulets sont très communs dans le pays. Je n'ai point aperçu d'autres voyageurs que nous sur la route. L'Ouad Todra, que j'ai traversé ce matin au sortir de l'oasis, y avait 60 mètres de large ; il était à sec ; le lit en était formé de gros galets et sans berges. Il reste tel jusqu'au Ferkla, toujours desséché et au niveau du sol : point de trace de végétation ni dans son lit ni sur ses rives ; rien qui de loin en dessine le cours à la surface blanche de la plaine. Le Ferkla est en tout semblable au Todra : c'est une bande de palmiers large de 1.000 à 2.000 mètres ; au milieu se déroule l'Ouad Todra, dont le lit s'emplit de nouveau d'une eau abondante et limpide. Il coule à fleur de terre ; l'oasis entière est au niveau de la plaine. Le Ferkla est moins grand que le Todra : sa longueur est moindre ; ses localités et ses habitants sont en nombre plus faible. Il appartient en partie aux Aït Melrad, en partie à des Chellaha isolés : leurs qçars sont mélangés ; chacun de ceux-ci est indépendant, aussi bien ceux des Chellaha que ceux des Berâber. Par une exception unique, les Chellaha du Todra, du Ferkla et une partie de ceux du Reris gardent une liberté absolue auprès de leurs puissants voisins : ils n'ont pas sur eux la moindre debiha. A quoi faut-il l'attribuer ? Sans doute à leur cohésion lorsqu'il s'agit de défendre la liberté commune, et à leur caractère belliqueux. A ce propos, il faut remarquer qu'il ne se trouve pas un seul Hartâni parmi eux. J'ai cessé de voir des

Haratîn dès que j'ai quitté l'Ouad Dâdes : dorénavant je n'en rencontrerai plus. Au Ferkla comme au Todra, je trouve les élégantes constructions du Dra. Les productions du sol sont les mêmes ici qu'au Todra, avec cette différence qu'en arbres il n'y a guère que des dattiers ; les autres essences sont rares : on voit quelques troncs de figuiers, de grenadiers, de pêchers, d'oliviers, et de la vigne, mais en petite quantité; au contraire, les palmiers sont nombreux et beaux : ils sont plantés serrés et forment une forêt touffue. A leur ombre, entre leurs pieds, se pressent des cultures arrosées de canaux.

30 avril. — Aujourd'hui je vais au Reris, autre oasis analogue à celle-ci. Départ à 8 heures du matin. J'ai mon escorte obligatoire de trois Berâber ; je marche avec une caravane d'une vingtaine de personnes dont la moitié est armée. Le massif de collines que j'ai eu à main gauche durant la marche d'hier expire entre le Ferkla et le Reris : on en distingue les dernières côtes à l'ouest du chemin. Vers le nord s'aperçoit, à grande distance, une haute chaîne brune, aux nombreuses découpures, entre lesquelles brillent des croupes plus éloignées couvertes de neige : le Grand Atlas. L'étage inférieur de la plaine apparaît ici dans toute son étendue : il s'étale entre le Petit Atlas et le talus de roche rose au pied duquel est le Reris ; plus un mouvement n'en plisse l'immensité plate qu'on voit s'allonger vers l'est à l'infini, toujours la même, aussi loin que la vue peut porter. C'est une surface nue et blanche se déroulant jusqu'à l'horizon. Là coulent les ouads Todra et Reris ; là est leur confluent : dans l'éblouissante blancheur de la plaine, leurs lits desséchés et sans verdure ne se distinguent pas. Seules, paraissent quelques lointaines oasis, points noirs se

reflétant dans les étangs et les longs lacs bleus que fait briller le mirage. Du Ferkla au Reris, le sol est de sable dur semé çà et là de cailloux noirs : comme seule végétation, la mousse des hamadas, excepté en quelques points où le sable forme des dunes de 50 centimètres de haut, et où poussent des touffes de drin.

A 1 heure et demie, j'arrive au Reris. Cette oasis est, en forme et en productions, semblable au Todra et au Ferkla, au Todra surtout, auquel elle est en quelque sorte symétrique. Comme lui, elle est située au point où le cours d'eau qui la féconde sort du talus rocheux et débouche de l'étage supérieur dans le second ; comme lui, elle se trouve partie en deçà du talus, resserrée au fond d'une vallée, partie au delà, en plaine. C'est une bande de palmiers ombrageant des cultures au milieu desquelles coule l'ouad et s'élèvent de nombreux qçars. Les constructions sont faites à la façon de celles du Dra. Peut-être ont-elles moins de moulures sur les murs ; en revanche la plupart des localités possèdent des enceintes élevées et, auprès des portes, des tours d'une grande hauteur, telles que je n'en ai vu nulle part ailleurs. Comme au Ferkla, les palmiers forment une forêt épaisse et ont entre eux peu d'arbres d'essence différente. L'Ouad Reris est de la force de l'Ouad Todra : il a 30 mètres de large, dont 12 remplis d'eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur. Le lit est moitié sable, moitié gravier ; il a des berges de sable de 2 mètres de haut. Pendant le trajet d'aujourd'hui, je n'ai rencontré personne. J'ai passé à proximité de deux lieux habités : Zaouïa Sidi El Houari, groupe de quelques maisons entouré de grands jardins d'oliviers et de grenadiers, sans un palmier ; El Mkhater, petit qçar avec dattiers.

En ce moment, le Reris est fort agité. On s'attend à ce que les Aït Atta et les Aït Melrad en viennent aux mains bientôt dans ces parages : chaque qçar se tient sur ses gardes ; chacun a des veilleurs sur ses tours, pour guetter et donner l'alarme en cas de surprise. Nous avons dit qu'Aït Atta et Aït Melrad étaient en mauvaise intelligence. Au printemps dernier (1883), ils se sont livré une grande bataille non loin d'ici, auprès de Tilouin, petite oasis isolée à l'est du Ferkla. Les Aït Atta étaient au nombre de 8.000 fantassins et 600 chevaux ; les Atï Melrad comptaient 12.000 hommes de pied et 700 cavaliers. Les Aït Atta furent vaincus ; 1.600 périrent : la perte des Aït Melrad fut de 400 hommes (1). Le combat n'avait duré qu'une matinée. Cette sanglante rencontre fut suivie d'une trêve d'une année : il fut convenu qu'on se mesurerait de nouveau au printemps suivant. On s'attend chaque jour à voir commencer les hostilités. Le principal théâtre de la lutte sera sans doute le Reris. Les Aït Atta enlevèrent, il y a une trentaine d'années, aux Aït Melrad une partie des qçars qu'ils possédaient dans cette oasis, entre autres Gelmima, l'un des principaux de la contrée. Les Aït Melrad vont, pense-t-on, essayer de reprendre ce dernier.

Ce n'est pas sans raison qu'on considère la reprise de la guerre comme imminente. J'apprendrai demain, en arrivant à Qçar es Souq, qu'aujourd'hui même les Aït Atta ont pillé une caravane d'Aït Melrad : c'est le début des hostilités.

(1) Je ne puis croire à ce chiffre de 2.000 morts en un combat : cependant il m'a été affirmé comme exact en quatre points différents, au Todra au Ferkla, au Reris, à Qçar es Souq.

1er mai. — Départ de Gelmima à 4 heures du matin. Je vais au Qçar es Souq, petit district sur l'Ouad Ziz. Point de caravane : je pars avec mes trois Berâber. On commence par longer le pied du talus de roche rose qui sépare les deux étages de la plaine. A sa base, le sable devient rose et se sème de pierres ; presque point de végétation : quelques touffes de melbina et de mousse du hamada. Vers 7 heures et demie, je cesse de suivre le talus et je le gravis. Arrivé à sa crête, je me trouve au bord d'un plateau ; il s'étend à perte de vue à l'est et à l'ouest ; il est borné au sud par le talus que j'ai monté ; au nord, par un premier échelon du Grand Atlas qui se dresse comme une muraille à 20 kilomètres de moi : c'est la première section de la plaine, l'étage supérieur. A mes pieds s'étend la partie inférieure, que je viens de quitter : immense étendue blanche où paraissent, comme deux points, les oasis de Tilouin et de Mekhtara Aït Abbou ; elle se prolonge toujours la même, bordée par la ligne sombre du Sarro, aussi loin que porte la vue. A la surface de la section où je suis, s'aperçoit vers le nord-ouest un tronçon de ligne verte, portion des palmiers de Taderoucht ; ils apparaissent par une légère dépression de la plaine. D'un autre côté, au nord-est, se voit un mamelon rougeâtre dressant sa tête isolée au milieu du désert. Il se trouve dans la direction du Qçar es Souq : je marche droit sur lui. Le sol de cet étage supérieur est mi-pierreux, mi-rocheux sur les bords ; il devient sablonneux à mesure qu'on se rapproche du milieu : dans cette partie il y a parfois de petites dunes de 1 à 2 mètres de haut. La végétation se compose, dans le sable, d'un peu de thym, de mousse du hamada, de rares jujubiers sauvages. Les parties pierreuses sont plus nues : à peine y voit-on quelques touffes de mousse. Le terrain est uni ; on n'y dis-

tingue pas d'autre accident que la butte isolée qui me sert de signal ; elle est peu élevée : je passerai à son pied à 2 heures ; elle me semblera avoir 60 ou 80 mètres de haut. C'est un mamelon de roche rouge, escarpé. Les eaux de cette partie de la plaine vont d'une part à l'Ouad Ziz, de l'autre à l'Ouad Reris. Cela donne naissance à la dépression par laquelle j'ai aperçu une parcelle du Taderoucht.

A 3 heures et demie, l'Ouad Ziz apparaît. Il est à quelque distance. C'est une ligne noire sortant du flanc de l'Atlas et s'allongeant à perte de vue dans la plaine. Aucun mouvement ne borne l'horizon, ni à l'est, ni à l'ouest, ni au sud : on ne voit en ces trois directions qu'une surface plate et blanche s'étendant à l'infini ; au milieu serpente la longue file des palmiers de l'Ouad Ziz, sans que la ligne s'en interrompe depuis le point où ils débouchent de la montagne jusqu'à celui où on les perd des yeux aux limites de l'horizon. Les districts qui se succèdent sur les bords du Ziz sont, comme ceux du Dra, un ruban étroit se déroulant au milieu du désert : comme eux, bien que portant des noms divers, Qçar es Souq, Metrara, Reteb, Tizimi, Tafilelt, ils forment une seule oasis, bande de dattiers bordant sans interruption le fleuve, depuis le qçar le plus haut du Qçar es Souq jusqu'à la localité la plus basse du Tafilelt.

A 4 heures et demie, je parviens au Qçar es Souq. Je m'arrête au mellah. Je n'ai rencontré personne durant ma route. J'ai passé près d'un endroit habité, le petit qçar de Tarza, appartenant aux Aït Izdeg. Deux cours d'eau se réunissent au-dessus de lui et se dirigent vers le sud en creusant dans la plaine une vallée de 500 mètres de large : le qçar se trouve au fond de celle-ci, entouré de champs, d'oliviers et de figuiers ; point de palmiers. Le principal des deux cours d'eau, l'Ouad

Tarza, a 50 mètres de large ; le lit, moitié sable, moitié gravier, en est à sec.

Le Qçar es Souq est un district situé sur les bords du Ziz : c'est l'un des plus petits de son cours et le premier après sa sortie du Grand Atlas ; il commence au point où le fleuve débouche de la montagne. La vallée du Ziz y offre une bande de palmiers large de 500 à 1.500 mètres, au milieu de laquelle coule le fleuve et s'élèvent des qçars. Les constructions sont en pisé ; les tirremts, nombreuses, sont moins ornées que dans le Dra. D'ici à Foum Riour, où l'Ouad Ziz sort de l'Atlas, le cours d'eau et la majeure partie des dattiers sont encaissés dans une tranchée profonde de plusieurs mètres, pareille à celle où coule quelque temps l'Ouad Todra ; le fond en est de sable, les parois de roche : en dehors sont le reste des palmiers et la plupart des qçars. L'Ouad Ziz a ici 40 mètres de large, 80 centimètres de profondeur, une eau verte au courant impétueux ; il a de nombreux rapides et ne se traverse qu'à des gués déterminés ; lit tantôt de gravier, tantôt de sable, sans berges.

Le costume et les armes sont les mêmes, à peu de chose près, que dans les oasis précédentes. Le gracieux sac à poudre de filali brodé de soie se porte toujours. La seule modification est dans la coiffure : on garde le dessus de la tête nu ; l'étroite bande de coton blanc dont on se ceignait le front au Dâdes, au Todra et au Reris se remplace par quelques tours de fil de poil de chameau ou de cordelette de soie ; celle-ci est d'ordinaire rose et de 7 à 8 millimètres de diamètre. Il est de mode d'avoir un anneau d'argent à l'oreille gauche. Peu de kheidous : on ne s'habille que de blanc ; les bernous, de laine ou de coton, sont fréquemment ornés de broderies de soie aux cou-

leurs vives. Costume et armement resteront les mêmes d'ici à Qçâbi ech Cheurfa.

2°. — DU QÇAR ES SOUQ A QÇABI ECH CHEURFA.

2 mai. — Le Qçar es Souq, le Tiallalin, tous les pays que je traverserai d'ici au col de Telremt, faîte du Grand Atlas, appartiennent à un même rameau des Berâber,les Aït Izdeg. Je prends trois fusils de cette fraction pour m'escorter jusqu'au Tiallalin, mon gîte de ce soir. Ce district, situé sur le Ziz, se trouve de l'autre côté de l'épaisse chaîne rocheuse au pied de laquelle est le Qçar es Souq. Deux chemins y mènent : l'un longe le cours du fleuve, au fond d'une gorge profonde, l'autre laisse l'ouad de côté et gravit les crêtes de la montagne. Ce dernier est plein de difficultés : on le prend en cas de nécessité absolue, lorsque l'Ouad Ziz, que la première route traverse plusieurs fois, se trouve infranchissable. Bien que je sois à l'époque de la crue du fleuve, et que des pluies récentes en aient gonflé les eaux et rendu le passage difficile, je prendrai la première voie. Au sortir du Qçar es Souq, j'entre dans la montagne. Celle-ci est une large chaîne de roche nue ; elle semble former une succession de murailles à pic et de talus, séparés par des côtes plus ou moins raides, tantôt rocheuses, tantôt pierreuses. Le massif est presque en entier de couleur rouge vif : aux abords du Tiallalin, les flancs changent de ton et deviennent d'un gris bleuâtre. L'Ouad Ziz traverse cette chaîne par une longue gorge aux parois escarpées, qui se changent parfois en murailles verticales ; le fond a par endroits 300 ou 400 mètres de large, souvent 50 ou 60. Il est sablonneux, couvert de cultures et jalonné de qçars sur

presque toute sa longueur ; la partie supérieure seule, celle qui touche à la plaine du Tiallalin, est rocheuse, nue et déserte. L'autre forme un district séparé, El Kheneg. Des dattiers ne cessent d'ombrager les cultures depuis Qçar es Souq jusqu'au qçar de Tamerrâkecht. Là ils disparaissent : je n'en verrai plus d'ici à la fin de mon voyage. Dans ce défilé, le chemin est difficile, à cause de la quantité de fois qu'il faut traverser l'Ouad Ziz : quoique j'aie fait un détour dans la montagne pour diminuer le nombre de ces passages, je l'ai franchi à six reprises ; la plupart des gués avaient environ 25 mètres de large et 80 centimètres de profondeur ; la rapidité très grande du courant rendait longue chacune des traversées. Parti de Qçar es Souq à 7 heures du matin, je n'arrive qu'à 3 heures et demie à l'extrémité nord du défilé. Là je me trouve en face d'une plaine où je m'engage : la plaine du Tiallalin. Elle est bornée : au sud, par la chaîne de laquelle je sors ; au nord par une autre chaîne nue et rocheuse, parallèle à celle-ci ; à l'ouest, par un demi-cercle de hautes montagnes, un peu plus élevées que celles que je viens de traverser, et dont le pied, à sa plus grande distance, peut être à 12 ou 15 kilomètres. Vers l'est, la plaine s'étend jusqu'aux limites de l'horizon. Cette étendue est nue et plate ; le sol en est pierreux, avec quelques parties rocheuses et d'autres sablonneuses. L'Ouad Ziz la traverse dans sa largeur ; les deux rives du fleuve sont bordées d'un ruban continu de cultures et de villages qui se prolongent par delà la plaine, derrière la chaîne qui la limite au nord. C'est le Tiallalin.

Le Tiallalin a, comme végétation, l'aspect du bas Dâdes : mêmes cultures tristes, même apparence morne, même absence d'arbres. Les champs, répartis sur les deux bords de

l'Ouad Ziz, forment une bande non interrompue d'une extrémité à l'autre du district ; la bande est de largeur inégale, tantôt elle a 2.000 mètres, tantôt à peine 1.000. Si par la pauvreté de la végétation le Tiallalin rappelle le Dâdes, il ne lui ressemble en rien en ce qui concerne les qçars. Depuis que j'ai quitté le bassin du Dra, l'architecture va en déclinant : jusqu'au Qçar es Souq inclus, elle avait gardé de l'élégance ; il n'y en a plus au Tiallalin : les bâtiments y sont de pisé sans ornement ; il existe des tirremts ; mais leurs quatre murs flanqués de tours sont d'une simplicité absolue : ni découpures, ni moulures. Les ageddims ont disparu avec les derniers palmiers du Reris. Les constructions, d'ici à Oudjda, rappelleront celles du Tâdla, des Aït Atab, des Entifa. Au Tiallalin, elles sont non seulement moins élégantes qu'au Dâdes, mais aussi moins nombreuses ; elles forment une série de villages peu espacés, et non cette suite continue d'habitations qui donne au Dâdes un aspect si particulier.

Je suis entré dans le Tiallalin à 4 heures ; je m'y arrête à 5 heures à Qcîba el Ihoud, petit village situé presque à l'extrémité de la plaine.

3 et 4 mai. — Séjour au Tiallalin. Une pluie continuelle, bénie par les habitants, peu agréable à un voyageur, m'y retient deux jours.

5 mai. — Départ à 8 heures du matin. Bientôt je suis hors de la plaine. L'Ouad Ziz y entre par un kheneg d'environ 100 mètres de large, entre le Djebel Bou Qandil, haute montagne brune aux côtes raides, à l'est, et le Djebel Gers, longue chaîne de roche jaune, à l'ouest. Cette dernière est en pente

faible pendant 1 à 2 kilomètres, puis s'élève à son tour ; elle forme le flanc droit d'une vallée où coule l'Ouad Ziz avant de passer dans la plaine. Le flanc gauche en est un talus à crête uniforme, en rampe douce au pied, se terminant au sommet par une muraille à pic ; il n'est que roche et pierres sans végétation. Le fond, que je remonte, a un sol terreux ; la largeur moyenne en est de 1.500 mètres. Il est occupé par les cultures et les villages du Tiallalin et du Gers ; les deux districts s'y succèdent sans intervalle : ils s'étendent sur toute la longueur de la vallée, mais n'en embrassent pas toute la largeur, n'occupant jamais qu'une des rives du fleuve, l'autre restant inculte et déserte. Je traverse une dernière fois l'Ouad Ziz : au gué, il forme deux bras, de 50 mètres de large chacun ; la profondeur du premier est de 80 centimètres, celle du second de 50 centimètres ; les eaux coulent sur un lit de gravier, sans berges ; le courant est très rapide. Dans le lointain, apparaît la cime blanche du Djebel el Aïachi. Elle ne cessera de briller à mes yeux d'ici à Qçâbi ech Cheurfa, et de là jusqu'à Misour. Vers 11 heures, je me trouve à l'extrémité de la vallée : le flanc gauche s'abaisse tout à coup, et fait place à une plaine bornée, au nord, par une chaîne rocheuse et rouge qui s'élève à plusieurs kilomètres d'ici ; au sud, par le prolongement du Djebel Gers ; vers l'ouest et le nord-ouest, elle s'étend à une grande distance et est limitée par de hautes montagnes très éloignées : de là vient l'Ouad Ziz : on distingue au loin à la surface blanche de la plaine les taches noires des jardins qui en marquent le cours. Pour moi, je l'abandonne et marche droit au nord, vers la chaîne qui se dresse de ce côté ; jusque-là, sol pierreux, plat, sans végétation. A 1 heure moins un quart, j'arrive au pied du massif ; je le gravis : une montée d'une

heure, par un ravin nu et rocheux, me conduit à un col. Là commence un plateau accidenté, au sol terreux, couvert de *geddim* (sorte d'halfa) et de thym. Je le traverse ; au bout de quelque temps, j'atteins une crête : c'est l'extrémité nord du plateau. Devant moi s'étend une côte peu rapide, garnie de geddim, et au delà une longue plaine orientée comme celle du Tiallalin, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Elle est limitée : au sud, par le massif que je finis de franchir ; au nord, par le Djebel el Abbarat, haute chaîne de roche rouge, et, en avant de lui, par un massif de collines grises de 40 à 50 mètres de hauteur, qui s'y adosse, tout en en étant distinct ; à l'ouest, par un demi-cercle de montagnes assez élevées. Vers l'est, elle s'étend à perte de vue. L'Ouad Nezala la traverse dans sa largeur ; trois hameaux isolés apparaissent avec leur maigre verdure au milieu de sa surface déserte. Bientôt je suis dans la plaine ; le sol, sablonneux, est couvert d'herbages où le genêt domine. Je gagne l'Ouad Nezala, que je suivrai jusqu'au col de Telremt, faîte du Grand Atlas. Au bout de la plaine, j'entre dans le massif de collines qui précède le Djebel el Abbarat. L'Ouad Nezala s'y creuse une vallée de 100 mètres de large ; les flancs, terre avec quelques pierres, sont couverts de geddim. A 4 heures, je suis au point où finit ce massif et où sortent de terre les parois escarpées du Djebel el Abbarat. A droite, à gauche, sont des cols entre les coteaux et la montagne. En avant, s'ouvre dans le flanc de cette dernière une brèche étroite, Kheneg el Abbarat, phénomène des plus curieux. La chaîne où elle est percée est une digue de plus de 200 mètres d'élévation, à crête rocheuse et à base pierreuse ; les crêtes vont en s'abaissant près du kheneg : elles diminuent d'une manière rapide et régulière, en décrivant un demi-cercle ; la crête

supérieure elle-même semble le décrire, de façon qu'au fond du kheneg la muraille du faîte a l'air de s'être abaissée au niveau de la rivière : ainsi ce kheneg ne paraît point percé comme les autres par l'action des eaux ; il semble formé par un pli de la bande rocheuse qui compose la chaîne. Il a 100 mètres de long et à peine 30 mètres de large ; le fond comme les parois en sont de roche : je le traverse dans le lit de l'Ouad Nezala. Au sortir du défilé, la vallée demeure étroite ; ses flancs s'abaissent : ceux-ci sont les pentes septentrionales du Djebel el Abbarat ; elles étaient nues sur l'autre versant ; ici, tout en gardant la même nature rocheuse, elles se sèment de quelques arbres. Ce sont les premières côtes boisées que je voie depuis la vallée du Sous. Bientôt le flanc droit expire et fait place à un plateau nu, élevé de 10 mètres au-dessus du niveau de la rivière ; le flanc gauche continue à la border ; il n'a plus que 40 à 50 mètres de haut : c'est un talus de roche grise, en pente douce. Plusieurs petits qçars d'aspect misérable, sans jardins ni cultures, sont échelonnés le long de la vallée. Je m'arrête à l'un d'eux, Nezala, qui est, comme ce nom l'indique, un gîte habituel des voyageurs sur cette route.

Je marche depuis ce matin avec une caravane de muletiers du Metrara ; je me suis rencontré avec eux au Tiallalin ; ils feront route avec moi jusqu'à Qçâbi ech Cheurfa. Leur métier est de transporter des marchandises entre le Tafilelt et Fâs. J'ai loué, de concert avec eux, une escorte d'Aït Izdeg : ceux-ci sont maîtres de tout le pays, du Qçar es Souq au col de Telremt. Ils prennent, pour servir de zetats du Tiallalin au col, 5 francs par mule, par Juif et par chameau, et la moitié pour les ânes ; les Musulmans ne paient pas pour leur personne : moyennant cette redevance, les Aït Izdeg escortent les cara-

vanes et en garantissent la sûreté. Nos zetats se composent de 3 cavaliers et 6 ou 7 fantassins.

Beaucoup de monde aujourd'hui sur le chemin. J'ai croisé sept ou huit convois de 50 à 80 bêtes de somme chacun ; les animaux étaient des mulets, des ânes et des chameaux, les deux dernières espèces dominant. La route que je suis, voie habituelle entre Fâs et le Tafilelt, est toujours aussi fréquentée. Depuis l'Ouad Ziz, j'ai rencontré deux cours d'eau de quelque importance : l'Ouad Tira n Imin (au point où je l'ai passé pour la première fois, il avait 10 mètres d'eau limpide de 15 centimètres de profondeur ; courant rapide), et l'Ouad Nezala (à hauteur d'Aït Hammou ou Saïd, le lit en avait 80 mètres de large, dont 15 remplis d'eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur. A Nezala, le lit n'a plus que 15 mètres de large, et l'eau 6 ; celle-ci a 15 centimètres de profondeur). Le kheneg el Abbarat, que j'ai traversé à 4 heures, est célèbre et redouté pour les brigandages qu'y exercent les Aït Hediddou. Maintes fois ils ont guetté des caravanes, embusqués au col que j'y ai vu à main gauche, et les ont pillées.

Nezala est un petit qçar délabré, élevé naguère par un sultan qui voulut en faire un poste d'observation et un gîte pour les voyageurs. Il ne sert plus qu'à ce dernier usage. C'est une enceinte carrée, flanquée de mauvaises tours, le tout très bas, en pisé gris ; à l'intérieur se trouvent quelques maisons, résidences de cinq ou six familles habitant ici, et un grand nombre de cours, d'écuries, de hangars, la plupart à demi ruinés, où s'installent les voyageurs.

Sur la route que j'ai parcourue aujourd'hui, il n'y a pas de passage difficile. Une seule côte un peu raide, vers 2 heures ; le reste du temps j'ai marché en plaine. Demain, durant toute

la journée, le chemin sera plus uni encore. L'aisance extrême avec laquelle on franchit ici le Grand Atlas contraste avec les difficultés que j'ai rencontrées en le passant pour la première fois, au Tizi n Telouet. Aucun trait de ressemblance, hors l'altitude, n'existe entre l'Atlas des Glaoua et celui-ci. Là, une chaîne aux crêtes nues et rocheuses est formée de longs escarpements presque infranchissables ; les deux versants, celui du nord surtout, profondément ravinés par l'action des eaux, ont perdu leur forme primitive et se présentent sous l'aspect de contreforts perpendiculaires à l'arête centrale ; rocheux, tourmentés, ils cachent dans leurs flancs d'étroites vallées resserrées entre des murailles de roche, seuls refuges de la végétation et de la vie en cette contrée inaccessible, désolée, déserte. Ces vallées, comme les contreforts qui les séparent, ont leur direction normale à la ligne culminante de la chaîne. Ici, au contraire, le sommet est en partie boisé : on y arrive par un chemin d'une facilité extrême : le massif se compose, non d'innombrables montagnes couvrant tout le pays, avec l'apparence de rameaux perpendiculaires à un tronc, mais d'une série de chaînes parallèles à l'arête principale et séparées entre elles par des plaines qui occupent la plus grande partie de la contrée. Les cours d'eau, auprès desquels les villages sont tantôt nombreux, tantôt clairsemés, s'écoulent au niveau des plaines, traversant les diverses lignes de montagnes par autant de khenegs qui s'y ouvrent comme des portes sur leur passage. Quelques-unes de ces plaines sont si longues que deux rivières les traversent dans leur largeur, à une grande distance l'une de l'autre : telle la plaine du Tiallalin, dont le prolongement est arrosé par l'Ouad Gir. Outre cette différence de nature, les deux parties du Grand Atlas que nous avons franchies en pré-

sentent une autre : le Tizi n Glaoui était des deux côtés entouré de hautes cimes presque en tout temps couvertes de neige : il formait une dépression au milieu de montagnes très élevées. Le Tizi n Telremt se trouve au point où la chaîne commence à décroître : à l'ouest du col, s'élèvent les hautes crêtes toujours blanches du Djebel El Aïachi, l'un des massifs les plus élevés de l'Atlas ; à l'est, il n'y a plus trace de neige, et la chaîne s'abaisse rapidement. Je l'aurai longtemps sous les yeux dans le bassin de la Mlouïa. Au delà du Djebel El Aïachi, elle apparaît comme un long talus brun, à crête uniforme, allant sans cesse en décroissant. Elle s'allonge vers l'est, diminuant toujours de hauteur, jusqu'au point où on la perd de vue aux limites de l'horizon.

6 mai. — Départ à 5 heures du matin. Jusqu'au col de Telremt, je resterai en terrain plat : sol dur, terre semée de gravier et de petites pierres ; une végétation maigre le recouvre à moitié : geddim, thym, menus herbages. D'ici au col, je traverse trois plaines unies, sans la moindre ondulation ; la première s'étend au loin vers l'ouest et le nord-ouest, bornée dans cette direction par le pied même du Djebel El Aïachi, dont on voit les pentes, poudrées de neige à la base, se transformant peu à peu en une large masse d'un blanc mat, émerger de sa surface ; elle est limitée à l'est par un talus gris de 40 à 50 mètres de hauteur, aux côtes pierreuses, peu rapides, clairsemées de geddim. La seconde plaine se prolonge à une grande distance vers l'est, où des montagnes d'élévation moyenne la bordent ; elle est séparée de la précédente et limitée à l'ouest par des massifs de collines aux pentes douces en partie tapissées de geddim. Au nord, la borne en est une haute chaîne de

montagnes, dont le nom est célèbre, le Djebel El Abbari. C'est une arête élevée, dressant ses crêtes à plus de 200 mètres au-dessus du niveau de la plaine : les flancs, de couleur rouge, en sont rocheux et escarpés, couverts de geddim dans le bas, d'arbres vers le sommet. Bien que le col soit plus loin, le faîte de cette chaîne est la ligne culminante du Grand Atlas. Par un fait curieux, l'Ouad Nezala, au lieu de prendre sa source sur le versant méridional, la prend au delà, sur le versant nord. Il traverse le Djebel El Abbari par un kheneg de 30 mètres de large. J'entre par ce kheneg dans la troisième plaine ; elle est petite et sans ressemblance avec les précédentes, en étendue ; adossée au sud au Djebel El Abbari, elle est bordée à l'est par un talus en contre-bas donnant sur un autre bassin, au nord par un bourrelet pierreux, aux pentes boisées, haut de 30 mètres. Au bout de cette petite plaine se trouve le col de Telremt, où je passe du bassin du Ziz dans celui de la Mlouïa. Je le franchis à 9 heures du matin ; il est à 2.182 mètres d'altitude. Quant à la ligne de faîte générale de l'Atlas, je l'ai passée en traversant le Djebel El Abbari. Du col de Telremt, je gagne un ravin profond dont la partie inférieure, large de 20 mètres, est bordée de talus raides garnis de geddim dans le bas, d'arbres dans le haut. Je le descends ; il n'est pas long : au bout de peu de temps les flancs s'abaissent, s'adoucissent ; bientôt ils disparaissent : je suis en plaine. La plaine où j'entre porte le nom de Çahab el Geddim. Elle est unie, mais en pente prononcée vers le nord ; le sol, moitié terre, moitié pierres, est couvert de hautes touffes de geddim. Au delà de Çahab el Geddim, lui faisant suite, j'ai devant moi, en contre-bas, une seconde plaine où la Mlouïa creuse son lit ; cette plaine est très large ; on l'appelle Çahab el Ermes. Un long talus brun de

moyenne élévation, premières pentes du Moyen Atlas, la borne au nord. Au delà se voient un grand nombre d'autres crêtes, succession de chaînes grises s'étageant les unes derrière les autres, puis, les dominant toutes, une bande bleue dont le haut est couvert de neige : c'est le faîte du Moyen Atlas, ligne uniforme où surgissent deux sommets en larges masses blanches : l'un, le Djebel Tsouqt, est au milieu de la chaîne, l'autre, le Djebel Oulad Ali, à son extrémité orientale. Celui-ci termine le massif de la façon la plus brusque et la plus étrange ; après s'être élevé très haut, il tombe presque à pic au bord de la vallée de la Mlouïa : son versant est a l'aspect d'un talus à 2/1 de plus de 1.500 mètres d'élévation. Cette falaise énorme, où s'arrête court une si haute et si longue chaîne, est de l'effet le plus extraordinaire. Je reverrai de près le Djebel Oulad Ali dans la vallée moyenne de la Mlouïa.

De Çahab el Geddim, une rampe douce, de 25 mètres de hauteur, me conduit dans Çahab El Ermes. Comme la première, cette plaine s'étend à perte de vue vers l'est et vers l'ouest ; le sol est sablonneux ; de rares places sont nues, en d'autres pousse du thym : la plus grande partie est tapissée de la plante basse qu'on appelle *ermes*. On aperçoit de loin en loin de petites tirremts d'aspect misérable, isolées dans le désert. Je chemine dans cette plaine jusqu'à 3 heures et demie ; à ce moment s'ouvre à mes pieds une tranchée : elle a 1.500 mètres de large ; le fond en est couvert de verdure et de feuillage ; à demi cachés sous la multitude des arbres fruitiers, plusieurs qçars y montrent leurs terrasses brunes ; au milieu coule un fleuve : c'est Qçâbi ech Cheurfa et la Mlouïa. Un talus de sable nu me conduit au fond de l'encaissement ; le sol y est de sable : j'y marche au milieu des champs et des vergers. Au bout d'un

quart d'heure, je parviens à Qaçba el Makhzen, terme de ma route.

Qçâbi ech Cheurfa se compose de localités toutes situées dans la tranchée où coule la Mlouïa ; elles sont unies par des cultures et des jardins ombragés d'une foule d'arbres, oliviers, figuiers, grenadiers : ces feuillages donnent au district un air de gaieté et de fête qui contraste avec l'aspect morne du Tiallalin et du Gers. Qçâbi ech Cheurfa est ainsi un ruban de cultures et de qçars, enfermé entre deux hautes berges, et au milieu duquel coule la Mlouïa.

J'ai rencontré moins de monde qu'hier sur la route : les caravanes croisées ont été au nombre de trois, formant ensemble 150 bêtes de somme. Ainsi qu'il était convenu, mes zetats m'ont abandonné au col de Telremt. Là commence le blad el makhzen : au nord du col, les Aït Izdeg, qui sont en mauvais termes avec le sultan, trouveraient du danger à s'avancer en petit nombre, et les voyageurs, étant en pays soumis, n'ont plus besoin d'escorte. Du col à El Qçâbi, on est sur le territoire des Aït ou Afella, petite tribu qui, formant par son origine une fraction des Aït Izdeg, est séparée d'eux politiquement et obéit au sultan. On y marche sans anaïa, et elle est responsable des pillages commis sur son territoire : pour la dédommager des bénéfices que sa soumission lui fait perdre, le gouvernement l'a autorisée à prélever un droit sur ce qui passe sur ses terres ; ce droit est de 1 franc par bête de somme et par Juif. Ma caravane a dû l'acquitter à deux reprises ; souvent, où on ne devrait payer qu'une fois, on le fait trois ou quatre ; voici comment : à peu de distance du col de Telremt, quelques hommes nous accostèrent ; ils demandèrent le montant de la redevance, nous le donnâmes ; assez loin de là, dans

la plaine, nous trouvâmes une forte troupe installée en travers de la route ; elle déclara que nous ne passerions qu'après lui avoir remis cette même somme ; le chef de la caravane de se récrier : nous l'avions déjà donnée. « Ceux que vous avez rencontrés étaient des escrocs ; ils n'avaient droit de rien réclamer : nous seuls sommes délégués pour percevoir le péage. Vous n'irez que quand nous l'aurons reçu ». Comme la délégation se composait de quarante hommes armés, il fallut en passer par où elle voulut. Des faits de ce genre se reproduisent tous les jours : les régions du blad el makhzen où sont installés ces péages (qui portent le nom de *nezala*) sont souvent plus onéreuses à traverser que le blad es sîba ; par bonheur, elles sont rares : ce sont d'ordinaire des contrées dont la population, à peine soumise, pillerait ouvertement, sans qu'on puisse l'en empêcher, si on ne lui donnait cette compensation. Je n'ai connaissance de nezalas de ce genre qu'en deux tribus, les Aït ou Afella et les Aït Ioussi : dans cette dernière, elles sont nombreuses : on en compte 16, dit-on, de Qçâbi ech Cheurfa à Sfrou. C'est une ruine pour les commerçants.

7 mai. — Séjour à Qaçba el Makhzen. Ce lieu est une enceinte rectangulaire garnie de tours, de construction récente, servant de résidence au qaïd, à la garnison et aux Juifs. Autrefois les cherifs, possesseurs du sol du district, y étaient seuls. maîtres et ne reconnaissaient aucune autorité ; aujourd'hui le pays est blad el makhzen et un qaïd y commande : de tout temps le district a été tributaire des Aït Izdeg. Il l'est encore, et ce n'est pas un spectacle peu curieux de voir une province du sultan vassale d'une fraction indépendante. C'est Moulei El Hasen qui, il y a sept ans, soumit Qçâbi ech Cheurfa. Il y en-

voya un qaïd et des soldats ; ils y achetèrent un terrain et construisirent l'enceinte où je suis : nul ne s'y opposa, et la suprématie du sultan s'établit sans résistance. La première année, elle s'étendit sur les Aït ou Afella, les Oulad Khaoua et les Aït Izdeg ; dès la seconde, ces derniers cessèrent de la reconnaître et refusèrent l'impôt. Les choses en restèrent là depuis lors ; l'autorité du qaïd est limitée au district de Qçâbi ech Cheurfa, aux Aït ou Afella et aux Oulad Khaoua. C'est une autorité précaire : dans le district même, elle est peu respectée : souvent les cherifs reçoivent à coups de fusil les ordres ou les demandes d'impôts. Le qaïd actuel est un homme de Fâs, un Bokkari. Il a avec lui une centaine de soldats réguliers, askris, et deux canons de montagne.

X

DE QÇABI ECH CHEURFA A LALLA MARNIA

1°. — DE QÇABI ECH CHEURFA A OUTAT OULAD EL HADJ.

8 mai. — Départ de Qâçba el Makhzen à 6 heures du matin. La Mlouïa, au pied de la qaçba, a 20 mètres de large, des berges rocheuses et escarpées de 3 ou 4 mètres, une eau jaune et profonde. Point de gué en ce lieu : je traverse le fleuve un peu plus bas. Il a 25 mètres de large, 1 m. 20 de profondeur, un courant assez rapide ; le lit est moitié sable, moitié galets. Après l'avoir franchi, je quitte la tranchée dans laquelle il coule et qui continue à être remplie de cultures ; elle est bordée à gauche par un talus mi-sable, mi-roche ; je le gravis : en atteignant la crête, je me trouve dans une longue plaine bornée au sud par la Mlouïa, au nord par les premières pentes du Moyen Atlas. Elle a 3 à 6 kilomètres de large, suivant les endroits : un coude brusque du fleuve la limite près d'ici, à l'ouest ; à l'est, elle s'étend jusqu'aux deux tiers de la distance entre El Qçâbi et

Misour : là, elle se heurte à un massif de hautes collines rocheuses au pied duquel elle finit. C'est une plaine ondulée, coupée de nombreuses ravines ; le sol y est moitié sable, moitié gravier, la plupart du temps sans végétation. Elle est de couleur rouge, comme les massifs nus qui la bordent au nord. Je m'engage dans cette plaine, où je marche jusqu'à 8 heures : je redescends alors et traverse la Mlouïa : elle coule dans son excavation encore remplie de cultures et de qçars ; c'est toujours le district de Qçâbi ech Cheurfa. Le fleuve a la même profondeur, les mêmes eaux chargées de terre qu'au gué précédent ; la largeur en est de 30 mètres. Sitôt parvenu sur sa rive droite, je monte le talus qui borde l'encaissement de ce côté et je me retrouve en plaine.

Près du point où je viens de passer la Mlouïa, s'élève sur ses bords le village d'Aït Blal. Je suis parti de Qçâbi ech Cheurfa avec trois zetats, deux Chellaha d'Aït Blal et un Arabe des Oulad Khaoua. Les deux Chellaha se séparent ici de moi, disant qu'ils vont chercher dans leurs maisons du pain pour la route et me rejoindront plus loin : dans la suite, j'aurai beau m'arrêter plusieurs fois, je ne les verrai pas ; ils m'ont trompé : j'avais eu le tort, sur les instances des Juifs d'El Qçâbi, de les payer d'avance ; n'ayant plus rien à gagner, ils m'ont abandonné. Je continuerai dans le désert sans autre escorte que mon Arabe : c'est un joli jeune homme d'une quinzaine d'années ; il m'accompagnera fidèlement, mais, en cas de mauvaise rencontre, c'eût été une faible protection : son fusil n'était pas en état de servir. Je n'aperçus personne jusqu'à l'arrivée dans son village.

La plaine où je m'engage est immense : c'est un désert blanc, s'étendant au nord jusqu'à la Mlouïa, au sud jusqu'au Grand

Atlas, à l'est jusqu'au Rekkam, à l'ouest aussi loin que la vue peut porter. La surface en est ondulée ; le sol en est dur, tantôt sablonneux, tantôt pierreux ; il est couvert presque en entier de geddim. Le Grand Atlas est une longue chaîne brune à crête uniforme, qui fuit vers l'orient et s'abaisse de plus en plus ; à l'est du Djebel El Aïachi, plus de trace de neige sur ses cimes. Le Rekkam est très éloigné ; le faîte en paraît à peine : c'est d'ici une ligne jaune clair qui borde l'horizon. Je le verrai demain plus distinctement : il se compose d'une série de hauteurs sablonneuses, très basses, bordant à l'est la vallée de la Mlouïa, entre le Grand Atlas et les monts Debdou.

Vers 2 heures, l'horizon, jusqu'alors fermé vers le nord par les massifs s'élevant en face d'El Qçâbi, s'ouvre tout à coup : les montagnes cessent d'arrêter la vue et toute la vallée de la Mlouïa apparaît : c'est une immense plaine blanche, unie et nue, bordée à droite par la ligne claire, à peine visible, du Rekkam, à gauche par le Moyen Atlas, haute chaîne noire couronnée de neige, se dressant à pic, comme une muraille, au-dessus de sa surface. La vallée s'allonge à perte de vue vers le nord, où elle forme l'horizon. La largeur en est extrême ; près d'ici, elle a plus de 30 kilomètres. A sa surface apparaît une ligne verte : Misour, où j'arriverai ce soir ; on dirait le Todra ou le Reris : dans cette vaste plaine de la Mlouïa, plaine plus nue et plus déserte qu'aucune portion du Sahara Marocain, les rares groupes d'habitations qui s'élèvent hors de la tranchée du fleuve ont de tout point l'aspect des oasis du sud : même isolement au fond du désert ; même richesse de végétation ; même fraîcheur délicieuse au milieu de la plaine aride : il ne manque que les dattiers.

A 4 heures, je me retrouve au bord de la Mlouïa : elle est

dans l'encaissement où elle coulait plus haut : de Qçâbi ech Cheurfa jusqu'au delà d'Outat Oulad el Hadj il en sera de même. Ici, le fond de l'excavation, toujours sablonneux, est garni de cultures : elles appartiennent aux Oulad Khaoua et dépendent du hameau d'El Bridja, résidence de mon zetat. Je traverse le fleuve, que bordent de grands tamarix, et je gagne le village. J'y laisse mon jeune compagnon : son père monte à cheval et m'accompagne pendant le reste du trajet. D'El Bridja à Misour, on chemine dans la vallée de la Mlouïa que j'apercevais tout à l'heure : c'est une plaine unie comme une glace, sans une ride. Le sol est dur, il est formé moitié de sable, moitié de gravier. La plupart du temps, point de végétation ; parfois un maigre buisson de jujubier sauvage. Devant moi, la plaine de la Mlouïa s'étend à l'infini : à droite, s'allonge dans le lointain la ligne claire du Rekkam ; à gauche, se dressent au-dessus de ma tête les hauts massifs sombres que domine le Djebel Oulad Ali. A 6 heures et demie, j'entre dans les jardins de Misour. Marchant par des sentiers tortueux entourés de haies ou de murs de pisé, au milieu d'une multitude d'oliviers, de figuiers, de pommiers, d'arbres de toute sorte ombrageant des cultures, je parviens à 7 heures au qçar de Bou Kenzt, où mon zetat me confie à un marabout de ses amis. J'y passerai la nuit.

Je n'ai rencontré personne sur la route, excepté aux lieux habités où j'ai passé, Qçâbi ech Cheurfa et El Bridja. La dernière fois que je l'ai traversée, la Mlouïa avait 35 mètres de large, 1 m. 20 de profondeur, un courant assez rapide ; toujours même eau, jaune, mais de goût agréable. Hors le fleuve, je n'ai franchi que deux cours d'eau de quelque importance : l'Ouad Ouizert (8 mètres de large ; 30 à 40 centimètres de pro-

fondeur ; eau claire et verte ; courant rapide), et une rivière qui se jette dans la Mlouïa immédiatement au-dessous d'El Bridja (lit de sable, à sec, de 100 mètres de large ; deux canaux pleins d'eau coulent sur ses rives).

Misour est un îlot de verdure situé au confluent de l'Ouad Souf ech Cherg et de la Mlouïa ; la plus grande partie de cette sorte d'oasis se trouve sur la rive droite de l'Ouad Souf ech Cherg. Les arbres fruitiers forment un massif compact ombrageant des cultures et entourant une dizaine de qçars ; c'est une forêt d'oliviers produisant une huile excellente, de pommiers dont on exporte les fruits jusqu'à Fâs, de grenadiers, de figuiers : ces beaux arbres donnent à ce lieu l'aspect le plus riant. Les jardins sont arrosés de nombreux canaux, saignées faites à l'Ouad Souf ech Cherg, dont les eaux, au-dessous des cultures, ont encore une largeur de 20 mètres et 50 centimètres de profondeur ; elles sont limpides et courantes et descendent sur un lit de gravier sans berges de 60 mètres de large. Les constructions de Misour sont en pisé ; elles sont simples : ni tirremts, ni tours, ni ornements.

Le costume demeure le même, sauf la coiffure : le cordon de soie disparaît, et je vois commencer l'usage algérien de la corde de poil de chameau maintenant le haïk sur la tête au-dessus du turban blanc. L'armement subit, dès Qçâbi ech Cheurfa, des modifications importantes : à partir de là, plus de sac à poudre de filali, ni de poignard recourbé. Le premier se remplace par la poire de bois dont on se sert à Fâs et à Tâza, le second par un poignard droit assez long, qu'on voit aussi du côté de Fâs. On porte donc : un fusil, d'ordinaire court (nombreux fusils à deux coups, à capsule, d'origine française ; nombreux mousquetons européens, à pierre), un poignard droit,

une poire à poudre, souvent un sabre et un pistolet : on voit beaucoup de ceux-ci à capsule.

En entrant à Misour, j'ai quitté le blad el makhzen. Les Oulad Khaoua, sur les terres desquels j'ai marché la majeure partie de la journée, sont soumis au sultan : c'est une soumission peu effective, bornée à la remise d'un léger impôt entre les mains du qaïd d'El Qçâbi ; du reste, la tribu se gouverne à sa guise. On ne peut circuler sur son territoire qu'avec un zetât, bien qu'il soit compté blad el makhzen. Il finit à Misour : ce district est indépendant : au delà, j'entrerai sur les terres de la grande tribu des Oulad el Hadj qui l'est aussi. Je ne sortirai du blad es sîba qu'aux abords de Debdou. La population de Misour est composée, partie de marabouts, partie d'Arabes. Chaque qçar y est libre, sans lien avec ses voisins. Misour ne reconnaît point l'autorité du sultan : quelques marabouts du district vont chaque année en pèlerinage à Fâs lui rendre hommage, ils lui apportent des présents, en reçoivent en échange de plus considérables et reviennent : c'est une démarche privée.

Un changement important s'est opéré depuis que j'ai quitté Qçâbi ech Cheurfa : il concerne le langage. Dans le bassin du Ziz, chez les Aït ou Afella, la langue universelle était le tamazirt. A El Qçâbi, les uns parlent le tamazirt, les autres l'arabe ; les deux idiomes sont en usage. Depuis mon entrée chez les Oulad Khaoua, on ne parle que l'arabe. Cette langue est seule employée à Misour et sur le territoire des Oulad el Hadj. Les Oulad Khaoua sont une fraction de cette dernière tribu, mais ils en sont séparés politiquement, comme les Aït ou Afella des Aït Izdeg.

9 mai. — Je me suis entendu hier soir avec le marabout mon hôte pour qu'il me serve de zetat jusqu'à Outat Oulad el Hadj. Je pars avec lui à 6 heures du matin. Au départ, une petite caravane avec laquelle nous ferons route se joint à nous. Elle se compose de six hommes armés et de quatre femmes : ces dernières sont des cherifas montées à âne ou à mulet.

Le chemin d'aujourd'hui se fera dans la plaine où je suis entré hier. Elle demeure très large, bien qu'elle se resserre à mesure qu'on avance vers le nord ; elle ne cesse pas d'être déserte ; aucun lieu habité ne s'y distingue : il en existe plusieurs au fond de la tranchée où coule la Mlouïa ; rares, et espacés à grands intervalles, ils n'apparaissent pas à la surface de la plaine et restent cachés entre les talus qui bordent le fleuve. De Misour à El Outat, aucune trace de culture ni de vie ne s'aperçoit dans cette vaste vallée, région la plus nue et la plus déserte qu'on puisse voir. Le sol est sablonneux et dur et prend parfois l'apparence de vase desséchée ; en certains endroits il est parsemé de gravier. La végétation se réduit à quelques touffes de thym et à de rares buissons de jujubier sauvage ; en un seul point, au quart du chemin entre Touggour et El Outat, je rencontre de la verdure, genêts blancs, jujubiers sauvages, et çà et là des betoums ; cela dure peu : au bout de 2 kilomètres, la plaine devient aussi nue qu'avant. Jusqu'à l'arrivée, les flancs de la vallée restent ce qu'ils étaient hier, haute muraille sombre couronnée de neige à gauche, mince ligne jaune presque imperceptible à droite. A mi-côte de l'une et de l'autre, apparaissent de loin en loin des taches vertes, groupes de qçars et de jardins échelonnés sur leurs pentes. Outat Oulad el Hadj a le même aspect que Misour : comme lui, c'est une ligne verte qui barre une partie de la

plaine. Tels paraissent de loin le Todra, le Reris, toutes les oasis que j'ai vues. De même qu'à Misour, il ne manque que les dattiers pour que la ressemblance soit complète. Je m'arrête à 5 heures du soir au mellah d'El Outat.

Je n'ai rencontré personne sur ma route. Je n'ai pas traversé de cours d'eau important depuis l'Ouad Souf ech Cherg. L'eau manque dans la plaine. J'ai passé près de plusieurs sources et vu un grand nombre de ruisseaux dont les lits, de roche blanche ou de galets, la plupart à fleur du sol, contiennent des flaques d'eau. Je suis descendu un instant dans la tranchée de la Mlouïa ; le sol y était moitié sable, moitié gravier ; elle était déserte et remplie de grands tamarix à l'ombre desquels poussait du gazon : à un moment il s'est fait une clairière dans cette forêt ; le fond s'y est garni de cultures au milieu desquelles se dressaient des tentes, de pauvres maisons et des huttes, groupées autour d'une qoubba : c'était le village de Touggour. Aujourd'hui j'ai pu distinguer la forme du Rekkam, quoiqu'il fût encore loin. Ce n'est point une chaîne, mais une rampe douce s'élevant par degrés imperceptibles et conduisant à un plateau qui la couronne : on dirait une série de côtes à peine accentuées, se succédant par étages, séparées par des plateaux s'échelonnant les uns derrière les autres. La crête est fort peu élevée au-dessus du pied, bien qu'elle en paraisse éloignée. L'ensemble est jaune clair, sans arbres, et paraît sablonneux.

10 et 11 mai. — Séjour à Outat Oulad el Hadj. Ce nom désigne un vaste îlot de verdure isolé au milieu de la plaine, au confluent de la Mlouïa et de l'Ouad Chegg el Ard ; il est en entier sur les bords de cette dernière rivière et en majeure

partie sur sa rive droite. Tout ce qui a été dit de l'aspect de Misour lui est applicable : même multitude d'arbres fruitiers, même prospérité, même air riant ; mais El Outat est plus grand : au milieu de ces superbes vergers ne sont pas disséminés moins de 31 qçars ; ils appartiennent aux Oulad el Hadj; il existe dans le nombre plusieurs zaouïas.

Les Oulad el Hadj sont une grande tribu indépendante ; ils se disent d'origine arabe : ayant à la fois des qçars et des tentes, ils sont moitié sédentaires, moitié nomades. Ils habitent les deux rives de la Mlouïa et la plaine au milieu de laquelle coule ce fleuve depuis Qçâbi ech Cheurfa jusqu'au qçar d'Oulad Hamid, et s'étendent sur le massif du Rekkam et sur une partie des monts Debdou ; les qçars chellaha du flanc gauche de la Mlouïa leur sont alliés ou liés par des debihas. Une de leurs fractions, celle des Oulad Khaoua, est séparée du reste de la tribu ; depuis longtemps elle en est détachée et compte politiquement avec les Aït Izdeg ; il y a quelques années, elle s'est rangée sous l'autorité du qaïd d'El Qçâbi.

Jusqu'en 1882, les Oulad El Hadj en totalité reconnaissaient de nom le sultan. Ils avaient un qaïd, élu parmi eux, et reconnu par lui. Ce qaïd étant allé, il y a 5 ans, à Fâs, y fut accusé par un de ses cousins auprès de Moulei El Hasen et mis en prison avec un autre personnage distingué de la tribu. Le dénonciateur revint et prit le titre de qaïd , il fut agréé par le sultan. Il était de la fraction des Oulad Abd el Kerim ; en 1882, il fut tué par des Toual. Depuis lors, la tribu est sans chef et ne reconnaît plus M. El Hasen ; chaque fraction se gouverne à sa guise. Sauf trois, celles des Beni Riis, des Ahel Rechida et des Oulad Admer, qui sont soumises au qaïd de Tâza, toutes sont non seulement indépendantes, mais en hos-

tilité ouverte avec le gouvernement : aussi, à l'exception des Beni Riis et des gens de Rechida et d'Admer, aucun individu des Oulad el Hadj ne peut circuler en blad el makhzen.

2°. — D'OUTAT OULAD EL HADJ A DEBDOU.

12 mai. — Je me suis arrangé hier avec les zetats qui me conduiront d'ici à Debdou : ce sont trois Oulad el Hadj, de la subdivision des Hamouziin. Ils seront payés au retour, par Iosef el Asri, Juif d'El Outat ; j'ai remis la somme convenue entre ses mains, en présence des trois zetats: il la leur donnera en échange d'une lettre de son fils, jeune homme qui fait ses études à Debdou, attestant que je suis arrivé sain et sauf dans cette localité.

Mon escorte vient me prendre aujourd'hui à 4 heures du matin ; au moment du départ, trois Juifs pauvres se joignent à nous. Notre petite caravane traverse l'Ouad Chegg el Ard au pied du mellah, puis s'engage au milieu de plantations d'oliviers ; bientôt des champs, partie cultivés, partie en friche, leur succèdent. A 4 heures 25 minutes, je traverse le dernier des canaux qui les arrosent, et me voici de nouveau dans le désert. C'est toujours la plaine unie et nue, au sol de sable dur semé de gravier, sans autre végétation que, de loin en loin, un peu de thym ou de jujubier sauvage : telle elle était à El Bridja, à Misour, telle elle est ici ; il n'y a qu'une différence : elle est moins large. Chemin faisant, j'aperçois à ma gauche un grand îlot de verdure : El Arzan ; les arbres que je distingue entourent un groupe de qçars appartenant aux Oulad el Hadj. Je traverse pendant quelques minutes des champs qui en dépendent. A 6 heures du matin, j'arrive sur les bords de la

Mlouïa ; elle coule au niveau de la plaine : plus de trace de la tranchée où je l'ai vue jusqu'à présent ; elle est séparée du sol de sa vallée par deux berges sablonneuses en pente douce, à 1/5, de 3 mètres de hauteur. Le lit a 120 mètres de large ; l'eau y occupe en général 35 à 40 mètres ; le reste est tantôt nu, tantôt couvert d'herbages et de tamarix. Il se trouve ici un gué où je franchis le fleuve : il a 50 mètres de large, 1 m. 20 de profondeur, un courant rapide ; les eaux ont la même couleur jaune que je leur ai vue dès Qçâbi ech Cheurfa. Je viens de les traverser pour la dernière fois : je quitte la Mlouïa pour ne plus la revoir. La marche se continue dans la vallée ; elle est toujours unie, déserte, sablonneuse; sur son sol devenu doux, on ne sent plus de gravier ; elle demeure en grande partie nue : à peine y pousse-t-il quelques touffes d'herbe. J'aperçois des vols de gangas, les premiers que je voie au Maroc. A 8 heures, je passe non loin de Tiissaf, frais rideau vert cachant plusieurs qçars sous ses ombrages. A quelque distance de là, le sol change de nature : d'uni, il devient ondulé; les pierres se mêlent au sable : c'est le commencement du Rekkam. J'y marche jusqu'au soir : il ne cessera d'être ce qu'il est maintenant : une série d'ondulations légères, côtes et terrasses s'étageant, succédant insensiblement à la plaine. Ces échelons successifs forment une rampe large et basse dont le sommet est un plateau s'étendant au loin. Sol tantôt sable, tantôt roche d'un jaune clair ; des touffes d'halfa y poussent çà et là : c'est la seule végétation qui s'y montre.

Je cheminais ainsi, lorsque se produisit un fait qui faillit mettre fin à mon voyage. De mes trois zetats, l'un, nommé Bel Kasem, était un honnête homme ; les deux autres s'étant figuré, à la blancheur de mes habits, à la bonne mine de mon

mulet, et, paraît-il, d'après les dires de Juifs d'El Outat, que j'étais chargé d'or, ne s'étaient offerts à m'escorter que dans le but de me piller. Rien ne parut d'abord. A midi et demi, comme je marchais en tête de la caravane, prenant mes notes, je me sentis tout à coup tiré en arrière et jeté à bas de ma monture : puis on me rabattit mon capuchon sur la figure, et mes deux zetats se mirent à me fouiller : l'un me tenait, pendant que l'autre me visitait méthodiquement. A cette vue, Bel Kasem d'accourir : il brandit son fusil, menace, veut empêcher le pillage ; mais il est impuissant à arrêter ses compagnons : tout ce qu'il peut est de prendre ma personne sous sa protection : il me rend la liberté et assiste, les larmes aux yeux, au déballage de mes effets. On m'avait pris ce que j'avais sur moi ; on se mit à chercher dans mon bagage : il était léger : on n'y trouva pas grand'chose ; mes deux zetats s'emparèrent de ce que j'avais d'argent (une fort petite somme) et des objets qui leur parurent bons à quelque usage ; on me laissa comme sans valeur les seules choses auxquelles je tinsse : mes notes et mes instruments. Puis on me fit remonter sur mon mulet et on continua la route, Bel Kasem mélancolique d'avoir vu violer sous ses yeux son anaïa, mes deux voleurs mécontents de n'avoir fait que demi-besogne, étonnés de n'avoir pas trouvé plus d'argent et se reprochant de m'avoir laissé les seules choses qu'ils ne m'avaient pas prises, la vie et mon mulet. Durant le reste de cette journée et durant toute celle du lendemain, ils discutèrent ce sujet, pressant Bel Kasem de m'abandonner, de les laisser me dépêcher d'un coup de fusil, lui faisant des offres, lui promettant sa part. Bel Kasem fut inébranlable et déclara qu'ils n'auraient ma vie qu'avec la sienne ; il leur fit des raisonnements : comment feraient-ils au retour s'ils n'appor-

taient à El Asri la lettre de son fils prouvant mon arrivée à Debdou ? Ma mort connue, ce Juif, envers qui ils s'étaient engagés à me conduire, se vengerait : son seigneur était un des hommes les plus puissants d'une fraction des Oula el Hadj beaucoup plus nombreuse que la leur : elle s'armerait contre eux et les ruinerait. Cette dernière considération, jointe à l'attitude ferme de Bel Kasem et à l'adresse qu'il eut de faire traîner la discussion en longueur, me sauva. En approchant de Beni Riis on décida qu'il ne me serait pas fait de mal, et qu'on me forcerait, en vue de Debdou, à envoyer un billet au jeune Israélite, annonçant mon arrivée, demandant la lettre pour son père, et déclarant que mon escorte avait été parfaite. Ce fut au dernier moment et en désespoir de cause que ce plan fut accepté : jusque-là la discussion ne cessa pas ; je n'en perdais pas un mot. Etrange situation d'entendre durant un jour et demi agiter sa vie ou sa mort par si peu d'hommes, et de ne rien pouvoir pour sa défense. Il n'y avait point à agir. J'étais sans armes : un revolver était dans mon bagage ; il m'avait été pris : l'eussé-je eu, il ne m'eût point servi : que faire seul dans le désert, au milieu de tribus où tout étranger est un ennemi ? Il n'y avait qu'un parti à prendre : la patience ; elle m'a réussi. Au moment de la bagarre, le rabbin Mardochée s'était bien conduit : il était venu à mon secours ; mais que pouvait-il ? On lui fit sentir la pointe d'un sabre et on l'écarta. Quant à mon domestique et aux Juifs qui s'étaient joints à moi, ils se sauvèrent le plus loin qu'ils purent, et on ne les revit que lorsque nous eûmes recommencé à marcher.

Après cet incident, nous reprîmes notre route, continuant à cheminer dans le Rekkam jusqu'au soir. A 5 heures, nous arrivons à une crête ; à nos pieds s'ouvre un petit ravin à

flancs rocheux et escarpés : un chemin raide nous conduit au fond ; celui-ci n'a pas plus de 30 mètres de large ; nous le suivons pendant un instant ; à 5 heures un quart, nous nous arrêtons. Nous sommes presque à la bouche du ravin : à quelques pas d'ici, ses flancs tombent brusquement et le ruisseau entre en plaine. Nous nous abritons dans un creux de rocher et nous y passons la nuit.

De toute la journée, je n'ai rencontré personne sur la route. Hors la Mlouïa et l'Ouad Chegg el Ard, je n'ai traversé qu'un cours d'eau de quelque importance ; il coulait dans le Rekkam : au point où je l'ai passé, une qoubba et un cimetière se trouvaient sur sa rive, et une dizaine de palmiers dans son lit ; ce dernier avait 20 mètres de large, moitié sable, moitié roche ; un filet d'eau courante de 2 mètres y serpentait à l'ombre de lauriers-roses. Ras Rekkam est une butte isolée, de 30 à 40 mètres de hauteur ; elle est, comme tout le massif, moitié sable, moitié roche jaune : seul accident de terrain du Rekkam, elle se voit de loin malgré son peu d'élévation : je l'apercevais des Oulad Khaoua, avant d'arriver à El Bridja. Pendant la fin de la journée, j'ai devant les yeux un massif de montagnes sombres ; je m'y engagerai demain : derrière lui, est Debdou. Tout le jour, j'ai continué à apercevoir la vallée de la Mlouïa ; elle reste jusqu'au dernier moment ce qu'elle était plus haut, avec cette différence qu'elle se rétrécit de plus en plus ; le flanc gauche en est toujours formé par le Moyen Atlas qui, tout en restant élevé, décroît à partir du mont Reggou. Celui-ci est le dernier dont la cime soit couverte de neige. On n'en voit plus à l'est de ce sommet.

13 mai. — Départ à 4 heures du matin. D'ici partent deux

chemins pour Debdou : l'un en plaine, par la vallée de la Mlouïa ; l'autre en montagne, par les monts Debdou, qui en forment le flanc droit. Je prends le dernier, le premier étant périlleux pour mes zetats, dont la fraction est en guerre avec Rechida, près d'où il faudrait passer. Je continue à marcher dans le Rekkam, me dirigeant vers le massif qui se dresse devant moi ; j'arrive à son pied à 8 heures du matin. Je gravis une longue rampe, accidentée, coupée de vallées et semée de collines, sans pentes raides ; le sol est pierreux, souvent rocheux, en grande partie tapissé d'halfa, avec quelques arbres, rares d'abord, de plus en plus nombreux à mesure que l'on monte. A midi, je parviens au sommet : le terrain cesse d'être mouvementé : on débouche sur un vaste plateau. Une épaisse forêt le couvre : elle est composée de grands arbres, arar, taqqa, kerrich de 6 à 8 mètres de hauteur. Ce plateau boisé, qui couronne la chaîne, porte le nom de Gada Debdou ; dans le pays on l'appelle la Gada. Le sol, tantôt pierres, tantôt terre, y est uni. Beaucoup d'eau : sources et mares. Sous les arbres, la terre est un tapis de gazon et de mousse. Il y a des clairières ; elles sont rares : les unes sont couvertes de gazon ; j'en traverse d'autres en partie cultivées appartenant aux habitants de Rechida : ce qçar est à peu de distance à l'ouest, sur le revers occidental du plateau.

Je marche jusqu'à 3 heures dans cette forêt, l'une des plus belles que j'aie vues au Maroc. A 3 heures, j'arrive à une crête : à mes pieds se creuse un profond ravin dont les pentes inférieures sont garnies de cultures, les parties hautes sont rocheuses et boisées. Dans le bas coule un torrent, l'Ouad Beni Riis, dont la source est ici. Je quitte le plateau et descends par un chemin raide et difficile vers le fond du ravin. Je l'atteins

à 4 heures et demie, à Oulad Ben el Houl, village des Beni Riis. Je fais halte à 5 heures moins un quart, chez un ami de Bel Kasem, en la maison de qui celui-ci se hâte de me mettre en sûreté.

Toute la marche d'aujourd'hui s'est faite dans le désert : pas un être vivant sur le chemin. Le seul cours d'eau que j'aie vu est l'Ouad Beni Riis ; je l'ai traversé cinq minutes avant de m'arrêter ; il avait 3 mètres de large, 0 m. 25 de profondeur, un courant impétueux : c'est un torrent bondissant sur un lit de roches et de grosses pierres.

Oulad Ben el Houl est un grand village appartenant aux Beni Riis, fraction des Oulad el Hadj. Il est construit en long des deux côtés de l'Ouad Beni Riis. Le ravin où il se trouve n'a aucune largeur au fond ; ses flancs sont couverts de maisons vers le bas, puis de cultures coupées de cactus ; plus haut, c'est boisé : de grands troupeaux de chèvres paissent dans cette dernière région ; très escarpés près du sommet, les flancs sont raides dès leur pied. Les habitations des Beni Riis sont semblables à celles des Riata : elles sont en pisé, très basses et mal construites. Les Beni Riis sont une des trois fractions des Oulad el Hadj reconnaissant l'autorité du sultan.

14 mai. — Les Hamouziin ne peuvent aller au delà d'Oulad Ben el Houl. Leur groupe est en démêlés avec les tribus des environs de Debdou. Bel Kasem me confie pour la fin du trajet à mon hôte et à trois autres de ses amis ; ses deux compagnons leur recommandent longuement de ne me laisser entrer à Debdou qu'une fois la lettre convenue entre leurs mains. Départ à 6 heures du matin. Je descends l'Ouad Beni Riis ; sa vallée reste ce qu'elle était hier, couverte de champs dans le

bas, hérissée de roches et boisée dans le haut. Au bout d'un quart d'heure, j'arrive au confluent de l'Ouad Beni Riis avec l'Ouad Oulad Otman, petit cours d'eau de même force que lui. Je remonte cette nouvelle vallée : elle est identique à celle d'où je sors, mais plus large au début. J'en suis le fond quelque temps ; bientôt elle se rétrécit : elle devient enfin un ravin étroit, rocheux, sans trace de cultures, boisé depuis le lit du torrent jusqu'au sommet des flancs. Je la quitte alors ; je gravis son flanc droit : la montée, au milieu de grands blocs de roche, est très difficile. A 8 heures et demie, je parviens au sommet ; je continue à marcher sous bois : les forêts que je vois ce matin sont en tout semblables à celles que j'ai traversées hier ; ce plateau fait partie de la Gada. A 9 heures moins un quart, Debdou apparaît : une petite ville, dominée par son minaret, étale à mes pieds ses maisons roses au fond d'une verte vallée ; alentour s'étendent des prairies et des jardins ; au-dessus s'élèvent de hautes parois de roc, aux crêtes boisées que couronne la Gada. Je descends vers ce lieu riant. Un chemin pierreux, raide et pénible, y conduit. A 10 heures, je suis à Debdou. Mes zetats, qui, n'ayant pas été mis dans le secret de l'aventure, n'ont rien compris aux recommandations des Hamouziin, me laissent entrer aussitôt.

J'ai rencontré beaucoup de monde sur la route. L'Ouad Oulad Otman, seul cours d'eau que j'aie traversé, avait 3 mètres de large, 20 centimètres de profondeur, une eau claire et courante.

Debdou est située dans une position délicieuse, au pied du flanc droit de la vallée, qui s'élève en muraille perpendiculaire à 80 mètres au-dessus du fond ; il forme une haute paroi de roche jaune, aux tons dorés, que de longues lianes rayent de

leur feuillage sombre. Au sommet se trouve un plateau, avec une vieille forteresse dressant avec majesté au bord du précipice ses tours croulantes et son haut minaret. Au delà du plateau, une succession de murailles à pic et de talus escarpés s'élève jusqu'au faîte du flanc. Là, à 500 mètres au-dessus de Debdou, se dessine une longue crête couronnée d'arbres, la Gada. Des ruisseaux, se précipitant du sommet de la montagne, bondissent en hautes cascades le long de ces parois abruptes et en revêtent la surface de leurs mailles d'argent. Rien ne peut exprimer la fraîcheur de ce tableau. Debdou est entourée de jardins superbes : vignes, oliviers, figuiers, grenadiers, pêchers y forment auprès de la ville de profonds bosquets et au delà s'étendent en ligne sombre sur les bords de l'ouad. Le reste de la vallée est couvert de prairies, de champs d'orge et de blé se prolongeant sur les premières pentes des flancs. La bourgade se compose d'environ 400 maisons construites en pisé ; elles ont la disposition ordinaire : petite cour intérieure, rez-de-chaussée et premier étage ; comme à Tlemsen, bon nombre de cours et de rez-de-chaussée sont au-dessous du niveau du sol. Les rues sont étroites, mais non à l'excès comme dans les qçars. Point de mur d'enceinte. La localité est alimentée par un grand nombre de sources dont les eaux sont délicieuses et restent fraîches durant l'été ; l'une d'elles jaillit dans la partie basse de Debdou, à la limite des jardins. Le voisinage en est abondamment pourvu : Qaçba Debdou, la vieille forteresse qui domine la ville, en possède plusieurs dans son enceinte. Debdou est soumise au sultan ainsi que les villages de sa vallée ; la population de ces divers points est comprise sous le nom d'Ahel Debdou. Point de qaïd, point de chikh, point de dépositaire de l'autorité ; le pays se gouverne à sa

guise, et tous les ans le qaïd de Tâza, de qui relève le district, ou un de ses lieutenants, y fait une tournée, règle les différends et perçoit l'impôt. La population de Debdou présente un fait curieux, les Israélites en forment les trois quarts ; sur environ 2.000 habitants, ils sont au nombre de 1.500. C'est la seule localité du Maroc où le nombre des Juifs dépasse celui des Musulmans.

Debdou est le premier point que je rencontre faisant un commerce régulier avec l'Algérie : un va-et-vient continuel existe entre cette petite ville et Tlemsen. Les négociants israélites y cherchent les marchandises qui ailleurs viennent des capitales marocaines ou de la côte ; ils les emmagasinent chez eux, et les écoulent peu à peu sur place et dans les marchés du voisinage. Debdou a quelques relations avec Fâs et Melilla, mais ses seuls rapports importants sont avec l'Algérie ; il en sera de même des centres par lesquels je passerai désormais, Qaçba el Aïoun et Oudjda.

Debdou et le massif de montagnes qui porte son nom nourrissent de grands troupeaux de chèvres, des vaches et d'excellents mulets dont la race est renommée.

3°. — DE DEBDOU A LALLA MARNIA.

Arrivé à Debdou dépouillé de tout argent, sans un centime, j'eusse été fort embarrassé si je n'avais été près de la frontière. Je n'étais qu'à trois ou quatre journées de Lalla Marnia. Je vendis mes mulets : cela me fournit de quoi gagner la frontière française sur des animaux de louage.

18 mai. — Je me mets en route avec une nombreuse cara-

vane de Juifs se rendant au tenîn du Za. On arrivera demain à Dar Ech Chaoui, lieu du marché ; aujourd'hui, on va à Qaçba Moulei Ismaïl, sur l'Ouad Za. Environ trente Israélites, montés la plupart sur des mulets, forment la caravane ; elle est protégée par six zetats à pied, Kerarma auxquels on paie un prix convenu au départ, tant par Juif, tant par mulet, tant par âne.

Départ à 9 heures du matin. Je descends la vallée de l'Ouad Debdou ; le sol en est terreux, semé de quelques pierres ; elle reste tout le temps ce qu'elle était au départ, si ce n'est que les cultures y diminuent : elles n'occupent bientôt qu'une partie du fond, dont le reste se couvre de hautes broussailles où surgissent çà et là quelques grands arbres. A 10 heures et demie, je suis à l'extrémité de la vallée et j'entre dans la plaine de Tafrâta : c'est une immense étendue déserte, unie comme une glace, à sol de sable ; souvent pendant plusieurs années cette surface reste nue, stérile, sans végétation ; à cette heure, grâce aux pluies de l'hiver, elle est clairsemée d'herbe tendre : cela lui donne un aspect verdoyant qu'elle a rarement ; en deux points se trouvent des daïas, ou maders, où le sol est vaseux, coupé de flaques d'eau et couvert de hautes herbes. La plaine s'étend à l'ouest jusqu'à la Mlouïa : de ce côté, on aperçoit dans le lointain les montagnes bleues des Riata et du Rif et la ligne basse du Gelez dominée par la cime du Djebel Beni Bou Iahi ; à l'est, elle est bordée par un demi-cercle de montagnes grises moins hautes que le Djebel Debdou, auquel elles se rattachent ; au sud, par le Djebel Debdou s'étendant jusqu'à Rechida ; au nord, par les deux sommets bruns du Mergeshoum et la ligne blanche du Gelob, vers lequel je marche. Je franchis ce dernier à 3 heures et demie ; c'est un bourrelet calcaire de peu de hauteur qui se traverse en quelques minutes.

De là je passe dans une plaine ondulée à sol terreux semé de pierres, presque nue ; les mêmes herbes que dans le désert de Tafrâta y poussent, mais rares, ne déguisant nulle part l'aspect jaune de son sol. Elle paraît bornée au sud par le Mergeshoum et le Gelob, au nord et à l'est par l'Ouad Za. J'y marche le reste de la journée. A 5 heures 50, je me trouve à la crête d'un talus : au-dessous, la vallée de l'Ouad Za s'étend à mes pieds, remplie de cultures, de jardins et de douars. Le talus est peu élevé et en pente douce ; il est composé moitié de sable, moitié de roche (galets roulés) : je le descends et j'entre dans la vallée ; au milieu d'elle se dressent, sur une butte isolée, les ruines imposantes d'une vieille forteresse : c'est Qaçba Moulei Ismaïl, détachant ses hautes murailles roses sur le fond vert du sol. Je marche vers elle, cheminant au milieu des champs et des arbres fruitiers, franchissant à chaque pas des canaux d'eau limpide. A 6 heures, j'y parviens : c'est le terme de ma route d'aujourd'hui.

Je n'ai rencontré personne sur mon parcours depuis l'entrée dans le Tafrâta. Les deux seuls cours d'eau de quelque importance que j'aie traversés sont : l'Ouad Debdou (3 mètres de large, 20 centimètres de profondeur, eau claire et courante coulant sur un lit de gravier ; pas de berges) et Aïn Hammou (2 mètres d'eau coulant sur un lit large de 4 mètres, encaissé entre des berges de sable de 15 mètres de haut).

Qaçba Moulei Ismaïl porte aussi le nom de Taourirt : on la désigne d'habitude dans le pays sous cette dernière appellation. Elle s'élève sur un mamelon isolé, dans un coude de l'Ouad Za, dont la vallée s'élargissant forme une petite plaine : la vallée, bordée à gauche par la rampe que j'ai descendue, l'est à droite par un talus escarpé, partie sable, partie roche

jaune, de 60 à 80 mètres de haut. Le fond présente l'aspect le plus frais et le plus riant ; il est tapissé de cultures et d'une multitude de bouquets d'arbres, oliviers, grenadiers, figuiers, taches sombres sur cette nappe verte. Au milieu se dressent une foule de tentes dispersées par petits groupes, disparaissant sous la verdure. Les rives de l'Ouad Za, dans cette région, présentent partout même aspect : elles sont d'une richesse extrême ; cette prospérité est due à l'abondance des eaux de la rivière ; jamais elles ne tarissent : c'est une supériorité du pays de Za (on appelle *blad Za* les bords du cours d'eau) sur Debdou et ses environs, où les belles sources que j'ai vues se dessèchent en partie pendant les été très chauds.

Qaçba Moulei Ismaïl, ou Taourirt, est une enceinte de murailles de pisé, en partie écroulée, dont il reste des portions importantes ; les murs, bien construits, sont élevés et épais, garnis de banquettes, flanqués de hautes tours rapprochées ; ils sont du type de ceux de Meknâs et de Qaçba Tâdla. De larges brèches s'ouvrent dans l'enceinte, qui n'est plus défendable. Au milieu s'élève, sur le sommet de la butte, que les murailles ceignent à mi-côte, un bâtiment carré de construction récente servant aux Kerarma à emmagasiner leurs grains : la tribu a ici la plupart de ses réserves. Cette sorte de maison, neuve, mal bâtie, basse, contraste avec l'air de grandeur des vieilles murailles de la Qaçba.

Départ à 6 heures un quart du matin. Je remonte la vallée du Za ; elle reste ce qu'elle était à Taourirt, couverte de cultures et de jardins et très peuplée. A 7 heures, une maison se dresse au haut de la rampe qui en forme le flanc gauche : c'est Rar Ech Chaoui, résidence de Chikh Ben Ech Chaoui, chikh héréditaire et aujourd'hui qaïd des Kerarma, tribu à laquelle

appartient cette portion du Za. Je monte vers la maison ; au pied de ses murs, sur le plateau dont elle occupe le bord, se trouve le marché auquel se rend ma caravane, Tenîn el Kerarma. J'y fais halte. On distingue d'ici la vallée de l'Ouad Za à une certaine distance vers le sud ; jusqu'à un tournant où on la perd de vue, elle garde même aspect, toujours verte, toujours habitée.

Le marché où je suis, très animé d'habitude, l'est peu aujourd'hui : les habitants de la rive gauche de la Mlouïa n'ont pu s'y rendre, le fleuve étant infranchissable depuis plusieurs jours. Il est toujours gros en cette saison ; c'est l'époque de sa crue : qu'il pleuve ou non, les eaux en sont fortes et difficiles ou impossibles à passer de la mi-avril à la mi-juin.

Je quitte le marché à 1 heure. J'ai pris deux zetats Chedja, qui me conduiront à Qaçba el Aïoun, où j'arriverai demain. Je redescends dans la vallée du Za et je la traverse ainsi que la rivière ; puis je gravis le talus qui en forme le flanc droit. Parvenu au sommet, je me trouve dans une plaine sablonneuse ondulée. Je suis dans le désert d'Angad ; j'y resterai jusqu'à mon arrivée à Lalla Marnia. C'est une plaine immense ayant pour limites : à l'ouest, l'Ouad Za et la Mlouïa ; à l'est, les hauteurs qui bordent la Tafna ; au nord, le Djebel Beni Iznâten ; au sud, les djebels Beni Bou Zeggou et Zekkara faisant suite au Mergeshoum. Parfaitement plate au centre, elle est ondulée sur ses lisières nord et sud, d'une manière d'autant plus accentuée qu'on se rapproche davantage des montagnes qui la bordent. Le sol en est sablonneux ; il est dur lorsqu'il est sec, et forme une vase glissante, où la marche est difficile, aussitôt qu'il pleut. Nu d'ordinaire, le désert d'Angad se couvre d'une herbe abondante après les hivers humides ; cette année, la sur-

face en est toute verte : c'est un bonheur pour les tribus nomades, dont les troupeaux trouvent à foison la nourriture que d'habitude il faut chercher dans le Dahra. Cette bonne fortune arrive rarement : la plaine, si riante en ce moment, vient d'être durant cinq années nue et stérile, triste étendue de sable jaune sans un brin de verdure. Le désert d'Angad est occupé par trois tribus nomades, les Mhaïa, les Chedja et les Angad. En outre, plusieurs tribus montagnardes qui habitent ses limites empiètent sur lui en des endroits de sa lisière : ainsi le cours de l'Ouad Mesegmar est garni de cultures et de douars appartenant aux Beni Bou Zeggou. Cette plaine, jusqu'à la frontière française, est, ainsi que les montagnes qui la bordent, soumise au sultan ; il en est de même du pays que je traverse depuis Debdou. La réduction de ces contrées est complète et réelle, mais ne date que de 1876 ; elle est le résultat de l'expédition que fit alors Moulei El Hasen et dans laquelle il vint jusqu'à Oudjda. Auparavant, presque toute la contrée était insoumise. Je chemine dans le désert d'Angad jusqu'à 5 heures un quart ; à ce moment j'arrive au bord de l'Ouad Mesegmar ; je le traverse et je m'arrête sur sa rive droite, dans une tente où je passerai la nuit.

Sur ma route, il y avait un assez grand nombre de passants ; ils revenaient comme moi du marché. J'ai vu peu de lieux habités, quelques rares douars des Beni Bou Zeggou ; ils étaient petits, de 6 à 8 tentes chacun, et isolés les uns des autres. L'Ouad Za, au point où je l'ai passé, avait un lit de sable de 80 mètres de large : l'eau y occupait 20 mètres ; elle avait 80 centimètres de profondeur et un courant rapide. De cette rivière à l'Ouad Mesegmar, j'ai traversé des ruisseaux sans importance, ayant un peu d'eau par suite des pluies ré-

centes ; plusieurs étaient difficiles à franchir à cause de leurs berges escarpées, hautes souvent de 7 à 8 mètres, qui en faisaient de vraies coupures dans la plaine. L'Ouad Mesegmar a 6 mètres de large, dont 3 remplis d'eau courante ; il coule entre deux berges de sable à 1/1 de 20 mètres de hauteur. Le point où je l'ai atteint est le plus haut de la bande de cultures qui le borde ; il n'y a pas de tentes au-dessus de celle où je suis. Ici et tout le long du cours d'eau, en le descendant, les deux rives sont garnies de champs, de jardins, de grands arbres et de nombreuses tentes, les unes isolées, les autres groupées par deux ou trois. C'est un ruban vert, moucheté de noir, se déroulant dans le désert.

Les tentes du Za étaient en flidj, celles de l'Ouad Mesegmar sont en nattes grossières : toutes sont vastes. Point de maison dans le Za, sauf celle de Chikh Ben Ech Chaoui. Il y en a une sur l'Ouad Mesegmar ; elle est à quelques pas d'ici : c'est la résidence du qaïd des Beni Bou Zeggou. Ce dernier, Qaïd Hamada, était le chikh de la tribu avant d'en être qaïd de par le sultan ; c'était le plus grand pillard de la contrée avant 1876 ; à présent, au contraire, il est d'une sévérité extrême contre les voleurs et fait régner l'ordre le plus rigoureux sur son territoire.

20 mai. — Départ à 5 heures un quart du matin. Je continue à cheminer dans le désert d'Angad. J'arrive à 11 heures du matin à Qaçba el Aïoun. La marche était difficile à cause de l'état du sol, détrempé par des pluies récentes. Je n'ai rencontré personne durant le trajet. Les cours d'eau que j'ai franchis sont au nombre de deux : l'Ouad Metlili (lit de 5 mètres ; 1 m. 50 d'eau ; berges de sable de 12 mètres de hauteur ; ce

cours d'eau prend, me dit-on, sa source au Djebel Beni Iala) ; l'Ouad el Qceb (25 mètres de large ; lit de galets, à sec ; berges de sable, à pic, hautes de 15 mètres. Cette rivière prend sa source chez les Beni Iala et se jette dans la Mlouïa chez les Beni Oukil ; elle reçoit, m'assure-t-on, l'Ouad Mesegmar sur sa rive gauche).

Qaçba Aïoun Sidi Mellouk, appelée d'ordinaire Qaçba el Aïoun, s'élève isolée au milieu du désert d'Angad. Aux environs, apparaissent quelques cultures et un certain nombre de petits douars des Chedja. La Qaçba est une enceinte rectangulaire de murs de pisé ayant 4 à 5 mètres de haut et 30 à 40 centimètres d'épaisseur ; ni banquettes, ni fossés. A l'intérieur sont des maisons, la plupart en mauvais état, n'ayant qu'un rez-de-chaussée ; elles sont bâties par pâtés, séparés tantôt par de larges passages, tantôt par des places : point de rues proprement dites, et moins encore de ces ruelles étroites qu'on voit dans les qçars. Un grand nombre d'habitations sont blanchies. Au milieu de la Qaçba, sont creusés plusieurs puits qui l'alimentent. La vue intérieure de Qaçba el Aïoun rappelle de loin celle de certains quartiers de Géryville : mêmes voies larges, mêmes demeures basses, même population de petits marchands. En dehors de l'enceinte, vers l'angle nord-est, se trouve un bouquet d'arbres et, au milieu, la qoubba de S. Mellouk ; auprès jaillissent plusieurs sources, donnant une eau abondante et bonne ; on les appelle Aïoun S. Mellouk, d'où le nom de la Qaçba. Celle-ci est ancienne, mais tombait en ruine et était déserte lors de l'expédition de Moulei El Hasen en 1876. Il la restaura et y installa la garnison qui s'y trouve : elle se compose d'une centaine de réguliers (askris), commandés par un ara. Qaçba el Aïoun est en outre la résidence du qaïd des

Chedja, Chikh Hamida ech Chergi, chef suprême dans la place ; il a auprès de lui son lieutenant et quelques hommes du makhzen. Les autres habitants sont des marchands musulmans et juifs, ceux-ci originaires de Debdou ou de Tlemsen, qui vendent des denrées d'Europe et d'Algérie aux soldats et aux tribus des environs.

Le sultan croit avoir ici 600 réguliers commandés par un ara, Hadj Mohammed : de fait, il y possède 100 ou 150 malheureux qui n'ont de soldats que le nom. Il envoie 5.000 fr. par mois pour la solde de la troupe : les hommes ne touchent rien, sont nus et meurent de faim ; l'ara et ses lieutenants gardent tout.

Le commerce de Qaçba el Aïoun a de l'importance. Les boutiques installées dans son enceinte sont bien approvisionnées. Chaque semaine, se tient au pied de ses murs un marché, le Tlâta Sidi Mellouk. Ce jour-là, les tribus des environs, celles de la montagne comme celles de la plaine, viennent en foule, apportant des laines, des tellis, des flidjs, des tapis, des peaux, et les échangeant contre des objets de provenance algérienne, cotonnades, etc. Les années de bonne récolte, les petits marchands de la Qaçba font d'excellentes affaires : ils vendent en grande quantité du café, de l'eau-de-vie, du vin, du thé, du sucre, du kif, des cotonnades, des faïences, des verres, des bougies, des belras, de la mercerie, du papier, aux soldats et aux tribus voisines, dont quelques-unes, les Beni Iznâten surtout, sont très riches. Quand la terre est stérile, que la moisson manque, qu'il y a disette, le trafic est nul : c'est ce qui a eu lieu ces derniers temps. Cette année, beaucoup de pluie est tombée au printemps ; on espère une excellente récolte ; depuis cinq ans on manquait d'eau, il y avait sécheresse et famine.

21 mai. — Séjour à Qaçba el Aïoun. Une pluie torrentielle qui tombe depuis hier soir m'empêche de partir.

On est fort enflammé ici des exploits du *Cherif* (c'est le nom qu'on donne dans le Maroc au Mahdi), que la grâce de Dieu a rendu invulnérable et invincible, qui a chassé les Chrétiens d'Egypte et qui marche sur Tunis : on a reçu à Fâs plusieurs lettres de lui : le sultan les a fait lire dans les mosquées. Moulei El Hasen est en ce moment à Meknâs ; il a ordonné des levées de troupes considérables : onze corps sont prêts à l'heure qu'il est, deux sur le Sebou, neuf dans le Sous ; ils présentent un effectif total de 40.000 hommes et sont formés de contingents tirés des tribus les plus guerrières du royaume de Merrâkech et du Sous. C'est contre les Français que se font ces préparatifs. Au mois de ramdân, le sultan se mettra à la tête des troupes, et en avant vers Oudjda ! — Ce sont les réguliers et les mkhaznis de la Qaçba qui racontent ces fables : ils y croient, et cette perspective de guerre leur fait faire la grimace. Des bruits aussi ridicules et plus encore circulent dans toute l'étendue du Maroc. Partout les esprits y sont occupés des événements du Soudan égyptien, qui grossissent dans des proportions fantastiques en traversant l'Afrique. A Tisint, à Tatta, dans le Sous, le Cherif, après avoir conquis l'Egypte, avait pris Tripoli, Tunis, Alger, et avait mis à mort tout ce qui était chrétien. Dans la vallée du Ziz, il n'était pas à Alger, mais Tunis était tombé en son pouvoir et les Français vaincus fuyaient devant lui. A Debdou, il était à Tripoli. A Qaçba el Aïoun et à Oudjda, il n'a conquis que l'Egypte, avec le Caire et Alexandrie. Partout, aussi bien dans le sud qu'ici, chez les Ida ou Blal et dans e Sous comme chez les Berâber, on est curieux de ces nouvelles : aussitôt que j'arrivais en un lieu, la première question

qu'on m'adressait, à titre d'étranger, était : « Quelles nouvelles du Cherif ? » Mais, si l'on s'occupe de lui, on paraît s'en occuper avec calme et attendre patiemment qu'il vienne, sans se soucier de prendre les armes pour lui tendre la main. En résumé, il excite une vive curiosité, mais peu d'enthousiasme, surtout dans les tribus indépendantes. Les tribus soumises, en général plus dévotes, plus instruites, plus fanatiques que les autres moins occupées par des luttes de chaque jour avec les voisins, prêtent une attention plus vive et seraient plus faciles à soulever. Tel était l'état des esprits lors de mon voyage. Nulle part on ne désirait la guerre sainte ; mais l'ignorance, qu'entretient la politique craintive des puissances européennes, est si grande que tout peut arriver : malgré le calme actuel, il suffirait que soit le sultan, soit quelque grand chef religieux, comme Chikh Mohammed El Arabi el Derkaoui, levât l'étendard de la guerre sainte pour réunir en quelques jours une armée de 50.000 hommes. Cette masse, animée plutôt par l'espoir du pillage que par le zèle religieux, s'évanouirait à la première défaite, et se doublerait au moindre succès.

22 mai. — Départ à 6 heures et demie du matin. Je reprends ma route dans le désert d'Angad, cheminant au milieu de la plaine, avec mes deux chaînes monotones à droite et à gauche. Ce sont deux longues lignes de montagnes sombres, à peu près de même hauteur, nues l'une et l'autre comme tous les massifs que j'ai vus depuis le Djebel Debdou. Au flanc du Djebel Beni Iznâten apparaissent de nombreuses taches noires, villages et jardins. Le sol ne change pas : il demeure sablonneux et couvert d'herbages ; après Qaçba el Aïoun, il est pendant trois ou quatre kilomètres semé de quelques arbres. Je rencontre des

douars, plusieurs troupeaux de chameaux, de moutons et de chèvres, et, en un ou deux points, des cultures. Profitant du bienfait de la pluie, qui vient de fertiliser les sables de l'Angad, les Chedja se sont hâtés d'ensemencer quelques parcelles de terre. Durant toute la journée le pays reste très plat ; ce n'est qu'en approchant d'Oudjda que deux accidents de terrain changent l'aspect du désert. Vers le nord, une côte en pente douce, parallèle au Djebel Beni Iznâten, se projette en avant de lui dans la plaine et se termine au cours de l'Isli. Vers l'est, on voit la fameuse Koudia el Khodra, théâtre du champ de bataille de l'Isli ; de loin, elle apparaît comme un long talus verdoyant, bas, à crête uniforme, barrant toute la plaine d'Angad depuis le Djebel Zekkara, dont il se détache et auquel il est perpendiculaire, jusqu'à la côte qu'on vient de signaler : entre celle-ci et El Koudia el Khodra, se trouve une trouée où passe l'Ouad Isli. A 2 heures 40, je parviens à cette rivière. Elle a 12 mètres de large et 70 centimètres de profondeur ; le courant est rapide ; le lit, de gros galets, est en entier couvert par les eaux ; deux berges de sable à 1/1, de 8 mètres de haut, l'encaissent. L'ouad coule au pied même de El Koudia el Khodra : sa berge droite se confond avec le versant occidental de ces hauteurs. Je commence à monter au sortir de la rivière : côte douce, mélange de terre et de pierres ; à 2 heures 50, je suis au sommet. Un plateau s'y étend, ridé d'ondulations légères ; il est couvert d'herbe ; le sol en est terreux, avec des pierres et des endroits rocheux. Je le traverse. A 3 heures et demie, j'en atteins le bord oriental. Depuis quelque temps, j'aperçois Oudjda, étalant au-dessous de moi ses maisons blanches au milieu de grandes plantations d'oliviers. Une rampe, pareille à celle qui le limite à l'ouest, courte et douce, borne ici le plateau. Je la descends et ne tarde pas à entrer

dans les jardins d'Oudjda : vastes et bien cultivés, ombragés d'une multitude d'arbres, ils sont la seule chose digne d'attention en ce lieu. Je m'arrête, à 4 heures un quart, dans un des foudoqs de la ville.

Oudjda est située au pied de El Koudia el Khodra, en terrain plat, dans la plaine d'Angad, qui se prolonge au delà jusqu'à Lalla Marnia. C'est une fort petite ville : elle semble moins peuplée qu'El Qçar. La richesse et la prospérité y règnent ; la présence d'un qaïd, de mkhaznis, le passage des caravanes, le commerce avec l'Algérie, y entretiennent l'animation et y apportent la fortune.

Un mkhazni à cheval m'a escorté de Qaçba el Aïoun à Oudjda ; un autre m'accompagnera d'Oudjda à la frontière française. Il a suffi de les demander aux qaïds ; une escorte de ce genre s'accorde toujours, à condition de payer : le prix est modique. Le gouvernement concourt à fournir les zetats dans les régions du blad el makhzen trop peu sûres, comme celle-ci, pour y voyager seul. Chemin faisant, j'ai rencontré une caravane ; elle se composait de marchands juifs venant de Tlemsen et allant à Debdou. Hors l'Ouad Isli, je n'ai traversé qu'un cours d'eau de quelque importance : l'Ouad Bou Rdim (6 mètres de large ; 1 mètre de profondeur ; courant insensible ; berges de 1 m. 50 d'élévation, à 1/1. Les eaux proviennent des pluies dernières ; la rivière, à sec toute l'année, se gonfle à la moindre averse et se dessèche aussi vite : hier elle était infranchissable).

23 mai. — Départ d'Oudjda à 7 heures du matin. A 10 heures, je passe la frontière et j'entre en terre française. Peu après j'arrivai à Lalla Marnia, terme de mon voyage.

517

Le Consul de France à Mogador
prie les autorités de donner aide en
protection, en cas de besoin, au nommé
Jussef Ben Yacob de Foucauld, sujet
français, voyageur dans le Maroc.

Mogador, le 10 Mars 1884.

Le Consul de France,

Alph. Bertrand

اشهد قونصول افرنصيص بالصويرة بان الرايس يوسف بن يعقوب د فوكو من رعية الفرنصيص [illegible]
[illegible] القونصول المذكور من ولات الحكم الشريفة بالمغرب ان يكونوا معه على بال [illegible]
[illegible] بالصويرة في 12 جمادى الاولى عام 1301

قونصوله افرنصيص بالصويرة

Alph. Bertrand

Passeport délivré au Vte de Foucauld pour son voyage au Maroc.

ACTE DE DEBIHA

par lequel je me constitue client de Haïmed ben Haïoun el Harzallaoui, homme de la tribu des Ida ou Blal, fraction des Mekrez.

« Par la volonté de Dieu et sa puissance, le rabbin « Iosef gendre du rabbin Mardochée ben Iaïs a « sacrifié sur Haïmed ben Haïoun el Harzallaoui, « afin que celui-ci protège ses biens contre ses « frères les Mekrez, après avoir reçu du Juif le prix « de la debiha ; il devient responsable de tous les « dommages qui arriveraient de la part des Mekrez, « et de tout ce que prendraient les Mekrez au Juif il « le lui restituera et le prendra à sa charge, et le « Juif a pris l'engagement envers l'autre de lui « payer dix coudées de cotonnade chaque année. « Chacun d'eux a accepté les conditions de l'autre. « Ecrit devant les deux parties le 26 moharrem « 1301. — Le serviteur de Dieu, qu'Il soit exalté, « Hamed ben Mohammed El Haddad el Amrani el « Tintazarti ».

511

[illegible]

Fac-simile de la Debiha, lettre de recommandation, dont la traduction se trouve sur la page en regard.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé en France
par Jouve et Cie
a Paris
en mars 1939

